

# **Le Bal Des Maudits - T 1**

**Shaw, Irwin**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

La bêtise sordide des années  
de guerre

IRWIN SHAW

# LE BAL DES MAUDITS



IRWIN SHAW

# LE BAL DES MAUDITS

## Tome I

*Le titre original de cet ouvrage est : THE YOUNG LIONS* Traduit de l'américain par G. -M. DUMOULIN

LA ville brillait dans le crépuscule neigeux comme une vitrine de Noël ; les lumières du chemin de fer électrique luisaient, minuscules et gaies, au pied de la pente blanche, parmi les collines ouatées de l'hiver tyrolien. Brillamment vêtus, skieurs et indigènes échangeaient de larges sourires en se croisant dans les rues drapées de neige ; des couronnes pendaient aux portes et aux fenêtres des maisons brunes et blanches, car on était à la veille des promesses de l'année 1938.

Margaret Freemantle remontait la colline et écoutait la neige se tasser en craquant sous ses chaussures de ski. Elle souriait au crépuscule et aux voix des enfants qui chantaient, derrière elle, quelque part dans le village. Il pleuvait lorsqu'elle avait quitté Vienne ce matin, et les gens hâtaient le pas en rasant les murs, avec cet air de morne contrainte que fait naître la pluie dans les rues des grandes villes. Et, parce qu'elle était jeune et jolie et parce qu'elle était en vacances, les collines abruptes et le ciel clair, la bonne neige immaculée et la gaieté athlétique et débonnaire des villageois lui semblaient autant de cadeaux personnels.

Ses jambes détendues et agréablement lasses projetaient dans leur sillage des petits blocs de neige grise. Les deux cherry brandy qu'elle avait bus après le skiage de l'après-midi avaient réchauffé sa gorge, et elle sentait leur chaleur se répandre sous ses sweaters en longues ramifications, jusqu'à ses épaules et ses bras.

– *Dort oben am Berge, da wettert der Wind* (1), chantaient les voix des enfants, incisives et claires dans l'air raréfié.

– *Da sitzt Maria, und wieget ihr Kind* (2), chanta doucement Margaret.

Son allemand était hésitant, et elle était heureuse non seulement de la mélodie et de la délicatesse de la chanson, mais aussi de sa propre audace de chanter en allemand.

C'était une grande jeune fille mince, au visage allongé, aux yeux verts, à la racine du nez saupoudrée de ce que Joseph appelait « des taches de son américaines ». Joseph arrivait le lendemain par le train du matin et, en pensant à lui, elle sourit

À la porte de son hôtel, elle s'arrêta pour jeter un dernier regard aux nobles montagnes et aux lumières clignotantes. Elle respira profondément l'air du crépuscule. Puis elle ouvrit la porte et entra.

La salle commune du petit hôtel était, ornée de gui et de verdure et saturée de généreuses odeurs culinaires. C'était une pièce d'une

simplicité dénudée, meublée de cuir et de chêne massif, propre de cette propreté spectaculaire courante dans les villages de montagne, aussi réelle et palpable que les meubles eux-mêmes.

M<sup>me</sup> Langerman traversait la pièce, portant avec précaution un énorme bol à punch de verre à facettes, son visage rond et cramoisi plissé par la concentration. Elle s'arrêta en voyant Margaret et, rayonnante, posa le bol sur une table.

– Bonsoir, dit-elle, dans son allemand suave et doux. Alors, et cette partie de ski ?

– Merveilleuse ! dit Margaret.

– J'espère que vous n'êtes pas trop fatiguée.

Les yeux de M<sup>me</sup> Langerman se ridèrent en un sourire complice.

– Il y aura bal ici ce soir et des tas de jeunes gens. Ce ne serait pas le moment d'être fatiguée.

Margaret éclata de rire.

– Je serai encore capable de danser, s'ils me montrent comment faire.

– Oh !

M<sup>me</sup> Langerman leva les deux mains.

– Vous ne rencontrerez aucune difficulté. Ils connaissent toutes les danses. Ils seront enchantés de danser avec vous.

Elle l'examina d'un air critique.

– Évidemment, vous êtes plutôt mince, mais ça semble être le goût du jour. À cause des films américains, vous savez. Les femmes tuberculeuses finiront par être les plus populaires.

Elle sourit et reprit le bol à punch, son visage congestionné, agréable et hospitalier comme un feu de bûches. Puis elle repartit vers la cuisine.

– Méfiez-vous de mon fils Frédérick, dit-elle. Seigneur ! il les aime les filles, celui-là !

Elle s'esclaffa et entra dans la cuisine.

Margaret renifla avec volupté l'odeur violente de beurre et d'épices qui en émanait. Puis elle monta à sa chambre, en fredonnant.

Le bal commença très calmement. Les aînés étaient assis dans les coins, raides et guindés ; les jeunes gens, mal à l'aise, agglomérés en groupes éphémères, buvaient gravement de raisonnables petites tasses de punch épicé. Les jeunes filles, pour la plupart musclées et bien en chair, paraissaient légèrement déplacées dans leur lingerie fine. Il y avait un accordéoniste, mais, après avoir joué deux morceaux auxquels personne ne fit attention, il s'installa près du punch, l'air

morose, et céda la place au phonographe et à ses disques américains.

La plupart des invités étaient des citadins, des fermiers, des commerçants, des parents des Langerman, aux visages tannés par le soleil des montagnes, d'apparence solide et comme immortelle, en dépit de leurs vêtements grossiers, comme si nul germe de maladie ni de décrépitude ne pouvait entamer cette ferme chair montagnarde, nul messenger de mort pénétrer sous cette peau resplendissante.

Presque tous les gens de la ville qui étaient descendus à l'auberge Langerman avaient poliment absorbé une tasse de punch, puis s'étaient éclipsés vers les bals plus gais des grands hôtels. Finalement, Margaret resta seule à ne pas être du village. Elle buvait peu, car elle était résolue à aller se coucher de bonne heure et à prendre une longue nuit de repos. Le train de Joseph arrivait à huit heures et demie, le lendemain matin ; elle voulait être fraîche et dispose pour le recevoir. À mesure que la soirée s'avavançait, l'atmosphère devenait plus gaie Margaret dansa, avec presque tous les jeunes gens, des valse et des fox-trots. Vers onze heures, lorsque la pièce fut devenue bruyante et chaude, que le troisième bol de punch eut été apporté et que les visages des invités eurent perdu cet air timide et simple de santé sans histoires des gens habitués à vivre au grand air, elle apprit à Frédéric à danser la rumba. Les autres les entourèrent, regardèrent et, lorsqu'ils eurent fini, applaudirent. Puis le vieux Lingerman insista pour qu'elle danse avec lui. C'était un vieillard obèse et trapu, au crâne rose, et il transpirait abondamment, tandis qu'au milieu des éclats de rire de l'assistance elle tentait de lui expliquer, dans son laborieux allemand, les mystères de la syncope et des rythmes subtils venus des Caraïbes.

– Bon Dieu ! s'écria le vieillard lorsque la danse fut finie, j'ai gâché ma vie dans ces collines.

Margaret éclata de rire, se pencha vers lui et l'embrassa. Rassemblés en cercle, autour d'eux, sur la piste cirée, les invités applaudirent à tout rompre. Frédéric sourit, s'avança vers elle et tendit les bras.

– Encore à moi, professeur, dit-il.

Ils remirent le disque en route et firent boire à Margaret une autre tasse de punch avant de leur permettre de commencer. Frédéric était maladroit et lourd, mais il était agréable de danser avec autour de soi ses bras puissants et sûrs.

La chanson se termina et, à présent lesté de dix ou douze verres de punch, l'accordéoniste reprit son instrument. Il chanta en jouant et, un par un, les autres se joignirent à lui, debout dans la lueur dansante du feu, les sons pleins de l'accordéon dominant leurs voix sonores et montant crescendo vers les poutres saillantes de la salle commune. Margaret se tenait au milieu d'eux, le bras de Frédéric autour de sa

taille, chantant doucement, presque pour elle-même, et pensant : « Comme ces gens sont aimables, et chaleureux, et enfantins, et bons avec les étrangers, si ardents à chanter la nouvelle année, et comme leurs voix, habituées aux échos de l'extérieur, savent tendrement se plier aux douces nécessités de la musique. »

– *Roslein, Roslein, Roslein rot, Roslein auf der Heide*, chantaient-ils.

La voix du vieux Langerman dominait le chœur, semblable au mugissement d'un taureau et ridiculement plaintive, et Margaret chantait avec eux, en regardant leurs visages animés. Un seul parmi eux demeurait immobile.

Christian Diestl était un grand jeune homme svelte, au visage solennel et grave, aux cheveux coupés en brosse, à la peau brûlée par le soleil, aux yeux clairs et presque dorés, avec ces paillettes jaunes qu'on trouve dans les yeux des animaux. Margaret l'avait vu, sur les pentes, enseigner aux débutants l'art de faire du ski et avait envié, un instant, la souple aisance avec laquelle il se déplaçait sur la neige. Il se tenait à l'écart des chanteurs, un verre à la main, sa chemise ouverte brillant sur sa peau sombre, observant les chanteurs d'un œil perplexe et lointain.

Son regard croisa celui de Margaret. Elle lui sourit.

– Chantez, dit-elle.

Il lui rendit gravement son sourire et leva son verre. Elle le vit se mettre docilement à chanter, bien que la confusion ambiante ne lui permît pas d'entendre le son de sa voix.

Avec l'heure et le punch et la proximité d'une nouvelle année, la party était devenue moins formaliste. Dans les coins sombres de la pièce, des couples s'embrassaient, des mains s'égarèrent, les voix montaient, plus fortes et plus confiantes, et Margaret avait peine à suivre et à comprendre les chansons pleines d'argot et de sens cachés qui faisaient glousser les femmes, et provoquaient le rire des hommes.

Juste avant minuit, le vieux Langerman monta sur une chaise, réclama le silence, fit un signe à l'accordéoniste, déclama d'un ton légèrement incertain :

– En tant que vétéran du Front de l'Ouest, blessé trois fois de 1915 à 1918, j'aimerais que vous chantiez maintenant avec moi.

Il fit un nouveau signe à l'accordéoniste, qui plaqua les accords préliminaires de *Deutschland, Deutschland uber Alles*. C'était la première fois que Margaret entendait chanter cette chanson en Autriche, mais une bonne allemande la lui avait apprise quand elle avait cinq ans. Elle se souvenait toujours des paroles et les chanta avec eux, se sentant vaguement grise, et intelligente, et internationale. Frédérick la serra plus étroitement et l'embrassa sur le front, enchanté



de voir qu'elle connaissait la chanson, et le vieux Langerman, toujours sur sa chaise, leva son verre et proposa un toast.

– À l'Amérique ! Aux jeunes Américaines !

Margaret vida son verre d'un trait et s'inclina.

– Au nom des jeunes Américaines, dit-elle courtoisement, permettez-moi de vous dire que je suis enchantée.

Frédéric l'embrassa dans le cou, mais, avant qu'elle ait pu décider de ce qu'il convenait de faire à cet égard, l'accordéoniste plaqua de nouveaux accords primitifs, et toutes les voix, triomphantes et rauques, se remirent à chanter en chœur. Un instant, Margaret ne reconnut pas la chanson. Elle en avait entendu des fragments, une fois ou deux, à Vienne, mais les voix mâles et tonitruantes, épaissies par l'alcool, rendaient presque inintelligibles les paroles allemandes.

Frédéric la tenait toujours, raide et tendu près d'elle, et elle sentait se durcir ses muscles, dans la passion de la chanson. Elle regarda attentivement ses lèvres, et, finalement, la reconnut.

– *Die Fahne hoch, die Reihen fest geschlossen*, chantait-il, *S. À marschiert in ruhig festen Schritt Kameraden die Rotfront und Reaktion erschlossen*.

Margaret écouta, et son visage se tendit. Elle ferma les yeux, à demi suffoquée par l'écrasante musique et essaya de repousser Frédéric. Mais son bras était verrouillé autour d'elle, et elle resta immobile et écouta. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle chercha le regard du professeur de ski. Il ne chantait pas ; il l'observait seulement, d'un regard troublé et compréhensif.

Les voix étaient de plus en plus fortes, pleines de menaces, et chantaient à présent le refrain liminaire de la chanson du *Horst Wessel*. Les hommes se tenaient droits, les yeux étincelants, fiers et dangereux, et les femmes chantaient comme des choristes d'opéra devant un dieu de carton-pâte. Seuls, Margaret et le jeune homme hâlé aux yeux pailletés d'or étaient encore silencieux lorsque le dernier *Marschieren mit uns in ihrem Geiste* mit résonna à travers la pièce.

Margaret se mit à pleurer, silencieusement, faiblement, se haïssant pour cette marque de faiblesse, emprisonnée par le bras rigide de Frédéric. Les cloches de toutes les églises du village commencèrent à sonner en longues volées joyeuses, dont les collines se renvoyèrent les échos.

Rouge betterave à présent, la sueur ruisselant sur son crâne chauve, les yeux luisants comme ils avaient dû luire, en 1915, lorsqu'il était arrivé sur le Front de l'Ouest, le vieux Langerman leva son verre.

– Au Führer, dit-il, d'une voix grave, presque mystique.

– Au Führer !

Les verres étincelèrent dans la lueur des flammes, les bouches burent, impatientes et sanctifiées.

– Bonne et heureuse année ! Bonne et heureuse année ! Dieu vous bénisse cette année !

Leur accès de patriotisme forcené était terminé.

Les invités rirent et échangèrent des poignées de main, et des accolades, et des claques sur les épaules, heureux, intimes, pacifiques.

Frédéric força Margaret à se tourner vers lui et tenta de l'embrasser, mais elle esquiva son baiser. Ses larmes se transformèrent en sanglots, elle se dégagea, courut vers l'escalier, monta à sa chambre, au premier étage.

– Ces Américaines ! entendit-elle Frédéric s'exclamer. Et elles prétendent qu'elles savent boire !

Progressivement, ses larmes s'arrêtèrent. Se sentant faible et ridicule, elle fit mine de ne pas les voir, se brossa méthodiquement les dents, releva ses cheveux pour la nuit, baigna d'eau fraîche ses yeux rouges et gonflés, afin d'être aussi vivante et jolie que possible, demain matin, lorsque Joseph arriverait.

Elle se dévêtit dans la pièce propre aux murs blanchis à la chaux, ornée, au-dessus du lit, d'un Christ pensif de bois brun. Elle éteignit la lumière et s'engouffra dans le grand lit, tandis que le vent et le clair de lune se ruaient à l'intérieur de la chambre. Elle frissonna au contact des draps glacés, mais ne tarda pas à se réchauffer, sous l'épais édredon de plumes. Les draps avaient cette odeur de linge fraîchement lavé qu'elle sentait toujours, étant enfant, dans la maison de sa grand-mère, et les rideaux amidonnés murmuraient contre le cadre de la fenêtre. À présent, l'accordéoniste jouait, au rez-de-chaussée, des chansons tristes qui parlaient d'amour, d'automne et de départ, poignantes et étouffées par la distance et l'épaisseur des murs. Quelques instants plus tard, elle était endormie, son visage sérieux, paisible et enfantin livré sans défense au froid de l'extérieur.

Les rêves vous jouent fréquemment de ces tours. Une main qui court doucement sur votre peau nue. Près de vous, un corps symbolique, ténébreux, sur votre joue, une haleine étrangère, anonyme, autour de votre corps, un bras puissant, pressé...

Margaret s'éveilla.

– Restez tranquille, dit l'homme en allemand, je ne vous ferai pas de mal.

« Il a bu, pensa futilement Margaret, son haleine sent l'alcool. »

Elle resta un instant immobile, les yeux dans ces yeux inconnus qui

brillaient comme deux points lumineux dans l'obscurité de leurs orbites. Experte et douce, la main de l'homme courut sur son ventre, glissa le long de sa jambe. Elle le sentit jeter sa propre jambe sur les siennes. Il était habillé, et l'étoffe épaisse et rugueuse grattait la peau de la jeune femme. Brusquement, elle se jeta à l'autre bout du lit et s'assit, mais il avait des réflexes prompts ; il l'obligea à se recoucher et lui couvrit la bouche de sa main, en ricanant.

– Petit animal, dit-il. Vive comme un écureuil.

Elle reconnut la voix.

– Ce n'est que moi, dit Frédérick. Rien qu'une petite visite. Il n'y a pas de quoi avoir peur.

Expérimentalement, il ôta la main de sa bouche.

– Tu ne crieras pas, chuchota-t-il, il est inutile de crier. En premier lieu, tout le monde est saoul. Et je dirais que tu m'as invité et qu'ensuite tu as changé d'avis. Et ils me croiront, parce que j'ai la réputation de plaire aux filles et que tu es étrangère...

– Allez-vous-en ! je vous en prie ! chuchota Margaret. Allez-vous-en, je ne le dirai à personne.

Frédérick ricana. Il était ivre, mais pas autant qu'il faisait semblant de l'être.

– Tu es mignonne, petite fille. Tu es la plus jolie fille qui soit montée jusqu'ici cette saison...

– Pourquoi voulez-vous m'avoir ?

Margaret parlait un langage qu'il était en état de comprendre, tout en s'appliquant à raidir son corps, à n'offrir à la main errante que des surfaces froides, insensibles :

– Il y en a tant d'autres qui seraient enchantées.

– C'est toi que je veux.

Frédérick l'embrassa dans le cou, avec une tendresse qu'il jugeait évidemment irrésistible.

– J'éprouve une très grande sympathie pour toi.

– Je ne vous veux pas, dit Margaret.

Emprisonnée au cœur de la nuit, dans l'obscurité du grand lit, près de ce corps énorme et impitoyable, elle se surprit à avoir peur que son allemand lui manque, à craindre d'avoir oublié vocabulaire, construction, idiotismes, et d'être prise à cause de cette faillite d'écolière.

– Je ne vous veux pas.

– C'est toujours plus agréable, dit Frédérick, lorsque la personne fait semblant de ne pas vouloir, au début. C'est plus correct, plus raffiné.

Il était sûr de lui ; il se moquait d'elle.

– Elles sont presque toutes comme ça.

– Je le dirai à votre mère, souilla Margaret. Je jure que je le lui dirai.

Frédéric rit doucement.

– Dites-le à ma mère, approuva-t-il. Pourquoi croyez-vous qu'elle réserve toujours cette chambre aux jolies jeunes filles, juste au-dessus du hangar, où il est si simple de pénétrer par la fenêtre ?

« Ce n'est pas possible, pensa Margaret, cette petite femme ronde, cramoisie, rayonnante, qui avait pendu des crucifix dans les chambres ; cette petite femme propre, laborieuse et « pratiquante » !... » Soudain, Margaret se remémora le visage de M<sup>lle</sup> Langerman lorsque la chanson les avait tous empoignés, dans la pièce du rez-de-chaussée, le regard sauvage, obstiné, le visage transpirant et sensuel balayé par la rude musique. « C'est possible, pensa Margaret, ce petit imbécile de dix-huit ans ne peut pas l'avoir inventé... »

– Combien de fois, demanda-t-elle vivement, repoussant le plus possible l'imminent danger, combien de fois êtes-vous entré ici de cette manière ?

Il sourit, et elle distingua l'éclat de ses dents blanches. Sa main resta un instant immobile.

– Assez souvent, répondit-il, évidemment très content de lui-même, mais je deviens de plus en plus difficile. C'est une dure escalade, et le toit du hangar est glissant, avec toute cette neige. Il faut qu'elles soient très jolies, comme toi, pour que je me décide à le faire.

La main reprit son périple, insistante, et experte, et douce. Ses propres mains étaient clouées sous elle par le bras de Frédéric. Elle se sentait faible et enflammée, profanée et dissoute à la fois. Elle roula la tête et les épaules et tenta de remuer les jambes, mais n'y parvint pas. Frédéric la tenait étroitement serrée, lui souriait, excité et heureux de sa résistance.

– Tu es si jolie, chuchotait-il. Et ton corps est si agréable.

– Je vais crier, je vous préviens.

– Ce sera terrible pour toi si tu cries, dit Frédéric. Terrible ! Ma mère te traitera de tous les noms devant les autres invités et exigera que tu sortes immédiatement de sa maison, pour avoir attiré son petit garçon de dix-huit ans dans ta chambre et essayé de lui causer des ennuis. On en parlera dans toute la ville, et ton ami arrive demain...

Sa voix était amusée et confidentielle.

– Je vous conseille vraiment de ne pas crier.

Margaret ferma les yeux et se tint tranquille. Un instant, elle vit les invités de la party sous les traits de conspirateurs obscènes et ricaneurs, complotant contre elle, dans leur forteresse neigeuse, sous le couvert de leur santé, de leur propreté montagnardes.

Soudain, Frédérick roula dans le lit et se coucha sur elle. Ses vêtements étaient ouverts ; elle sentait contre elle la peau douce et chaude de sa poitrine. Il était énorme. Elle se sentait écrasée, perdue sous lui. Elle tenta de combattre les larmes qui montaient à ses yeux.

Lentement, méthodiquement, il lui écarta les jambes. Ses mains étaient libres, à présent, et ses ongles volèrent vers les yeux de Frédérick. Elle sentit et entendit la peau se déchirer. Rapidement, avant qu'il ait pu lui saisir les mains, elle le griffa plusieurs fois au visage.

– Garce !

Frédérick captura ses deux mains, les retint prisonnières dans une seule de ses énormes pattes. Il leva l'autre, la frappa en travers de la bouche. Elle sentit saigner ses lèvres.

– Petite garce américaine !

Il était assis à califourchon sur ses jambes Rigide, sanglante et triomphante, elle levait vers lui un regard de défi, et le clair de lune baignait la scène d'une paisible lueur argentée.

Il la frappa une seconde fois, du revers de la main. Avec le goût de ses phalanges et le contact de ses os contre sa bouche, elle sentit, fugitive, écoeurante, l'odeur de la cuisine où il travaillait.

– Si vous ne partez pas, dit-elle clairement, bien que la tête lui tournât, je vous tuerai demain. Mon ami et moi vous tuons demain, je vous le jure.

Il était assis sur elle, tenant toujours ses mains dans l'une des siennes, le visage ensanglanté, ses longs cheveux blonds pendant devant ses yeux, haletant et irrésolu. Il la regarda un instant en silence. Puis, indécis, détourna les yeux.

– Aaah ! dit-il, les filles qui ne veulent pas de moi ne m'intéressent pas. Ça n'en vaut pas la peine.

Il lui lâcha les mains, posa sa paume sur le visage de la jeune femme, la repoussa cruellement, durement, et sauta du lit, en la frappant du genou, volontairement, au passage. Près de la fenêtre, il reboutonna ses vêtements, suçant sa lèvre déchirée. Sous la calme lumière de la lune, il paraissait gauche et déçu, enfantin et un peu pathétique.

Puis il traversa lourdement la pièce.

– Je sors par la porte, annonça-t-il. Après tout, c'est mon droit.

Margaret regardait le plafond, absolument immobile.

Frédéric s'attardait près de la porte ; il lui répugnait de partir sans emporter quelque bribe de victoire. Margaret pouvait presque sentir le laborieux travail de son esprit de garçon de ferme, qui cherchait, fiévreusement, quelque parole méchante à dire avant de se retirer.

– Aaah ! dit-il, retourne donc à tes Juifs de Vienne !

Il ouvrit la porte et partit, la laissant ouverte.

Margaret se leva, la referma paisiblement. Elle entendait ses pas lourds décroître dans l'escalier, en direction de la cuisine, et leurs échos se perdre à travers les parois de bois de la vieille maison endormie, cernée par l'hiver.

Le vent s'était apaisé. La pièce était calme et froide. Margaret frissonna, soudain, dans son pyjama déchiré. Elle alla fermer la fenêtre. La lune s'était couchée, la nuit pâlisait, le ciel et les montagnes étaient mystérieux et morts dans le jour grisonnant.

Margaret regarda le lit. L'un des draps avait un accroc ; il y avait des taches de sang, énigmatiques et sombres, sur l'oreiller, et toute la literie était bouleversée. Elle s'habilla, frissonnante. Elle se sentait fragile et endommagée. Ses poignets meurtris lui faisaient mal. Elle enfila ses plus chauds vêtements de ski, avec deux paires de chaussettes de laine, et passa son manteau sur le tout. Toujours frissonnante et glacée, elle s'assit près de la fenêtre, sur le petit fauteuil, et regarda les collines émerger de la nuit, touchées à leurs sommets par les premières lueurs vertes de l'aube.

Les lueurs vertes virèrent au rose. La lumière descendit le long des pentes et s'y établit, souveraine, avec l'arrivée du matin. Margaret se leva et quitta la pièce, sans regarder le lit défait. Elle traversa doucement la maison paisible, dans les coins de laquelle s'attardaient les dernières ombres de la nuit ; une odeur âcre de fête refroidie planait en bas, dans la salle commune. Elle ouvrit la lourde porte et sortit dans la nouvelle année blanche et bleue.

Les rues étaient vides. Elle marcha sans but dans la neige, et l'air du matin gonflait douloureusement ses poumons contractés. Une porte s'ouvrit ; une petite femme ronde et joviale, en tablier et bonnet à poussière, apparut sur le seuil.

– Bonjour, Fräulein ! dit-elle. Beau matin, n'est-ce pas ?

Margaret la regarda et pressa le pas. La femme la suivit des yeux, d'abord perplexe, puis offensée, et claqua furieusement sa porte.

Margaret quitta la rue et gagna la route qui conduisait aux collines. Elle marchait méthodiquement, regardant ses pieds, grimpa lentement vers les pistes de ski, vides et vastes, et scintillantes sous le

premier soleil. Puis elle quitta la route et se dirigea vers la cabane des skieurs, jolie comme un rêve d'enfant européen, avec ses grosses poutres saillantes et son toit incliné lourdement chargé de neige.

Il y avait un banc devant la cabane, Margaret s'y effondra, épuisée, incapable d'aller plus loin. Elle leva les yeux vers les rocs des sommets, pourpres et acérés contre le fond bleu du ciel.

« Je n'y penserai pas, se disait-elle, je n'y penserai pas. » Elle fixait sur les pentes un regard pétrifié, essayant de s'obliger à exécuter en esprit une longue et parfaite descente. « Je n'y penserai pas. » Sa langue léchait le sang séché, sur sa lèvre fendue. « J'y penserai plus tard, peut-être, lorsque je serai plus calme, moins bouleversée... » Éviter les neiges profondes, à droite, au bord du ravin, d'où l'on ne pouvait ressortir qu'à l'aveuglette, pour décrire une large courbe autour de ce bloc rocheux, dont la soudaine apparition pouvait pousser à la panique...

– Bonjour, Miss Freemantle, dit une voix à son côté.

Elle tourna brusquement la tête. C'était le professeur de ski, le svelte jeune homme au teint brûlé auquel elle avait souri et demandé de chanter la veille, pendant que jouait l'accordéoniste. Sans prendre le temps de réfléchir, elle se leva et s'éloigna.

Diestl fit un pas dans sa direction.

– Est-ce que quelque chose ne va pas ? demanda-t-il.

Sa voix était grave, courtoise et douce. Elle s'arrêta, se souvenant qu'il avait été le seul à demeurer silencieux, tandis que tous les autres braillaient à gorge déployée et que Frédérick la tenait par la taille. Elle se souvenait de la façon dont il l'avait regardée, lorsqu'elle avait pleuré, et de sa timide tentative de lui témoigner sa sympathie, de lui montrer qu'elle n'était pas absolument seule.

Elle se retourna vers lui.

– Je suis désolée.

Elle essaya même de sourire.

– Je réfléchissais et je suppose que vous m'avez effrayée.

– Êtes-vous certaine que tout va bien ? demanda-t-il.

Il était nu-tête et paraissait encore plus jeune et plus timide que la veille.

– Mais oui.

Elle s'assit.

– J'étais en train d'admirer vos montagnes.

– Peut-être préféreriez-vous que je vous laisse seule ?

Il fit un pas en arrière.

– Non, dit Margaret. Non, vraiment.

Elle venait de réaliser qu'il lui fallait parler à quelqu'un de ce qui était arrivé ; il lui serait impossible d'en parler à Joseph, et le professeur de ski lui inspirait confiance. Il ressemblait même un peu à Joseph, avec son visage d'intellectuel, brun et grave.

– Restez, je vous en prie, dit-elle.

Il se tint debout à son côté, les pieds légèrement écartés, le col ouvert et les mains nues, comme si le froid et le vent n'avaient pas existé. Il était gracieux et robuste dans ses vêtements de ski impeccablement coupés. Sa peau semblait naturellement colorée, sous son hâle, et son sang battait, rouge corail, sous le ton plus clair de ses joues.

Le professeur de ski sortit de sa poche un paquet de cigarettes et lui en offrit une. Elle l'accepta ; il la lui alluma derrière l'écran protecteur de ses mains réunies, fermes et fortes, et masculines dans le vent glacé, brunes et proches de son visage tandis qu'il se penchait sur elle.

– Merci, dit-elle.

Il fit un signe de tête, alluma sa propre cigarette et s'assit près d'elle. Ils s'appuyèrent contre le dossier du banc, têtes renversées en arrière, contemplant, les yeux mi-clos, le spectacle glorieux des montagnes. La fumée montait obliquement au-dessus d'eux et picotait le palais de Margaret.

– Quelle merveille, dit-elle.

– Quoi donc ?

– Ces collines.

Il haussa les épaules.

– L'ennemi, dit-il.

– Comment ?

– L'ennemi.

Elle le regarda. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes étroites, et sa bouche était dure, crispée. Elle reporta son regard vers les montagnes.

– Qu'est-ce qu'elles vous ont fait ? demanda-t-elle.

– Prison, dit-il.

Il remua ses pieds élégamment chaussés de souliers luxueux, aux boucles scintillantes.

– Ma prison.

– Pourquoi dites-vous ça ? demanda Margaret, surprise.

– Vous ne croyez pas que c'est une manière idiote, pour un homme,



de passer sa vie ?

Il sourit avec amertume.

– Le monde s'écroule, la race humaine lutte pour sa vie, et je consacre mon temps à enseigner à des petites filles trop grasses l'art et la manière de glisser le long d'une colline sans tomber sur le nez !

« Quel pays ! ne put s'empêcher de penser Margaret en souriant intérieurement. Même les athlètes y souffrent du *Weltschmerz*. »

– Si telle est votre opinion, dit-elle, pourquoi ne faites-vous pas autre chose ?

Il rit, sans bruit et sans joie.

– J'ai essayé, dit-il. Pendant sept mois, à Vienne. Je ne pouvais plus le supporter. Je suis allé à Vienne avec l'intention de trouver un emploi utile et intelligent, dussé-je en mourir. Un conseil : n'essayez pas de trouver un emploi utile et intelligent à Vienne. J'ai fini par en trouver un. Serveur dans un restaurant ! Je suis revenu chez moi. Au moins, on y peut gagner honnêtement sa vie. Et voilà l'Autriche ! On vous paie bien pour faire l'imbécile.

Il secoua la tête.

– Pardonnez-moi, dit-il.

– Pourquoi ?

– Pour vous avoir parlé ainsi. Pour m'être plaint à vous. J'ai honte de moi-même.

Il jeta sa cigarette, mit les mains dans ses poches, rentra un peu sa tête dans ses épaules, embarrassé.

– Je ne sais pas ce qui m'a pris. L'heure matinale, peut-être, et nous sommes les seuls éveillés, sur la montagne. Je ne sais pas. Vous me sembliez si sympathique. Les gens d'ici...

Il haussa les épaules.

– Des bœufs. Manger, boire et gagner de l'argent. Je voulais vous parler, hier soir...

– Je regrette que vous ne l'ayez pas fait, dit Margaret.

Assise près de lui, à écouter sa voix grave et douce, son allemand précis et intentionnellement lent, elle se sentait moins meurtrie, complètement remise et calme à nouveau.

– Vous êtes partie si brusquement, dit-il. Vous pleuriez.

– C'était idiot, admit-elle. Et ça prouve que je n'ai pas encore atteint l'âge de raison.

– On peut avoir dépassé depuis longtemps l'âge de raison et continuer à pleurer, dit-il. Pleurer longtemps, et souvent.

Margaret sentit que, pour une raison quelconque, il désirait lui faire savoir que lui aussi pleurait, quelquefois.

– Quel âge avez-vous ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

– Vingt et un ans, dit Margaret.

Il acquiesça, comme si elle venait de lui révéler un fait significatif dont il conviendrait de tenir compte à l'avenir.

– Que faites-vous en Autriche ? demanda-t-il.

– Je l'ignore...

Margaret hésita.

– En mourant, mon père m'avait laissé de l'argent. Pas beaucoup, mais un peu, et j'ai décidé de voir du pays avant de me fixer quelque part...

– Pourquoi avez-vous choisi l'Autriche ?

– Je ne sais pas. J'étudiais la décoration de scène à New York, et quelqu'un qui revenait de Vienne m'a dit qu'il y existait une école épatante, et l'endroit m'a paru aussi bien choisi que n'importe quel autre. De toute façon, c'était loin de l'Amérique. Et c'était ce qui importait avant tout.

– Vous allez à l'école à Vienne ?

– Oui.

– Est-elle bonne ?

– Non.

Elle rit.

– Les écoles sont toutes les mêmes. Elles ont toujours l'air bonnes pour les autres, mais jamais pour vous.

– Et pourtant, dit-il gravement en se tournant vers elle, vous l'aimez ?

– Je l'adore. J'adore Vienne et toute l'Autriche.

– Hier soir, dit-il, vous n'aimiez pas beaucoup l'Autriche.

– Non.

Puis elle ajouta, honnêtement :

– Pas l'Autriche. Juste ces gens-là. Je ne les aimais pas.

– À cause de la chanson, dit-il. La chanson du *Horst Wessel*.

Elle hésita.

– Oui, dit-elle. Je n'y étais pas préparée. Je ne pensais pas qu'ici, dans ce beau pays, si loin de tout...

– Nous ne sommes pas si loin de tout, dit-il. Pas le moins du monde. Êtes-vous juive ?

– Non.

« Encore cette question, pensa Margaret, cette question qui divise toute l'Europe. »

– Évidemment non, dit-il. Je savais que vous ne l'étiez pas.

Ses lèvres et ses sourcils composèrent une moue perplexe et réfléchie.

– C'est votre ami, dit-il.

– Comment ?

– Le gentleman qui arrive aujourd'hui.

– Comment le savez-vous ?

– J'ai demandé.

Il y eut un bref silence. « Quel curieux mélange, pensa Margaret, mi-timide, mi-brutal, apparemment dépourvu de tout sens de l'humour, et soudain délicat et compréhensif. »

– Il est juif, je suppose.

Sa voix polie et grave ne contenait aucune trace d'animosité ni de jugement personnel.

– Eh bien !... dit Margaret, essayant, pour lui, de résoudre le problème. Selon vos conceptions, à vous autres Allemands, je suppose qu'il l'est. Il est catholique, mais sa mère était juive, et je pense...

– De quoi a-t-il l'air ?

Margaret parla lentement.

– Il est médecin. Plus vieux que moi, évidemment. Il est très bien de sa personne. Il vous ressemble un peu. Il est très amusant et fait toujours rire les gens qui sont avec lui. Mais il sait aussi être sérieux, et il a participé, contre les soldats, à la bataille des Appartements de Karl Marx. Il a été l'un des derniers à s'échapper...

Soudain, elle s'arrêta.

– Je retire tout ce que j'ai dit... C'est ridicule de raconter des histoires pareilles. Ça peut créer des gros ennuis.

– Oui, dit le professeur de ski. Ne m'en racontez pas davantage. Il a l'air très bien, dans l'ensemble. Allez-vous l'épouser ?

Margaret haussa les épaules.

– Nous en avons parlé. Mais... rien encore de définitif. Nous verrons.

– Allez-vous lui parler d'hier soir ?

– Oui.

– Et de la manière dont vous vous êtes coupé la lèvre ?

Involontairement, Margaret porta la main à son menton meurtri. Elle jeta un regard oblique au professeur de ski. Solennel, il regardait toujours les collines.

– Frédérick vous a rendu visite, la nuit dernière ? dit-il.

– Oui, dit doucement Margaret. Vous êtes au courant, au sujet de Frédérick ?

– Tout le monde est au courant, au sujet de Frédérick, dit le professeur de ski d'une voix rauque. Vous n'êtes pas la première à ressortir de cette chambre avec le visage marqué.

– Et rien n'a jamais été fait pour l'empêcher de continuer ?

Le professeur de ski éclata de rire.

– Jeunesse ardente et enthousiaste, gouailla-t-il. La plupart des jeunes filles aiment ça, dit-on, même celles qui se font prier un peu, pour la forme. Petite particularité de l'hôtel Langerman. Une célébrité locale. Tout pour la skieuse. Un funiculaire, cinq remonte-pentes, dix-huit pieds de neige et le viol maison, sans aucun supplément. Je suppose qu'il ne va jamais bien loin. Si la dame s'y oppose fermement, il abandonne. Il a abandonné, avec vous ?

– Oui, dit Margaret.

– Vous avez passé une mauvaise nuit, n'est-ce pas ? Joyeux commencement d'une nouvelle année, dans cette bonne vieille Autriche.

– J'ai bien peur, dit Margaret, que tout soit d'un seul morceau.

– Que voulez-vous dire ?

– La chanson du *Horst Wessel*, les Nazis, les entrées avec effraction dans les chambres des femmes, les coups et les viols...

– C'est ridicule ! cria Diestl, furieux. Vous n'avez pas le droit de parler comme ça !

– Qu'ai-je dit de mal ?

Margaret sentait revenir sa crainte et son trouble passés.

– Frédérick ne s'est pas introduit dans votre chambre parce qu'il est nazi.

Le professeur de ski parlait à nouveau avec sa patience et son calme habituels, comme il parlait aux enfants de ses classes de débutants.

– Frédérick a fait ça parce que c'est un cochon, un être humain sans moralité, un mauvais homme. Il est accidentel qu'il soit également nazi. En fin de compte, il fera sans doute aussi un mauvais nazi.

– Et vous ?

Absolument immobile, Margaret regardait ses pieds.

– Évidemment, dit le professeur de ski. Évidemment, je suis nazi. N'ayez pas l'air aussi choquée. Vous avez lu ces journaux idiots de votre pays. Nous mangeons les enfants, nous brûlons les églises, nous faisons défiler les nonnes dans les rues, complètement nues, et nous leur peignons des dessins obscènes sur le dos, avec du sang humain et du rouge à lèvres, nous avons des centres de reproduction d'êtres humains, etc. Vous en ririez, si vous n'étiez pas aussi sérieuse.

Il se tut. Margaret avait envie de s'en aller, mais elle avait peur, si elle se levait, d'être trop faible pour marcher et de s'écrouler dans la neige. Ses yeux la brûlaient, ses genoux flageolaient ; elle avait l'impression confuse de n'avoir pas dormi depuis plusieurs jours. Elle écarquilla les yeux et regarda les paisibles collines blanches, moins grandioses et dramatiques à mesure que grandissait la lumière.

« Quel mensonge, pensa-t-elle, que ces collines magnifiques et paisibles dans le soleil levant. »

– J'aimerais que vous compreniez...

La voix de l'homme était douce, accablée, convaincante.

– Il vous est trop facile, en Amérique, de tout condamner. Vous êtes si riches et vous pouvez vous permettre tant de luxes. La tolérance, ce que vous appelez la démocratie, des positions morales nettement définies. Ici, en Autriche nous ne pouvons nous permettre d'avoir une position morale.

Il attendit, comme pour lui laisser le temps de passer à l'attaque, mais elle demeura silencieuse, et il continua, d'une voix basse, monocorde, difficile à comprendre, qui se perdait aussitôt dans l'immensité brillante et vide.

– Évidemment, dit-il, vous avez une conception spéciale. Je ne vous en blâme pas. Votre ami est juif et vous avez peur pour lui, et vous perdez de vue ce qui compte vraiment. Ce qui compte vraiment, répéta-t-il, comme si les mots avaient eu un son rassurant et agréable à sa propre oreille, ce qui compte vraiment, c'est l'Autriche. Le peuple allemand. Il est ridicule de prétendre que nous ne sommes pas allemands. Il est facile pour les Américains, à cinq mille milles d'ici, de prétendre que nous ne sommes pas allemands. Mais pas pour nous. Que serions-nous, sans cela, sinon une nation de mendiants ? Sept millions de personnes sans but, sans avenir, à la merci de n'importe qui, vivant, comme des tenanciers d'hôtels, des touristes et des pourboires donnés par les étrangers. Ces gens ne peuvent pas toujours vivre dans l'humiliation. Ils feront ce qu'ils pourront pour retrouver le respect d'eux-mêmes. Et ils ne peuvent le faire qu'en devenant nazis, en devenant une partie de la Plus Grande Allemagne.

Sa voix vibrat à nouveau ; elle avait retrouvé son intonation, sa couleur.

– Ce n'est pas la seule façon, dit Margaret, discutant malgré elle.

Mais il paraissait si intelligent et si agréable, si accessible à la raison...

– Il doit y avoir d'autres moyens que le mensonge, le meurtre et l'escroquerie.

– Ma chère enfant...

Le professeur de ski secoua patiemment la tête, d'un air peiné.

– Vivez dix ans en Europe et revenez me le dire ensuite, si vous y croyez encore. Je vais vous dire quelque chose. Jusqu'à l'année dernière, j'étais communiste. Ouvriers du monde, la paix pour tous, à chacun selon ses besoins, la victoire de la raison, fraternité, fraternité, etc.

Il rit.

– Idioties ! Je ne connais pas l'Amérique, mais je connais l'Europe. En Europe, jamais rien ne sera accompli par la raison. Quant à la fraternité... une plaisanterie de coins de rues, bonne pour politiciens médiocres d'entre-deux guerres. Et j'ai l'impression que ce n'est pas tellement différent en Amérique. Vous appelez ça du mensonge, du meurtre et de l'escroquerie. Peut-être ! Mais, en Europe, c'est nécessaire. C'est la seule chose qui fait de l'effet. Croyez-vous que ça me plaise de dire ça ? Mais c'est vrai, et il faut être un imbécile pour ne pas le reconnaître. Lorsque tout sera remis en ordre, nous pourrons mettre un terme également au « mensonge et au meurtre », comme vous dites. Lorsque les gens auront assez à manger, lorsqu'ils auront du travail, lorsqu'ils auront l'assurance que leur argent vaudra demain autant qu'aujourd'hui – et non dix fois moins qu'aujourd'hui – lorsqu'ils sauront qu'ils possèdent un gouvernement bien à eux, qui ne se laisse pas commander par tout le monde... lorsqu'ils cesseront de pouvoir être vaincus par n'importe qui ! La faiblesse ne donne rien, sinon la famine et la honte. La force donne tout. Maintenant, au sujet des Juifs...

Il haussa les épaules.

– C'est un malheureux accident. Quelqu'un a découvert, d'une façon ou d'une autre, que c'était la seule manière de parvenir au pouvoir. Je ne dis pas que je suis d'accord. Je sais qu'il est ridicule de s'attaquer à une race donnée, quelle qu'elle soit. Je sais qu'il y a des Juifs tels que Frédérick et des Juifs, disons... tels que moi-même. Mais si la seule façon de créer une Europe propre et ordonnée est d'en éliminer les Juifs, alors nous devons le faire. Une petite injustice pour une grande justice. C'est la seule chose que les camarades nous aient apprise. La

fin justifie les moyens. C'est une chose difficile à apprendre, mais je crois que les Américains eux-mêmes finiront un jour par l'admettre.

– C'est horrible, dit Margaret.

– Ma très chère enfant...

Le professeur de ski se retourna et lui prit les mains, parlant d'un ton vif et sincère, le visage animé.

– Je parle d'un point de vue abstrait et ça vous paraît encore pire. Mais vous devez me pardonner. Je puis, en revanche, vous promettre quelque chose. Quelque chose que vous pourrez répéter à votre ami. Ça n'ira jamais jusque-là. Pendant un an ou deux, il sera un peu inquiet. Il devra peut-être quitter ses affaires, abandonner sa maison. Mais, lorsque le but sera atteint, lorsque l'opération aura produit l'effet qu'elle doit produire, il pourra rentrer chez lui. Le Juif est un moyen, non une fin. Lorsque tout le reste sera arrangé, il reprendra sa place légitime. Je vous le garantis absolument. Et ne croyez pas les journaux américains. Je suis allé en Allemagne l'année dernière et je peux vous assurer que c'est bien pire dans l'esprit des journalistes que dans les rues de Berlin.

– Je déteste tout cela, dit Margaret. Je les déteste tous.

Le professeur de ski la regarda dans les yeux, puis haussa les épaules, vaincu et mortifié, et, lentement, se détourna.

– Je regrette, dit-il. Vous semblez si raisonnable et si intelligente. Je pensais : « Voilà peut-être une « Américaine qui dira du bien de nous en rentrant « chez elle, une Américaine qui comprendra, peut-être, notre point de vue... »

Il se leva.

– Je suppose que c'est trop demander.

Il se retourna vers elle et sourit, plaisamment, son visage fin et agréable envahi par une touchante amabilité.

– Permettez-moi de vous faire une suggestion. Rentrez chez vous, en Amérique. J'ai bien peur que l'Europe ne vous rende très malheureuse.

Il tâta la neige.

– La température sera un peu glaciale, aujourd'hui, continua-t-il d'un ton professionnel. Si votre ami et vous avez l'intention de faire du ski, je vous emmènerai moi-même sur la piste ouest... si cela vous convient. Ce sera la meilleure aujourd'hui, mais il n'est pas prudent de s'y aventurer seul.

– Merci.

Margaret se leva à son tour.

– Mais je ne pense pas que nous restions.

– Il arrive par le train du matin ?

– Oui.

Le professeur de ski hocha la tête.

– Il lui faudra rester au moins jusqu'à trois heures de l'après-midi. Il n'y a pas d'autre train.

Il la regarda en fronçant ses épais sourcils.

– Vous ne voulez pas passer ici le reste de vos vacances ?

– Non, dit Margaret.

– À cause de cette nuit ?

– Oui.

– Je comprends. Attendez.

Il tira de sa poche un crayon et une feuille de papier, écrivit quelque chose.

– Voici une adresse que vous pourrez utiliser. Ce n'est qu'à une vingtaine de milles d'ici. Le train de trois heures s'y arrête. C'est une charmante petite auberge, avec une bonne descente de ski, très moderne, et les gens y sont très gentils. Pas politiques pour un sou.

Il sourit.

– Pas horribles, comme nous. Il n'y a pas de Frédérick. Vous y serez très bien accueillie, ainsi que votre ami.

Margaret prit le papier et le mit dans sa poche.

– Merci, dit-elle.

Elle ne pouvait s'empêcher de penser à quel point cet homme était correct et bon, en dépit de tout.

– Nous irons probablement.

– Très bien. Passez de bonnes vacances. Et ensuite...

Il sourit et lui tendit la main.

– Ensuite, retournez en Amérique.

Elle lui serra la main. Puis elle se mit à redescendre la colline dans la direction de la ville. Lorsqu'elle arriva au pied de la descente, elle se retourna. Il avait commencé sa journée, et, accroupi sur ses skis, il aidait, en riant patiemment, une petite fille de sept ans, coiffée d'un bonnet de laine rouge, à se sortir de la neige dans laquelle elle était tombée.

Joseph débarqua du train, exubérant et joyeux. Il l'embrassa et lui donna une boîte de friandises qu'il avait apportée de Vienne, avec un soin intense, et un bonnet de ski bleu ciel qu'il n'avait pu résister à la tentation de lui acheter. Il l'embrassa encore et dit : « Bonne année,



chérie ! » et « Seigneur ! regarde-moi ces taches de son », et « Je t'aime, je t'aime », et « Tu es la plus belle Américaine du monde ! » et « Je meurs de faim. Où est le déjeuner ? » et respira profondément et regarda autour de lui, avec un orgueil de propriétaire, les montagnes écrasantes, et dit, en la prenant par la taille :

– Regarde ! regarde ça ! Ne me dis pas que tu en as l'équivalent en Amérique !

Mais lorsqu'elle se mit à pleurer, doucement, il redevint sérieux et la tint contre lui et baisa ses larmes, et dit de sa voix honnête et basse : « Quoi ? Qu'y a-t-il, chérie ? »

Lentement, debout l'un près de l'autre, dans un coin de la petite gare, cachés de presque tous les autres occupants du quai, elle le lui raconta. Elle ne lui parla pas de Frédérick, mais des chants de la veille et des toasts nazis et lui dit que pour rien au monde elle ne resterait un jour de plus dans ce pays. Joseph l'embrassa sur le front, l'air absent, et lui caressa la joue. Son visage perdit l'animation et la gaieté d'écolier en vacances qu'il avait eues lorsqu'il était descendu du train. La fine ossature de ses joues et de sa mâchoire apparut soudain, douloureuse et nette, sous sa peau, et ses yeux assombris semblèrent s'être enfoncés dans leurs orbites.

– Ah ! dit-il, même ici. Dedans, dehors, à la ville, à la campagne...

Il secoua la tête.

– Margaret, Baby, dit-il gentiment, je crois que tu ferais mieux de quitter l'Europe. Rentre chez toi. Rentre en Amérique.

– Non, répondit-elle, disant ce qu'elle pensait sans penser à ce qu'elle disait. Je veux rester ici. Je veux t'épouser et rester ici.

Joseph secoua la tête. Un peu de neige fondue brillait sur ses cheveux fins, coupés court, et qui commençaient à grisonner.

– Il faut que je visite l'Amérique, dit-il. Il faut que je visite le pays qui produit des jeunes filles telles que toi.

– J'ai dit que je voulais t'épouser.

Margaret lui tenait le bras, bien serré, bien fermement.

– Une autre fois, chérie, dit Joseph tendrement. Nous en reparlerons une autre fois.

Mais ils n'en reparlèrent jamais.

Ils retournèrent à l'hôtel Langerman et prirent, tranquillement assis devant une fenêtre étincelante de soleil, contre le fond majestueux des Alpes, un énorme petit déjeuner composé d'œufs et de bacon et de pommes de terre et de brioches et de café à la viennoise, avec des globes de crème fouettée. Frédérick les servait, discret et courtois. Il avait reculé la chaise de Margaret lorsqu'elle s'était assise et

remplissait vivement la tasse de Joseph chaque fois qu'elle était vide.

Après le petit déjeuner, Margaret monta faire ses bagages et prévint M<sup>me</sup> Langerman qu'elle et son ami étaient obligés de partir, M<sup>me</sup> Langerman gloussa, répondit :

– Quel dommage ! – et présenta sa note.

Il y avait, sur cette note, un article de neuf shillings.

– Je ne comprends pas ça, dit Margaret.

Elle était debout dans le hall, devant le bureau de chêne brillant, et montrait quelque chose, sur la note. M<sup>me</sup> Langerman, fraîche, bien coiffée et reluisante derrière le bureau, se pencha et ferma à demi ses yeux de myope pour regarder la feuille de papier.

– Oh !

Elle leva vers Margaret un regard sans expression.

– Oh, c'est pour le drap déchiré, *Liebchen*.

Margaret paya. Frédérick lui porta ses bagages, et elle lui donna un pourboire. Il s'inclina en l'aidant à monter dans le taxi et dit :

– J'espère que votre séjour a été agréable.

Margaret et Joseph confièrent leurs bagages aux messageries et se promenèrent au hasard, en regardant les vitrines, jusqu'à l'heure du départ de leur train.

Au moment où le train démarra, elle crut apercevoir Diestl, brun et gracieux, au bout du quai. Elle agita le bras. La silhouette ne lui rendit pas son salut. Mais ça lui ressemblerait assez, pensa-t-elle, de descendre jusqu'à la gare et de la regarder partir avec Joseph, sans même lui adresser un signe d'adieu.

L'auberge que Diestl lui avait recommandée était petite et jolie, les gens, charmants. Il neigea deux des trois nuits. Le matin, les pistes de ski étaient fraîchement recouvertes. Joseph n'avait jamais été plus gai, plus séduisant. Margaret dormait, bien au chaud, en sécurité dans ses bras, dans l'énorme lit de plumes qui paraissait avoir été fait pour les lunes de miel en montagne. Ils n'abordaient aucun sujet sérieux et ne parlèrent jamais plus de mariage. Le soleil brillait sur les pics, dans le ciel clair, tous les jours, toute la journée ; l'air était stimulant et âpre. Le soir, devant le feu, Joseph chantait pour les autres invités des lieder de Schubert, d'une voix émouvante et douce. Dans la maison planait toujours une odeur d'aromates. Tous deux avaient le teint brun foncé des vieux montagnards, et cependant des taches de rousseur apparaissaient chaque jour plus nombreuses sur le nez de Margaret. Elle pleura presque lorsque, le quatrième jour, ils durent reprendre le chemin de la gare pour retourner à Vienne. Les vacances étaient finies !

NEW YORK CITY, elle aussi, souhaitait la bienvenue à la brillante nouvelle année 1938. Pare-chocs contre pare-chocs, les taxis piétinaient sur les chaussées humides, dans le rugissement continu de leurs klaxons, pareils à un titanesque mille-pattes de verre et de métal englué au béton des rues. Au cœur de la cité, prisonniers des leurs meurtrières de la publicité lumineuse, comme des forçats repérés en pleine tentative d'évasion par le projecteur des gardiens, un million d'inconnus, compressés ensemble dans les métros, roulaient lentement, sans but précis, en longues marées entrecroisées. Le journal lumineux qui tremblait nerveusement autour de l'immeuble du *Times* annonçait aux fêtards qu'une tempête avait fait sept victimes dans le Midwest et que Madrid avait été bombardée douze fois au tournant d'une année qui, fort commodément pour les lecteurs du *Times*, commençait à Madrid plusieurs heures avant de commencer à New York.

La police, pour laquelle la nouvelle année se traduisait surtout par un accroissement du nombre des cambriolages, des viols et des accidents de la circulation, feignait, aux coins des rues, de s'associer à l'allégresse générale, mais les yeux des policiers étaient las et cyniques, tandis qu'ils canalisait de part et d'autre du Square le flot des animaux humains en folie.

Les animaux eux-mêmes, coulant comme une lave inexorable à travers la boue saturée de papier, s'entrejetaient au visage des poignées de confetti chargés des innombrables germes des rues de la ville, et soufflaient dans des mirlitons pour montrer au monde qu'ils étaient heureux et sans peur, échangeaient des souhaits de plus en plus rauques, avec une bonne humeur qui ne durerait pas jusqu'au matin. Ils étaient venus pour cela des brouillards d'Angleterre, des brumes vertes d'Irlande, des dunes d'Irak et de Syrie, des ghettos de Pologne et de Russie, des vignobles d'Italie et des bancs de morues de Norvège, et de toutes les îles, de toutes les villes, de tous les continents éparpillés à la surface de la terre. Plus tard, ils étaient venus de Brooklyn et du Bronx, et d'East Saint Louis et de Texarkana, et de villes appelées Bimiji, et Spirit, et Jaffrey, et ils avaient tous l'air de n'avoir jamais eu assez de soleil ni assez de sommeil ; ils avaient tous l'air de porter des vêtements faits pour d'autres ; ils avaient tous l'air d'avoir été jetés dans cette cage glaciale d'asphalte et de béton pour la durée des vacances de quelqu'un d'autre, pas les leurs ; ils

avaient tous l'air de comprendre, au fond d'eux-mêmes, que l'hiver durerait toujours et qu'en dépit des mirlitons et des rires et de la promenade mystique de ces millions de pieds traînants, l'année 1938 serait pire encore que la précédente.

Pickpockets, putains, joueurs professionnels, maquereaux, escrocs, chauffeurs de taxi, barmen et tenanciers d'hôtels étaient en train de gagner de l'argent, ainsi que les producteurs de pièces, les vendeurs de Champagne, les mendiants et les portiers des boîtes de nuit. Ça et là, un fracas de verre brisé signalait l'atterrissage des bouteilles de whisky jetées par les fenêtres des hôtels dans les étroites impasses destinées à fournir l'air, la lumière et une vue restreinte du monde aux chambres à deux dollars – promues, pour cette nuit, à la dignité de chambres à cinq dollars – dans lesquelles les étrangers à la ville enterraient l'an mort et fêtaient l'an neuf. Dans la 50<sup>e</sup> Rue, quelqu'un coupa la gorge d'une jeune fille, et la sirène d'une ambulance ajouta brièvement son appel péremptoire au tumulte général. Par les fenêtres entrouvertes, brillantes et jaunes, sur les rues plus tranquilles, parvenaient les rires aigus et vides des femmes, la voix de la ville du samedi soir et des jours fériés, qu'on entend seulement, excitée et pâteuse, vers les heures froides et sombres du matin.

Plus tard, dans l'air sans âge du métro et le grondement noir des trains de banlieue, les foules fuiraient, oscillantes, hagardes, silencieuses et meurtries de sommeil, vers leurs foyers lointains, dans un relent compliqué de gardénias de coins de rues, d'oignon, d'ail, de sueur, de cirage, de parfums innombrables et d'activités multiples. Mais, pour l'instant, elles s'écoulaient dans les rues brillamment éclairées, soufflant dans des mirlitons de papier, dans des sifflets de fer blanc, agitant des crécelles, fêtant obstinément, irrésistiblement, la venue de la nouvelle année, car, faute d'une meilleure raison, elle leur apportait la preuve qu'ils avaient au moins survécu à l'année précédente.

Michael Whitacre se frayait un chemin dans la foule. Il se sentait sourire mécaniquement, hypocritement, aux gens qui le bousculaient. Il était en retard, il n'arrivait pas à trouver un taxi, et il n'avait pu éviter de rester après la représentation et d'avalier avec les autres, dans l'une des loges, quelques verres dont l'absorption rapide lui avait laissé la tête bourdonnante et l'estomac enflammé.

Le théâtre avait été impossible. L'assistance bruyante ne s'intéressait pas à la pièce ; une doublure avait dû remplacer au pied levé, dans le rôle de la grand-mère, Patricia Ferry, qui était arrivée trop saoule pour pouvoir entrer en scène, et Michael avait eu beaucoup de mal à éviter toutes sortes de catastrophes. Il dirigeait le plateau de *Printemps tardif*, qui comportait trente-sept personnages, dont trois enfants toujours

entre deux rhumes, et cinq décors qui devaient être changés en vingt secondes. À la fin d'une soirée comme celle-ci, il n'aspirait qu'à rentrer chez lui et à dormir. Mais il y avait cette satanée party, dans la 67<sup>e</sup> Rue, où il devait retrouver Laura. Et, de toute manière, personne ne se contentait de dormir, la veille de la nouvelle année.

Il sortit du plus épais de la foule, gagna d'un pas vif la Cinquième Avenue, et tourna vers le nord. La Cinquième Avenue était moins encombrée, et l'air soufflait du Parc, frais et revigorant. Le ciel était assez sombre au-dessus de la rue pour qu'il puisse distinguer quelques pâles étoiles dans l'étroit corridor de firmament visible entre les sommets des hauts immeubles.

« Il faut que j'achète une petite maison à la campagne, pensa-t-il en hâtant le pas, un petit endroit pas cher, non loin de la ville, six à sept mille dollars, peut-être, – je trouverais toujours à emprunter l'argent, – où je puisse me retirer de temps en temps, où l'on puisse être tranquille et voir toutes les étoiles à la fois et se coucher à huit heures quand on en a envie. Il faut que je le fasse, pensa-t-il, il ne faut pas que je me contente d'y penser. »

Il s'aperçut dans le miroir d'une vitrine obscure. Son reflet était irréel et sombre, mais, comme d'habitude, ce qu'il vit l'ennuya. Vexé, il se redressa. « Il faut que je prenne garde à ne pas me voûter, pensa-t-il, et que je perde une quinzaine de livres. J'ai l'air d'un gros épicier. »

Au coin d'une rue, un taxi s'arrêta près de lui. Il le refusa. « Faire de l'exercice, pensa-t-il, et ne pas boire pendant au moins un mois. Voilà ce qui me fait engraisser : la boisson. Bière, Martini, remettez-nous ça ! Et on a une de ces têtes, le lendemain matin ! On n'est bon à rien jusqu'à midi, et, à midi, on déjeune et on se retrouve le verre à la main... Le début d'une nouvelle année. Juste le moment qu'il fallait pour commencer une nouvelle vie. Ce soir, à la party. Ce serait une excellente épreuve pour sa volonté. Ne pas boire. Simplement. Sans que personne s'en aperçoive. Et à la maison de campagne, pas de bar du tout. » Il se sentit mieux soudain, puissant et résolu, bien que le pantalon de son habit de soirée lui parût inconfortablement étroit, et continua sa route, le long des riches vitrines, vers la 67<sup>e</sup> Rue.

Minuit venait de sonner lorsqu'il pénétra dans la pièce encombrée. Les gens chantaient et s'embrassaient, et cette fille qui s'évanouissait à toutes les parties venait de le faire une fois de plus, dans un coin. Whitacre repéra sa femme, dans la foule. Elle embrassait un petit homme qui sentait son Hollywood à plein nez. Quelqu'un lui mit un verre dans la main. Une grande fille lui renversa de la salade de pommes de terre sur l'épaule et dit :

– Excellente salade !

Elle brossa vaguement son revers souillé, d'une main soignée, aux ongles pourpres longs de trois à quatre centimètres. Katherine se dirigea vers lui, avec assez de sein à l'air pour dégeler une banquise, et dit :

– Mike. Bonsoir, chéri.

Elle l'embrassa derrière l'oreille, et dit :

– Qu'est-ce que tu fais, cette nuit ?

– Ma femme est arrivée hier de la Côte, répondit Michael.

– Oh, pardon ! dit Katherine. Bonne année.

Elle s'éloigna, seins braqués, éblouissant trois juniors de Harvard en cravates blanches et cheveux tondus, qui étaient parents de l'hôtesse et venus en ville pour les vacances.

Michael leva son verre et but la moitié de son contenu. Ce devait être un mélange de scotch et de limonade au citron. Il serait temps, demain, de tenir la promesse qu'il s'était faite à lui-même. Il avait déjà bu trois verres, et la nuit était perdue, de toute façon. Il attendit que sa femme ait fini d'embrasser le petit homme chauve à moustaches tombantes de cavalier russe, puis traversa la pièce et se planta derrière elle. Elle tenait la main du petit homme et disait :

– Ne le dites à personne, Harry, mais le texte est ignoble.

– Vous me connaissez, Laura, dit l'homme chauve. Ai-je jamais répété quoi que ce soit ?

– Bonne année, chérie !

Michael embrassa Laura sur la joue.

Laura se retourna, tenant toujours la main du petit homme. Elle sourit. Même au milieu de la fête, et des ivrognes, et du bruit, il y avait dans son regard cette expression de tendresse et de chaude bienvenue qui surprenait toujours et émouvait Michael. Elle leva son bras libre, attira Michael et l'embrassa. Elle hésita une seconde, avant de l'embrasser, une seconde au cours de laquelle il devina qu'elle le flairait d'un air interrogateur. Il se sentit devenir froid et boudeur, alors même qu'ils s'embrassaient. « Elle le fait toujours, pensa-t-il. An vieux, an neuf, c'est toujours la même chose. »

– Je me suis aspergé avant de quitter le théâtre, dit-il en s'écartant et se redressant, avec deux flacons de Chanel Numéro 5.

Il vit trembler un peu les paupières de Laura, offensée.

– Ne sois pas mufle avec moi en 1938, dit-elle. Pourquoi rentres-tu si tard ?

– J'ai dû boire un verre ou deux.

– Avec qui ?

L'air soupçonneux et pincé qui envahissait toujours le visage de Laura lorsqu'elle le questionnait compromit la candeur délicate de son expression habituelle.

– Quelques-uns des copains, dit-il.

– C'est tout ?

Elle parlait du ton insouciant et enjoué qu'il convenait d'adopter, dans son milieu, lorsqu'on taquinait son mari en public.

– Non, j'oubliais, dit Michael. Il y avait six danseuses polynésiennes, avec une noix dans le nombril, mais nous les avons laissées à la Cigogne.

– N'est-ce pas qu'il est spirituel ? dit Laura au petit homme chauve.

– C'est une scène de ménage, affirma le petit homme. Et je ne veux pas assister à une scène de ménage !

Il agita les doigts à l'adresse des Whitacre.

– À bientôt, Laura chérie, dit-il.

Et il disparut dans la foule.

– J'ai une bonne idée, dit Laura. Ne soyons pas mufles avec les épouses, ce soir.

Michael vida son verre, et le posa sur une table.

– Qui est ce moustachu ? demanda-t-il.

– Oh, Harry ?

– Celui que tu étais en train d'embrasser.

– Harry. Il y a des années que je le connais. On le rencontre dans toutes les parties.

Laura aplatit tendrement ses cheveux.

– Ici comme sur la Côte. Je ne sais pas ce qu'il fait. Il est peut-être agent artistique. Il est venu me dire qu'il m'avait trouvée enchantresse dans mon dernier film.

– Il a dit enchantresse ?

– Bien sûr.

– C'est comme ça qu'ils parlent à Hollywood.

– Je le suppose.

Elle lui souriait, mais ses yeux erraient de-ci, delà à travers la pièce, comme ils le faisaient toujours sauf lorsqu'ils étaient chez eux.

– Comment m'as-tu trouvée dans mon dernier film ?

– Enchantresse, dit Michael. Viens boire un verre.

Laura se redressa, lui prit le bras, frotta sa joue contre son épaule et dit :

– Content que je sois là ?

Et Michael sourit et répondit :

– Enchanté.

Ils s'esclaffèrent et se dirigèrent vers le bar, côte à côte, à travers la foule compacte qui occupait le centre de la pièce.

Le bar était dans la pièce voisine, sous une peinture abstraite, qui représentait probablement une femme avec trois seins écarlates assise sur un parallélogramme.

Ils y retrouvèrent Wallace Arney, pansu et grisonnant, qui portait à ses lèvres une tasse de thé. Il était flanqué d'un homme puissant et trapu, vêtu d'un complet de serge bleue, dont le visage semblait avoir été exposé aux intempéries pendant dix hivers de suite. Il y avait aussi deux jeunes filles aux jolis visages sans relief, aux hanches osseuses et non gainées de mannequins, qui buvaient du whisky pur.

– Il t'a fait la cour ? disait l'une d'elles au moment où Michael parvint à leur hauteur.

– Non, répondit l'autre en secouant ses cheveux blonds et lisses.

– Pourquoi ? demanda la première.

– En ce moment, dit la fille blonde, il est Yoghi.

Toutes deux contemplèrent leurs verres, d'un air pensif, les vidèrent d'un trait et s'éloignèrent ensemble, souples et majestueuses comme deux panthères dans la jungle.

– Tu as entendu ça ? demanda Michael à Laura.

– Oui.

Laura riait.

Michael dit au barman de leur servir deux scotches, et sourit à Arney, l'auteur de *Printemps tardif*. Arney continua simplement à regarder droit devant lui, sans rien dire, portant sa tasse à ses lèvres, parfois, d'un geste élégant et tremblant.

– K. O., dit l'homme au complet de serge bleue. K. O. et toujours debout. L'arbitre aurait dû arrêter le combat pour l'empêcher de se faire corriger davantage.

Arney regarda autour de lui, souriant furtivement, posa sa tasse dans la soucoupe et poussa le tout vers le barman.

– Encore un peu de thé, je vous prie, dit-il.

Le barman emplit la tasse de whisky, et Arney regarda autour de lui, une seconde fois, avant de l'accepter.

– Hello ! Whitacre, dit-il. Madame Whitacre. Vous ne direz rien à Félice, n'est-ce pas ?



– Non, Wallace, dit Michael. Je ne lui dirai rien.

– Dieu merci ! reprit Arney, Félice a une indigestion. Il y a une heure qu'elle est au water. Elle ne veut même pas me laisser boire un verre de bière.

Sa voix rauque et saturée de whisky se brisa dans un paroxysme d'auto compassion.

– Même pas un verre de bière ! Vous vous rendez compte ? C'est pourquoi j'emporte toujours une tasse à thé. À une distance de trois pieds, il est impossible de voir la différence. Après tout, continua-t-il en dégustant son alcool d'un air de défi, je suis assez grand pour savoir ce que je dois faire. Elle veut que j'écrive une autre pièce.

Il prit un air offensé.

– Sous prétexte qu'elle est la femme de mon producteur, elle se croit autorisée à m'enlever le verre de la main. C'est humiliant. Un homme de mon âge ne devrait pas être exposé à de telles humiliations.

Il se tourna vaguement vers l'homme au complet de serge bleue.

– M. Parrish ici présent boit comme une éponge et personne ne l'humilie. Tout le monde dit : « Est-ce » que ce n'est pas touchant la façon dont Félice se » dévoue pour cet ivrogne de Wallace Arney ? » Mais ça ne me touche pas. M. Parrish et moi savons parfaitement pourquoi elle le fait. N'est-ce pas, monsieur Parrish ?

– Sûr, mon pote, dit l'homme au complet de serge bleu.

– L'argent, comme toujours.

Arney agita brusquement sa tasse et répandit du whisky sur la manche de Michael.

– M. Parrish est communiste, et il le sait bien. La base de toute action humaine. L'avarice, l'appât du gain. S'ils n'étaient pas persuadés de pouvoir me faire pondre une autre pièce, ils se moqueraient bien de me voir vivre dans une distillerie. Je pourrais baigner dans l'absinthe et le tafia et ils diraient : « Merde pour Wallace Arney. » Sauf votre respect, madame Whitacre.

– Ça ne fait rien, dit Laura.

– Votre femme est très jolie, dit Arney. Vraiment très jolie. J'ai entendu parler d'elle ce soir en termes enthousiastes.

Il adressa à Michael un clin d'œil égrillard.

– Enthousiastes. Elle a plusieurs vieux amis parmi les invités de ce soir. N'est-ce pas, madame Whitacre ?

– Oui, dit Laura.

– Tout le monde a plusieurs vieux amis parmi les invités de ce soir, dit Arney. Ainsi vont les réceptions mondaines, de nos jours. Un nid

de serpents hibernants tous enroulés les uns autour des autres. Ce sera peut-être le thème de ma prochaine pièce. Sauf que je ne l'écrirai pas.

Il s'accorda une longue gorgée de whisky.

– Excellent thé. Ne dites rien à Félice.

Michael prit le bras de Laura et se disposa à partir.

– Ne partez pas. Whitacre, dit Arney. Je sais que je vous ennuie, mais ne partez pas. Je veux vous parler. De quoi voulez-vous parler ? D'Art ?

– Une autre fois, dit Michael.

– Je me suis laissé dire que vous étiez un jeune homme très sérieux, insista Arney. Parlons d'Art. Comment a marché ma pièce, ce soir ?

– À merveille, assura Michael.

– Non, dit Arney. Je ne parlerai pas de ma pièce. J'ai dit que je parlerais d'Art, et je sais ce que vous pensez de ma pièce tout le monde, à New York, sait ce que vous pensez de ma pièce. Vous l'ouvrez beaucoup trop, et, si ça dépendait de moi, je vous ficherais à la porte. Je vous parle amicalement, pour l'instant, mais je vous ficherais à la porte.

– Vous êtes saoul, Wally, dit Michael.

– Je ne suis pas assez profond pour vous, continua Arney.

Ses yeux bleu pâle étaient liquides ; sa lèvre inférieure, humide et charnue, tremblait dès qu'il reprenait la parole.

– Attendez d'arriver à mon âge, Whitacre, et essayez d'être profond.

– Je suis sûre que Michael aime beaucoup votre pièce, dit Laura d'une voix claire, apaisante.

– Vous êtes une très jolie femme, madame Whitacre, dit Arney, et vous avez beaucoup d'amis, mais soyez gentille et bouclez-la pour l'instant.

– Pourquoi n'allez-vous pas vous allonger Quelque part ? dit Michael.

– Ne détournez pas la conversation.

Arney tourna vers Michael un regard vague et belliqueux.

– Je sais ce que vous racontez partout en société. Arney est un vieil imbécile périmé. Arney raconte des histoires de gens disparus depuis 1929, dans un style disparu depuis 1829. Ce n'est même pas très drôle. J'ai des tas de critiques. Pourquoi dois-je les payer de mon propre argent ? Je n'aime pas les jeunes écervelés comme vous, Whitacre. Vous n'êtes même plus assez jeune pour être aussi écervelé.

– Écoute, mon pote, commença l'homme au complet de serge bleue.

– Parlez-lui, dit Arney à Parrish. Il est communiste, lui aussi. C'est pourquoi je ne suis pas assez profond pour lui. Pour être profond, de nos jours, il suffit de payer quinze cents chaque semaine pour les *Nouvelles Masses*.

Il prit amoureusement Parrish par la taille.

– Voilà le genre de communiste que j'aime, monsieur Whitacre, dit-il. M. Parrish. « M. Parrish-au-teint-recuit ». Il s'est fait recuire le teint dans l'Espagne ensoleillée. Il est allé en Espagne, et il s'est fait tirer dessus à Madrid, et il retourne en Espagne où il va se faire tuer. N'est-ce pas, monsieur Parrish ?

– Bien sûr, mon pote, dit Parrish.

– Voilà le genre de communiste que j'aime, cria Arney. M. Parrish est ici pour ramasser de l'argent et quelques volontaires qu'il emmènera se faire tuer avec lui dans l'Espagne ensoleillée. Au lieu d'être profond dans les parties de New York, Whitacre, pourquoi n'allez-vous pas être profond en Espagne avec M. Parrish ?

– Si vous ne vous taisez pas... commença Michael.

Mais une grande femme, au visage royal et brun encadré de cheveux argentés, surgit entre Arney et lui et, calmement, silencieusement, envoya la tasse d'Arney rouler sur le plancher, où elle s'écrasa avec un léger bruit de porcelaine brisée. Arney la regarda, furieux, puis sourit d'un air contrit et baissa les yeux vers le plancher.

– Hello ! Félice, dit-il.

– Quitte ce bar immédiatement, dit Félice.

– Je buvais juste un peu de thé, dit Arney.

Il tourna les talons et s'éloigna en traînant les pieds, vieillot et gras, ses cheveux gris et ternes plaqués par la transpiration sur sa grosse tête.

– M. Arney ne boit pas, dit Félice au barman.

– Bien, madame, dit le barman.

– Seigneur, dit Félice à Michael. Je le tuerais ! Il me rend complètement folle. Et, au fond, c'est un si brave homme.

– Adorable, dit Michael.

– À-t-il été très désagréable ? demanda anxieusement Félice.

– Adorable, répéta Michael.

– Personne ne l'invitera plus nulle part, et tout le monde l'évite déjà, gémit Félice.

– Je ne vois vraiment pas pourquoi, dit Michael.

– Ça n'en est pas moins terrible pour lui, insista tristement Félice. Il

se cloître dans la chambre et remâche tout ça et raconte à qui veut l'entendre qu'il n'est plus qu'un « ci-devant ». Je pensais que cette party le distrairait et que je pourrais le tenir à l'œil.

Elle haussa les épaules, observant la retraite du grand corps affaissé d'Arney.

– Certains hommes devraient avoir la main coupée au poignet lorsqu'ils l'allongent vers leur premier verre.

Elle releva ses jupes d'un geste cérémonieux, à l'ancienne mode, et suivit l'auteur, dans un froissement de taffetas.

– Je crois, dit Michael, que je boirais volontiers un verre.

– Moi aussi, dit Laura.

– Sûr, mon pote, dit M. Parrish.

Ils regardèrent, en silence, le barman remplir leurs trois verres.

– L'abus de l'alcool, prêcha solennellement M. Parrish en tendant la main vers son verre, est la seule chose qui place l'homme au-dessus de l'animal.

Ils rirent, et Michael leva son verre, avant de boire.

– À Madrid, dit Parrish, d'un ton machinal, d'un ton de tous les jours.

Et Laura répondit :

– À Madrid, d'une voix assourdie, haletante.

Michael hésita, mal à l'aise, avant de répondre, lui aussi :

– À Madrid.

Ils burent.

– Quand êtes-vous revenu ? demanda Michael.

Il se sentait gêné d'en parler ainsi.

– Il y a quatre jours, dit Parrish.

Il porta son verre à ses lèvres, une fois de plus.

– Vous avez du fort bon alcool, dans ce pays, constata-t-il.

Il buvait sec, remplissant son verre toutes les cinq minutes. Il rougissait un peu plus, à mesure que le temps passait, mais ne paraissait pas autrement affecté.

– Quand avez-vous quitté l'Espagne ? demanda Michael.

– Il y a quinze jours.

« Il y a quinze jours, pensa Michael, sur les routes gelées, avec les fusils, et les uniformes improvisés, et les avions au-dessus de sa tête, et les tombes fraîchement creusées. Et maintenant, il est là devant moi, avec son complet de serge bleue, comme un chauffeur de camion à

son propre mariage, à remuer des cubes de glace dans son verre, avec des gens qui parlent de leur dernier film et de ce qu'en ont dit les critiques, et de ce qu'a dit le docteur de l'habitude qu'a prise le bébé de dormir avec les poings sur les yeux ; avec ce type qui joue de la guitare en chantant de fausses ballades du Sud, dans un coin d'un riche appartement surpeuplé et garni d'épais tapis, au onzième étage d'un immeuble moderne, avec vue sur le Parc et la fille aux trois seins écarlates au-dessus du bar. » Et, dans peu de temps, il redescendrait jusqu'au fleuve qu'on apercevait des fenêtres, et s'embarquerait sur un bateau, et repartirait. Et il ne portait aucune marque de ce qu'il avait traversé, et il n'y avait, dans l'enjouement fruste de sa façon d'agir, aucune trace de ce qui l'attendait.

« La race humaine, pensa Michael, est d'une flexibilité insensée. » Il était considérablement plus vieux que Michael, il avait, sans aucun doute, mené une vie beaucoup plus dure, et cependant il revenait de là-bas, des marches forcées sur le sol sanglant. Il avait tué, il avait risqué d'être tué, et il y retournerait bientôt, pour le même prix... Michael secoua la tête, se méprisant un instant en réalisant qu'il regrettait que Parrish soit présent à cette party, tel un policeman rougeaud et courtois de sa propre conscience.

– L'argent, voilà ce qui compte, disait Parrish à Laura, l'argent et la pression politique. Nous pouvons trouver des tas de types qui veulent se battre. Mais le gouvernement britannique a mis sous séquestre tout l'or gouvernemental de Londres, et Washington aide Franco. Il faut que nous passions nos bougres en contrebande, et il nous faut de l'argent pour les pots-de-vin, et les passages, et tout le reste. Un jour, nous étions en ligne et il faisait froid, bon Dieu ! Il y avait de quoi geler les tripes d'une baleine, et ils sont venus me trouver, et ils m'ont dit « Parrish, mon garçon, tu » ne fais que gâcher des munitions ici. On ne t'a pas » encore vu toucher un seul fasciste. Alors, comme tu » as la parole facile, on a décidé que tu retournerais » aux États-Unis pour leur raconter de belles histoires bien juteuses et bien bouleversantes sur les héros » de l'immortelle Brigade Internationale, à l'avant » garde du combat contre les fascistes. Et ne reviens » qu'avec les poches garnies. » Alors, je prends la parole dans les meetings et je laisse courir mon imagination, et, en un rien de temps, les assistants crèvent d'émotion et de générosité, et, avec le pognon qui rentre et toutes les filles, je me demande si je n'ai pas trouvé ma vraie place dans le combat pour la liberté.

Il sourit, révélant l'éclat optimiste de ses fausses dents brillamment régulières, et poussa son verre vide dans la direction du barman.

– Vous voulez entendre quelques récits sanglants de l'horrible combat pour la liberté dans l'Espagne torturée ?

– Non, dit Michael. Pas après cette introduction.

– La vérité, dit Parrish, soudain sérieux et sobre, la vérité n'est pas pour ces gens-là.

Il se retourna, et son regard parcourut la pièce. Pour la première fois, Michael sentit, derrière ces yeux froids, durs et calculateurs, l'étendue des épreuves que Parrish avait dû traverser.

– Les hommes qui courent, les jeunes gars qui ont parcouru cinq mille milles pour en arriver là, tout surpris de s'apercevoir qu'ils sont en train de mourir, eux-mêmes, sur place, avec une balle dans leur propre petit ventre ! Les Français qui infestent la frontière et acceptent des pots-de-vin pour laisser des hommes aux pieds saignants traverser les Pyrénées en plein hiver. Les escrocs, et les margoulin, et les profiteurs, un peu partout. Sur les quais de départ, dans les bureaux. Jusque dans les bataillons et les compagnies, et jusque sur le front, à vos côtés. Les bons garçons qui voient leurs copains dégringoler et qui disent tout d'un coup :

» – J'ai dû faire erreur. Ce n'était pas du tout » comme ça, à Dartmouth. »

Une femme petite et un peu forte, âgée d'une quarantaine d'années et vêtue d'une robe rose d'écolière, s'approcha du bar et vint prendre Laura par le bras.

– Laura chérie, dit-elle, je vous cherchais, c'est à votre tour.

– Oh ! dit Laura en se tournant vers la femme blonde, je regrette de vous avoir fait attendre, mais M. Parrish était si intéressant.

Michael fit la grimace en entendant Laura dire « intéressant ». M. Parrish se contenta de sourire aux deux femmes en les déshabillant impartialement du regard.

– Je reviens dans quelques minutes, dit Laura à Michael. Cynthia dit la bonne aventure à toutes les femmes présentes, et c'est mon tour à présent.

– Demandez-lui, cria Parrish d'une voix forte, s'il n'y a pas dans votre avenir un Irlandais frisant la quarantaine, avec des fausses dents.

– Je n'y manquerai pas, dit Laura en éclatant de rire.

Les deux femmes s'éloignèrent, bras dessus bras dessous. Michael regarda Laura traverser la pièce, altière et droite, avec sa démarche délicatement sensuelle, et s'aperçut que deux autres hommes la regardaient également passer. L'un était Donald Wade, un grand type au visage avenant, et l'autre se nommait Talbot, et tous deux comptaient au nombre de ceux que Laura appelait ses « ex-soupirants ». Ils paraissaient être toujours invités aux mêmes parties que les Whitacre. Ce terme d'« ex soupirant » plongeait parfois

Michael dans une désagréable perplexité. Ce qu'il signifiait réellement, il en était sûr, c'était que Laura avait un peu couché avec eux, à un moment quelconque de son existence, et qu'elle désirait montrer à Michael à quel point ils lui étaient indifférents désormais. Cette situation l'ennuya soudain, bien qu'à la réflexion il lui fût impossible de rien y faire pour l'instant.

– Les jeunes femmes d'Amérique, disait Parrish, vous font littéralement chanter les testicules.

Michael ne put s'empêcher de rire, tandis que Parrish hochait solennellement sa dure tête grisonnante.

– Prenez un verre, dit Michael.

– Sûr, mon pote, dit Parrish.

Ils poussèrent leurs verres vers le barman.

– Quand repartez-vous ? demanda Michael.

Parrish jeta un regard autour de lui, son visage ouvert et rude soudain revêtu d'une expression absurdemment rusée.

– Difficile à dire, mon pote, chuchota-t-il. Et pas prudent de le dire. La police d'État, vous savez... Ils ont partout des espions fascistes. Techniquement parlant, j'ai renoncé à ma nationalité américaine en m'engageant dans les rangs d'une puissance étrangère. Gardez ça pour vous, mon pote, mais je dirais un mois, un mois et demi...

– Vous repartez seul ?

– Je ne le pense pas, mon pote. J'emmènerai avec moi un gentil petit groupe de gars décidés.

Il sourit avec bienveillance.

– La Brigade Internationale est une affaire qui monte et ouverte à tous, avec ça...

Il regarda Michael, et Michael sentit que l'Irlandais le mesurait, se demandait ce qu'il faisait ici, dans son costume fantaisie, dans cet appartement de fantaisie, et pourquoi il n'était pas assis derrière une mitrailleuse, au lieu d'être debout devant ce bar.

– Vous me regardez ? demanda Michael.

– Non, mon pote.

Parrish s'essuya la joue.

– Accepteriez-vous mon argent ? demanda timidement Michael.

– J'accepterais de l'argent, ricana Parrish, de la sainte main du pape lui-même.

Michael sortit son portefeuille de sa poche. Il venait d'être payé, et il lui restait encore un peu d'argent sur sa participation aux bénéfices.

Il mit le tout dans la main de Parrish. Il y avait environ soixante-quinze dollars.

– Ne vous en faites pas, mon pote.

Parrish fourra avec désinvolture l'argent dans une de ses poches, et tapota l'épaule de Michael.

– Nous tuerons pour vous deux ou trois de ces salauds.

– Merci.

Michael remit son portefeuille à sa place. Il n'avait plus aucune envie de causer avec Parrish.

– Vous restez ici au bar.

– Y a-t-il un bon bordel dans la maison ? demanda Parrish.

– Non.

– Alors, je reste ici.

– Je vous reverrai tout à l'heure, dit Michael. Je vais me dégourdir les jambes.

– Bien sûr, mon pote, approuva distraitement Parrish. Merci pour la galette.

– N'en parlons plus, dit Michael.

– Bien sûr, mon pote.

Parrish retourna à son verre. Ses larges épaules carrées formaient un rempart de serge bleue au milieu des épaules nues et des revers de satin qui l'entouraient.

Michael marcha lentement à travers la pièce, vers le groupe qui en occupait le coin opposé. Longtemps avant d'y parvenir, il y aperçut Louise et son sourire de bienvenue. Louise était ce que Laura appellerait probablement « une de ses anciennes passades », à ceci près qu'avec Louise cela n'avait jamais cessé. Louise était mariée, à présent, mais de temps en temps, et pour des périodes plus ou moins longues, elle et Michael continuaient à coucher ensemble. Il y aurait un jugement moral à prononcer tôt ou tard, se disait parfois Michael, mais Louise était une des plus jolies filles de New York, petite, brune et intelligente, et elle était confortable et jamais exigeante. Sur un certain plan, elle lui était plus chère que sa femme. Parfois, lorsqu'ils étaient allongés l'un près de l'autre dans des appartements empruntés, Louise soupirait et regardait le plafond et disait :

– Est-ce que ce n'est pas merveilleux ? Et dire qu'il faudra que ça cesse, un jour ou l'autre.

Mais ni elle ni Michael ne prenaient ces paroles vraiment au sérieux.



Elle était debout près de Donald Wade. Une seconde, Michael eut une vision déplaisante de la complexité de la vie, mais elle disparut dès qu'il l'embrassa et lui dit :

– Bonne année.

Il serra gravement la main de Donald Wade, se demandant, comme toujours, pourquoi les hommes se croient obligés d'être aussi cordiaux avec les anciens amants de leurs femmes.

– Hello ! dit Louise. Il y a une éternité que je vous ai vu. Vous avez fière allure dans votre beau costume. Où est M<sup>me</sup> Whitacre ?

– Elle se fait dire la bonne aventure, répondit Michael. Le passé ne lui suffit plus. Elle veut aussi pouvoir s'inquiéter pour l'avenir. Où est votre mari ?

– Je ne sais pas.

Elle fit un geste vague et lui adressa un des sourires sérieux et chauds qu'elle lui réservait toujours, en privé.

– Quelque part alentour.

Wade s'inclina et les quitta. Louise le suivit des yeux.

– Est-ce qu'il ne... flirtait pas avec Lama ? demanda -t-elle.

– Pas de perfidies, répondit Michael.

– C'était juste pour savoir.

– Cette pièce, dit Michael, est bourrée de types qui ont « flirté » avec Laura.

Il promena son regard sur les invités, avec un soudain mécontentement. Wade, Talbot, et un troisième qui venait d'arriver, un acteur long et svelte du nom de Moran, qui avait joué avec Laura dans un de ses films. Les journaux à scandale de Hollywood avaient accouplé leurs deux noms, et Laura avait appelé Michael à New York, un matin, pour lui expliquer qu'il s'agissait d'une soirée officielle, au studio, etc.

– Cette pièce, dit Louise en le regardant obliquement, est pleine de femmes qui ont « flirté » avec toi. Ou peut-être ai-je tort de parler au passé ?

– Il y a beaucoup trop de monde aux parties, de nos jours, éluda Michael. Je les évite le plus souvent possible. Y a-t-il un coin, dans cette maison, où nous puissions aller nous asseoir tranquillement, la main dans la main ?

– Nous pouvons essayer, dit Louise.

Elle lui prit le bras et le conduisit le long du hall, à travers les groupes d'invités, vers la partie postérieure de l'appartement. Elle ouvrit une porte, jeta un coup d'œil à l'intérieur. La pièce était

sombre, et elle fit signe à Michael de la suivre. Ils entrèrent sur la pointe des pieds, refermèrent soigneusement la porte derrière eux, et s'installèrent sur un petit canapé. Après la lumière aveuglante qui régnait dans les autres pièces, Michael resta un bon moment sans rien voir. Il ferma les yeux avec volupté, sentit Louise se serrer contre lui, se pencher et l'embrasser doucement sur la joue.

– Là, dit-elle. Ça va mieux, maintenant ?

Un lit craqua à l'autre bout de la pièce. Désormais habitués à l'obscurité, les yeux de Michael distinguèrent, sur l'un des lits jumeaux, une silhouette indistincte qui allongeait un bras entre les lits, vers la table de chevet. Il y eut le son caractéristique d'une tasse heurtant une soucoupe. La silhouette leva la tasse et but.

– Humi... liation.

Les deux moitiés du mot ponctuèrent deux longs prélèvements sur le contenu de la tasse, et Michael reconnut Arney, assis, jambes pendantes, sur le bord du lit. Arney se pencha, faillit choir et regarda le lit voisin.

– Tommy, dit-il. Tommy, es-tu réveillé ?

– Oui, monsieur Arney, dit, de son oreiller, la voix ensommeillée d'un garçon de dix ans.

C'était le fils des Johnson, dans la maison desquels ils se trouvaient actuellement.

– Bonne année, Tommy.

– Bonne année, monsieur Arney.

– Je ne veux pas te déranger, Tommy. La société des adultes m'écœurerait et je suis venu juste souhaiter une bonne année à la nouvelle génération.

– Merci beaucoup, monsieur Arney.

– Tommy...

– Oui, monsieur Arney.

Tommy était complètement éveillé, maintenant, et s'animait de seconde en seconde. Michael sentait Louise étouffer de courts accès de rire, contre lui, et il était à demi amusé, à demi ennuyé, d'être ainsi contraint au silence, dans l'obscurité de cette chambre.

– Tommy, disait Arney, veux-tu que je te raconte une histoire ?

– J'aime beaucoup les histoires, dit Tommy.

– Voyons un peu...

Arney porta de nouveau la tasse à ses lèvres.

– Voyons un peu. Je ne connais pas d'histoires convenables pour les

enfants.

– J’aime n’importe quel genre d’histoire, protesta Tommy. J’ai lu *l’Homme maigre* la semaine dernière.

– Très bien, consentit majestueusement Arney ; je vais te raconter une histoire qui n’est pas faite pour les enfants, Tommy. L’histoire de ma propre vie.

– Avez-vous jamais été assommé par la crosse d’un 45 ? demanda Tommy.

– N’anticipons pas, Tommy, coupa l’auteur, irrité. Si j’ai été assommé par la crosse d’un 45, ça viendra en son temps.

– Je regrette, monsieur Arney.

La voix de Tommy était polie et offensée.

– Jusqu’à l’âge de vingt-huit ans, commença Arney, j’ai été un jeune homme de beaucoup d’avenir...

Gêné, Michael s’agita. Il se sentait honteux et idiot de devoir écouter cette histoire, mais Louise lui pressa le bras, et il se tint tranquille.

– J’ai fréquenté de bonnes écoles, comme ils disent dans les romans. Je travaillais dur et j’étais capable de reconnaître n’importe quelle citation des poètes anglais. Tu veux boire quelque chose, Tommy ?

– Non, merci.

Fasciné, Tommy s’était assis dans son lit.

– Tu es probablement trop jeune pour te souvenir des critiques de ma première pièce, Tommy : *le Long et le Court*. Quel âge as-tu, Tommy ?

– Dix ans.

– Trop jeune.

La tasse heurta la soucoupe.

– Je pourrais t’en citer quelques-unes, mais elles risqueraient de t’ennuyer. Je puis dire pourtant sans aucune vanité, que j’ai été comparé à Strindberg et O’Neil. Tu as entendu parler de Strindberg, Tommy ?

– Non, monsieur.

– Que diable enseignent-ils aux enfants, dans les écoles ?

La voix d’Arney était irritée et tranchante. Il but une autre gorgée de « thé ».

– L’histoire de ma vie, Tommy, annonça-t-il, partiellement rasséréné. J’étais invité dans toutes les plus grandes maisons. J’avais un compte dans quatre des boîtes les plus chères de New York City.

Ma photo a paru dans les journaux en de nombreuses occasions, et l'on me demandait à chaque instant de prendre la parole devant des comités et des organisations artistiques. Je cessai de parler à tous mes vieux amis, et ceci soulagea un peu mon emploi du temps. Puis, je partis pour Hollywood où, pendant de nombreuses années, je gagnai trois mille cinq cents dollars par semaine, avant l'institution de la taxe sur le revenu. Puis je découvris la bouteille, Tommy, et épousai une femme qui avait une maison à Antibes, en France, et une distillerie à Milwaukee. Je la trompai en 1931 avec sa meilleure amie, et ce fut une erreur, car la dame en question était aussi osseuse qu'une truite de montagne...

Il aspira bruyamment une gorgée d'alcool, et Michael comprit qu'il lui faudrait rester ainsi, immobile dans l'ombre, en espérant qu'Arney ne les découvrirait point.

– Les gens disent, continua musicalement Arney, d'une voix basse et nostalgique, que j'ai laissé mon talent à Hollywood, Tommy. Et il n'y a pas de doute : c'est l'endroit où on le laisse toujours si l'on doit le laisser quelque part. Mais je ne les crois pas, Tommy, je ne les crois pas. Je suis un type fini, et tout le monde m'évite. Je ne vais pas voir le médecin parce que je suis sûr qu'il ne m'en donnerait pas pour plus de six mois. Ma dernière pièce n'aurait jamais été jouée dans un État bien organisé, mais ce n'est pas la faute de Hollywood. Je suis un homme faible et intelligent, Tommy, et notre époque n'est pas faite pour les hommes faibles et intelligents. Suis mon conseil, Tommy : deviens stupide en grandissant. Fort et stupide.

Arney bougea lourdement sur le lit, se leva, et sa silhouette se découpa sur le fond vaguement lumineux de la fenêtre.

– Ne t'imagines pas un instant, Tommy, que je sois en train de me plaindre, reprit Arney d'une voix forte, obstinée. Je suis un vieil ivrogne, et tout le monde se moque de moi. J'ai déçu tous ceux que je connaissais. Mais je ne me plains pas. Si c'était à refaire, je le referais exactement de la même façon.

Il remua les bras ; la tasse et la soucoupe tombèrent sur le plancher, s'y brisèrent. Mais Arney ne parut pas s'en apercevoir.

– Il n'y a qu'une chose, Tommy, poursuivit-il d'un ton menaçant, une seule chose que je ferais d'une autre façon.

Il s'arrêta, réfléchit, dit :

– Je... et s'arrêta encore. Non Tommy, tu es trop jeune.

Il pivota majestueusement, écrasant sous ses semelles les débris de la soucoupe, et se dirigea vers la porte. Tommy se réallongea dans son lit. Arney passa devant Louise et Michael et ouvrit la porte. Un flot de lumière pénétra dans la pièce, et Arney les aperçut. Il leur adressa un

sourire angélique.

– Whitacre, dit-il. Whitacre, mon vieux, voudriez-vous faire une faveur à un vieillard ? Allez à la cuisine, Whitacre, mon vieux, et rapportez-moi ici une tasse et une soucoupe. Un salaud quelconque vient de casser la mienne.

– Avec plaisir, dit Michael.

Il se leva, et Louise fit de même.

– Dors, Tommy, dit-il en sortant de la pièce.

– Oui, monsieur, répondit Tommy.

Sa voix était ensommeillée, quoique troublée.

Michael soupira, referma la porte et partit en quête d'une tasse et d'une soucoupe.

Le reste de la soirée demeura confus dans l'esprit de Michael. Plus tard, il fut incapable de se souvenir s'il avait ou non pris rendez-vous avec Louise pour mardi après-midi ni si la diseuse de bonne aventure avait ou non prédit à Laura qu'ils divorceraient prochainement. Mais il se souvint toujours d'avoir vu Arney apparaître à l'autre bout de la pièce, le visage souriant, le menton humide de whisky. La tête légèrement penchée de côté, comme si son cou avait été paralysé, Arney traversa la pièce d'un pas ferme, sans se soucier des autres invités, et parvint bientôt près de Michael. Il hésita un moment devant la haute fenêtre à deux battants, puis l'ouvrit et se mit à enjamber sa barre d'appui. Sa veste s'était accrochée à une lampe. Il s'arrêta pour la dégager et reprit son mouvement interrompu. Michael le regardait et savait qu'il fallait se précipiter vers lui et l'empoigner. Il sentait ses jambes et ses bras se mouvoir lentement, comme dans un rêve, bien qu'il sût parfaitement que, s'il ne bougeait pas plus vite, l'auteur passerait par la fenêtre et tomberait du onzième étage avant qu'il ait eu le temps de l'atteindre.

Puis il entendit, derrière lui, un bruit de pas précipités. Un homme le dépassa d'un bond et prit l'auteur à bras-le-corps. Les deux silhouettes oscillèrent dangereusement au bord de la chute, contre le fond rouge des nuages illuminés par les enseignes au néon de New York. Quelqu'un referma la fenêtre, et ils se retrouvèrent en sécurité. Michael reconnut Parrish. Il était demeuré au bar, à une certaine distance de la fenêtre, et cependant c'était lui qui venait de le dépasser et sauver l'auteur dramatique.

Dans les bras de Michael, Laura cachait son visage et pleurait. Elle le décevait profondément d'être aussi inutile et encombrante à un moment comme celui-ci, et il était heureux qu'elle le déçoive, parce que – bien qu'il sût parfaitement qu'il ne pourrait éviter d'y repenser tôt ou tard – elle lui évitait, pour l'instant, de penser à sa propre

faillite.

Ils partirent un peu plus tard, au milieu d'une assistance gaie et désinvolte, qui affectait de croire qu'Arney avait simplement voulu jouer un bon tour à ses amis. Arney était allongé sur le plancher et dormait. Il avait refusé de se laisser coucher dans un lit et retombait du canapé chaque fois qu'ils l'y remettaient. Heureux et souriant, Parrish, au bar, demandait au barman à quelle union il appartenait.

Michael voulait rentrer chez lui, mais Laura avait faim et, sans trop savoir comment, ils se trouvèrent pris dans un groupe, et quelqu'un avait une grosse voiture, et tout le monde s'assit sur les genoux de tout le monde, et Michael fut soulagé lorsqu'ils s'arrêtèrent devant un grand restaurant de Madison Avenue et qu'il put enfin descendre de la voiture surpeuplée.

Ils s'assirent dans une salle aux murs d'un orange agressif, ornés, pour une raison quelconque, de peintures indiennes ; des extras inexpérimentés parcouraient en trébuchant la foule trébuchante des dîneurs. Michael se sentait ivre. Ses paupières s'obstinaient à retomber sur ses yeux. Il s'abstenait de parler, car il s'entendait bafouiller chaque fois qu'il le tentait. Il regarda autour de lui, la bouche tordue par ce qu'il croyait être un sourire de mépris souverain pour le monde qui l'environnait. Louise était à cette table, remarqua-t-il soudain, avec son mari. Et Katherine avec les trois juniors de Harvard. Et Wade, à côté de Laura, et qui lui tenait la main. La tête de Michael commença à s'éclaircir et à lui faire mal. Il commanda un sandwich et une bouteille de bière.

« Tout ceci est scandaleux, pensa-t-il lourdement, scandaleux. » Ex-soupirants, ex-passades, ex-rien du tout. Était-ce mardi ou mercredi après-midi qu'il avait rendez-vous avec Louise ? Et quel jour Wade avait-il rendez-vous avec Laura ? « Un nid de serpents hivernants », avait dit Arney. Arney était un vieil imbécile, un type fini, mais il n'avait pas tort. Cette vie ne savait plus ce que c'était que l'honneur, la décence ; cette vie amorphe, avilissante... Martini, bière, brandy, scotch, remettez-nous ça, et tout s'évanouissait dans une brume alcoolique ; le respect des autres et de soi-même, la fidélité, le courage, l'esprit de décision. Il était fatal que Parrish bondisse de cette manière. Danger, donc action. C'était automatique. Michael avait été là, tout près de la fenêtre, mais il avait à peine bougé ; un léger glissement de pieds, et rien de plus. Il était resté là, trop gras, trop d'alcool et trop d'attaches, une femme qui était pratiquement une étrangère, arrivant de Hollywood pour une semaine à la fois, pleine d'histoires de Hollywood, où elle faisait Dieu seul savait quoi avec Dieu seul savait combien d'autres hommes, durant les longs soirs parfumés à l'orange de la côte californienne, tandis que lui-même

gâchait les années de sa jeunesse, dérivant avec la marée facile du théâtre, gagnant un peu d'argent, satisfait de son sort, n'osant jamais faire le geste décisif... Il avait trente ans, et ils étaient en 1938. Il était temps qu'il se cramponne, s'il ne voulait pas se retrouver un jour devant la même fenêtre qu'Arney.

Il se leva, murmura :

– Excusez-moi – et se dirigea, à travers le restaurant bondé, vers la porte marquée « Messieurs ».

« Cramponne-toi, se disait-il, cramponne-toi. » Divorcer d'avec Laura, mener une vie rigoureuse, ascétique, vivre comme il avait vécu à vingt ans, dix années auparavant, lorsque tout était honorable et clair, et que la naissance d'une nouvelle année n'apportait pas avec elle un immense dégoût pour l'année défunte.

Il descendit les marches des lavabos. Pourquoi ne pas recommencer, maintenant ? Il allait se tremper la tête dans l'eau glacée, pendant une dizaine de minutes. Une fois lavée cette sueur pâle, une fois effacée de ses joues cette rougeur malsaine, une fois ses cheveux remis en ordre, frais et aplatis sur sa tête, il pourrait regarder l'année nouvelle avec des yeux plus clairs...

Il ouvrit la porte des lavabos, s'arrêta devant l'un d'eux et jeta, dans le miroir, un regard haineux à ce visage amolli, à ces yeux ridés, clignotants, à cette bouche irrésolue et faible. Il se souvenait de son visage à vingt ans. Dur, mince, vivant, entier, d'une seule pièce... Il était toujours là, ce visage, derrière le visage déplaisant reflété par le miroir. Il rechercherait son ancien visage, derrière les marques disgracieuses des années écoulées...

Il courba la tête et aspergea ses yeux et ses joues d'eau glacée. Il se sécha, la peau parcourue d'agréables picotements. Rafraîchi, il remonta sobrement les marches pour rejoindre les autres à la grande table, au centre de la salle bruyante et enfumée.

À la limite ouest de l'Amérique, dans la ville côtière de Santa Monica, parmi les rues plates et les palmiers déchiquetés, la vieille année mourait dans un brouillard gris qui montait, avec le ressac festonné des ondes huileuses, à l'assaut des plages humides, submergeait les cabanes des marchands de pâtés en croûtes, fermées pour la durée de l'hiver, les villas des stars de cinéma, et la route côtière qui conduit au Mexique et en Oregon.

Les rues de la ville étaient désertes, abandonnées au brouillard, comme si la nouvelle année avait été une calamité publique qu'on pouvait seulement éviter en restant bien sagement chez soi, jusqu'à ce que le danger soit passé. Ici et là, une lumière projetait une lueur embuée, et, dans quelques-unes des rues, le brouillard avait cette teinte rouge néon qui est désormais la couleur nocturne des villes d'Amérique. Les frêles tubes rouges signalaient les restaurants, les marchands de crème glacée, les cinémas, les hôtels, mais, au cœur de cette nuit chagrine et silencieuse, l'effet réel était tragique et menaçant, comme un regard jeté par la race humaine à sa dernière demeure, caverneuse et sanglante, à travers des rideaux mouvants et gris.

L'enseigne électrique de *l'Hôtel de la Mer* d'où, même par les jours les plus clairs, la mer était toujours invisible, faible luminosité aux bouffées de brouillard qui défilaient à l'extérieur, devant la fenêtre de Noah. La lumière filtrait dans la pièce assombrie, touchait le plâtre humide des murs et la lithographie des chutes de Yosemite pendue au-dessus du lit. Des éclaboussures de lumière rouge tombaient sur l'oreiller, sur le visage endormi du père de Noah, sur le grand nez agressif, les narines courbes, distendues, les sourcils saillants, les profondes orbites, le haut front imposant, les cheveux blancs embroussaillés, la moustache de cour, la barbe à la Van Dyck, parfaitement à sa place au menton d'un colonel du Kentucky, dans un film d'époque, mais étrangement déplacée sur un Juif mourant, dans une étroite chambre d'hôtel.

Noah aurait aimé lire, mais il ne voulait pas éveiller son père en allumant la lumière. Il essaya de dormir, assis dans l'unique fauteuil mal rembourré, mais la respiration ronflante et irrégulière de son père l'en empêcha. Le docteur avait dit à Noah que Jacob se mourait, comme l'avait dit cette femme que son père avait renvoyée, la veille de Noël, cette veuve, comment s'appelait-elle ?... Morton ; mais Noah



ne les croyait pas. Son père lui avait fait envoyer par M<sup>me</sup> Morton un télégramme lui demandant de venir tout de suite. Noah avait vendu son pardessus, sa machine à écrire et sa vieille malle pour payer son voyage. Il avait fait diligence, sans se reposer en route, et était arrivé à Santa Monica épuisé, la tête vide, juste à temps pour assister à la grande scène.

Jacob avait brossé ses cheveux et peigné sa barbe, et s'était assis dans son lit comme Job discutant avec Dieu. Il avait embrassé M<sup>me</sup> Morton, qui avait plus de cinquante ans, et l'avait renvoyée en disant de sa voix roulante d'acteur :

– Je veux mourir dans les bras de mon fils. Je veux mourir parmi les Juifs. À présent, disons-nous au revoir.

Noah apprit ainsi que M<sup>me</sup> Morton n'était pas juive. Elle pleura, et toute la scène ressembla étrangement à un passage du second acte d'une pièce yiddish, sur la Deuxième Avenue, à New York. Mais Jacob n'avait pas fléchi. M<sup>me</sup> Morton avait dû partir. Sa fille mariée avait insisté pour emmener avec elle la veuve éplorée à San Francisco, dans sa famille ; Noah resta seul avec son père, dans la petite chambre à un seul lit, à un demi-mille de l'océan hivernal.

Le docteur venait un moment, chaque matin. En dehors de lui, Noah ne voyait personne. Il ne connaissait personne d'autre dans la ville. Son père insistait pour qu'il restât près de lui nuit et jour, et Noah dormait sur le plancher, devant la fenêtre, sur un matelas éventré que le directeur de l'hôtel lui avait donné à contrecœur.

Noah écoutait la lourde et tragique respiration qui emplissait le silence de la pièce, empestée par l'odeur des médicaments. Il était sûr que son père était éveillé et qu'il respirait exprès de cette façon, profondément, péniblement, non par nécessité, mais parce qu'il sentait que, lorsqu'un homme repose sur son lit de mort, sa respiration même doit rester dans le ton. Noah regarda de très près la belle tête patriarcale de son père, sur le fond sombre de l'oreiller, près de l'étalage faiblement étincelant des spécialités pharmaceutiques. Une fois de plus, Noah ne put s'empêcher de se sentir ennuyé par les sourcils saillants, broussailleux, jamais taillés, la rude tignasse théâtralement ondulée – Noah était certain que son père l'oxygénait pour en parfaire la blancheur argentée – la spectaculaire barbe blanche sur les fines mâchoires ascétiques. « Pourquoi, pensait Noah, irrité, pourquoi veut-il absolument avoir l'air d'un roi hébreu chargé d'une ambassade en Californie ? Si encore il avait vécu de cette manière !... » Mais avec toutes les femmes dont il avait traversé les vies, au cours de sa longue existence agitée, toutes les banqueroutes, tout l'argent emprunté et jamais rendu, et la chaîne de créanciers qui s'étendait d'Odessa à Honolulu, c'était une mauvaise plaisanterie que

son père jouait au monde de ressembler encore à Moïse descendant du Sinaï avec les Tables de la Loi.

– Hâte-toi, dit Jacob en ouvrant les yeux, hâte-toi, ô Dieu ! de me délivrer. Hâte-toi de m'aider, ô Seigneur !

C'était une autre habitude qui avait toujours eu le don de faire entrer Noah dans une rage folle. Jacob connaissait la Bible par cœur, tant en anglais qu'en hébreu, et, en dépit de sa totale irréligion, saupoudrait à chaque instant ses discours de longues citations.

– Délivre-moi, ô mon Dieu, de la main des méchants, de la main de l'homme injuste et cruel.

Jacob fit rouler sa tête, se tourna vers le mur et referma les yeux. Noah se leva de sa chaise, s'approcha du lit et tira les couvertures sur la poitrine de son père. Mais Jacob ne donna aucun signe d'avoir remarqué quoi que ce soit. Noah l'observa un instant, écoutant sa respiration saccadée. Puis il tourna les talons et gagna la fenêtre. Il l'ouvrit et renifla le brouillard humide, mouvant, chargé de l'odeur lourde de la mer. Une automobile descendit la rue à une allure dangereusement rapide, saluant la nouvelle année de longs coups de klaxon, et disparut dans le brouillard.

« Quel endroit, pensa Noah sans raison, quel endroit pour y célébrer la nouvelle année ! » Il frissonna un peu dans l'air froid, mais laissa la fenêtre ouverte. Il avait été archiviste dans une maison de Chicago qui exécutait les commandes faites par correspondance, et, pour être franc avec lui-même, il devait s'avouer qu'il avait accueilli à bras ouverts l'occasion – fût-ce pour y assister à la mort de son père – de venir en Californie. Il avait imaginé la côte ensoleillée, les plages brûlantes, les vergers tendant leurs feuilles vers le soleil, les jolies filles... Il sourit amèrement en regardant autour de lui. Il pleuvait depuis une semaine. Et son père prolongeait un peu trop sa scène de mort. Noah en était à ses sept derniers dollars, et il avait découvert que certains créanciers avaient des droits sur le studio photographique de son père. Même si tout se passait au mieux, même si le matériel était vendu à des prix élevés, ils ne pouvaient espérer récupérer plus de trente cents du dollar. Noah était allé jusqu'au petit studio délabré, proche de l'océan, et avait regardé à travers la porte vitrée. Son père était spécialisé dans les portraits de jeunes femmes, extrêmement artistiques, extrêmement retouchés. Cent beautés locales aux paupières lourdes y avaient attendu, drapées de velours noir, la sortie du petit oiseau poussiéreux. C'était le genre de travail que son père avait toujours fait, le genre de travail qui avait conduit la mère de Noah vers une mort prématurée, le genre de travail qui ouvre un atelier pour une saison, dans un immeuble délabré, fleurit pendant quelques mois et disparaît un beau jour en laissant derrière soi une comptabilité qui ne prouve rien, un

chapelet de dettes, un stock de vieilles photographies et d'affichettes publicitaires qui sont finalement brûlées dans l'arrière-cour à l'arrivée du locataire suivant.

Jacob, au cours de sa carrière, avait également vendu des concessions funéraires, des procédés anticonceptionnels, des immeubles, du vin de messe, des emplacements publicitaires, du mobilier d'occasion, des robes de mariées, et avait même, en une occasion mémorable, ouvert à Baltimore, Maryland, un invraisemblable magasin de shipchandler (3). Dans aucune de ces professions il n'avait jamais gagné sa vie. Mais dans toutes, grâce à sa langue adroite et roulante, à sa rhétorique archaïque bourrée de citations de la Bible, grâce à son beau visage intense et animé, aux amples mouvements de ses longues mains, il avait toujours trouvé des femmes prêtes à combler la différence entre ce qu'il tirait lui-même du champ de bataille économique qui l'environnait et ce qu'il lui fallait pour vivre. Noah était son seul enfant, et la vie de Noah avait été errante et désordonnée. Souventes fois, il avait été abandonné pour de longues périodes chez de vagues parents ou, solitaire et persécuté, dans de minables écoles militaires.

– Ils sont en train de brûler mon frère Israël dans la chaudière des païens.

Noah soupira, referma la fenêtre. Jacob était allongé, rigide, les yeux grands ouverts, contemplant le plafond. Noah alluma l'unique ampoule. Il l'avait munie d'un abat-jour de papier rose, à présent légèrement roussi, qui, lorsque la lampe était allumée, ajoutait sa petite odeur personnelle à l'atmosphère générale de la chambre du malade.

– Puis-je faire quelque chose pour toi, père ? demanda Noah.

– Je vois les flammes, dit Jacob. Je sens l'odeur de la chair brûlée. Je vois les os de mon frère se calciner dans les flammes. Je l'ai abandonné et il meurt aujourd'hui parmi les étrangers.

Noah ne pouvait s'empêcher de se sentir ennuyé par son père. Jacob n'avait pas vu son frère depuis trente-cinq ans, l'avait, en fait, laissé en Russie avec leurs parents pour aller chercher fortune en Amérique. D'après ce que Noah avait entendu dire, Jacob avait méprisé son frère et ils s'étaient séparés ennemis. Mais, deux années auparavant, une lettre était arrivée de Hambourg, où le frère de Jacob était allé s'établir en 1919. La lettre avait été suppliante et désespérée. Noah devait admettre que Jacob avait fait tout ce qu'il avait pu. Il avait écrit d'innombrables lettres aux Services de l'Immigration, il était allé à Washington, où il avait hanté les couloirs des ministères, vision barbare, anachronique et sainte, moitié rabbin, moitié vagabond, improbable et déplacée parmi les jeunes gens au parler doux et vague

de Princeton et de Harvard, qui remuaient dédaigneusement des papiers inutiles sur leurs bureaux luisants. Mais rien n'en était sorti, et, après cet unique appel au secours, il y avait eu l'affreux silence de l'Allemagne officielle. Il était donc retourné à son soleil et à son studio photographique et à sa grassouillette veuve Morton, à Santa Monica, et n'en avait plus jamais parlé. Mais aujourd'hui, avec le brouillard rouge soupirant derrière la fenêtre, et la nouvelle année qui frappait à la porte, et la mort – une simple question d'heures, s'il fallait croire le médecin, – le frère abandonné, perdu dans le tourbillon politique de l'Europe, jetait de nouveaux cris d'appel dans le cerveau obscurci du mourant.

– Chair, dit Jacob, la voix toujours grave et roulante, même sur son dernier oreiller, chair de ma chair, os de mes os, c'est toi qui subis le châtement des péchés de mon corps et des péchés de mon âme.

« O, mon Dieu ! pensa Noah en regardant son père, pourquoi faut-il qu'il parle toujours comme un prophète sur une colline de Judée ? »

– Ne souris pas.

Jacob fixa sur lui le regard intense de ses yeux étonnamment clairs et lucides, dans les sombres cavernes de son visage.

– Ne souris pas, mon fils ; mon frère est en train de brûler pour toi.

– Je ne souris pas, père.

Noah posa sur le front de Jacob une main apaisante. La peau était chaude et granuleuse, et Noah ne put réprimer un geste imperceptible de répulsion.

Un mépris oratoire tordait le visage de Jacob.

– Tu es là devant moi, dans tes vêtements américains à bon marché, et je sais ce que tu penses : « Qu'a-t-il de commun avec moi ? C'est un étranger » pour moi. Je ne l'ai jamais vu et s'il meurt, dans » la fournaise de l'Europe, quelle importance ? Des » gens meurent à chaque minute dans le monde entier. » Ce n'est pas un étranger pour toi. C'est un Juif, et le monde le persécute ; et tu es un Juif, et le monde te persécute.

Il ferma les yeux, épuisé, et Noah pensa, une fois de plus : « Si seulement il parlait le simple langage de tous les jours, il serait possible d'être ému, affecté. » Après tout, ce père mourant, obsédé par la vision de son frère assassiné à cinq mille milles de là, cet homme seul à son moment le plus solitaire, sentant la mort lui serrer la gorge, portant le deuil de son peuple molesté sur toute la surface de la terre, était un spectacle touchant et tragique. Bien que les événements d'Europe n'atteignissent point directement Noah, il sentait, rationnellement et intellectuellement, leur poids peser sur ses épaules. Mais de longues années de la rhétorique de son père, sa perpétuelle

recherche de l'effet, dans ses gestes et ses paroles, avaient mis Noah dans l'incapacité d'être ému par lui. Debout près de son lit, et regardant sa face grise, et guettant sa respiration heurtée, il ne parvenait à rien penser autre que : « Mon Dieu ! il va jouer cette comédie jusqu'à la fin ! »

– Lorsque je l'ai quitté, dit son père sans ouvrir les yeux, lorsque j'ai quitté Odessa en 1903, Israël m'a donné dix-huit roubles, en me disant : « Tu n'es bon à rien. Félicitations. Suis mon conseil : tiens t'en aux femmes. L'Amérique ne peut être différente du reste du monde. Les femmes y sont certainement aussi idiotes qu'ailleurs. Elles t'entretiendront. » Nous ne nous sommes pas serré la main, et je suis parti. Il aurait dû me serrer la main, quoi qu'il soit arrivé, n'est-ce pas, Noah ?

La voix de son père était changée, soudain. Elle était faible et sans timbre et n'évoquait plus, pour Noah, la scène d'un théâtre.

– Noah...

– Oui, père ?

– Ne penses-tu pas qu'il aurait dû me serrer la main ?

– Oui, père.

– Noah...

– Oui, père...

– Serre-moi la main, Noah.

Au bout d'un instant, Noah se pencha et prit dans la sienne la grande main sèche de son père. La peau était écailleuse et les ongles, habituellement soignés, limés et polis, étaient longs, irrégulièrement taillés et garnis de demi-cercles noirs. Ils se serrèrent la main.

– Ça va, ça va... dit Jacob, soudain défiant, et retirant sa main comme à l'approche de quelque inexplicable vision. Ça va, assez !

Il soupira, regarda le plafond.

– Noah...

– Oui ?

– As-tu un crayon et une feuille de papier ?

– Oui.

– Écris...

Noah s'assit devant la table. Il prit un crayon et tira à lui une feuille de mince papier blanc de *l'Hôtel de la mer*, avec une reproduction d'un grand hôtel moderne, entouré de grands arbres et de vastes pelouses, sans aucun rapport avec la réalité, mais – sur le papier – convaincant et fleurant bon les vacances.

– Israël Ackermann, dit Jacob d'une voix d'homme d'affaires absorbé, 29, Kloster Strasse, Hambourg, Allemagne.

– Mais, père... commença Noah.

– Écris-le en hébreu, dit Jacob, si tu ne sais pas l'écrire en allemand. Il n'est pas très instruit, mais il arrivera à comprendre.

– Oui, père.

Noah ne connaissait ni l'allemand, ni l'hébreu, mais il était inutile qu'il le dise à son père.

– Mon cher frère... Tu y es ?

– Oui, père.

– Je suis honteux de n'avoir pas écrit plus tôt, commença Jacob, mais tu ne peux imaginer à quel point j'ai été occupé. Peu de temps après mon arrivée en Amérique... Tu y es, Noah ?

– Oui, dit Noah en traçant sur le papier des hiéroglyphes sans signification. J'y suis.

– Peu de temps après mon arrivée en Amérique...

La voix de Jacob roulait, basse et laborieuse, dans la pièce humide.

– Je suis entré dans une maison importante. J'ai travaillé dur, bien que tu ne le croies probablement pas et suis passé d'une position importante à une autre position importante. En dix-huit mois, je suis devenu le membre le plus compétent de la firme. J'en suis désormais l'un des principaux associés et ai épousé la fille du propriétaire de l'entreprise, un certain M. von Kramer, descendant d'une vieille famille américaine. Je sais que tu seras heureux d'apprendre que nous avons cinq fils et deux filles qui sont pour leurs vieux parents une source constante de joie et d'orgueil. Nous nous sommes retirés dans un faubourg exclusif de Los Angeles, grande ville de l'océan Pacifique, où le soleil brille toute l'année. Nous avons une maison de quatorze pièces et je ne me lève pas avant neuf heures et demie chaque matin et je vais à mon club jouer au golf tous les après-midi. Je sais que tu seras heureux d'apprendre...

Noah sentit l'émotion lui serrer la gorge. Il avait l'impression irraisonnée que, s'il ouvrait la bouche, il ne pourrait s'empêcher d'éclater de rire et que son père mourrait au son des éclats de rire de son fils.

– Noah, demanda Jacob d'un ton plaintif, tu écris tout ce que je te dis ?

– Oui, père, parvint à répondre Noah.

– Il est vrai, reprit calmement Jacob, que tu es l'aîné de nous deux et que tu m'as toujours donné des conseils. Mais, de nos jours, aîné et

cadet sont des mots sans signification. J'ai beaucoup voyagé, et je crois le moment venu, à mon tour, de te donner quelques conseils. Il est important de savoir comment un Juif doit se comporter. Il y a beaucoup de gens envieux dans le monde, et ils deviennent chaque jour plus nombreux, ils regardent les Juifs et disent : « Voyez comme ils se tiennent mal à table », ou « Les » diamants de leurs femmes sont en toc », ou « Écoutez » le bruit qu'ils font au théâtre », ou « Leurs balances » sont truquées. Vous n'en aurez pas pour votre argent » si vous allez dans leurs boutiques. » Les temps deviennent de plus en plus difficiles, et chaque Juif doit se conduire comme si la vie de tous les autres Juifs au monde dépendait de chacune de ses actions. Il doit donc manger sans se faire remarquer, en utilisant sa fourchette et son couteau avec délicatesse. Sa femme ne doit pas porter de diamants, surtout en toc. Ses balances doivent être les plus justes de la ville. Il doit marcher d'une manière digne et respectable... Non, cria soudain Jacob, efface tout ça. Ça ne servira qu'à le mettre en colère.

Il respira profondément et se tut. Il ne bougeait plus dans son ht et Noah se tourna vers lui, mal à l'aise, doutant qu'il soit encore en vie.

– Mon cher frère, reprit enfin Jacob, d'une voix rauque, brisée, méconnaissable, tout ceci n'est que mensonge. J'ai mené une vie misérable, j'ai trompé tous ceux qui me connaissaient, j'ai causé la mort de ma femme, je n'ai qu'un fils, pour lequel je ne nourris aucun espoir et j'ai échoué dans tout ce que j'ai tenté et tout ce que tu avais dit qu'il m'arriverait m'est arrivé...

Sa voix s'arrêta. Il suffoqua, essaya de continuer et mourut.

Noah toucha la poitrine de son père, cherchant les battements du cœur. La peau était plissée, les os de sa poitrine frêles et bossués, et le calme qui régnait sous la peau flasque et parcheminée était désormais irrévocable.

Noah croisa les mains de son père sur sa poitrine, et, parce qu'il avait vu des gens agir ainsi dans les films, il ferma les paupières immobiles. La bouche de Jacob était ouverte, avec une expression réaliste et vivante, comme s'il avait été sur le point de reprendre la parole, mais Noah ne savait que faire à ce sujet, et il la laissa ainsi, sans y toucher. Il ne pouvait s'empêcher de ressentir une sorte de soulagement. C'était fini, maintenant. La voix exigeante, impérieuse, s'était tue. Les grandes mains de comédien ne feraient plus de gestes.

Noah parcourut la chambre, procédant calmement à l'inventaire des objets de valeur. Il n'y avait que peu de choses. Deux complets croisés, râpés et plutôt voyants, une édition reliée de cuir de la Bible du Roi Jacques, un cadre argenté avec une photo de Noah, âgé de sept ans, sur un poney du Shetland, une petite boîte contenant une paire de boutons de manchettes et une épingle de cravate de verre et de nickel,

une enveloppe rouge soigneusement ficelée. Noah l'ouvrit, en tira une liasse de papiers : vingt actions d'une compagnie de radioélectricité qui avait fait faillite en 1927.

Dans le bas d'un placard, il trouva une boîte de carton. À l'intérieur, soigneusement enveloppé dans un étui de flanelle, reposait un vieux appareil photographique, modèle « professionnel », avec un gros objectif. C'était la seule chose dans cette pièce qui parût avoir été traitée avec amour et considération, et Noah fut reconnaissant à son père d'avoir été assez rusé pour la soustraire aux mains avides de ses créanciers. Peut-être suffirait-elle à payer l'enterrement. Tout en caressant le cuir usé et le verre poli de la vieille caméra, Noah pensa, fugitivement, qu'il serait bon de la conserver, de garder par devers lui cet unique vestige intact de la vie de son père, mais il savait que c'était un luxe qu'il ne pouvait pas se permettre. Il remit l'appareil dans sa boîte, après l'avoir scrupuleusement réenveloppé et cacha la boîte sous une pile de vieux vêtements, dans un coin du placard. Il gagna la porte et se retourna. Sous la chiche lumière de la lampe, le cadavre de son père avait l'air de souffrir encore. Noah éteignit la lumière et sortit.

Il marcha lentement dans la rue. Il faisait bon marcher et respirer, après cette semaine passée dans l'atmosphère confinée de la chambre, et il respira à grands coups, emplissant ses poumons, se sentant jeune et fort, écoutant le claquement étouffé de ses talons sur le trottoir luisant. Dans la nuit déserte, l'air de la mer avait une odeur étrange et pure, et il se dirigea vers la plage, dont la saveur salée se faisait de plus en plus forte à mesure qu'il s'approchait de l'océan.

À travers les ténèbres lui parvenait le son de la musique, croissant et décroissant au gré des caprices de la brise. Noah se dirigea vers lui et, lorsqu'il atteignit le coin de la rue, il vit que la musique émanait d'un bar dont la porte s'ouvrait sur l'autre trottoir. Des gens entraient, des gens sortaient, sous une enseigne qui disait : « Pas de supplément pour les fêtes. Passez le Premier de l'An chez O'Day. »

Le disque changea sur le phonographe automatique, et une voix grave de femme se mit à chanter : *Nuit et jour, vous êtes le seul, le seul sous la lune et sous le soleil !* sa voix dominait la nuit vide de sa passion puissante et modulée.

Noah traversa la rue, ouvrit la porte et entra. À l'autre extrémité du bar, deux marins et une blonde regardaient un ivrogne affalé, avec sa tête sur le comptoir. Le barman leva les yeux à l'entrée de Noah.

– Vous avez le téléphone ? demanda Noah.

– Par ici, dans le fond.

Le barman tendit le bras vers l'arrière de la salle. Noah se dirigea



vers la cabine.

– Soyez polis, les enfants, disait la blonde aux deux marins. Mettez-lui de la glace dans le cou.

Elle sourit à Noah, le visage verdi par le reflet du phonographe électrique. Noah lui répondit d'un signe de tête et pénétra dans la cabine. Il sortit de sa poche une carte que le docteur lui avait donnée. Elle portait le numéro de téléphone d'un entrepreneur de pompes funèbres ouvert toute la nuit.

Noah composa le numéro. Il porta le récepteur à son oreille, écoutant la sonnerie insistante, imaginant, à l'autre bout du bureau, l'appareil posé sur le bureau luisant, sous la veilleuse de la permanence des pompes funèbres, en ce premier jour d'une nouvelle année. Il était sur le point de raccrocher lorsqu'il entendit une voix.

– Allô ! disait-elle, lointaine et quelque peu hésitante, ici, Grady, Pompes funèbres.

– Je voudrais vous demander quelques précisions, dit Noah, au sujet d'un enterrement. Mon père vient de mourir.

– Comment s'appelle le défunt ?

– Je voudrais, continua Noah, savoir quels sont vos prix. Je n'ai pas beaucoup d'argent et...

– Il me faut d'abord le nom du défunt, dit la voix d'un ton officiel.

– Ackermann.

– *Waterfield*, répondit la voix embarrassée. Prénom, s'il vous plaît...

Puis, dans un souffle :

– Gladys ! Arrête ! Gladys !

Puis, dans le récepteur, d'une voix où tremblait un rire contenu :

– Prénom, s'il vous plaît ?

– Ackermann, répéta Noah. Ackermann.

– Est-ce le prénom ?

– Non, dit Noah. C'est le nom de famille. Le prénom est Jacob.

– J'aimerais, dit la voix avec une dignité éthylique, que vous parliez plus clairement.

– Je voudrais savoir, cria Noah, combien vous prendriez pour une incinération.

– Incinération ? Oui, dit la voix. Nous fournissons ce genre de service à ceux qui le demandent.

– Quels sont vos prix ? demanda Noah.

– Combien de voitures ?

– Comment ?

– Combien de voitures pour le service ? demanda la voix, prononçant « cherviche ». Combien y aura-t-il de parents et d'amis ?

– Un seul, dit Noah. Il n'y aura qu'un seul parent.

*Nuit et jour* se termina dans un grand fracas métallique, et Noah ne put entendre la réponse de son interlocuteur.

– Je veux que ce soit aussi raisonnable que possible, dit Noah désespérément. Je n'ai pas beaucoup d'argent.

– Je vois, je vois, dit l'homme des pompes funèbres. Une question, si vous le permettez. Le défunt avait-il souscrit une assurance ?

– Non, répondit Noah.

– Alors, ce sera paiement comptant, vous comprenez. Et d'avance... Vous comprenez ?

– Combien ? cria Noah.

– Voulez-vous avoir les restes dans une simple boîte de carton ou dans une urne plaquée argent ?

– Une simple boîte de carton.

– En calculant tout au plus juste, mon cher ami...

La voix devint soudain plus assurée et parfaitement cohérente.

– Ça fera soixante-seize dollars et cinquante cents.

– Cinq cents supplémentaires pour cinq minutes, intervint l'employée du central téléphonique.

– D'accord.

Noah mit un autre nickel dans la boîte et l'employée dit :

– Merci.

– D'accord, répéta Noah. Soixante-seize dollars et cinquante cents.

Il se débrouillerait pour les réunir.

– Après-demain ? Dans l'après-midi.

Il aurait le temps d'aller, le 2 janvier, vendre la caméra et les autres objets.

– Prenez l'adresse : *Hôtel de la Mer*. Vous savez où ça se trouve ?

– Oui, dit la voix du pochar. Oui, je sais où c'est.

Je vous enverrai quelqu'un demain et vous pourrez signer le contrat.

– O. K., dit Noah en se préparant à raccrocher.

– Un dernier détail, mon cher ami, reprit la voix. Au sujet des rites religieux...

– Oui ? Alors ?

– À quelle religion appartenait le défunt ?

Jacob n'avait appartenu à aucune religion, mais Noah ne croyait pas utile de le lui dire.

– C'était un Juif.

– Oh !

Il y eut un silence, à l'autre bout du fil, et Noah entendit clairement la voix de la femme, incertaine et gaie :

– Viens donc, George, on va reprendre un verre.

– Je regrette, dit l'homme. Nous ne sommes pas équipés pour l'exécution des services mortuaires juifs.

– Quelle différence ? hurla Noah. Il n'avait pas de religion. Il n'a besoin d'aucune cérémonie.

– Impossible, dit la voix pâteuse, mais très digne. Nous ne nous chargeons pas des Hébreux. Je suis sûr que vous en trouverez beaucoup d'autres... Beaucoup d'autres qui seront équipés pour se charger de l'incinération des Hébreux.

– Mais le D<sup>r</sup> Fishbourne m'a recommandé votre maison, cria Noah, exaspéré.

Il lui faudrait recommencer toute cette comédie avec un autre entrepreneur, et il se sentait affolé, pris au piège.

– Vous êtes bien dans les pompes funèbres, n'est-ce pas ?

– Je vous présente mes condoléances, mon cher ami, en cette heure douloureuse, dit la voix, mais nous ne pouvons absolument...

Il y eut une brève commotion, à l'autre bout du fil, et la voix de la femme s'écria :

– Laisse-moi lui parler, Georgie.

Puis elle parla dans le récepteur.

– Écoutez, dit-elle, d'une voix saturée de whisky. Pourquoi vous obstiner ? On est occupés, ici. Vous avez entendu ce qu'a dit Georgie. Il brûle pas les Youpins. Bonne année.

Elle raccrocha.

Les mains de Noah tremblaient, et il sentait la sueur jaillir de ses pores. Il raccrocha avec difficulté. Il ouvrit la porte de la cabine et se dirigea vers la sortie, laissant derrière lui le phonographe électrique, et l'ivrogne, et la blonde, et les deux marins. La blonde lui sourit et dit :

– Qu'est-ce qui ne va pas, beau gosse, elle était pas chez elle ?

Noah l'entendit à peine. Il marchait lentement, faible et las, vers

l'extrémité vacante du bar et s'assit près de la porte, sur un tabouret.

– Whisky, dit-il.

Il le but d'un trait, pur, et en commanda un autre. L'effet fut immédiat. La musique s'adoucit, les formes et les couleurs se fondirent, devinrent plus agréables à regarder, et lorsque dans sa robe jaune collante, ses souliers rouges et son petit chapeau à voilette, la blonde vint vers lui en balançant outrageusement les hanches, il leva la tête et lui sourit.

– Là, dit la blonde en touchant doucement son bras. Là, c'est mieux.

– Bonne année, dit Noah.

– Mon chou...

La blonde s'assit sur le tabouret voisin, frottant ses fesses étroitement gainées sur la moleskine écarlate, et plaquant son genou contre le sien.

– Mon chou, je suis embêtée, et j'ai regardé autour de moi dans le bar, et je me suis dit que tu étais le seul homme à qui je puisse me confier. Fleur d'oranger, dit-elle au barman qui venait de s'approcher. Quand j'ai des ennuis, continua-t-elle, tenant Noah par le coude et fixant sur lui, à travers son voile, le regard aguichant de ses petits yeux bleus, sertis de rimmel, j'aime les Italiens. Ils ont davantage de tempérament. Ils s'excitent facilement, mais ils sont sympathiques. Et pour te dire la vérité, mon chou, j'aime les hommes qui s'excitent facilement. Montre-moi un homme qui ne s'énerve jamais et je te montrerai un homme incapable de rendre une femme heureuse dix minutes par an. Il y a deux choses que je regarde, chez un homme. Un caractère sympathique et des lèvres charnues.

– Quoi ? demanda Noah, étourdi.

– Des lèvres charnues, dit sérieusement la blonde. Je m'appelle Georgia, mon chou. Comment t'appelles-tu ?

– Ronald Beaverbrook, répondit Noah. Et il faut que je te dise... Je ne suis pas Italien.

– Oh !

Elle parut désappointée et but d'un trait la moitié de sa fleur d'oranger.

– Je l'aurais juré. Alors, qu'est-ce que tu es, Ronald ?

– Un Indien, dit Noah. Un Indien sioux.

– Ça ne fait rien, dit la femme. Je parie que tu es capable de rendre une femme heureuse.

– Bois quelque chose, dit Noah.

– Mon chou, cria la femme au barman. Deux fleurs d'oranger.

Doubles.

Elle se retourna vers Noah.

– J’aime aussi les Indiens, dit-elle. Ce que j’aime pas, c’est les Américains ordinaires. Ils ne savent pas comment se servir proprement d’une femme. Aller, retour, et pan, ils sont sortis du lit et ont remis leur culotte et sont déjà partis retrouver leurs femmes. Mon chou, dit-elle en finissant son premier verre. Pourquoi ne vas-tu pas dire à ces deux collégiens en bleu que tu m’emmènes à la maison ? Prends une bouteille de bière avec toi, au cas où ils voudraient discuter.

– Tu es venue avec eux ? demanda Noah.

Il se sentait léger, maintenant, lointain et amusé et caressait doucement la main de la femme et lui souriait en parlant. Elle était calleuse, cette main, et la femme avait honte de ses mains.

– Voilà ce que c’est que de travailler dans une blanchisserie, dit-elle tristement. Ne travaille jamais dans une blanchisserie, mon chou.

– O. K., dit Noah.

– Je suis venue avec celui-là.

D’un geste de la tête, qui balança son voile dans la lumière verte et pourpre de la boîte à musique, elle désigna l’ivrogne affalé sur le comptoir.

– K. O. au premier échange. Et je vais te dire quelque chose.

Elle se pencha vers Noah et il sentit une forte odeur d’oignon et de gin et de parfum à la violette.

– Les marins préparent un mauvais coup contre lui. Dans l’uniforme de leur pays ! Ils vont lui faire les poches et ils sont en train de se mettre d’accord pour me suivre et me faucher mon sac dans un coin noir. Prends une bouteille de bière, Ronald, et va leur parler.

Le barman apporta leurs consommations et la femme lui tendit un billet de dix dollars.

– C’est ma tournée, dit-elle. Pour un pauvre gars solitaire le premier jour de l’an.

– Tu n’as pas besoin de payer pour moi, dit Noah.

– À nous deux, mon chou.

Elle allongea la main jusqu’à cinq ou six centimètres des yeux de Noah et le regarda par-dessus le bord de son verre, à travers son voile, coquette et suggestive.

– À quoi servirait l’argent, mon chou, si c’était pas à le dépenser pour les amis ?

Ils burent et la femme posa sa main sur la jambe de Noah et lui caressa le genou.

– Tu es terriblement maigre, mon chou, dit-elle. Il va falloir qu'on soigne ça. Fichons le camp d'ici. Je ne m'y plais plus du tout. Allons jusqu'à mon petit chez moi. J'ai une bouteille de « quatre roses », juste pour toi et moi, et on pourra faire notre petite fête, nous aussi. Embrasse-moi une fois, mon chou.

De nouveau, elle se pencha et ferma les yeux d'un air décidé. Noah l'embrassa. Ses lèvres étaient douces et son rouge avait goût de groseille, en plus du gin et de l'oignon.

– J'ai hâte d'y être, mon chou.

Elle sauta du tabouret, sans trébucher, lui prit le bras, et tous deux se dirigèrent, le verre à la main, vers l'autre extrémité du bar.

Les deux marins les regardèrent venir. Ils étaient très jeunes, et ils avaient un air perplexe, désappointé.

– Faites attention à mon copain, les prévint la femme. C'est un Indien sioux.

Elle embrassa Noah dans le cou, derrière l'oreille.

– Je reviens tout de suite, mon chou, dit-elle, je vais me refaire une beauté pour que tu m'aimes.

Elle frétila et pressa sa main dans sa paume moite. Puis elle s'éloigna, avec sa démarche exagérément onduleuse, les fleurs de sa robe jaune dansant sur son derrière gainé, dans la direction des lavabos.

– Qu'est-ce qu'elle te racontait ? demanda le plus jeune des deux marins.

Il avait ôté son calot, et ses cheveux étaient coupés à court qu'ils ressemblaient au premier duvet poussé sur le crâne d'un nouveau-né.

– Elle dit, répliqua Noah, qui se sentait puissant et sur ses gardes, elle dit que vous voulez la voler.

Le marin qui avait encore son calot sur la tête ricana.

– La voler ! ça, c'est violent ! C'est plutôt le contraire, frangin.

– Vingt-cinq dollars, dit le jeune marin. Vingt-cinq dollars par tête, qu'elle demandait. Elle dit qu'elle l'a jamais fait avant et qu'elle est mariée et qu'avec les risques qu'elle court, elle veut être payée.

– Pour qui se prend-elle ? demanda l'homme au calot. Combien t'a-t-elle demandé ?

– Rien, dit Noah.

Il se sentait absurdement fier.

– Et elle fournit une bouteille de quatre roses par-dessus le marché. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

L'aîné des deux marins se tourna amèrement vers son compagnon.

– Tu vas avec elle ? demanda le plus jeune, avidement. Noah secoua la tête.

– Non.

– Pourquoi ?

Noah haussa les épaules.

– Je ne sais pas.

– Ben, mon vieux, dit le plus jeune. Tu dois avoir ce qui te faut.

– Ah ! dit l'autre, barrons-nous d'ici. Santa Monica... !

Il posa sur son compagnon au crâne de nouveau-né un regard accusateur.

– On aurait aussi bien fait de rester à la base.

– La base ? s'informa Noah.

– San Diego. Mais il...

Un pouce amer et ironique désigna le plus jeune marin.

– Mais il avait arrangé quelque chose pour nous à Santa Monica. Deux veuves dans un domicile particulier. C'est la dernière fois que je te laisse me mener en bateau.

– C'est pas de ma faute, gémit le plus jeune. Je pouvais pas savoir qu'elles étaient pas sérieuses. Je pouvais pas savoir que c'était une fausse adresse.

– On a marché pendant trois heures dans cette vacherie de brouillard, reprit l'autre, à la recherche de cette fausse adresse. Le premier de l'An ! J'ai passé de meilleurs premiers de l'An quand j'avais sept ans, à la ferme, en Oklahoma. Viens... Je fiche le camp.

– Et celui-là ?

Noah toucha l'ivrogne dont la tête reposait toujours paisiblement sur le zinc.

– Elle l'a amené, elle peut le remporter.

Le jeune marin remit son petit calot blanc d'un air profondément résolu, et les deux jeunes gens gagnèrent la sortie.

– Vingt-cinq dollars ! s'exclama le plus vieux, une dernière fois, en claquant la porte.

Noah attendit un instant, puis tapota amicalement l'épaule de l'ivrogne endormi et suivit les deux marins. Il resta un instant devant la porte, respirant l'air humide et ouaté. Sous un réverbère, à quelque distance, il apercevait les deux silhouettes bleues, qui s'estompaient lentement, traînantes et découragées, dans le brouillard. Il tourna les talons et s'éloigna dans l'autre direction. Le whisky qu'il venait de

boire battait agréablement et musicalement dans sa tête.

Noah ouvrit silencieusement la porte avec une désinvolture calculée, et entra dans la pièce obscure. Il y retrouva l'odeur. Il avait oublié cette odeur. Alcool, spécialités pharmaceutiques ; une odeur douceâtre et lourde... Il chercha le commutateur, à tâtons. Il sentit tressauter les nerfs de sa main et buta sur une chaise avant de parvenir à trouver la lampe.

Son père gisait rigide et frêle sur le lit, bouche béante. Noah vacilla un peu en le regardant. Étrange vieillard, stupide et rusé, avec sa barbe de fantaisie, et ses cheveux décolorés, et sa Bible reliée de cuir.

« Hâte-toi, hâte-toi, ô mon Dieu, de me délivrer... » « À quelle religion appartenait le défunt ? » Noah se sentait un peu perdu. Son esprit semblait incapable de se fixer sur une pensée déterminée, et les idées se succédaient, se chevauchaient dans sa tête, absurdes et indépendantes. Lèvres charnues. Vingt-cinq dollars pour les marins et rien pour lui. Il n'avait jamais eu de chance auprès des femmes. Assurément rien de comparable à ce qui venait de lui arriver. Les ennuis rendaient probablement un homme séduisant, et la femme l'avait senti. Évidemment, elle était complètement ivre... Ronald Beaverbrook. La façon dont les fleurs de sa robe avaient dansé sur sa croupe tandis qu'elle se dirigeait vers les lavabos. S'il était resté, il serait probablement couché avec elle, maintenant. Bien au chaud sous les couvertures, avec cette douce chair grasse et blanche, l'oignon, le gin et la groseille. Il connut un instant d'amer regret de se trouver là, dans la pièce nue, avec le cadavre du vieillard... Si les rôles avaient été renversés, pensa-t-il, s'il avait été mort et si le vieux avait reçu cette offre, il était diablement sûr que Jacob serait dans ce ht, à présent, avec la blonde et les quatre roses. Quelle pensée ! Noah secoua la tête. Son père, qui l'avait engendré... Grand Dieu, allait-il se mettre à parler comme lui, en vieillissant ?

Noah se força à regarder une minute entière le visage de son père. Il essaya de pleurer. Abandonné de cette façon, une nuit d'hier, à la fin d'une année, un homme, tout homme, était en droit d'attendre au moins une larme de son fils unique.

Noah n'avait jamais beaucoup pensé à son père depuis qu'il était assez vieux pour penser à lui. Il lui en avait toujours un peu voulu, et c'était tout. Et regardant le pâle visage ridé, posé sur l'oreiller comme une statue de pierre, aussi noble et fier que Jacob avait toujours su qu'il paraîtrait, après sa mort, Noah s'efforça, consciemment, de penser à son père. Que de chemin Jacob avait-il parcouru pour finir dans cette chambre étroite, sur les rivages du Pacifique ! Depuis les rues sales d'Odessa, à travers la Russie et la mer Baltique, à travers l'océan, à travers la sueur et le bruit de New York. Noah ferma les



yeux et évoqua Jacob, jeune, adroit et vif, avec son large front et son long nez orgueilleux, se mettant à l'anglais avec un sûr instinct de rhétorique, arpentant les rues encombrées, les yeux aux aguets, un sourire toujours prêt à l'intention des filles, et des associés, et des clients éventuels... Jacob, sans peur et sans scrupules, errant dans le Sud, à travers Atlanta et Tuscaloosa, les doigts agiles, jamais réellement intéressé par l'argent, mais l'obtenant à l'aide de multiples expédients et le laissant couler ensuite entre ses doigts. Jacob en Minnesota et en Montana, riant, fumant de gros cigares, connu dans les cafés et dans les salles de jeux, racontant une histoire obscène et citant Isaïe sans reprendre haleine. Jacob épousant à Chicago la mère de Noah, assagi et grave pour vingt-quatre heures, tendre et délicat et résolu, peut-être, à se ranger et à devenir un honorable citoyen, Jacob à l'approche du « certain âge », avec les premières touches de gris dans sa chevelure et chantant pour Noah, de sa riche voix affectée de baryton, dans le salon aux meubles rembourrés :

*Mois de mai, joli mois de mai...*

Noah secoua la tête. Quelque part, au fin fond de son esprit, la voix chantait toujours, lointaine, jeune et forte...

*Mois de mai, joli mois de mai...* et refusait obstinément de se taire.

Et l'inévitable écroulement, à mesure que les ans pesaient sur la tête de Jacob. Les affaires médiocres, de plus en plus médiocres, le charme décroissant, les ennemis plus nombreux, le monde plus hostile et plus fermement organisé contre lui. La faillite à Chicago, la faillite à Seattle, la faillite à Baltimore, la faillite finale, irrémédiable, à Santa Monica. « ... J'ai mené une vie misérable, et j'ai trompé tous ceux que je connaissais, et j'ai causé la mort de ma femme, et je n'ai qu'un fils, pour lequel je ne nourris aucun espoir, et j'ai échoué dans tout ce que j'ai tenté... » Et la vision de son frère brûlé dans la chaudière des païens, le hantant à travers l'océan et les ans, jusqu'au dernier souffle de son agonie...

Noah regardait son père, les yeux secs. La bouche de Jacob était toujours ouverte, intolérablement vivante. Noah bondit sur ses pieds, hésita, traversa la pièce et essaya de fermer la bouche de son père. La barbe était raide et dure contre la main de Noah et les dents se heurtèrent avec un claquement insolite, saugrenu. Mais la bouche se rouvrit, prête à parler, dès que Noah ôta sa main. Plusieurs fois de suite, toujours plus vigoureusement, Noah referma cette bouche. Les articulations de la mâchoire émettaient un petit bruit sec, et la mâchoire était lâche et mobile, et chaque fois que Noah ôtait sa main, la bouche se rouvrait et les dents brillaient dans la lumière jaune. Noah appuya ses genoux contre le lit pour disposer de plus de force. Mais son père avait été toute sa vie, contrariant et obstiné et

irréductible, avec ses parents, ses instituteurs, son frère, son épouse, sa chance, ses associés, ses femmes et son fils, et il était trop tard pour le changer à présent.

Noah recula. La bouche demeura ouverte, pitoyable et pâle sous les longues moustaches blanches, sous la noble courbure de la tête morte qui reposait sur l'oreiller douteux.

Finalement, pour la première fois, Noah se mit à pleurer.

ASSIS dans la petite voiture de reconnaissance, avec son casque sur la tête, Christian se sentait une âme d'imposteur. Sa mitrailleuse était posée sur ses genoux, et ils filaient joyeusement sur la belle route française, entre deux rangées de grands arbres. Ils mangeaient des cerises qu'ils avaient cueillies dans un verger, près de Meaux. Paris était juste devant eux, au-delà des vertes collines. Aux yeux des Français qui devaient le regarder passer, derrière les volets de leurs maisons de pierre, il avait l'air – il le savait – d'un vaillant conquérant, d'un soldat valeureux, d'un destructeur. Il n'avait pas encore entendu tirer un coup de feu, et la guerre était déjà finie.

Il se retourna pour parler à Brandt, qui était assis sur le siège arrière. Brandt était photographe dans une des compagnies de propagande, et il s'était attaché, depuis Metz, à l'escouade de reconnaissance de Christian. C'était un homme frêle, à l'allure d'étudiant, qui, avant la guerre, avait été un peintre médiocre. Christian et lui étaient devenus de bons amis lorsque Brandt était arrivé en Autriche, au printemps dernier, pour faire du ski. Avec son visage rouge brique, ses yeux auxquels le vent de la vitesse arrachait des larmes abondantes et son casque de campagne, Brandt avait l'air d'un petit garçon jouant au soldat dans la cour paternelle. Il était coincé sur le siège arrière entre son équipement photographique et un énorme caporal silésien, dont les caisses gigantesques débordaient largement sur les jambes frêles de Brandt. Christian ne put s'empêcher de sourire.

– Pourquoi riez-vous, sergent ? demanda Brandt.

– La couleur de votre nez, répondit Christian.

Prudemment Brandt toucha la peau brûlée, pelée, gondolée.

– J'en suis à la septième couche, dit-il. C'est un nez modèle d'intérieur. Allez-y, sergent. Dépêchez-vous de me conduire à Paris. J'ai besoin de boire un verre.

– Patience, dit Christian. Encore un peu de patience. Vous ne savez donc pas que nous sommes en guerre ?

Le caporal silésien éclata d'un rire aussi énorme que sa personne. C'était un jeune homme enthousiaste, simple et stupide et, en dehors du souci de plaire à ses supérieurs, il jouissait intensément de ce voyage sur les routes de France. La nuit précédente, très solennellement, il avait dit à Christian, tandis qu'ils étaient allongés

côte à côte, sur leurs couvertures, près du bord de la route, qu'il espérait que la guerre ne se terminerait pas trop tôt. Il voulait tuer au moins un Français. Son père avait laissé une jambe à Verdun, en 1916, et le caporal – qui s'appelait Kraus – se souvenait d'avoir déclaré, à l'âge de sept ans, debout et rigide devant son père unijambiste, en sortant de l'église, la veille de Noël : « Je mourrai heureux après avoir tué un Français. » Il y avait quinze ans de cela. Mais, en traversant chaque nouvelle ville, il jetait autour de lui un regard plein d'espoir, à la recherche de quelque Français complaisant. Il avait été complètement dégoûté, à Chanly, lorsqu'un lieutenant français était apparu à la terrasse d'un café, agitant un drapeau blanc et se rendant sans tirer un seul coup de feu avec seize candidats aux balles de Kraus.

Christian regarda, au-delà du visage comique de Brandt, les deux automobiles qui roulaient, à intervalles de soixante-quinze mètres sur la route plate et rectiligne. Le lieutenant de Christian avait emprunté, avec le reste de la section, une autre route parallèle, laissant ces trois voitures sous le commandement de Christian. Ils avaient reçu l'ordre de continuer à foncer vers Paris qui, leur avait-on affirmé, ne serait pas défendu. Christian sourit en sentant sa poitrine se gonfler d'un léger orgueil à la pensée de ce premier commandement : trois voitures, onze hommes, avec un armement de dix fusils, des mitraillettes et une mitrailleuse lourde.

Il se retourna sur son siège et observa la route, devant lui. « Quelle jolie campagne, pensa-t-il. Si industrieusement exploitée, avec ses champs propres bordés de peupliers et les sillons réguliers où pointaient les jeunes pousses de juin. »

« Tout avait été si parfait et si surprenant », pensa-t-il, dans une demi-somnolence. Après le long hiver d'attente, le jaillissement superbe à travers l'Europe, la merveilleuse et irrésistible marée d'énergie, organisée jusqu'au dernier détail, jusqu'à la dernière tablette de sel et au dernier tube de Salvarsan (chaque homme en avait reçu trois, à Aix-la-Chapelle, avec ses rations de campagne, avant de partir, et Christian avait souri de voir... en quelle estime le corps médical tenait la qualité de la résistance française). Tout s'était déroulé avec une exactitude d'horlogerie. Les relais et les postes et les points d'eau juste où on leur avait dit qu'ils seraient, la force de l'ennemi et l'étendue de sa résistance exactement conformes aux prédictions, les routes dans l'état précis où on leur avait dit qu'elles seraient. « Seuls, des Allemands, pensa-t-il, se remémorant le flot complexe d'hommes et de machines qui s'était déversé sur la France, seuls des Allemands pouvaient organiser une telle offensive. »

Le bourdonnement d'un avion domina soudain celui du moteur de l'auto de reconnaissance. Christian se retourna et leva les yeux. Il

sourit. À quinze mètres de hauteur un Stuka volait lentement le long de la route, derrière eux. Il paraissait si gracieux et si sûr, avec les deux roues de son train d'atterrissage tendues en avant, sous son ventre, comme les serres d'un faucon. Un instant, en regardant ses ailes se découper contre le ciel, Christian regretta de ne pas s'être engagé dans l'aviation. Aucun doute possible : ces gars-là étaient les chéris de l'armée et des gens de l'arrière. Et leurs conditions de vie étaient absurdemement confortables, comme des installations de première classe dans un hôtel chic. Et les hommes eux-mêmes étaient des types épatants, confiants, insouciantes et jeunes ; les meilleurs de tout le pays. Christian les avait vus, dans les bars ; il avait écouté parler leurs petits groupes exclusifs, en leur langue elliptique et particulière, dépensant beaucoup d'argent, parlant de ce que ça avait été au-dessus de Madrid, et du jour où ils avaient touché Varsovie, et des filles de Barcelone, et de ce qu'ils pensaient du nouveau Messerschmitt, oublieux de la mort et de la défaite, comme si ces choses ne pouvaient exister dans leur monde fermé, aristocratique, dangereux et gai.

Le Stuka survolait Christian, à présent, et Christian pouvait voir le visage du pilote, qui souriait au-dessus de la carlingue. Il lui rendit son sourire, et leva le bras, et le pilote agita ses ailerons et s'éloigna, le long de la route bordée d'arbres qui s'étendait devant eux, dans la direction de Paris.

À travers la tête de Christian, avec le son rassurant du moteur et le vent parfumé de verdure qui courait dans ses cheveux, passait le motif principal d'un morceau de musique qu'il avait entendu à Berlin, au cours d'une permission. C'était du Mozart. Un quintette de clarinettes, mélancolique et persuasif comme le chagrin spectaculaire d'une jeune fille abandonnée par son amant, par un après-midi ensoleillé, près d'une rivière murmurante. Yeux mi-clos, Christian écoutait cette musique intérieure, et le jour ne brillait qu'occasionnellement sur les paillettes d'or de ses yeux. Il revoyait l'un des clarinettes. Un petit homme triste, avec un crâne chauve et des moustaches tombantes, poivre et sel, comme un mari de dessin animé, dont la femme porte la culotte.

« Vraiment, pensa Christian, d'humeur folâtre, en un temps comme celui-ci, je devrais plutôt fredonner du Wagner. C'est probablement une sorte de trahison envers le troisième Grand Reich de ne pas chanter *Siegfried* aujourd'hui. » Il n'aimait pas beaucoup Wagner, mais il se promit d'y penser sérieusement dès qu'il en aurait fini avec le quintette de clarinettes. Peut-être cela l'aiderait-il, par la même occasion, à rester éveillé... Sa tête tomba sur sa poitrine et il dormit, respirant doucement et souriant toujours. Le chauffeur le regarda,

s'esclaffa et le désigna du pouce, avec une amicale ironie, à l'intention du photographe et du caporal silésien. Le caporal silésien éclata d'un rire rugissant, comme si Christian avait exécuté, pour son seul bénéfice, quelque tour irrésistiblement habile et amusant.

Les trois automobiles filaient sur la route lisse, à travers la campagne verdoyante et déserte, uniquement peuplée de poulets, de canards et de rares bêtes à cornes, comme si tous les habitants en vacances étaient partis à la foire dans la ville la plus proche.

Le premier coup de feu semblait faire partie de la musique.

Les cinq coups de feu suivants l'éveillèrent, et le grincement des freins, et la sensation désagréable de la voiture glissant soudain sur le côté pour aller s'arrêter dans le fossé, inclinée et boiteuse. Encore à moitié endormi, Christian bondit de son siège et s'aplatit derrière la voiture. Les autres s'allongèrent près de lui, dans la poussière. Il attendit que quelque chose se produise, que quelqu'un lui dise ce qu'il convenait de faire à présent. Puis, il s'aperçut que les autres le regardaient anxieusement. « L'officier subalterne, pensa-t-il, auquel on a confié un commandement, doit envisager clairement la situation, du premier coup d'œil, et communiquer sa décision en quelques ordres précis et simples. Il ne doit trahir aucune incertitude, et agir en toutes circonstances avec confiance et agressivité. »

– Quelqu'un de blessé ? chuchota-t-il.

– Non, dit Kraus.

Il avait le doigt sur la détente de son fusil, et, très excité, avançait un œil circonspect à l'abri du pneu de la voiture.

– Seigneur, disait Brandt, nerveusement. Oh, Seigneur !

Il essayait de débloquer le cran de sûreté de son pistolet, comme s'il n'avait jamais eu l'occasion de s'en servir auparavant.

– Laissez ça tranquille, ordonna Christian, laissez ce cran de sûreté. Vous allez tuer quelqu'un si vous vous y prenez de cette manière.

– Sortons d'ici, gémit Brandt.

Son casque était tombé et ses cheveux étaient couverts de poussière.

– Sortons d'ici... On va tous se faire tuer.

– Bouclez-la, dit Christian.

Il y eut une nouvelle salve. Des balles traversèrent la voiture et un pneu éclata.

– Seigneur, murmura Brandt, Seigneur !

Christian rampa vers l'arrière de la voiture, franchissant le corps du chauffeur. « Ce chauffeur, pensa machinalement Christian, n'a pas dû se laver depuis l'invasion de la Pologne. »

– Pour l'amour de Dieu, dit-il d'un ton irrité, pourquoi ne prenez-vous pas un bain ?

– Excusez-moi, sergent, dit humblement le chauffeur.

Protégé par la roue arrière de la voiture, Christian leva la tête. Un petit bouquet de marguerites s'agitait doucement devant ses yeux, porté par sa proximité à la taille d'arborescences préhistoriques. La route, brillante un peu sous le soleil, s'étendait droite, devant lui.

À quelques mètres, un petit oiseau atterrit et sautilla parmi les herbes, ébouriffant ses plumes, jetant occasionnellement un petit appel rauque, comme un client dans un magasin désert.

Cent mètres plus loin, s'élevait la barricade.

Christian l'examina soigneusement. Elle était située en travers de la route, comme une digue en travers d'un ruisseau, à un endroit où la terre labourée s'élevait rapidement de part et d'autre, et formait de chaque côté de la route un remblai assez élevé. Il n'y discerna aucun signe de vie. Elle était plongée dans une ombre épaisse par les feuillages des arbres, qui se rejoignaient en arche au-dessus d'elle. Christian se retourna. Ils s'étaient arrêtés juste après un virage et les deux autres voitures étaient invisibles. Elles avaient dû s'arrêter dès que leurs occupants avaient entendu les coups de feu. Christian se demanda ce qu'ils faisaient maintenant et se maudit mentalement pour s'être endormi à un moment aussi inopportun.

Il était évident que la barricade avait été hâtivement improvisée ; elle se composait essentiellement de deux arbres abattus, toujours munis de leur feuillage, avec des pommiers et des matelas coincés entre les deux, une carriole retournée et des pierres prélevées sur un vieux mur voisin. Son emplacement avait été fort bien choisi. La voûte des feuillages la ravissait aux regards des observateurs aériens, et la seule façon de la découvrir était de franchir le tournant et de tomber dans le panneau, comme ils l'avaient fait eux-mêmes.

Ils avaient eu de la chance que les Français tirent trop tôt. La salive de Christian avait goût de poussière. Il avait terriblement soif. Les cerises qu'il avait mangées lui piquaient la langue, tout à coup, à cet endroit où l'avait légèrement brûlée la fumée des cigarettes.

« S'ils ont deux liards d'intelligence, pensa-t-il, ils doivent être déjà en train de nous contourner, pour nous tirer de flanc comme des lapins. Comment ai-je pu m'endormir ? se dit-il, en regardant intensément les deux arbres abattus dans l'ombre énigmatique, à une centaine de mètres en avant de la voiture. S'ils disposaient d'un mortier ou d'une mitrailleuse, placés quelque part dans les bois, ce serait fini en cinq secondes. » Mais rien ne bougeait, devant eux, que l'oiseau sautillant sur l'asphalte, au-delà des marguerites.

Il y eut un bruit, derrière lui, et il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Mais c'était seulement Maeschen, un des hommes des deux autres voitures, qui rampait vers eux dans les hautes herbes. Maeschen rampait correctement, méthodiquement, comme on le lui avait enseigné, dans les camps d'entraînement, avec son fusil niché entre ses bras.

– Qu'est-ce qui se passe, là-bas derrière ? demanda Christian. Quelqu'un de blessé ?

– Non, haleta Maeschen. Ils se sont rangés dans un sentier perpendiculaire. Tout va bien. Le sergent Himmler m'a envoyé jusqu'ici voir si vous étiez toujours vivants.

– Nous sommes vivants, affirma ironiquement Christian.

– Le sergent Himmler m'a dit de vous dire qu'il allait retourner au Q. G. de la batterie rapporter que vous avez pris contact avec l'ennemi et leur demander d'envoyer deux tanks, reprit Maeschen, toujours comme on le lui avait enseigné durant les longues heures fastidieuses de son instruction.

Christian reporta son regard vers la barricade, mystérieuse et basse dans les ténèbres vertes, entre les deux rangées d'arbres. « Il fallait que ce soit à moi que ça arrive, pensa-t-il amèrement. S'ils apprennent que j'étais endormi, je n'y coupe pas du conseil de guerre. » Il eut la vision soudaine d'officiers désapprobateurs, derrière une longue table, froissant devant eux des papiers officiels, et lui, debout et rigide, de l'autre côté de la table, attendant que le coup s'abatte.

« C'est gentil de la part de Himmler, pensa-t-il ironiquement, d'offrir d'aller chercher des renforts et de me laisser choir ici à me faire casser la gueule. » Himmler était un homme jovial, brailard et corpulent, qui riait toujours et prenait des airs énigmatiques quand on lui demandait s'il était parent de Heinrich Himmler. On admettait généralement, au bataillon, qu'ils étaient de la même famille, oncle et neveu, probablement, et tout le monde le traitait avec une prudente considération. À la fin de la guerre, cette parenté mystérieuse lui aurait sans doute gagné les galons de colonel – lui-même était un soldat médiocre qui n'arriverait jamais à rien par ses propres mérites, – et l'on découvrirait, après coup, qu'il n'y avait absolument rien entre eux, pas le moindre petit lien familial...

Christian secoua la tête. Il lui fallait se concentrer sur la tâche qui l'attendait, cent mètres plus loin. Formidable à quel point c'était difficile ! De chacun de vos mouvements pouvait dépendre votre vie, et votre cerveau n'en continuait pas moins de prendre d'innombrables tangentes ! Himmler, l'odeur rance du corps du chauffeur, le petit oiseau sautillant sur la route, la pâleur de Brandt, sous son hâle, et la



façon dont il était allongé, mordant la poussière, comme s'il envisageait la possibilité de se creuser une tranchée avec ses dents.

Aucun mouvement derrière la barricade. Elle reposait sur la route, les feuillages de ses deux arbres faiblement agités par le vent.

– Restez à couvert, chuchota-t-il aux autres.

– Dois-je rester ? demanda anxieusement Maeschen.

– Si ça ne vous fait rien, répondit Christian. Nous servons le thé à quatre heures.

Maeschen le regarda, perplexe, vaguement gêné et épousseta la culasse de son arme.

Christian glissa le canon de sa mitraillette entre les marguerites et visa la barricade. Il respira profondément. « La première fois, pensa-t-il. Les premiers coups de feu depuis le début de la guerre. » Il lâcha deux courtes salves. Le bruit fracassa le silence, et les marguerites s'agitèrent follement, devant ses yeux. Quelque part, derrière lui, il entendit des grognements, des gémissements étouffés. « Brandt, pensa-t-il, le photographe. »

Pendant un moment, rien ne se produisit. L'oiseau avait disparu, et les marguerites cessèrent de s'agiter et les échos des coups de feu moururent dans les bois. « Non, pensa Christian, il n'est pas possible qu'ils soient aussi stupides. Ils ne sont pas derrière la barricade. Ce serait vraiment trop facile ! »

Puis il repéra les canons des fusils, à la partie supérieure de la barricade. Il y eut plusieurs détonations et le sifflement rageur des balles, autour de sa tête.

– Non, oh non, oh non !...

Toujours Brandt. C'était tout ce qu'on pouvait attendre d'un peintre paysagiste d'âge déjà mûr.

Christian s'obligea à garder les yeux ouverts. À mesure qu'ils tiraient, il compta les fusils. Six, peut-être sept. C'était tout. Aussi brusquement qu'il avait commencé, le feu cessa.

« C'était trop beau pour être vrai, pensa Christian. Ils ne doivent pas avoir d'officier avec eux. Sans doute une demi-douzaine de simples soldats, abandonnés par leur lieutenant, effrayés, mais courageux, et faciles à prendre.

– Maeschen !

– Oui, sergent.

– Retournez auprès du sergent Himmler. Dites lui de remettre sa voiture sur la route. Ils ne peuvent être vus d'ici. Ils sont parfaitement en sécurité.

– Oui, sergent.

– Brandt !

Christian ne regarda pas en arrière, mais il parla d'une voix aussi coupante et méprisante que possible.

– Brandt ! Assez !

– Certainement, dit Brandt. Ne faites pas attention. Je ferai ce que vous me direz de faire. Croyez-moi. Vous pouvez compter sur moi.

– Maeschen, reprit Christian.

– Oui, sergent.

– Dites à Himmler que je vais couper à droite à travers bois et essayer de les surprendre par derrière. Qu'il traverse la route à l'endroit où il se trouve et fasse de même de l'autre côté, avec cinq hommes au moins. Je ne pense pas qu'il y ait plus de six ou sept hommes derrière cette barricade, et ils ne sont armés que de fusils. Ils ne sont probablement accompagnés d'aucun officier. Pouvez-vous vous souvenir de tout cela ?

– Oui, sergent.

– Je tirerai sur eux dans un quart d'heure, dit Christian, et leur demanderai de se rendre. Je ne pense pas qu'ils résistent longtemps en se voyant cernés. S'ils combattent, vous devrez être en position de bloquer leur retraite de l'autre côté. Je laisse un homme ici, au cas où ils tenteraient de s'enfuir en franchissant leur propre barricade. C'est bien compris ?

– Oui, sergent.

– Très bien. Allez.

– Oui, sergent.

Maeschen s'éloigna en rampant, le visage tendu par la détermination et le sens du devoir.

– Diestl, dit Brandt.

– Oui, répondit froidement Christian sans le regarder. Vous pouvez, si vous le voulez, retourner avec Maeschen. Vous n'êtes pas sous mon commandement.

– Je veux aller avec vous.

La voix de Brandt était parfaitement calme.

– Ça va maintenant. Je n'ai eu qu'un mauvais moment.

Il rit un peu.

– Il fallait seulement que je m'habitue à ce qu'on me tire dessus. Vous avez dit que vous alliez leur demander de se rendre. Vous feriez mieux de m'emmener. Aucun Français ne comprendra jamais votre

français.

Christian le regarda et ils se sourirent. « Il n'est pas tellement poltron, en fin de compte », pensa Christian.

– Venez, dit-il. Vous êtes invité.

Puis, avec Brandt armé de son Leica et de son pistolet prudemment remis au cran de sûreté, et Kraus excité, qui formait l'arrière-garde, ils rampèrent sur la mousse jusqu'à l'intérieur des bois, à leur droite, la mousse était tendre, et il s'en dégageait une odeur de terre humide. Le sol était un peu marécageux ; leurs uniformes furent bientôt tachés de vert. Trente mètres plus loin, le terrain s'élevait en pente douce. Ils purent se relever et, pliés en deux, continuer à l'abri de ce couvert.

Les feuilles remuaient constamment, autour d'eux. Deux écureuils sautaient d'arbre en arbre, comme des fusées. Les ronces agrippaient leurs bottes et leurs pantalons, et ils s'efforçaient de marcher parallèlement à la route.

« Ça ne prendra pas, pensait Christian, ça va échouer lamentablement. Il est impossible qu'ils soient aussi stupides, c'est un piège habilement tendu, et je suis en train d'y tomber. L'armée arrivera à Paris sans encombre, mais je ne le verrai pas. » Ils pourraient crever dans ces bois, et personne ne les trouverait, que les hiboux et les animaux des forêts. Il avait sué, sur la route, et pendant qu'il rampait, mais, à présent, le froid pénétrait sous ses vêtements et glaçait la sueur sur sa peau. Il serra les dents pour les empêcher de claquer. Les bois devaient grouiller de Français, désespérés, pleins de haine, cachés derrière ces arbres et dans ces buissons qu'ils connaissaient comme leur poche, sauvagement heureux de tuer un Allemand de plus avant d'être écrasés par l'effondrement général. Brandt, qui avait marché toute sa vie sur les trottoirs des grandes villes, faisait autant de bruit qu'un troupeau de bétail.

« Pourquoi, pensait Christian, pourquoi fallait-il que tout se passe de cette manière ? » La première escarmouche. Toute la responsabilité sur ses épaules. Juste le jour où le lieutenant n'était pas avec eux ! Pendant tous les autres moments de la guerre, il avait été là, louchant sur le bout de son long nez, ricanant, disant : « Sergent, est-ce ainsi qu'on vous a appris à donner un ordre ? » et « Sergent, croyez-vous que ce soit la manière correcte de remplir un ordre de réquisition ? Sergent, lorsque je dis que je veux dix hommes ici à quatre heures, ce n'est pas quatre heures deux, ni quatre heures dix, ni quatre heures et quart. *Quatre heures, sergent.* Est-ce clair ? » Et maintenant le lieutenant roulait paisiblement dans sa voiture blindée, sur une route parfaitement sûre, le crâne bourré de stratégie, et de Clausewitz, et de dispositions de troupes, et de mouvements tournants, et de champs de tir, et de marches à la boussole sur terrain inconnu, alors qu'il n'avait

besoin que d'une carte routière Michelin et de quelques bidons d'essence. Et Christian, simple civil en uniforme, avançait à travers des bois pleins de périls inconnus, menant contre une position fortifiée une patrouille improvisée, avec deux hommes qui jamais de leur vie n'avaient tiré sur personne... C'était de la démenche. Ça ne réussirait pas. Il se souvint de son optimisme sur la route et s'en étonna.

– Un suicide, dit-il. Un vrai suicide.

– Pardon ? chuchota Brandt.

Sa voix porta dans la forêt bruissante comme un gong.

– Qu'avez-vous dit ?

– Rien, dit Christian. Restez tranquille.

Ses yeux lui faisaient mal à force de surveiller chaque feuille, chaque brin d'herbe.

– Attention ! cria Kraus, affolé. Attention !

Christian plongea derrière un arbre. Brandt plongea derrière lui, et la balle frappa le tronc au-dessus de leurs têtes. Christian se retourna et Brandt écarquilla les yeux, derrière les verres de ses lunettes, manipulant au petit bonheur le cran de sûreté de son pistolet. Kraus sautait de côté, essayant de dégager la courroie de son fusil du buisson auquel elle s'était accrochée. Il y eut un autre coup de feu, et Christian sentit une brûlure à sa tempe. Il tomba, se releva et tira sur une silhouette agenouillée, qu'il aperçut soudain derrière un rocher, dans un fouillis de verdure et de branches mouvantes. Il vit ses balles écorner la pierre. Puis il dut recharger son arme et s'assit sur le sol, tentant fiévreusement d'ouvrir la culasse, qui était neuve et dure. Une détonation retentit à sa gauche, Kraus se mit à hurler – Je l'ai eu, je l'ai eu, – comme un gosse à sa première chasse au faisan.

Et il vit le Français glisser lentement dans l'herbe, la face contre terre.

Kraus courut vers le Français, comme s'il avait craint de voir un autre chasseur réclamer son gibier. Il y eut deux autres coups de feu ; Kraus tomba dans un buisson touffu et y demeura, presque debout, avec le buisson vibrant sous lui, donnant à sa silhouette figée une sorte de vie électrique. Brandt avait réussi à débloquent le cran de sûreté de son pistolet et tirait au hasard, dans un buisson, le bras mou, le coude ballant. Il était assis dans l'herbe, les lunettes de travers, mordant ses lèvres, son coude droit dans sa main gauche, en une vaine tentative d'empêcher son bras de trembler. Christian avait remis un nouveau chargeur dans sa mitraillette. Il la pointa vers le buisson et se mit à tirer, lui aussi. Un fusil en jaillit soudain ; un homme en sortit, les bras en l'air. Christian cessa de tirer. Le silence retomba sur la forêt, et Christian sentit, alors, l'odeur âcre désagréable, de la poudre

brûlée.

– Venez, cria Christian, en français, Venez ici.

Quelque part dans sa tête, en plus du bourdonnement laissé derrière eux par les coups de feu, il y avait une petite pointe d'orgueil devant cet accès spontané de français.

Les mains toujours en l'air, l'homme avança lentement vers eux. Son uniforme était sale, débraillé ; son visage vert de fatigue et d'effroi sous sa barbe de plusieurs jours. Ses lèvres étaient écartées, et sa langue léchait les coins desséchés de sa bouche.

– Tenez-le en joue, dit Christian à Brandt qui, invraisemblablement, prenait des photographies du Français.

Brandt se releva et menaça le vaincu de son pistolet. L'homme s'arrêta. Il paraissait sur le point de s'écrouler, et ses yeux étaient implorants et sans espoir. Christian passa près de lui pour se diriger vers le buisson aux branches duquel pendait le corps de Kraus. Le buisson avait cessé de vibrer, et Kraus avait l'air plus mort, à présent. Christian l'étendit sur le sol. Le visage de Kraus avait une expression excitée et joyeuse.

En trébuchant, la tête encore douloureuse de la gifle assenée par la balle et le sang coulant sur son oreille, Christian se rendit auprès du Français que Kraus avait tué. Il gisait sur le ventre, avec une balle entre les deux yeux. Il était très jeune, l'âge de Kraus, et son visage avait été fortement endommagé par la balle. Christian se hâta de le laisser retomber sur le sol. Que de dégâts font ces amateurs, pensa Christian. Quatre balles échangées : deux cadavres.

Christian porta la main à l'écorchure de sa tempe ; elle avait déjà cessé de saigner. Il retourna à Brandt et lui dit d'ordonner au prisonnier de rejoindre ses camarades, de leur dire qu'ils étaient cernés, et de leur demander de se rendre, sous peine de total anéantissement. « Mon premier vrai jour de guerre, pensait-il, tandis que Brandt traduisait ses paroles, et je lance des ultimatums comme un major général. » Il sourit. Sa tête était légère et vide, et il n'était pas certain de ne pas se mettre à pleurer ou à rire, d'un moment à l'autre.

Le Français faisait oui de la tête, de temps en temps, d'un air emphatique, et répondait aux questions de Brandt, trop vite pour que Christian puisse comprendre.

– Il dit qu'il va le faire, dit Brandt.

– Dites-lui, répliqua Christian, que nous allons le suivre et que nous l'abattrons au premier signe de trahison.

Le Français approuva vigoureusement lorsque Brandt lui traduisit

cet ultime conseil, comme s'il se fût agi de la chose la plus naturelle du monde. Ils marchèrent à travers la forêt, vers la barricade, au-delà du corps de Kraus, qui paraissait détendu et en pleine santé, couché dans l'herbe humide, avec le soleil luisant sur son casque, à travers les branches.

Ils laissèrent leur prisonnier marcher à dix pas devant eux. Il s'arrêta à la lisière de la forêt, qui dominait la route de près de trois mètres, bordée d'un petit mur de pierre.

– Émile, appela le Français. Émile... C'est moi, Morel. Il escalada le petit mur et disparut. Prudemment, Christian et Brandt s'approchèrent et s'agenouillèrent derrière le mur. Sur la route, derrière la barricade, leur prisonnier, debout, parlait rapidement à sept soldats agenouillés ou étendus sur l'asphalte. Occasionnellement, l'un d'eux levait les yeux vers les bois, et leurs voix n'étaient qu'un murmure rapide, mal assuré. Même dans leurs uniformes, avec leurs fusils au poing, ils avaient l'air de paysans rassemblés pour discuter quelque important problème local. Christian se demanda quel accès obstiné, désespéré, détermination personnelle ou patriotique, avait poussé ces pauvres bougres sanglants, maladroits, sans officiers, livrés à eux-mêmes, à ce pathétique et inutile essai de résistance. Il ne voulait pas tuer un seul de ces hommes furtifs et las, dans leurs uniformes déchirés et souillés.

Leur prisonnier se tourna vers le mur et agita les bras.

– C'est fait ! cria-t-il. On en a marre.

– Il dit : « C'est fait, ils sont prêts à se rendre », traduisit Brandt.

Christian se leva, leur fit signe de déposer leurs armes. À ce moment, de l'autre côté de la route, éclatèrent trois courtes salves. Le Français qui avait joué le rôle de médiateur s'écroula, les autres se dispersèrent, en tirant autour d'eux, au hasard et disparurent, un par un, dans les bois.

« Himmler, pensa amèrement Christian. Au plus mauvais moment, bien entendu. Et lorsqu'on avait besoin de lui... »

Christian franchit le mur et glissa le long du talus jusqu'à la barricade. Ils tiraient toujours, de l'autre côté, mais sans résultat. Les Français avaient disparu, et Himmler et ses hommes ne semblaient pas disposés à les poursuivre.

Lorsque Christian parvint au pied du remblai, l'homme qui gisait sur la route bougea. Il s'assit sur son séant et regarda Christian. Puis il étendit le bras vers une caisse de grenades, à la base de la barricade, en prit une. Christian se retourna. L'homme fixait sur lui un regard haineux et tentait, avec ses dents, d'arracher la goupille. Christian tira, l'homme retomba, la grenade roula sur le sol. Christian bondit vers elle, la ramassa, la jeta dans les bois, attendit l'explosion, accroupi

derrière la barricade, près du Français mort. Mais rien ne se produisit : l'homme n'avait pas pu ôter la goupille.

Christian se leva.

– Allez-y ! cria-t-il. Himmler ! vous pouvez venir.

Il baissa les yeux vers l'homme qu'il avait tué, tandis que Himmler et les autres surgissaient des broussailles. Brandt prit une photo du cadavre. Les photos de Français morts étaient encore plutôt rares, à Berlin.

« J'ai tué un homme », pensait Christian. Finalement, il ne ressentait rien de particulier.

– Qu'est-ce que vous dites de ça ? jubilait Himmler. Voilà comment il faut travailler. C'est un coup à attraper la Croix de Fer, je parie !

– Oh, mon Dieu, dit Christian, tenez-vous tranquille.

Il ramassa le cadavre et le traîna jusqu'au bas-côté de la route. Puis il ordonna aux autres hommes de démolir la barricade, tandis qu'il retournait avec Brandt à l'endroit où gisait le corps de Kraus.

Lorsque Brandt et lui rapportèrent sur la route le cadavre de Kraus, Himmler et les autres avaient presque fini d'abattre la barricade. Doucement ils déposèrent Kraus auprès du Français ; Kraus paraissait très jeune et très en forme, et ses lèvres étaient tachées de jus de cerise, comme celle d'un petit garçon qui sort de la cuisine, l'air penaud, après avoir pillé les pots de confiture. « Eh bien, pensa Christian, en contemplant le gros garçon à l'esprit simple qui avait ri de si bon cœur des plaisanteries de son sergent, tu as tué ton Français. » Lorsqu'il arriverait à Paris, il écrirait au père de Kraus pour lui expliquer comment son fils était mort. « Sans peur, écrirait-il, joyeux et belliqueux, le type même, le meilleur type de soldat allemand. Fier en cette heure de souffrance... » Christian secoua la tête. Non, il faudrait trouver mieux. Ça ressemblerait trop aux lettres idiotes de l'autre guerre et – il était impossible de ne pas le reconnaître – elles étaient devenues, avec le temps, plutôt comiques. Quelque chose de plus original pour Kraus, quelque chose de plus personnel. « Nous l'avons enterré avec du jus de cerise sur les lèvres et il riait toujours de mes plaisanteries et il s'est fait tuer parce qu'il était trop enthousiaste... » Non, ça ne conviendrait pas non plus. Et pourtant, il faudrait bien leur écrire quelque chose.

Il se détourna en entendant les deux autres voitures s'approcher lentement du lieu de l'escarmouche. Il les regarda venir avec une expression de supériorité impatiente, amusée.

– Approchez, mesdemoiselles, cria-t-il. Il n'y a plus de quoi avoir peur. Les souris ont quitté la pièce.

Les autos s'arrêtèrent à proximité de la barricade, leurs moteurs tournant au ralenti. Le chauffeur de Christian était dans l'une d'elles. Leur propre voiture était inutilisable, dit-il, le moteur criblé, les pneus éclatés. Il était très rouge, bien qu'il se fût contenté de rester allongé dans le fossé pendant toute la durée de la fusillade. Il parlait par à-coups, comme s'il avait peine à retrouver sa respiration, deux ou trois mots à la fois. Christian réalisa que cet homme, qui avait conservé son calme pendant l'escarmouche, était terriblement effrayé, maintenant que tout était fini, et avait complètement perdu le contrôle de ses nerfs.

Christian écouta sa propre voix donner quelques ordres.

– Maeschen, dit-il, vous allez rester ici avec Taub, jusqu'au passage de la prochaine formation.

« La voix est ferme, nota Christian avec satisfaction, les mots sont brefs et efficaces. Je m'en suis bien tiré. Je suis capable de le faire. »

– Maeschen, montez ici dans les bois. À soixante mètres environ, vous trouverez un Français mort. Apportez-le et laissez-le là à côté des deux autres...

Il désigna Kraus et le petit homme qu'il avait tué, allongés l'un près de l'autre sur le bord de la route.

– De manière qu'ils soient correctement enterrés. C'est tout.

Il se tourna vers les autres hommes.

– En route !

Ils s'entassèrent dans les deux voitures. Les conducteurs embrayèrent et ils se glissèrent lentement dans l'espace dégagé. Il y avait du sang sur la route et des débris de matelas et des feuilles piétinées, mais tout semblait, à nouveau, verdoyant et paisible. Même les deux corps allongés dans l'herbe grasse pouvaient être ceux de deux jardiniers faisant la sieste après déjeuner, sur le bord de la route.

Les voitures prirent de la vitesse et sortirent bientôt de l'ombre des arbres. Ils roulaient maintenant en rase campagne, hors de danger d'une nouvelle embuscade. Le soleil brillait, chaud et clair, les faisant transpirer un peu. Mais cela aussi était agréable, après l'atmosphère réfrigérante des sous-bois. « J'ai réussi », pensait Christian. Il avait un peu honte du petit sourire de satisfaction qui tirait les commissures de ses lèvres. « J'ai réussi. J'ai commandé un engagement. J'ai gagné ma place dans l'armée. »

Devant lui, au pied d'une pente, à environ trois kilomètres, s'élevait une petite ville. Deux clochers la dominaient, délicats et moyenâgeux, jaillissant du fouillis des petites maisons de pierre. La ville paraissait sûre et confortable, comme si ses habitants y vivaient en paix depuis



le commencement des siècles. Le chauffeur de Christian ralentit en entrant dans la ville. Il ne cessait pas de le regarder nerveusement.

– Continuez, s'impatiente Christian. Il n'y a personne ici.

Le chauffeur appuya docilement sur l'accélérateur.

Vues de près, les maisons ne paraissaient pas aussi jolies et confortables que du haut de la pente. La peinture s'écaillait et tombait des murs sales, et il y régnait une puanteur indéniable ! « Ces étrangers, pensa Christian. Ils sont tous sales. »

La rue tourna, et ils débouchèrent sur la place du village. Des gens étaient debout sur les marches de l'église, d'autres assis à la terrasse d'un café qu'ils furent surpris de trouver ouvert. *Au rendez-vous des Chasseurs et des Pêcheurs*, lut Christian sur l'enseigne. Cinq ou six personnes y étaient attablées et un garçon servait des consommations à deux d'entre elles, sur ces drôles de petites soucoupes caractéristiques des cafés français. Christian sourit. Drôle de guerre !

Sur les marches de l'église, se tenaient trois jeunes filles en jupes éclatantes.

– Ooooooh, dit le conducteur. Oooh la la !

– Arrêtez-vous ici, dit Christian.

– Avec plaisir, mon colonel, répondit le chauffeur, en français, et Christian le regarda, surpris et amusé par cette culture inattendue.

Le chauffeur s'arrêta devant l'église et regarda sans vergogne les trois jeunes filles. L'une d'elles, une brune appétissante, qui tenait dans sa main droite un bouquet de fleurs de jardin, s'esclaffa ; les deux autres jeunes filles suivirent son exemple, et toutes trois contemplèrent, avec un intérêt non dissimulé, les deux voitures pleines de soldats.

Christian sauta à terre.

– Venez, interprète, dit-il à Brandt.

Brandt le suivit, portant sa caméra.

Christian s'approcha des jeunes filles.

– Bonjour, mesdemoiselles, dit-il, en français, étant soigneusement son casque, en un salut aimable et nullement officiel.

Les jeunes filles rirent encore, et la brune dit à ses compagnes, en un français que Christian était capable de comprendre :

– Ce qu'il parle bien !

Christian se sentit absurdement flatté et continua, dédaignant d'utiliser le français supérieur de Brandt :

– Dites-moi, mesdemoiselles – il butait à peine sur les mots – des soldats à vous sont-ils passés par ici, récemment ?

– Non, monsieur, répondit la grande brune en souriant, comme si ce qu'il venait de lui dire constituait une aimable invitation. Nous avons été complètement abandonnés. Allez-vous nous faire du mal ?

– Nous n'avons pas l'intention de faire du mal à personne, répondit soigneusement Christian, surtout à trois jeunes filles aussi belles.

– Eh bien ! écoutez-moi ça ! commenta Brandt, en allemand.

Christian sourit. Il était fort agréable d'être debout devant l'église de cette vieille ville, sous le soleil matinal, contemplant, par l'entrebâillement du mince corsage, la naissance des seins plantureux d'une jolie fille et flirtant avec elle dans un langage peu familier. C'était une de ces choses auxquelles on ne pense pas, quand on part pour la guerre.

– Eh bien ! vrai, dit la brune en lui rendant son sourire. Est-ce ce qu'ils vous apprennent, dans les écoles militaires de votre pays ?

– La guerre est finie, dit solennellement Christian, et vous verrez bientôt que nous sommes de vrais amis de la France.

– Oh, oh, dit la brune, quel merveilleux propagandiste !

Elle lui jeta un regard aguichant, et Christian eut un instant la folle pensée de s'attarder une heure dans cette ville.

– Il va en arriver beaucoup, comme vous ?

– Dix millions, affirma Christian.

La jeune fille leva les bras, en un geste faussement désespéré.

– Oh, mon Dieu ! dit-elle, qu'allons-nous faire de tout ce monde-là ? Tenez...

Elle lui offrit ses fleurs.

– Parce que vous êtes le premier.

Il regarda les fleurs, surpris, et les accepta gentiment. Un geste si jeune, si humain, si plein de perspectives pour l'avenir...

– Mademoiselle...

Son français lui manqua.

– Je ne sais comment le dire, mais... Brandt !

– Le sergent, enchaîna rapidement Brandt, dans son français correct et idiomatique, veut dire qu'il vous remercie beaucoup et qu'il les accepte en gage des liens qui unissent nos deux grands pays.

– Oui, dit Christian, jaloux de sa science. Exactement.

– Ah ! dit la jeune fille. Il est sergent. C'est un sous-officier.

Son sourire s'élargit encore, et Christian songea, amusé : « Elles ne sont pas tellement différentes des filles de chez nous. »

Des pas résonnèrent derrière lui, clairs et sonores, sur les pavés inégaux. Le bouquet à la main, Christian se retourna. Il sentit un coup bref, sur ses doigts, un coup léger, mais sec, et les fleurs lui échappèrent et s'éparpillèrent sur les pavés.

Un vieux Français en costume noir et chapeau de feutre verdâtre venait de surgir à son côté, brandissant une canne. Un ruban militaire ornait sa boutonnière, et son visage maigre était empourpré de rage. Il regardait furieusement Christian.

– Vous avez fait ça ? demanda Christian au vieillard.

– Je ne parle pas aux Allemands, répliqua le vieillard.

Son port de tête, son visage ridé, tanné par les intempéries, donna à Christian l'impression qu'il se trouvait en face d'un vieux soldat de carrière, habitué à commander. Le vieillard se tourna vers les jeunes filles.

– Putains ! dit-il. Couchez-vous donc ! Levez vos jupes et que tout soit dit !

– Ah ! Coupa la brune en colère, restez tranquille, capitaine, vous vous trompez de guerre.

Christian se sentait ridicule, entre ces trois jolies filles et ce vieux capitaine, mais il ne savait que faire. Ceci n'était pas exactement une situation militaire, et il ne pouvait utiliser la force contre un homme de soixante-dix ans.

– Des Françaises !

Le vieillard cracha par terre.

– Des fleurs pour les Allemands ! Ils viennent de tuer vos frères et vous leur offrez des bouquets !

– Ce ne sont que des soldats, dit la jeune fille. Ils sont loin de chez eux, et ils sont si jeunes et si beaux dans leurs uniformes !

Elle souriait avec impudence à Brandt et à Christian, et Christian ne put s'empêcher de rire devant ce raisonnement direct et essentiellement féminin.

– Très bien, mon vieux, dit-il. Nous n'avons plus les fleurs. Retournez à votre verre.

Il posa un bras amical sur les épaules du vieillard. violemment, le vieillard se dégagea.

– À bas les pattes ! Sale boche ! cria-t-il.

Il retraversa la place, martelant le sol des talons.

– Ooh la la ! dit le chauffeur de Christian en secouant la tête d'un air désapprobateur, sur le passage du vieil homme.

Le vieillard ne fit pas attention à lui.

– Français ! Françaises ! cria-t-il à la ronde, en se dirigeant vers le café. Pas étonnant que les Boches soient ici ! Pas de cœur, pas de courage ! Un coup de pétard, et ils détalent à travers bois comme des lapins. Un sourire, et elles couchent avec toute l'armée allemande. Pas de travail, pas de foi, pas de combat ; tout ce qu'il savent faire, c'est céder ! Céder sur le front, céder dans les plumards ! Il y a vingt ans que la France s'entraîne pour ça, et maintenant c'est tout à fait au point !

– Ooh la la ! répéta le chauffeur de Christian, qui comprenait le français.

Il se pencha, ramassa une pierre et la jeta à travers la place, dans la direction du Français. Elle le manqua, mais brisa derrière lui, une vitre du café. Il y eut le bruit sec du verre fracassé, et le silence retomba sur la place. Le vieux Français ne se retourna même pas pour constater l'étendue des dégâts. L'air féroce et profondément ulcéré, il était assis, appuyé sur sa canne, et regardait les Allemands. Christian s'approcha du chauffeur.

– Pourquoi avez-vous fait ça ? demanda-t-il calmement.

– Il faisait trop de bruit, dit le conducteur. C'était un gros homme laid et insolent comme un chauffeur de taxi berlinois, et Christian le détestait cordialement.

– Il faut leur inculquer le respect de l'armée allemande.

– Ne recommencez jamais, ordonna Christian. Jamais. Compris ?

Le chauffeur rectifia légèrement sa position, mais ne répondit pas. Il se contenta de fixer sur son supérieur un regard atone et ambigu, au fond duquel errait toujours un soupçon d'insolence. Christian se détourna.

– Très bien, dit-il. En route.

Les jeunes filles paraissaient légèrement assagies. Elles ne levèrent pas la main, en signe d'adieu, lorsque les deux automobiles traversèrent la place et reprirent la route de Paris.

Christian fut un peu déçu lorsque sa voiture parvint à proximité du bloc sculpté de la porte Saint-Denis et qu'il découvrit le place encombrée de véhicules armés et d'uniformes gris, les hommes qui flânaient sur les trottoirs, autour de la cuisine roulante, offrant au monde le spectacle d'une garnison bavaroise se préparant pour la parade un jour de fête nationale. Christian n'était jamais venu à Paris, et ç'aurait été pour lui une merveilleuse aventure que d'être le premier à rouler doucement à travers les rues historiques, conduisant l'armée allemande jusqu'au cœur de la capitale ennemie.

Il roula lentement, parmi les troupes au repos et les fusils en

faisceaux, jusqu'à la base du monument. Il fit signe à Himmler, dans la voiture de queue, de s'arrêter. C'était le point de ralliement où ils avaient reçu l'ordre d'attendre le reste de la compagnie.

Christian ôta son casque et s'étira sur son siège. La mission était terminée...

Brandt sauta de la voiture et se mit à prendre des photos de soldats cassant la croûte, adossés au monument. Même avec son uniforme et l'étui de cuir noir pendant à sa ceinture, Brandt avait toujours l'air d'un employé de banque en vacances prenant des photos pour l'album de famille. Brandt avait ses propres théories, au sujet des photographies. Il choisissait invariablement les soldats les plus jeunes et les plus beaux. Il s'efforçait de choisir toujours des garçons très blonds, simples soldats et officiers subalternes. « Ma fonction, avait-il dit un jour à Christian, est de rendre la guerre attrayante pour les gens de l'arrière. » Ses théories semblaient remporter un franc succès, car il avait été nommé à Paris et recevait constamment des félicitations du Grand Quartier Général de la Propagande, à Berlin.

Deux petits enfants erraient timidement parmi les soldats, seuls représentants de la population civile parisienne qu'ils aient aperçus jusqu'alors. Brandt les amena auprès de la voiture, sur le capot de laquelle Christian nettoyait sa mitrailleuse.

– Faites-moi une faveur, dit Brandt. Posez avec ces deux-là.

– Cherchez quelqu'un d'autre, protesta Christian. Je ne suis pas acteur.

– Je veux vous rendre célèbre, dit Brandt. Penchez-vous vers eux et offrez-leur des bonbons.

– Je n'ai pas de bonbons, répondit Christian.

Les deux enfants, un garçon et une petite fille qui ne devait pas avoir plus de cinq ans, se tenaient devant les roues de la voiture et levaient vers Christian le regard triste, grave et profond de leurs yeux noirs.

– Voilà.

Brandt tira du chocolat de sa poche et le donna à Christian.

– Le bon soldat est prêt à toute éventualité.

Christian soupira et posa le canon démonté de sa mitrailleuse. Il se pencha vers les deux jolis enfants en haillons.

– Excellents spécimens, dit Brandt, s'accroupissant avec sa caméra à la hauteur de l'œil. La jeunesse de France, jolie, triste, confiante, sous-alimentée. Le beau sergent allemand, joyeux, généreux, athlétique, amical, photogénique...

– Fichez-moi le camp, dit Christian.

– Gardez le sourire, beauté.

Brandt prenait, sous divers angles, toute une série d'instantanés.

– Et ne le leur donnez pas jusqu'à ce que je vous le dise. Offrez-le leur simplement et faites-les lever les bras pour l'atteindre.

– J'aimerais que vous vous souveniez, dit Christian, en souriant aux sombres petits visages, que je suis toujours votre supérieur.

– L'Art avant tout, répliqua Brandt. J'aimerais mieux que vos cheveux soient blonds. Vous faites un bon modèle de soldat allemand, sauf pour les cheveux. Vous paraissez avoir réfléchi, une fois au moins dans votre vie, et ça non plus ne se trouve pas facilement.

– Je me demande, dit Christian, si je ne devrais pas vous signaler pour propos portant atteinte à l'honneur de l'armée allemande.

– L'artiste, dit Brandt, plane au-dessus de ces mesquines considérations.

Il acheva rapidement ses photographies et dit :

– Ça va.

Christian donna le chocolat aux enfants, qui gardèrent le silence. Ils se bornèrent à le regarder solennellement, fourrèrent le chocolat dans leurs poches et s'éloignèrent, main dans la main, parmi les chenilles des tanks, et les bottes, et les fusils.

Une auto blindée, suivie de trois véhicules de reconnaissance, pénétra lentement sur la place et vint se ranger contre le détachement de Christian. Christian sentit une légère mélancolie l'envahir en reconnaissant le lieutenant. Son indépendance était révolue. Il salua, et le lieutenant lui rendit son salut. Le lieutenant avait un des plus beaux saluts dans toute l'histoire de l'armée. On entendait, lorsqu'il levait le bras, le cliquetis des sabres et des éperons depuis les campagnes d'Ajex et d'Achille. Même à l'issue de son long voyage, depuis l'Allemagne, le lieutenant paraissait brillant et impeccable, comme s'il venait juste de sortir des examens de Spandau, avec un diplôme dans sa main gantée de blanc. Christian détestait le lieutenant et se sentait mal à l'aise devant sa perfection rigide. Le lieutenant était très jeune – vingt-trois ou vingt-quatre ans, – mais, lorsqu'il promenait autour de lui le regard impérieux et froid de ses yeux gris clair, tout un monde de civils maladroits et incompetents semblait jaillir des uniformes qui l'environnaient. Peu d'hommes avaient jamais procuré à Christian le sentiment de sa propre incapacité, mais le lieutenant était un de ceux-là. En le regardant descendre de la voiture blindée, Christian répéta hâtivement son rapport et éprouva de nouveau cette sensation de culpabilité et de négligence qu'il avait ressentie en marchant à travers bois, vers le piège de la barricade.

– Oui, sergent ?

Le lieutenant avait une voix coupante et lasse, qui aurait pu appartenir à Bismarck, au temps où il fréquentait l'école militaire. Il ne regardait pas autour de lui ; les vieux bâtiments clos de Paris, qui l'entouraient, ne l'intéressaient pas ; au centre de la capitale française, le premier jour de son occupation par des troupes étrangères depuis 1871, son attitude n'était pas différente de celle qu'il aurait eue sur un champ de manœuvres, en dehors de Königsberg. « Quelle personnalité admirable, misérable, pensa Christian, quel homme précieux, dans une armée ! »

– À dix heures, dit Christian, nous avons pris contact avec l'ennemi sur la route de Meaux à Paris. L'ennemi, qui avait édifié une barricade en travers de la route, a ouvert le feu sur notre véhicule de tête. Nous l'avons attaqué avec neuf hommes. Nous avons tué deux ennemis et chassé les autres de leur position. Puis nous avons démoli la barricade.

Christian hésita, une fraction de seconde.

– Oui, sergent ? dit le lieutenant sans s'émouvoir.

– Nous avons perdu un homme, mon lieutenant, dit Christian, pensant : « Voilà où commencent mes déboires. » Le caporal Kraus a été tué.

– Le caporal Kraus, dit le lieutenant. À-t-il fait son devoir ?

– Oui, mon lieutenant.

Christian se remémora le gros garçon enthousiaste, qui avait crié : « Je l'ai eu ! je l'ai eu ! » parmi les arbres bruissants.

– Il a tué un des ennemis avec ses premières balles.

– Excellent, dit le lieutenant.

Un sourire glacé, fugitif, tordit une seconde son long nez anguleux.

– Excellent.

« Mais il est enchanté ! » nota Christian, stupéfait.

– Je suis sûr, dit le lieutenant, que le caporal Kraus sera décoré.

– Je pensais, mon lieutenant, dit Christian, écrire une lettre à ses parents.

– Non, dit le lieutenant. Ce n'est pas votre travail. C'est l'affaire du commandant de la compagnie. Le capitaine Mueller s'en chargera. Je lui communiquerai les faits. Ce genre de lettre est très délicat à écrire, et il est important qu'elles expriment les sentiments convenables. Le capitaine Mueller dira exactement ce qu'il faut dire.

« Il y a probablement, au collège militaire, pensa Christian, un cours de « Communications personnelles aux proches parents ». Une heure par semaine. »

– Sergeant, dit le lieutenant. Je suis satisfait de votre conduite et de celle des hommes placés sous votre commandement.

– Merci, mon lieutenant, dit Christian.

Il se sentait absurdement heureux.

Brandt s'approcha et salua. Le lieutenant lui rendit froidement son salut. Il n'aimait pas Brandt, qui n'avait jamais eu ni n'aurait jamais l'allure d'un soldat. Le lieutenant ne cachait pas son opinion des hommes qui faisaient la guerre avec une caméra au lieu d'un fusil. Mais les ordres du Quartier Général étaient d'apporter aux photographes toute l'assistance possible, et ils étaient trop impératifs pour pouvoir être transgressés.

– Mon lieutenant, dit Brandt, de sa douce voix de civil, j'ai reçu instructions de me présenter place de l'Opéra, aussitôt que possible, avec ma pellicule. Les films y sont centralisés et immédiatement envoyés par avion à Berlin. Peut-être pourrais-je avoir un véhicule pour m'y conduire ? Je reviendrais immédiatement.

– Je vous le ferai savoir dans quelques minutes, Brandt, dit le lieutenant.

Il pivota et traversa la place dans la direction de la voiture amphibie du capitaine Mueller, qui venait juste d'arriver.

– Il est fou de moi, ce lieutenant, dit Brandt.

– Vous aurez votre bagnole, dit Christian. Il est de très bonne humeur.

– Je suis fou de lui, moi aussi, murmura Brandt. Je suis fou de tous les lieutenants.

Il contempla, autour de lui, les teintes sombres des immeubles. Les casques et les uniformes gris et les larges silhouettes des soldats paraissaient étrangers et bizarrement déplacés devant les enseignes françaises et les cafés aux volets clos.

– La dernière fois que je suis venu ici, dit Brandt d'un ton nostalgique, c'était il y a moins d'un an. J'avais une veste bleue et un pantalon de flanelle. Tout le monde me prenait pour un Anglais et se montrait gentil avec moi. Il y a un petit restaurant épatant, là-bas, après le coin de la rue. C'était une belle nuit d'été. J'étais venu en taxi, et j'étais accompagné d'une belle fille aux cheveux noirs avec laquelle j'avais couché l'après-midi pour la première fois...

Rêveur, Brandt ferma les yeux et appuya sa tête contre le flanc blindé d'un camion affecté au transport des troupes.

– Elle était persuadée que la fonction du sexe féminin était de plaire aux hommes. Elle avait une voix qui vous faisait la désirer si vous l'entendiez parler à un pâté d'immeubles de distance et les seins les



plus remarquables de ce côté-ci du Danube. Nous avons bu du Champagne avant de dîner. Elle portait une robe bleu foncé. Très jeune et très chaste. Il était impossible, en la regardant, d'imaginer qu'on avait fait l'amour avec elle juste une heure auparavant. Nous nous tenions la main, par-dessus la table, et nous avons mangé une omelette inoubliable, arrosée d'une bouteille de chablis. Je n'avais jamais entendu parler du lieutenant Hardenburg, et je savais que, dans une heure et demie, je serais de nouveau couché avec elle, et je me serais fait sauter la cervelle tellement je me sentais heureux...

– Assez ! dit Christian. Vous êtes en train de me corrompre l'esprit.

– C'était au bon vieux temps, dit Brandt, les yeux toujours fermés. Quand je n'étais qu'un civil détestable. Au bon vieux temps, avant que je devienne une grande figure militaire.

– Ouvrez les yeux et tirez-vous de ce lit, dit Christian. Voilà le lieutenant.

Tous deux se mirent au garde-à-vous.

– C'est entendu, dit le lieutenant au photographe. Vous pouvez prendre la voiture.

– Merci, mon lieutenant ! dit Brandt.

– Je vais vous accompagner moi-même, poursuivit le lieutenant. Et je vais emmener Diestl et Himmler. Il est question que notre unité soit affectée dans le voisinage, et le capitaine a suggéré que nous jetions un coup d'œil sur la situation.

Il leur adressa ce qui, pour lui, était manifestement un sourire intime et chaleureux.

– D'ailleurs, nous avons bien gagné une petite promenade touristique. En route.

Il les conduisit vers l'une des voitures. Himmler était déjà installé au volant. Brandt et Christian montèrent à l'arrière. Le lieutenant s'assit sur le siège avant, raide, droit, guindé, brillant représentant de l'armée et de l'État allemands sur les boulevards de Paris.

Brandt esquisssa une petite grimace et haussa les épaules. Himmler conduisait avec audace et une parfaite maîtrise du volant. Il avait plusieurs fois passé ses vacances à Paris et parlait un français compréhensible, quoique sublimement détaché des règles de la grammaire. En passant, il désignait, comme un guide, les curiosités de la ville, les cafés qu'il avait fréquentés, un cabaret où il avait vu danser, complètement nue, une négresse américaine ; une rue dans laquelle, affirma-t-il, se trouvait le bordel le mieux équipé du monde entier. Himmler était le comédien-politicien de la compagnie, type commun à toutes les armées et favori de tous les officiers, ce qui lui

permettait de prendre des libertés pour lesquelles d'autres hommes eussent été impitoyablement punis. Le lieutenant demeurait immobile et raide, près de Himmler, mais ses yeux se repaissaient avidement du spectacle des rues parisiennes. Deux fois, même, il rit des plaisanteries de Himmler.

La place de l'Opéra était pleine de troupes. Il y avait tant de soldats sur la grandiose esplanade, devant les hauts piliers et les larges marches de pierre, que l'absence des femmes et des civils au cœur de la cité était à peine perceptible.

Brandt entra dans un bâtiment, l'air affairé, avec sa caméra et ses rouleaux de pellicule. Christian et le lieutenant descendirent et contemplèrent le dôme de l'Opéra.

– J'aurais dû déjà venir ici, dit doucement le lieutenant. Ce devait être merveilleux, en temps de paix.

– C'est exactement ce que je pensais, mon lieutenant, dit Christian en souriant.

Le rire du lieutenant était chaud, amical. Christian se demanda comment il se faisait qu'il ait toujours été intimidé par ce grand garçon plutôt simple.

Brandt jaillit du bâtiment dans lequel il était entré.

– Fini, dit-il. Je n'ai pas à revenir avant demain après-midi. Ils sont enchantés, là-dedans. Je leur ai dit quel genre de photos j'avais prises, et c'est tout juste s'ils ne m'ont pas fait colonel sur-le-champ.

– Je me demandais, dit le lieutenant – sa voix était hésitante, pour la première fois depuis 1935, – je me demandais s'il ne vous serait pas possible de me photographier en face de l'Opéra. Pour envoyer chez moi, à ma femme.

– Ce sera un plaisir pour moi, dit gravement Brandt.

– Himmler, Diestl, appela le lieutenant. Tous ensemble.

– Faites-vous photographier seul, mon lieutenant, dit Christian. Nous n'intéressons pas votre femme.

C'était la première fois depuis qu'ils avaient fait connaissance, un an auparavant, qu'il osait contredire le lieutenant.

– Oh, non !

Le lieutenant prit Christian par les épaules, et, l'espace d'un éclair, Christian se demanda s'il avait bu.

– Oh, non ! Je lui ai beaucoup parlé de vous, dans mes lettres. Elle en sera très heureuse.

Brandt prit longuement ses mesures, pour avoir autant d'Opéra que possible à l'arrière-plan. Himmler arborait un sourire de clown, d'un

côté du groupe, mais Christian et le lieutenant regardaient sérieusement l'objectif, comme s'ils avaient été en train de vivre un moment solennel et d'un grand intérêt historique.

Dès que Brandt eut fini, ils réintégrèrent leur voiture et repartirent vers la porte Saint-Denis. L'après-midi s'avancait, et les rues paraissaient chaudes et solitaires, étant donné, surtout, qu'entre les points de ralliement les boulevards étaient, sur de longues étendues, vacants de toute présence et de tout véhicule militaire. Pour la première fois depuis qu'ils étaient arrivés à Paris, Christian commença à se sentir mal à l'aise.

– Un grand jour, proclama le lieutenant, sur le siège avant. Un jour de durable importance. Nous nous souviendrons de ce jour, au cours des années à venir, et nous nous dirons : « Nous étions, ce jour-là, » à l'aube d'une ère nouvelle ! »

Christian devina que Brandt, près de lui, faisait une petite grimace amusée, mais, sans doute en raison des longues années qu'il avait passées en France, Brandt observait envers tout sentiment grandiose une attitude standard de cynique ironie.

– Mon père, dit le lieutenant, est allé jusqu'à la Marne en 1914. La Marne... Si près !... Et pourtant, il n'a jamais vu Paris. Nous avons traversé la Marne, aujourd'hui, en cinq minutes... Un jour d'histoire...

Il tourna brusquement la tête vers une rue perpendiculaire. Instinctivement, Christian regarda dans la même direction.

– Himmler, dit le lieutenant. N'est-ce pas cette rue ?

– Quelle rue, mon lieutenant ?

– La maison dont vous avez parlé tout à l'heure, célèbre dans le monde entier ?

« Quel esprit implacable », pensa Christian. Tout s'y grave irrévocablement. Positions fortifiées, cas justiciables du conseil de guerre, processus de décontamination d'un métal exposé au gaz, adresse d'un bordel français désigné en passant devant une rue étrangère, deux heures auparavant...

– Il me semble, dit prudemment le lieutenant, tandis que Himmler ralentissait imperceptiblement, il me semble que par un jour comme celui-ci, un jour de bataille et de fête... En bref, nous méritons une certaine détente. Le soldat qui ne prend pas les femmes ne prend pas les villes... Brandt, vous avez vécu à Paris. Avez-vous entendu parler de cet endroit ?

– Oui, mon lieutenant, dit Brandt. Il a une exquise réputation.

– Virez, sergent, dit le lieutenant.

– Oui, mon lieutenant.

Himmler sourit, obéit et se dirigea vers la rue qu'il avait indiquée.

– Je sais, dit gravement le lieutenant, que je puis compter sur vous pour garder la plus entière discrétion.

– Oui mon lieutenant, répondirent-ils tous ensemble.

– Il y a un temps pour la discipline, dit le lieutenant, et un temps pour la camaraderie. Est-ce ici, Himmler ?

– Oui, mon lieutenant, dit Himmler. Mais ç'a l'air fermé.

– Venez avec moi.

Le lieutenant sauta à terre et traversa le trottoir jusqu'à la lourde porte de chêne, ses talons claquant sur le pavé et ébranlant les échos de la petite rue comme si toute une compagnie eût été en train d'y défiler.

Tandis qu'il frappait à la porte, Brandt et Christian se regardèrent en souriant.

– Si ça continue, chuchota Brandt, il va nous vendre des cartes postales obscènes.

– Chut, dit Christian.

Au bout d'un instant, la porte s'ouvrit et, mi-poussant, mi-discutant, Himmler et le lieutenant parvinrent à en franchir le seuil. Elle se referma derrière eux, et Christian et Brandt restèrent seuls dans la rue déserte, pleine des ombres de la nuit tombante, qui commençaient à toucher le ciel au-dessus de leurs têtes. Il n'y avait aucun bruit, et toutes les fenêtres des maisons étaient closes.

– Je croyais, dit Brandt, que le lieutenant nous avait invités ?

– Patience, dit Christian. Il reconnaît le terrain.

– Avec les femmes, dit Brandt, je préfère préparer mon propre terrain.

– Le bon officier, répliqua gravement Christian, veille toujours à ce que ses troupes soient bien couchées avant de se coucher lui-même.

– Montez, gouailla Brandt, et tenez au lieutenant ce langage !

La porte de l'immeuble s'ouvrit, et Himmler leur fit signe de venir. Ils descendirent de la voiture et entrèrent. Une lampe de style mauresque projetait dans l'escalier et sur les tentures une lourde lumière pourpre.

– Madame mère m'a reconnu, dit Himmler en escaladant les marches devant eux. Un gros baiser et mon cher garçon, etc. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

– Le sergent Himmler, dit Brandt, bien connu dans les bordels de cinq nations. La contribution de l'Allemagne à la cause de la Fédération Européenne.

– En tout cas, s’esclaffa Himmler, je n’ai pas perdu mon temps à Paris. Par ici... Au bar. Ces dames ne sont pas encore prêtes. Il faut que nous commençons par boire un ou deux verres. Ce sont les horreurs de la guerre.

Ils poussèrent une porte et retrouvèrent le lieutenant. Il avait ôté son casque et ses gants et, assis sur un tabouret, les jambes croisées, il développait délicatement le bouchon d’une bouteille de Champagne. Le bar était une petite pièce aux parois de stuc, avec des fenêtres en forme de croissant et des rideaux ornés de longues embrasses. Derrière le comptoir trônait une grosse dame assortie à la pièce, tout en boucles, en châle à franges et aux paupières lourdement maquillées. Elle noyait le lieutenant sous un flot de paroles françaises, qu’il approuvait gravement, sans en comprendre un traître mot.

– Amis, dit Himmler en prenant Christian et Brandt par les épaules. Braves soldaten.

La femme sortit de derrière son comptoir et vint leur serrer la main et dit qu’ils étaient les bienvenus et qu’ils devaient l’excuser pour le retard, mais ils devaient bien comprendre qu’elles venaient de vivre une journée bouleversante, et les jeunes filles n’allaient pas tarder à arriver, bientôt, très bientôt, et, s’ils voulaient bien s’asseoir et boire un verre de vin, et n’était-ce pas démocratique de voir les hommes boire et prendre leur plaisir avec les officiers, et ce n’était pas dans l’armée française qu’on verrait de telles choses, et c’était sans doute pour cela qu’ils avaient perdu la guerre.

Ces dames n’étaient pas encore arrivées, à la fin de la troisième bouteille, mais ça n’avait plus tellement d’importance.

– Les Français, disait le lieutenant, assis, raide et correct, les yeux opaques et vert foncé, à présent. Les Français, je les méprise. Ils ne sont pas prêts à mourir. C’est pourquoi nous sommes ici en train de boire leur vin et de prendre leurs femmes ; parce qu’ils ne veulent pas mourir. C’est comique...

Il agita son verre, d’une main mal assurée, mais pleine d’amertume.

– Cette campagne. Une campagne comique, ridicule. Depuis l’âge de dix-huit ans, j’ai étudié la guerre. L’art de la guerre. Sur le bout du doigt. Ravitaillement. Liaison. Moral des troupes. Sélection de points camouflés pour l’établissement des postes de commandement. Théorie de l’attaque des armes automatiques. La valeur de l’effet de surprise. Je pourrais conduire une armée !

Il rit amèrement.

– Cinq années de ma vie. Puis, vient le moment, le grand moment. L’armée monte en ligne. Et qu’est-ce qui m’arrive ?

Il regarda la tenancière, qui ne comprenait pas un mot d’allemand,

mais marquait son accord d'énergiques hochements de tête.

– Je n'entends pas tirer un seul coup de feu. Je m'assois dans une voiture et je parcours sept cents kilomètres, et je vais au bordel. La misérable armée française m'a transformé en touriste ! En touriste ! Plus de guerre. Cinq années gâchées. Pas de carrière. Je serai lieutenant jusqu'à cinquante ans. Je ne connais personne à Berlin, pas de relations, pas d'amis influents, pas de promotion. Cinq années gâchées. Mon père a fait mieux : il n'est allé que jusqu'à la Marne, mais il s'est battu pendant quatre ans, et il a été nommé major à vingt-six ans, et il a eu son propre bataillon sur la Somme, après que tous les autres officiers aient été tués les deux premiers jours. Himmler !

– Oui, mon lieutenant, dit Himmler.

Il n'était pas ivre, et il écoutait le lieutenant avec une expression secrètement amusée.

– Himmler ! Sergent Himmler ! Où sont les femmes ? Je veux une Française.

– Madame mère dit que ces dames vont arriver dans dix minutes.

– Je les méprise, dit le lieutenant en dégustant son Champagne, dont il renversa quelques gouttes sur son menton. Je méprise complètement les Français.

Deux jeunes femmes pénétrèrent dans la pièce. L'une était une grande blonde un peu forte, avec un large sourire franc. L'autre était petite, et mince, et brune, avec un visage morose, presque arabe, mis en valeur par son lourd maquillage et son éclatant rouge à lèvres.

– Les voici, dit la tenancière d'une voix caressante. Les voici, les petits choux.

Elle tapota les charmes de la blonde, d'un air approbateur, avec des mines de maquignon.

– Voilà Jeannette. La vraie Parisienne, hein ?

Je lui prédis une grande vogue pendant le séjour à Paris de l'armée allemande.

– Je vais prendre celle-ci.

Le lieutenant se leva, très droit, et désigna la fille qui ressemblait vaguement à une Arabe. Elle lui adressa un sourire professionnel, s'approcha de lui et lui prit le bras.

Himmler la regardait avec intérêt, mais il céda immédiatement au privilège de la supériorité hiérarchique et mit son bras autour de la grande blonde.

– Chérie, dit-il, qu'est-ce que tu dirais d'un beau soldat allemand en bonne santé ?

– Où y a-t-il une chambre disponible ? dit le lieutenant. Brandt, traduisez.

Brandt s'exécuta ; la petite brune sourit et, très poliment, entraîna le lieutenant.

– Et maintenant, dit Himmler, serrant contre lui la grande blonde. Et maintenant, c'est à mon tour. Si vous n'êtes pas trop pressés...

– Pas le moins du monde, dit Christian. Faites donc.

Himmler ricana et s'éloigna avec la blonde, lui sussurant, dans son français féroce :

– Chérie, ta robe me plaise...

La tenancière s'excusa et les quitta, après avoir apporté une autre bouteille de Champagne. Christian et Brandt restèrent seuls dans le bar mauresque aux lampes orangées, regardant silencieusement la bouteille gelée dans le seau de glace.

Ils burent sans échanger une parole. Christian déboucha la bouteille non encore ouverte, sursautant, malgré lui, lorsque le bouchon explosa. Le Champagne courut sur sa main, écumant et glacé.

– Étiez-vous déjà entré dans une maison de ce genre ? demanda finalement Brandt.

– Non.

– La guerre, dit Brandt, opère de grands changements dans la façon de vivre d'un homme.

– Oui, approuva Christian.

– Vous avez envie d'une femme ? demanda Brandt.

– Pas particulièrement.

– Si vous aviez envie d'une femme et que le lieutenant Hardenburg désire la même femme, que feriez-vous ?

Christian but gravement une petite gorgée de Champagne.

– C'est une question, dit-il, à laquelle je ne répondrai pas.

– Moi non plus, acquiesça Brandt.

Il joua distraitement avec le pied de son verre.

– Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il au bout d'un moment.

– Je ne sais pas, avoua Christian. Bizarre. Un peu bizarre.

– Je me sens triste, dit Brandt. Très triste. Que disait donc le lieutenant ?

– Nous sommes aujourd'hui à l'aube d'une ère nouvelle.

– Je me sens triste à l'aube d'une ère nouvelle.

Brandt se versa un peu de Champagne.

– Saviez-vous qu'il y a une dizaine de mois je suis presque devenu un citoyen français ?

– Non, dit Christian.

– J'ai vécu dix ans en France, irrégulièrement. Je vous emmènerai un jour sur la côte de Normandie où je prenais mes vacances. Je peignais toute la journée, trente, quarante toiles chaque été. Je commençais à être un peu connu en France. Nous irons visiter la galerie qui exposait mes toiles. Peut-être en auront-ils encore quelques-unes, et vous pourrez les regarder.

– J'en serai très, heureux, dit poliment Christian.

– Je ne pouvais exposer mes peintures en Allemagne. Elles étaient abstraites. Art non objectif, qu'ils appelaient ça. Décadent, disaient les Nazis.

Brandt haussa les épaules.

– Je suppose que je suis un peu décadent. Pas aussi décadent que le lieutenant, mais suffisamment. Et vous ?

– Je suis un skieur décadent, affirma Christian.

– Chaque branche, énonça Brandt, selon sa propre décadence...

La porte s'ouvrit, et la petite brune entra. Elle portait un peignoir rose, garni de plumes. Elle riait un peu, toute seule.

– Où est la patronne ? demanda-t-elle.

– Quelque part dans la maison, répondit Brandt. Puis-je vous être utile ?

– C'est à cause de votre lieutenant, dit la fille. Il veut quelque chose, mais je ne suis pas certaine de ce que c'est. Je crois qu'il veut être fouetté, mais j'ai peur de commencer avant d'en être sûre.

– Allez-y, dit Brandt. C'est exactement ce qu'il veut. C'est un vieux copain à moi.

– Vous en êtes sûr ?

Elle les regardait alternativement, d'un air dubitatif.

– Absolument, dit Brandt.

– Bon.

La fille haussa les épaules.

– Je vais essayer.

Parvenue à la porte, elle se retourna.

– C'est un peu bizarre, dit-elle avec un soupçon d'ironie. Le soldat victorieux... le jour de la victoire... Un goût curieux, n'est-ce pas ?

– Nous sommes un peuple curieux, dit Brandt. Vous ne tarderez pas



à vous en apercevoir. Faites votre boulot.

Elle le regarda, furieuse, puis sourit et disparut.

– Vous avez compris ? demanda Brandt à Christian.

– Suffisamment.

– Buvons un verre.

Brandt saisit la bouteille.

– J’ai répondu à l’appel de la patrie.

– Comment ?

Christian le regarda, perplexe.

– La guerre allait commencer, et je peignais des paysages abstraits de la côte française, et j’attendais d’être naturalisé Français.

Brandt ferma les yeux à demi, revoyant à travers son vin les jours troubles et incertains d’août 1939.

– Les Français sont le peuple le plus admirable de la terre. Ils mangent bien ; ils sont indépendants ; on peut y peindre n’importe quelle sorte de peinture et personne ne vous ennue ; ils ont derrière eux un passé militaire glorieux et ils savent qu’ils ne feront jamais plus rien de pareil. Ils sont raisonnables et avaricieux : un bon climat pour le développement de l’art. Et cependant, à la dernière minute, je suis devenu le caporal Brandt, dont les tableaux ne peuvent pas être exposés dans les galeries d’art allemandes. La voix du sang ou de je ne sais quoi. Et nous voilà à Paris, où les putains nous souhaitent la bienvenue. Je vais vous dire une bonne chose, Christian. Nous perdrons, en fin de compte. C’est trop immoral... les barbares de l’Elbe mangeant leurs saucisses sur les Champs-Élysées.

– Brandt, dit Christian, Brandt...

– L’aube d’une ère nouvelle, continua Brandt. La flagellation pour la Wehrmacht. Demain, j’irai manger une saucisse à l’Étoile.

La porte se rouvrit et Himmler apparut. Il avait ôté sa veste ; le col de sa chemise baillait, il souriait et portait sur son bras la robe verte dont la grande blonde avait été vêtue tout à l’heure.

– Au suivant, dit-il. La dame attend.

– Désirez-vous marcher sur les traces amoureuses du sergent Himmler ? demanda Brandt.

– Non, dit Christian.

– Vous n’êtes pas en cause, sergent, dit Brandt, mais nous préférons boire.

Himmler les regarda, l’air morose, sa bonne humeur habituelle un instant estompée.

– J’ai fait vite, plaïda-t-il. Je ne voulais pas faire attendre les copains.

– C’est gentil, dit Brandt. Très gentil de votre part. En la circonstance...

– Elle se défend, dit Himmler. Vous êtes sûrs que vous n’en voulez pas ?

– Tout à fait, répondit Christian.

– Très bien, dit Himmler. Je remonte pour le deuxième acte.

– Qu’avez-vous fait ? demanda Brandt. Vous lui avez arraché sa robe ?

Himmler sourit.

– Je la lui ai achetée, dit-il. Neuf cents francs. Elle en voulait quinze cents. Je vais l’envoyer à ma femme. Elles ont à peu près la même taille. Touchez ça...

Il la poussa devant Christian.

– De la vraie soie.

Christian palpa gravement l’étoffe.

– De la vraie soie, approuva-t-il.

– Pas de regrets ?

Himmler était à la porte et les regardait par-dessus son épaule.

– Merci quand même, dit Brandt.

– Très bien, dit Himmler. Tant pis pour vous.

– Himmler, appela Christian, nous partons. Attendez le lieutenant et reconduisez-le. Nous allons rentrer à pied.

– Vous ne croyez pas que vous feriez mieux d’attendre les ordres ? demanda Himmler.

– Je ne pense pas qu’on puisse appeler ça une situation tactique, remarqua Christian. Nous allons marcher un peu.

Himmler haussa les épaules.

– Vous allez vous faire tirer dans le dos, si vous marchez seuls dans les rues.

– Pas ce soir, dit Brandt. Plus tard, oui, mais pas ce soir.

Il se leva, et Christian l’imita. Ils sortirent.

Dehors, il faisait nuit. Le black-out était complet. On n’apercevait aucune lumière. La lune divisait les rues en puzzles géométriques d’ombre et de lumière. L’atmosphère était douce et calme ; un air silencieux planait sur la ville, interrompu occasionnellement par le fracas des chenilles de quelque véhicule. Le bruit naissait, brusque et

brutal, et retombait dans le néant, parmi les sombres édifices.

Brandt vacillait légèrement, mais il savait où il allait et marchait avec une certitude rassurante dans la direction de la Porte Saint-Denis.

Ils ne parlaient pas. Ils marchaient côte à côte ; parfois leurs épaules se touchaient, et leurs souliers ferrés martelaient les trottoirs. Une fenêtre claqua, quelque part dans l'obscurité, et Christian crut entendre un enfant pleurer, dans le lointain. Ils s'engagèrent sur le large boulevard désert, rasant les volets fermés, les chaises et les tables empilées dans des terrasses closes. Loin, sur le boulevard, ils apercevaient des lumières, preuve que l'armée se sentait en sécurité, à l'abri de toute attaque, ce soir, au cœur de la France. À travers la légère brume du Champagne, les lumières paraissaient chaudes et pleines de camaraderie, et Christian sourit rêveusement en marchant vers elles d'un pas régulier, à côté de Brandt.

Paris, luisant sous la jeune lune, était frêle et gracieux, à travers le brouillard de l'alcool. Il l'aimait. Il aimait le trottoir usé. Il aimait les rues étroites qui portaient du boulevard comme des portes ouvertes sur d'autres siècles. Il aimait les églises perdues parmi les bars, et les épicerie, et les bordels. Il aimait les chaises de rotin négligemment retournées sur les tables, dans les ombres des terrasses mortes. Il aimait les gens qui devaient les guetter, derrière leurs stores baissés. Il aimait le fleuve non encore aperçu qui arrosait et dominait la cité, et il aimait les restaurants dans lesquels il n'avait pas encore mangé et les filles qu'il n'avait pas encore aperçues, mais qui sortiraient demain, dans le soleil du matin, quand la peur de la nuit serait dissipée, et qui parcourraient ces rues avec leurs hauts talons et leurs vêtements impudents et inimitables. Il aimait la légende de la cité et le fait qu'elle comptait parmi les rares endroits, disséminés à la surface de la terre, qui tenait les promesses de la légende qu'elle avait établie dans le cœur des hommes. Il aimait le fait qu'il avait dû combattre et tuer sur la route de la cité, et il aimait le petit Français minable qu'il avait tué, et il aimait le caporal Kraus, étendu mort à côté de lui, loin des fermes de Silésie, avec des taches de cerises sur les lèvres. Il aimait le fait qu'il ait été éprouvé, sur la route et dans la forêt, et que la mort ait sifflé à ses oreilles, et il aimait la guerre, parce que c'était la seule circonstance où un homme puisse être éprouvé, et il aimait que la guerre finisse bientôt, car il ne voulait pas mourir. Il aimait les jours à venir, parce qu'ils seraient paisibles et riches, et que les idées pour lesquelles il avait risqué sa vie deviendraient des lois permanentes, et que c'était le début d'une nouvelle époque d'ordre et de prospérité. Il aimait Brandt, qui marchait presque droit contre son épaule, parce que Brandt avait gémi de terreur sur la route et qu'il avait maîtrisé sa terreur et combattu à son côté, tenant son coude tremblant pour

l'affermir et pouvoir tirer à travers le feuillage printanier sur l'homme qui aurait tué Christian s'il l'avait pu. Et il aimait l'heure calme et sombre et saturée de clair de lune où ils marchaient tous les deux sur le trottoir plaisant et vide, l'heure où ils possédaient la ville ; où il savait, enfin, que sa vie n'avait pas été gâchée, qu'il n'avait pas été conçu et mis au monde uniquement pour enseigner un jeu à des enfants et à des villégiaturistes. Il était utile et il avait été utilisé, et un homme ne pouvait pas demander beaucoup plus dans sa vie.

– Regardez, dit Brandt.

Il s'arrêta et tendit l'index.

Christian l'imita et regarda ce que désignait Brandt. C'était un mur de pierre, nettement découpé dans le clair de lune, et qui portait, marqué à la craie, en hauts chiffres minces et blancs, un nombre : 1918. Christian écarquilla les yeux et secoua la tête. Il savait que ce nombre signifiait quelque chose, mais, inconcevablement, il avait oublié quoi.

– 1918, dit Brandt. Ils savent. Les Français savent.

Christian regarda le mur. Il se sentait triste et soudain fatigué, parce qu'il s'était levé à quatre heures, le matin, et que la journée avait été épuisante. Il s'approcha lourdement du mur et leva le bras. Avec sa manche, lentement, méthodiquement, il se mit : à effacer les quatre grands chiffres blancs.

LA radio dominait tout. Le soleil avait beau briller, au-dehors, les collines de Pennsylvanie s'étaler fraîches et vertes dans l'air de juin, et ils avaient beau répéter toujours les mêmes choses, Michael finissait toujours par se retrouver cloîtré, assis devant son poste, dans le salon gaieusement tapissé, avec son rustique mobilier colonial. Il y avait des journaux tout autour de sa chaise. De temps à autre, Laura entrait, poussait un soupir de martyre en se penchant et ramassant ostensiblement les journaux et les arrangeant près de lui, en une seule pile, bien propre et bien nette. Mais Michael remarquait à peine ses entrées. Penché au-dessus de la radio, il en manipulait les boutons, écoutait les voix, douces et persuasives et théâtrales, qui répétaient, inlassablement : « Life Buoy, contre les odeurs de transpiration », et « deux cuillerées à jeun dans un verre d'eau », et « Le bruit court que Paris ne sera pas défendu. Le Haut Commandement allemand garde le silence sur la position de ses éléments avancés en contact avec la résistance française défaillante. »

– Nous avons promis à Tony – Laura était debout près de la porte et parlait d'un ton patient et résigné – que nous jouerions au badminton cet après-midi.

Michael ne broncha pas, l'oreille collée à l'ébénisterie de son poste de radio.

– Michael, cria Laura.

– Oui ?

Il ne se retourna même pas.

– Badminton, dit Laura. Tony.

– Et alors ? demanda Michael, le front ridé par l'effort d'écouter à la fois Laura et le speaker.

– Le filet n'est pas posé.

– Je le poserai plus tard.

– Dans combien de temps ?

– Pour l'amour de Dieu, Laura, cria Michael, j'ai dit que je le ferais plus tard !

– Je commence à en avoir assez, dit froidement Laura, les larmes aux yeux, de te voir tout remettre à plus tard.

– Vas-tu te taire ?

– Cesse de crier comme ça !

Les larmes se mirent à couler sur ses joues, et Michael regretta de lui avoir fait de la peine. Pendant ces vacances à la campagne, ils avaient espéré, sans se le dire, recapturer la vieille amitié et la vieille affection qu'ils avaient perdues au cours des années désordonnées qui avaient suivi leur mariage. Le contrat de Laura avait expiré, à Hollywood, et ils n'avaient pas renouvelé son option, et, inexplicablement, il lui avait été impossible de trouver un autre contrat. Elle avait très bien pris la chose, gaiement et sans se plaindre, mais Michael savait à quelle profondeur elle avait été blessée, et il avait décidé d'être très tendre avec elle au cours de leur séjour d'un mois à la campagne, dans la villa qu'un ami leur avait prêtée. Ils n'étaient arrivés que depuis une semaine, mais quelle semaine ! Le jour, Michael avait écouté la radio, et la nuit, il avait souffert d'insomnies. Il avait arpenté les planchers du rez-de-chaussée, lisant, errant au hasard, les yeux rouges, le visage las, négligeant de se raser, négligeant d'aider Laura à tenir propre la jolie petite maison.

– Pardonne-moi, chérie, dit-il.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa. Elle lui sourit, à travers ses larmes.

– Je ne veux pas avoir l'air d'une peste, dit Laura, mais il y a des choses qui doivent être faites, tu sais.

– Bien sûr, admit Michael.

Laura rit.

– Te voilà qui fais preuve de noblesse. Je t'adore quand tu fais preuve de noblesse.

Michael rit aussi, bien qu'il ne pût s'empêcher de se sentir agacé.

– Maintenant, dit Laura sous son menton, il te faut payer ta gentillesse.

– De quoi s'agit-il ? demanda Michael.

– Ne prends pas un ton résigné, dit Laura. Je te déteste quand tu prends un ton résigné.

Michael se contrôla et écouta sa propre voix répondre d'un ton poli, agréable :

– Que veux-tu que je fasse ?

– D'abord, dit Laura, ferme cette satanée radio.

Michael ouvrit la bouche pour protester, mais se ravisa. Le speaker disait :

– La situation est toujours confuse, mais il semble que les Britanniques soient parvenus à évacuer la plus grande partie de leur

armée, et on s'attend prochainement au développement de la contre-offensive de Weygand...

– Michael chéri, dit Laura.

Michael ferma la radio.

– Voilà, dit-il. Tout pour te faire plaisir.

– Merci, dit Laura.

Ses yeux étaient secs, et brillants, et souriants.

– Maintenant, autre chose.

– Quoi donc ?

– Rase-toi.

Michael soupira et passa sa main sur son menton hérissé.

– J'en ai vraiment besoin ? demanda-t-il.

– Tu as l'air de sortir d'un asile de nuit.

– À ce point-là ?

– Tu te sentiras mieux ensuite, insista Laura, eu ramassant les journaux épars sur le plancher.

– Bien sûr, dit Michael.

Presque automatiquement, il se dirigea obliquement vers la radio et mit la main sur le bouton du condensateur.

– Une heure, supplia Laura, plaçant sa main en travers du cadran, une heure seulement. Ça me rend folle. Ils répètent toujours la même chose !

– Laura chérie, dit Michael, c'est la semaine la plus importante de nos vies.

– Ce n'est pas une raison, dit-elle avec une prompte logique, pour nous rendre complètement fous. Ça n'aidra pas les Français, n'est-ce pas ? Et, quand tu redescendras, chéri, installe donc le filet de badminton.

Michael haussa les épaules.

– O. K, dit-il.

Laura l'embrassa légèrement sur la joue et lui passa la main dans les cheveux. Il monta.

Pendant qu'il se rasait, il entendit arriver quelques-uns des invités. Les voix s'élevaient du jardin, perdues, de temps à autre, dans le bruit de l'eau courante. C'étaient des voix de femmes, et, à cette distance, elles paraissaient musicales et douces. Laura avait invité deux des institutrices d'une école voisine, où elle était allée à l'âge de quatorze ans. Toutes deux étaient Françaises, et toutes deux avaient été bonnes

pour elle. Écoutant à demi leurs voix, Michael ne put s'empêcher de constater à quel point les Françaises étaient plus agréables à entendre parler que la plupart des Américaines qu'il connaissait. Il y avait dans le ton de leurs voix et la ponctuation de leurs paroles quelque chose de modeste et d'artistique qui était beaucoup plus plaisant à l'oreille que la sonorité assurée du parler des Américaines. « Voilà, pensa-t-il en souriant, une remarque que je n'oserais jamais faire en public. »

Il se coupa, s'énerva et grogna en voyant la petite source rouge, persistante, sous son menton.

Du grand arbre qui s'élevait à l'autre extrémité du jardin parvenait le croassement des corbeaux. Toute une colonie s'était établie dans ses branches, et, de temps en temps, ils partaient en expédition, noyant dans leurs clameurs tous les autres bruits de la campagne avoisinante.

Il descendit et se glissa dans le salon et alluma doucement la radio. Elle chauffa rapidement, mais, pour une fois, il n'y trouva que de la musique. « *Moi, je n'ai jamais rien eu...* », chantait une voix de femme. Il tourna l'aiguille. Une clique militaire jouait, à un autre poste, l'ouverture de *Tannhäuser*. C'était un petit poste sans grande puissance, avec lequel il n'était pas possible de capter plus de deux ou trois émissions. Michael ferma la radio et sortit dans le jardin pour aller à la rencontre des invités.

Johnson était arrivé, en chemise de tennis jaune, avec des raies brunes horizontales. Il avait amené avec lui une grande et jolie jeune fille, au visage sérieux et intelligent. Machinalement, Michael leur serra la main, en se demandant où était passée M<sup>me</sup> Johnson, en ce bel après-midi d'été.

– M<sup>lle</sup> Margaret Freemantle...

Laura faisait les présentations. M<sup>lle</sup> Freemantle sourit doucement, et Michael se surprit à penser, avec amertume : « Où diable Johnson est-il allé dénicher une fille aussi jolie ? »

Michael serra les mains des deux Françaises. C'étaient deux sœurs, frères, élégamment vêtues de noir, dans un style qui donnait l'impression d'avoir été à la mode plusieurs années auparavant, bien qu'il soit impossible de se souvenir du temps exact de son règne. Toutes deux avaient dépassé la cinquantaine. Elles avaient des coiffures relevées, laquées, impeccables, le teint pâle, et des jambes étonnantes, minces et joliment conformées. Elles avaient des manières parfaites, délicates, et leurs longues années au service de l'enseignement des jeunes filles leur avaient donné un air de patience lointaine, infinie. Elles donnaient toujours à Michael l'impression d'exquises visiteuses du XIX<sup>e</sup> siècle, courtoises, impartiales, mais secrètement désapprobatrices du temps et du pays dans lesquels elles



se trouvaient. Aujourd'hui, malgré les preuves d'une préparation disciplinée pour leur visite de l'après-midi, malgré une habile application de rose à joues et de rimmels, leurs visages avaient une expression tirée, hagarde, et leur attention chancelait à chaque instant, même au beau milieu d'une conversation, Michael les observa à la dérobée, réalisant, soudain, ce que cela devait être, aujourd'hui, qu'être Français, avec les Allemands près de Paris, et la cité silencieuse guettant l'approche grondante des canons, et les speakers interrompant les morceaux de jazz et les recettes de cuisine pour communiquer les derniers bulletins d'Europe, et la méticuleuse prononciation américaine des noms si familiers : Reims, Soissons, la Marne, Compiègne...

« Si seulement j'étais plus délicat, pensa Michael, si j'avais plus de sensibilité, si je n'étais pas un stupide lourdaud, je les tirerais à l'écart et je leur dirais les mots qui les consoleraient à coup sûr. » Mais il savait que, s'il le tentait, il le ferait maladroitement et dirait ce qu'il ne fallait pas dire et embarrasserait tout le monde et l'atmosphère serait encore plus pénible et tendue. Ils vous enseignaient tout, sauf le tact, l'humanité, les mots qui guérissent.

– Ce n'est pas agréable à dire, pérorait la voix cultivée, intelligente, raisonnable de Johnson. Mais je suis persuadé que tout cela n'est rien de plus qu'une gigantesque supercherie.

– Quoi ? demanda stupidement Michael.

Johnson était assis gracieusement dans l'herbe, les genoux haut relevés, souriant à M<sup>lle</sup> Freemantle, cherchant visiblement à l'impressionner. Il avait l'air d'y réussir, et Michael se sentit incompréhensiblement agacé.

– C'est une conspiration, disait Johnson. Vous n'allez tout de même pas prétendre que les deux plus grandes armées du monde ont pu s'écrouler ainsi, d'un seul coup. Il a fallu que ce soit arrangé !

– Voulez-vous dire, demanda Michael, qu'ils vont délibérément remettre Paris aux Allemands ?

– Bien sûr ! dit Johnson.

– Avez-vous entendu quelque chose de récent, demanda doucement la cadette des deux Françaises. Au sujet de Paris ?

– Non, dit Michael aussi gentiment que possible. Pas encore de nouvelles.

Les deux demoiselles Boullard approuvèrent et lui sourirent, comme s'il venait de leur offrir des fleurs.

– Il tombera, dit Johnson. Je vous en donne ma parole.

« Pourquoi diable, se demanda Michael, furieux, avons-nous invité

ce sale type ? »

– Le sort en est jeté, dit Johnson. Tout ceci n'est que camouflage à l'usage des peuples français et anglais. Dans deux mois, les Allemands entreront à Londres, et, un mois plus tard, – conclut-il d'un ton triomphant – ils attaqueront tous ensemble l'Union soviétique.

– Je crois que vous avez tort, s'obstina Michael. Je ne pense pas que ça se passe de cette manière.

– Et comment ça se passera-t-il ? s'informa Johnson.

– Je n'en sais rien.

Michael était irrité de paraître idiot aux yeux de M<sup>lle</sup> Freemantle, mais il persista néanmoins.

– Je ne sais pas, d'une façon ou d'une autre.

– Une foi mystique, commenta ironiquement Johnson. Papa se chargera de tout. Croquemitaine n'entrera pas dans la nursery.

– Je vous en prie, dit Laura, parlez d'autre chose. Si nous jouions au badminton ? Vous jouez au badminton, mademoiselle Freemantle ?

– Oui, répondit M<sup>lle</sup> Freemantle.

« Sa voix, pensa automatiquement Michael, est basse et gutturale. »

– Quand les peuples vont-ils s'éveiller ? demanda Johnson. Quand vont-ils se décider à regarder les faits en face ? Tout fait partie d'un seul programme. L'Éthiopie, la Chine, l'Espagne, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Pologne...

« Ces noms, pensa Michael, tous ces noms gris ! « Ils avaient été tant de fois répétés qu'ils étaient presque vidés de toute signification émotionnelle.

– La classe régnante du monde, dit Johnson, évoquant, dans l'esprit de Michael, tous les pamphlets qu'il avait lus, est en train de consolider son pouvoir, et c'est sa manière de réaliser ses ambitions. Quelques coups de canons pour tromper le public, quelques discours patriotiques par quelques vieux généraux, et l'exécution du contrat signé, scellé, irrévocable.

« Sans doute a-t-il raison, pensa Michael avec lassitude, tout ce qu'il dit est sans doute plus ou moins vrai, mais ce sont des choses qu'un homme ne peut se permettre de croire, à moins qu'il ne soit décidé à se jeter à la mer. Il faut, pour pouvoir continuer à vivre, garder au fond de soi un certain minimum de crédulité. » Et ce n'était pas l'affaire de Johnson de venir dire ces choses, de sa voix nette, passionnée, cultivée, une de ces voix qu'on entend toujours au théâtre, lors des premières, et dans les grands restaurants, et dans les réceptions mondaines. Michael se demanda où était Parrish, cet Irlandais alcoolique qu'il avait rencontré la veille du premier de l'an.

Sans doute dirait-il la plupart des choses que disait Johnson. Après tout, c'était plus ou moins la doctrine du Parti, mais on l'accepterait plus facilement de la part d'un homme tel que Parrish. Il était probablement mort depuis longtemps, enterré quelque part sur les rives de l'Èbre... « Quoi qu'il arrive, pensa malicieusement Michael, en contemplant le pantalon de toile chocolat et la chemise jaune de Johnson, quoi qu'il arrive, tu n'es pas sûr d'être enterré nulle part, j'en réponds... »

– Je vous en prie, dit Laura. Je meurs d'envie de jouer au badminton. Chéri...

Elle toucha le bras de Michael.

– Chéri, les poteaux et le filet sont derrière la maison.

Michael soupira et se releva lourdement. Et pourtant Laura avait sans doute raison : cela vaudrait mieux que continuer à discuter dans le vide.

– Je vais vous aider, dit M<sup>lle</sup> Freemantle en se levant et suivant Michael.

– Johnson...

Michael ne put résister, avant de partir, à la tentation de frapper un dernier coup.

– Johnson, ne vous est-il jamais venu à l'idée que vous puissiez avoir tort ?

– Évidemment, dit Johnson avec dignité. Mais je n'ai pas tort, cette fois.

– Quelque part, dit Michael, il doit tout de même rester un peu d'espoir.

Johnson éclata de rire.

– Où vous réapprovisionnez-vous en espoir, ces temps-ci, demanda-t-il. En avez-vous un peu à revendre ?

– Oui, dit Michael.

– Qu'espérez-vous donc ?

– J'espère, dit Michael, que l'Amérique va entrer dans le conflit, et que...

Il vit les deux Françaises lever les yeux vers lui, sérieusement, anxieusement.

– Les raquettes, intervint nerveusement Laura, sont dans la grande caisse verte, Michael...

– Vous voulez que des Américains se fassent tuer pour cette escroquerie ? gouailla Johnson. Est-ce ce que vous voulez dire ?

– Si nécessaire, admit Michael.

– Un métier que vous n’aviez pas encore fait, dit Johnson : prêcheur de guerre.

– C’est la première fois que j’y pense, dit froidement Michael, debout devant Johnson assis. À cette minute.

– Je comprends, s’exclama Johnson. Lecteur du *New York Times*, évidemment. Avidé de sauver la civilisation telle que nous la connaissons, n’est-ce pas ?

– Tout juste, acquiesça Michael. Je suis avide de sauver la civilisation telle que je la connais, et tout le reste.

– Cessez de vous chamailler, dit Laura, ne soyez pas ridicules.

– Si vous êtes aussi pressé, dit Johnson, pourquoi ne vous engagez-vous pas dans l’armée britannique ? Pourquoi... attendre que l’Amérique entre dans le conflit ?

– C’est peut-être ce que je vais faire, répliqua Michael. C’est peut-être ce que je vais faire.

– Oh, non !

Michael se retourna, surpris. M<sup>lle</sup> Freemantle se tenait près de lui, la main sur la bouche, comme si ces mots lui avaient échappé.

– Vous disiez ? demanda Michael.

– Je... je n’aurais pas dû, bégaya la jeune fille. Je ne voulais pas intervenir, mais...

Elle parlait très sérieusement.

– Vous ne devriez pas dire que nous devrions nous battre. « Un membre féminin du Parti, songea Michael ; c’est pourquoi elle était avec Johnson. On n’aurait jamais cru ça d’elle : elle est si jolie ! »

– Je suppose, dit Michael, que si la Russie entrait dans le conflit, vous changeriez immédiatement d’avis.

– Oh, non ! dit M<sup>lle</sup> Freemantle. Ça ne changerait absolument rien.

« Raté, une fois de plus, pensa Michael ; je m’abstiendrai, à l’avenir, de faire ce genre de jugements éclairés. »

– Ça ne donne jamais rien de bon, continua la jeune fille, d’une voix hésitante. Et tous les jeunes gens partent et se font tuer. Tous mes amis, mes cousins... Je suis peut-être égoïste, mais... Je n’aime pas entendre parler les gens comme vous le faites. Je suis allée en Europe, et c’était ainsi qu’ils parlaient. Maintenant, la plupart des garçons que j’y ai connus, avec lesquels j’ai dansé et fait du ski... Ils sont probablement morts. Et pourquoi ? Ils parlaient et parlaient, jusqu’à ce qu’ils en soient arrivés, finalement, à un point où la seule chose qu’ils puissent encore faire fût de s’entre-tuer. Pardonnez-moi, conclut-

elle sérieusement, je n'avais pas l'intention de me faire remarquer. Ce n'est sans doute qu'une sotte manière féminine de voir le monde, mais...

– Mesdemoiselles Boullard...

Michael se tourna vers les deux Françaises.

– En tant que femmes, quelle est votre position... ?

– Notre position...

Ce fut la plus jeune qui répondit, d'une voix polie, inexpressive.

– J'ai bien peur que nous ne puissions pas nous permettre le luxe de choisir notre position.

– Michael, dit Laura. Pour l'amour de Dieu, va chercher les poteaux.

– Tout de suite.

Michael se prépara à lui obéir.

– Et vous, Roy, dit Laura à Johnson, fermez-la.

– Oui, m'dame, répondit Johnson, souriant. Voulez-vous que je vous raconte les derniers potins ?

– Je suis sur des charbons ardents, minauda Laura, en réussissant à prendre une voix insouciant de garden-party.

Michael et M<sup>lle</sup> Freemantle se dirigèrent vers le derrière de la maison.

– Joséphine en a un nouveau, annonça Johnson. Ce grand garçon blond avec l'Expression – notez la majuscule ! L'acteur de cinéma Moran.

Michael s'arrêta en entendant le nom, et M<sup>lle</sup> Freemantle faillit s'écraser le nez sur son dos.

– Elle l'a ramassé dans une galerie d'art, selon elle. N'a-t-il pas joué dans un de vos films, Laura ?

– Oui, dit Laura.

Michael l'observait attentivement, essayant de voir si son visage changerait en parlant de Moran. Mais le visage de Laura était impassible.

– C'est un acteur qui monte, dit-elle. Un peu superficiel, mais intelligent.

« On ne sait jamais, avec les femmes, pensa Michael. Elles se tailleraient une place en paradis, à coups de mensonges, sans même baisser les paupières. »

– Il va venir, dit Johnson. Moran. Il est ici pour ta première production théâtrale de la saison d'été, et je me suis permis de l'inviter. J'espère que vous n'y voyez aucune objection ?

– Non, dit Laura. Bien sûr que non.

Mais Michael l’observait, et il vit un frisson fugitif courir sur son visage. Puis elle tourna la tête et il cessa de voir quoi que ce soit.

« Les joies du mariage », pensa-t-il.

– M. John Moran ? dit la cadette des demoiselles Boullard. Sa voix était soudain vivante et enchantée.

– Oh, c’est merveilleux ! Il est si extraordinaire. Si masculin... C’est très important pour un acteur.

– J’ai entendu dire, coupa cruellement Michael, que Moran était une tante.

« Seigneur, pensait-il, voilà bien les femmes !

Prêtes à pleurer parce que leur pays est en train de subir la plus effroyable défaite de son histoire, et tout excitées, une minute plus tard, à l’idée de rencontrer un bel acteur sans cervelle !... Si masculin !... Ah oui ? »

– Ce ne peut pas être une tante, protesta Johnson. Chaque fois que je le rencontre, il est avec une femme différente.

– Peut-être mange-t-il à tous les râteliers ? dit Michael. Demandez-le à ma femme.

Il scruta le visage de Laura, conscient de son ridicule, mais incapable de s’en empêcher.

– Elle a travaillé avec lui.

– Je ne sais pas, dit Laura, d’une voix châtiée, indifférente. Il sort de Harvard.

– Je le lui demanderai quand il sera là, dit Michael. Venez, mademoiselle Freemantle, avant que ma femme recommence à se déchaîner contre moi. Nous avons une mission à remplir.

Ils marchèrent côte à côte vers le derrière de la maison. La jeune fille avait un frais parfum et une démarche souple, naturelle, qui fit sentir à Michael à quel point elle devait être jeune.

– Quand êtes-vous allée en Europe ? demanda-t-il.

Il ne désirait pas réellement le savoir, mais il voulait l’entendre parler.

– Il y a un an, dit-elle. Un peu plus d’un an.

– Comment était-ce ?

– Magnifique, dit-elle. Et terrible. Nous ne pourrions jamais les aider. Quoi que nous puissions faire.

– Vous êtes d’accord avec Johnson ? dit Michael. N’est-ce pas ?

– Non, dit-elle. Johnson répète ce qu’ils lui disent de dire. Il n’a pas

une seule pensée à lui dans sa tête.

Michael ne put s'empêcher de sourire, malicieusement.

– Il est très gentil...

Elle s'excusait, maintenant, et ses mots se bousculaient un peu.

« L'Europe lui a fait du bien, constata Michael, elle parle plus doucement, plus musicalement que la plupart des Américaines. »

– Il est très correct et très généreux et ses intentions sont bonnes... Tout est si simple, pour lui. Mais quand on a vu l'Europe, si peu que ce soit, ça ne paraît pas aussi simple. C'est comme une personne qui souffre de deux maladies. Le remède de l'une aggrave l'autre.

Elle parlait avec modestie, en hésitant un peu.

– Johnson pense qu'il suffit de prescrire de l'air frais et des pouponnières publiques et de fortes unions de travailleurs, et le malade guérit automatiquement. Il dit que mes idées sont embrouillées.

– Tous ceux qui ne sont pas d'accord avec les communistes ont les idées embrouillées, dit Michael. C'est ce qui fait leur force. Ils sont tellement sûrs d'eux. Ils savent toujours ce qu'ils veulent faire. Ils ont peut-être tort, mais ils agissent.

– Je n'aime pas tellement l'action, dit M<sup>lle</sup> Freemantle. J'en ai vu un peu, en Autriche.

– Vous ne vivez pas dans l'année qu'il vous faudrait, dit Michael. Moi non plus, d'ailleurs.

M<sup>lle</sup> Freemantle se chargea du filet et des raquettes, tandis que Michael équilibrait les deux poteaux sur son épaule. Ils reprirent le chemin du jardin. Ils marchaient lentement. Michael éprouvait une bizarre sensation d'intimité, seul avec elle derrière la maison, isolés du reste du monde par les grands érables bruissants.

– J'ai une idée, dit-il, pour un nouveau parti politique qui guérirait tous les maux de la terre.

– Ne me faites pas attendre, dit gravement M<sup>lle</sup> Freemantle.

– Le Parti de la Vérité Absolue, annonça Michael. Chaque fois qu'une question se présente... n'importe quelle question... Munich, que faire avec les enfants gauchers, la liberté de Madagascar, le prix des places dans les théâtres de New York... Les chefs du Parti disent exactement ce qu'ils en pensent. Au lieu des débats actuels, où tout le monde sait que personne ne dit jamais exactement ce qu'il pense.

– Combien compte-t-il de membres ?

– Un : moi.

– Deux, à présent.

- Vous adhérez ?
- Si possible, dit Margaret en souriant.
- J'en serai enchanté, acquiesça Michael. Croyez-vous que le Parti ait une chance ?
- Pas la moindre.
- C'est également mon avis, dit tristement Michael. Je ferais peut-être mieux d'attendre un an ou deux.

Ils étaient presque arrivés au coin de la maison, et Michael se sentit, soudain, profondément mélancolique à l'idée de retrouver tous les autres, de rendre la jeune fille au monde lointain des invités et des conversations mondaines.

– Margaret, dit-il.

– Oui ?

Elle s'arrêta, le regarda.

« Elle sait ce que je vais lui dire, pensa Michael. Bon. »

– Margaret, dit-il. Puis-je vous revoir à New York ?

Ils se regardèrent un instant en silence. « Elle a des taches de rousseur sur le nez », pensa Michael.

– Oui, répondit-elle.

– Je n'en dirai pas davantage, dit Michael. Aujourd'hui.

– Mon nom est dans l'annuaire du téléphone, l'informa-t-elle.

Elle reprit sa route et contourna le coin de la maison, avec sa démarche précise, droite et gracieuse, portant les raquettes et le filet. Ses jambes étaient brunes et sveltes sous sa jupe oscillante. Michael resta un instant immobile, essayant de se recomposer un visage impassible. Puis il la suivit jusqu'au jardin.

Les autres invités étaient arrivés. Tony, et Moran, et une jeune fille en pantalon rouge et chapeau de paille au bord large de cinquante centimètres. Moran était grand et mince et portait une chemise bleu foncé au col ouvert. Sa peau était brunie par le soleil, et ses cheveux retombèrent sur ses yeux lorsqu'il se pencha pour serrer la main de Michael. Pourquoi diable n'ai-je pas cette allure ? » pensa Michael, machinalement, en sentant sur sa main la ferme pression masculine des doigts de Moran. Ah ! Ces acteurs... » pensa-t-il.

– Oui, s'entendit-il déclarer, nous nous sommes déjà rencontrés. Un premier de l'an. La nuit où Arney a joué la grande scène du suicide.

Tony avait l'air bizarre. Quand Michael le présenta à M<sup>lle</sup> Freemantle, il sourit à peine, s'affala sur le gazon et y demeura immobile, affaissé, le visage blême et soucieux, les cheveux en désordre. Tony enseignait, chez Rutgers, la littérature française. Il



était Italien, bien que son visage fût plus pâle et plus austère que ce qu'on attend généralement d'un visage italien. Michael était allé à l'école avec lui et nourrissait pour lui une amitié qui, à travers les ans, n'avait fait que croître. Il avait une voix timide, raffinée, étouffée et livresque, comme s'il avait été toujours en train de chuchoter dans une bibliothèque. C'était un bon ami des sœurs Boullard. Il buvait avec elles, deux ou trois fois par semaine, un thé courtois, agréable et bilingue, mais, aujourd'hui, ils ne se regardèrent même pas.

Michael se mit à planter l'un des poteaux. Et, tandis qu'il l'enfonçait dans la pelouse, il entendit la jeune fille au pantalon rouge s'écrier d'une voix aiguë, à la dernière mode :

– Cet hôtel est tout simplement épouvantable. Une salle de bains par étage et des lits qui pourraient servir à refaire le pont d'un navire et des masses d'absurde cretonne avec des hordes, mais réellement des hordes d'insectes. Et les prix !...

Michael regarda Margaret et secoua la tête, légèrement, avec ironie, et Margaret lui sourit, brièvement, et baissa les yeux. Michael jeta un coup d'œil dans la direction de Laura. Laura fixait sur lui un regard impavide. « Comment diable se débrouille-t-elle ? pensa Michael. Rien ne lui échappe ; si seulement elle mettait ses capacités d'observatrice au service d'une bonne cause. »

– Tu ne le mets pas au bon endroit, dit-elle. L'arbre va gêner.

– Je t'en prie, dit Michael. Laisse-moi taire.

– Mais tu t'y prends en dépit du bon sens, insista Laura.

Michael ne fit pas attention à elle et continua d'enfoncer son poteau.

Soudain, les deux demoiselles Boullard se levèrent, enfilant leurs gants, avec des gestes identiques.

– Nous avons passé un très bon moment, dit la plus jeune. Merci beaucoup. Nous regrettons, mais nous devons partir à présent.

Michael s'arrêta, surpris.

– Mais vous venez d'arriver, dit-il.

– Nous sommes navrées, répliqua la cadette, mais ma sœur souffre d'une migraine désastreuse.

Les deux sœurs passèrent d'invité en invité, serrant les mains à la ronde. Elles ne serrèrent pas la main de Tony. Elles ne le regardèrent pas, passèrent à côté de lui comme s'il n'avait pas été là. Tony les contemplait avec une expression étrange, incertaine, enfantine et comme dénudée.

– Ne vous inquiétez pas, dit-il en ramassant sur la pelouse le chapeau de paille à l'ancienne mode qu'il portait à son arrivée. Ne

vous inquiétez pas. Vous n'avez pas besoin de partir : c'est moi qui m'en vais.

Il y eut un instant de pénible tension ; tout le monde observait Tony et les deux sœurs.

– Nous sommes très heureuses de vous avoir rencontré, disait à Moran la plus jeune des sœurs Boullard. Nous avons beaucoup aimé tous vos films.

– Merci, dit Moran, gracieux et juvénile. C'est très gentil à vous...

« Ces acteurs », pensa Michael.

– Assez ! cria Tony, hors de lui. Pour l'amour de Dieu, Hélène, ne vous conduisez pas d'une manière aussi ridicule !

– Inutile de nous accompagner, dit la cadette des Boullard. Nous connaissons le chemin.

– Il faut que nous ayons une explication, dit Tony, la voix tremblante de colère. Nous ne pouvons traiter nos amis de cette façon.

Il se tourna vers Michael, qui se tenait, embarrassé, contre le mince poteau du filet de badminton.

– C'est inconcevable, dit-il. Deux femmes que je connais depuis dix ans. Deux femmes intelligentes et compréhensives...

Les deux sœurs se décidèrent à lui faire face, les yeux et la bouche crispés par le mépris et la haine.

– C'est la guerre, cette saleté de guerre, dit Tony. Hélène, Rochelle, soyez raisonnables, je vous en prie ! Ne me faites pas ça à moi. Je ne suis pas en train de prendre Paris ni de tuer des Français. Je suis Américain, et j'aime la France, et je déteste Mussolini et je suis votre ami...

– Nous n'avons aucun désir de vous parler, dit la sœur cadette, ni à vous ni à aucun Italien.

Elle prit sa sœur par la main. Elles s'inclinèrent, à l'intention du reste des invités, et s'éloignèrent, élégantes et froufrouantes, avec leurs rigides robes noires, leurs longs gants et leurs chapeaux de jardin, vers la sortie de la propriété.

Dans le grand arbre, à cinquante mètres de là, les corbeaux menaient un tapage infernal.

– Viens, Tony, dit Michael. Je vais te servir un verre.

Sans un mot, les lèvres serrées, Tony suivit Michael à l'intérieur de la maison. Il tenait toujours son chapeau de paille, qu'ornait un gai ruban à rayures.

Michael prit deux verres et versa deux larges rasades de whisky. Silencieusement, il en tendit un à Tony. À l'extérieur, la conversation

avait repris, et, par-dessus le cœur des corbeaux, Michael entendit Moran qui disait, sérieusement :

– Elles sont épatantes. On les croirait sorties d'un film français de 1925.

Tony buvait le contenu de son verre, à petits coups, les yeux dans le vague, emplis d'un chagrin indicible. Michael aurait voulu s'approcher de lui et l'embrasser, comme il avait vu les frères de Tony s'embrasser dans des circonstances difficiles, mais il ne put se résoudre à le faire. Il alluma la radio et but une large gorgée de whisky, tandis que le poste chauffait, avec un crépitement aigu, irritant.

– Vous aussi pouvez avoir de jolies mains blanches... disait une douce voix persuasive.

Il y eut un déclic, un temps mort, et une nouvelle voix parla, rauque et légèrement tremblante.

– Nous venons de recevoir un bulletin spécial, dit la voix. On annonce que les Allemands sont entrés à Paris. Ils n'ont rencontré aucune résistance, et la ville n'a pas souffert. Ne quittez pas l'écoute. D'autres bulletins vont suivre à mesure de leur réception.

Un orgue se mit à jouer un morceau sans ligne mélodique précise. Tony s'assit et posa son verre sur la table. Michael ne quittait pas la radio des yeux. Il n'était jamais allé à Paris. Il n'avait jamais trouvé le temps ni l'argent pour voyager à l'étranger, mais en regardant, hypnotisé, la petite boîte vernie dans laquelle s'enflait la musique de l'orgue et l'écho de la voix rauque, troublée, du speaker, il brossait un tableau mental de ce que devaient être les rues de la grande cité française, par cet après-midi d'été. Les larges boulevards ensoleillés, bien connus dans le monde entier, les cafés, vides sans doute, les monuments étincelants, symboles des vieilles victoires, les Allemands défilant en formations rigides, le martèlement de leurs bottes s'en allant rebondir sur les volets fermés des maisons silencieuses. Le tableau était probablement faux. C'était idiot, mais on n'arrivait pas à imaginer les soldats allemands par deux ou par trois, autrement, en fait qu'en phalanges figées, mécaniques, rectangulaires. Mais peut-être, au contraire, parcouraient-ils timidement les rues, l'arme prête, les yeux levés vers les volets clos, se jetant, au moindre bruit, à plat ventre sur les trottoirs.

« Seigneur, pensa-t-il avec amertume, pourquoi ne suis-je pas allé là-bas pendant que je le pouvais encore, pendant l'été de 1936 ou au printemps dernier ? On recule toujours, et voilà ce qui arrive. » Il se remémora les livres qu'il avait lus sur Paris. Les années bouillonnantes, joyeuses et désespérées, après la fin de l'autre guerre. La clientèle cosmopolite, spirituelle des bars, les jolies filles, les jeunes

gens cyniques et retors, avec un pernod d'une main, un chèque de *l'American Express* de l'autre. Tout cela avait disparu sous les chenilles des tanks et ne reviendrait sans doute jamais plus.

Il regarda Tony, Tony était assis, la tête haute, et pleurait. Tony avait vécu deux ans à Paris, et il avait souvent expliqué à Michael ce qu'ils y feraient lorsqu'ils y prendraient ensemble leurs vacances : les petits restaurants, les plages sur la Marne, l'endroit où ils servaient, en carafes, un vin léger supérieur, sur des tables de simple bois blanc...

Michael sentit s'embuer ses propres yeux et combattit sauvagement son émotion. « Sentimental, pensa-t-il, une sentimentalité facile, à bon marché. Je ne suis jamais allé là-bas. Ce n'est rien de plus qu'une ville étrangère ! »

– Michael...

La voix de Laura. Irritante, insistante.

– Michael...

Michael finit de boire son verre. Il regarda Tony, faillit lui parler, se ravisa et le laissa seul. Il ressortit lentement dans le jardin. Johnson, et Moran, et la compagne de Moran, et M<sup>lle</sup> Freemantle avaient des attitudes contraintes, et la conversation languissait. Michael se demanda ce qu'ils attendaient pour rentrer chez eux.

– Michael chéri...

Laura s'approchait de lui, les bras légèrement tendus.

– Allons-nous jouer au badminton cet été ou en 1950 ?

Puis, un souffle, à sa seule intention :

– Allons, cesse de te conduire en sauvage. Tu as des invités. Ne me laisse pas faire tout le boulot.

Avant que Michael ait eu le temps de répondre, elle s'était retournée et souriait à Johnson.

Michael se dirigea lentement vers le second poteau qui gisait dans l'herbe.

– J'ignore si ça vous intéresse, dit-il, mais Paris est tombé.

– Non ? dit Moran. C'est incroyable !

M<sup>lle</sup> Freemantle ne dit rien. Michael la vit joindre les mains sur ses genoux et baisser les yeux.

– C'était inévitable, dit gravement Johnson. Tout le monde s'en doutait.

Michael ramassa le deuxième poteau et commença à en enfoncer dans le sol l'extrémité pointue.

– Tu le mets au mauvais endroit !

La voix de Laura était aiguë, irritée.

– Combien de fois faut-il te dire que ce n'est pas ici qu'il faut le mettre ?

Elle courut vers Michael et lui arracha le poteau des mains. La raquette qu'elle tenait heurta violemment le bras de Michael. Il la regarda stupidement, les mains toujours tendues, les doigts toujours incurvés, comme s'il continuait à tenir le poteau. « Elle pleure, pensa-t-il, surpris, pourquoi diable pleure-t-elle ? »

– Ici ! Il faut le mettre ici !

Elle criait, à présent, en frappant le sol avec le bout pointu du poteau.

Michael la rejoignit, reprit le poteau. Il ne savait pas pourquoi il agissait ainsi. Il savait seulement qu'il ne pouvait supporter de voir sa femme hurler ainsi, en martelant le sol comme une hystérique.

– Laisse-moi faire, dit-il bêtement. Tiens-toi tranquille.

Laura le regarda, son joli visage convulsé de haine. Elle leva le bras et lança la raquette de badminton à la tête de Michael. Les yeux de Michael en suivirent la trajectoire. Il lui sembla qu'elle mettait un temps infini à la décrire, tournoyante et étincelante, sur le fond vert des feuillages et de la haie vive. Il entendit un bruit sec, comme un claquement de fouet, et la vit tomber à ses pieds avant d'avoir réalisé qu'elle venait de le frapper au-dessus de l'œil droit. L'œil commença à lui faire mal, et il sentit du sang couler sur son front, et jusque dans son œil, par-dessus son sourcil rapidement englué. Laura se tenait toujours à la même place, le visage baigné de larmes, fixant toujours sur lui un regard plein de haine.

Michael posa soigneusement le poteau dans l'herbe, tourna les talons et reprit le chemin de la maison. Il croisa Tony, qui sortait, mais ils ne s'adressèrent pas la parole.

Michael rentra dans le salon. La radio diffusait toujours sa musique d'orgue sirupeuse. Michael se planta devant la cheminée, examinant son visage dans le petit miroir convexe. Le miroir déformait sa physionomie, allongeait son nez, rendait fuyants son front et son menton. La tache rouge qui couvrait son œil paraissait petite et lointaine, dans ce miroir. Il entendit s'ouvrir la porte et les pas de Laura résonner derrière lui. Elle courut à la radio et la ferma.

– Tu sais que je ne peux pas souffrir la musique d'orgue, dit-elle.

Sa voix était tremblante et pleine d'amertume.

Il fit volte-face. Elle était debout dans son ensemble de cotonnade imprimée, orange et blanche, et sa peau était brune et douce, entre la jupe et le boléro. Elle était très jolie, svelte et féminine dans sa robe

d'été dernier cri, comme un modèle en couleurs de *Vogue*. Le visage amer, dur et sillonné de larmes, était choquant et saugrenu.

– C'est tout, dit Michael. C'est fini, nous deux. Et tu le sais.

– Ah oui ? merveilleux ! Tu ne pouvais pas m'annoncer de meilleure nouvelle !

– Pendant que nous y sommes, continua Michael, laisse-moi te dire que je suis à peu près sûr, au sujet de toi et de Moran. Je t'ai observée.

– Splendide ! s'exclama Laura. Je suis heureuse que tu sois au courant. Et laisse-moi te mettre l'esprit en repos. Tu n'as plus besoin d'en douter. Autre chose encore ?

– Non, dit Michael. Je vais attraper le train de cinq heures.

– Et ne te pose pas en modèle de vertu, continua Laura. Je sais quelques petites choses à ton sujet, aussi. Toutes tes lettres dans lesquelles tu me disais à quel point tu te sentais seul sans moi, à New York ! Avec ça que tu étais seul ! Je commençais à en avoir assez de revenir et d'être regardée avec compassion par toutes ces femmes ! Et quel jour as-tu rendez-vous avec M<sup>lle</sup> Freemantle ? Vous dînez ensemble mardi prochain ? Je peux aller lui dire que tes plans sont changés ! Tu peux aller la retrouver à partir de demain...

Sa voix était coupante et précipitée, son visage défiguré par la douleur et la colère.

– Assez ! dit Michael, le cœur serré, la conscience coupable. Je ne veux pas en entendre davantage.

– Pas d'autres questions ? cria Laura. Pas d'autres hommes sur lesquels tu désires être renseigné ? Pas d'autres suspects ? Je peux te dresser une liste, si tu veux.

Et, soudain, elle perdit contenance, s'effondra sur le canapé. « Un peu trop gracieusement, nota froidement Michael, comme l'ingénue au troisième acte. » Elle enfouit son visage dans les coussins et pleura. Elle avait l'air épuisée, à bout de forces, sanglotant sur le canapé, avec ses beaux cheveux étalés en éventail autour de sa tête, comme une frêle enfant dans sa robe du dimanche... Michael éprouva une violente impulsion de courir vers elle, et de la prendre dans ses bras, et de lui dire : « Baby, baby », doucement, et d'essayer de la consoler.

Il haussa les épaules et ressortit dans le jardin. Les invités s'étaient discrètement retirés à l'autre bout du jardin, loin de la maison. Ils formaient un groupe rigide, plein de gêne, dans leurs brillants vêtements d'été, contre l'arrière-plan vert et sombre. Michael les rejoignit, essuyant du revers de sa main la coupure qui saignait sur son front.

– Pas de badminton aujourd'hui, dit-il. Je crois que vous feriez

mieux de partir. Ça n'a pas été le succès que nous espérions.

– Nous allions partir, répondit sèchement Johnson.

Michael ne leur serra pas la main. Il demeura immobile, regardant sans les voir leurs visages faussement naturels. M<sup>lle</sup> Freemantle le regarda, une seule fois, et baissa les yeux en passant devant lui. Il entendit la barrière se refermer sur eux.

Il resta là, debout dans l'herbe fraîche. Sa coupure suintait, sous le soleil ardent. Les corbeaux discutaient entre eux, dans les branches, au-dessus de sa tête. Il détestait les corbeaux. Il se baissa, choisit soigneusement quelques lourds cailloux aux arêtes tranchantes. Puis il se redressa, cligna des yeux, dans le soleil, cherchant les corbeaux, à travers les branches. Il ramena son bras en arrière et lança sa première pierre vers un groupe de trois corbeaux. Il éprouva une sensation de vigueur insolite, et la pierre chanta, meurtrière, parmi les feuillages opaques. Il lança une seconde pierre, puis une autre, une autre, de plus en plus vite. Les oiseaux s'enfuirent, alertés. Michael jeta, sauvagement, sa dernière pierre au milieu des ailes battantes. Ils disparurent dans les bois. Le silence régna dans le jardin, le silence léthargique et lourd de cette fin cruelle d'un doux après-midi d'été.

NOAH était nerveux. C'était la première party qu'il eût jamais donnée, et il essayait de se rappeler à quoi ressemblaient les parties, dans les films qu'il avait vus, dans les romans qu'il avait lus. Deux fois de suite, il courut jusqu'à la cuisine inspecter les trois douzaines de cubes de glace que Roger et lui avaient achetés au drugstore. Il ne cessait pas de consulter sa montre, espérant que Roger reviendrait de Brooklyn avec la jeune fille qu'il était allé y chercher, avant que les invités commencent à arriver. Noah était certain, s'il les recevait seul, qu'il commettrait quelque bétise, quelque irréparable maladresse, au moment où il aurait le plus besoin de se sentir calme et parfaitement maître de lui.

Roger Cannon et lui partageaient une chambre, près de Riverside Drive, non loin de l'Université de Colombie, à New York City. C'était une chambre spacieuse, avec une cheminée factice et de la fenêtre de la salle de bains, en se penchant un peu, on apercevait les eaux de l'Hudson.

Après la mort de son père, Noah avait retraversé l'Amérique. Il avait toujours voulu voir New York. Rien ne le retenait ailleurs, et, deux jours après s'y être installé, il y avait trouvé un emploi. Puis il avait rencontré Roger, à la Bibliothèque publique de la Cinquième Avenue.

Il lui était difficile de croire, maintenant, qu'il y avait eu un temps où il ne connaissait pas Roger, un temps où il avait erré seul dans les rues de la cité, sans rien dire à personne, un temps où aucun homme n'était son ami, où aucune femme ne le regardait, où il n'était nulle part chez lui, où toutes les heures étaient également moroses.

Il était debout, ce jour-là, devant les étagères de la bibliothèque, regardant rêveusement les dos ternes des ouvrages alignés. Il avait allongé le bras, il s'en souvenait, pour saisir un volume de Yeats, il avait bousculé l'homme qui se tenait près de lui, et il avait dit : « Excusez-moi. » Ils s'étaient mis à bavarder et étaient ressortis ensemble sous la pluie. Roger l'avait invité à boire un verre dans un bar de la Sixième Avenue. Ils en avaient bu deux et, avant de se séparer, avaient pris rendez-vous pour dîner ensemble le lendemain soir.

Noah n'avait jamais eu de vrais amis. Son enfance errante, faite d'épisodes de quelques mois passés chaque fois parmi des étrangers indifférents et brusques, l'avait toujours empêché de se faire autre



chose que de vagues et superficielles relations. Et son invraisemblable timidité, renforcée par sa conviction d'être un enfant sans caractère et sans attrait, lui avait toujours interdit de tenter la moindre avance. Roger avait quatre ou cinq ans de plus que Noah. Il était grand et mince, le visage maigre, les cheveux bruns coupés en brosse, et se mouvait avec cette désinvolture que Noah avait toujours envie aux élèves des grandes universités. Roger n'avait jamais mis les pieds dans une grande université, mais il appartenait à cette race de gens qui naissent avec une inébranlable confiance en eux-mêmes, et considéraient le monde avec une sorte de sombre amusement, que Noah s'efforçait désespérément d'imiter.

Jamais Noah n'avait compris pourquoi, mais Roger avait paru le trouver sympathique. « Peut-être – pensait Noah – avait-il eu simplement pitié de lui, perdu et seul dans la grande ville, avec son costume râpé, sa maladresse et sa farouche timidité. » Toujours est-il que, lorsqu'ils se furent retrouvés deux ou trois fois, dans les bars horribles qui semblaient plaire à Roger, ou dans les petits restaurants italiens à bon marché, Roger lui avait dit, de sa voix calme et désinvolte :

– Vous êtes bien logé ?

– Pas trop, avait sincèrement répondu Noah.

C'était une cellule sordide, dans un garni de la 28<sup>e</sup> Rue, avec des murs humides, des parasites et les conduites d'eau rugissant toute la nuit au-dessus de sa tête.

– J'ai une grande chambre, avait dit Roger. Deux lits. Si ça ne vous dérange pas que je joue du piano à minuit, de temps à autre.

Reconnaissant et étonné que quelqu'un, dans cette ville surpeuplée, puisse favorablement accueillir son amitié, Noah avait emménagé dans la vaste chambre voisine du fleuve. Roger était presque cet ami fantôme dont rêvent, la nuit, les enfants solitaires. Il était aimable, accompli, facile à vivre. Il ne demandait rien à personne et paraissait prendre plaisir, discrètement, sans ostentation, à parfaire au petit bonheur l'éducation de son cadet. Il parlait, au hasard, des livres, de la musique, de la peinture, de la politique et des femmes. Il était allé en France et en Italie, et son accent lent, un peu dur, de Nouvelle-Angleterre, rendait intimes et accessibles les grands noms des villes célèbres et des cités antiques. Il avait ses propres théories, sardoniques et dures, sur l'Empire britannique et l'œuvre réalisée aux États-Unis par la démocratie, sur la poésie et les ballets modernes, sur la guerre et le cinéma. Il ne paraissait pas nourrir d'ambition personnelle. Il travaillait, sporadiquement et jamais très dur, pour le compte d'une compagnie qui brevetait les produits commerciaux. Il ne faisait guère attention à l'argent et passait d'une maîtresse à l'autre avec un appétit

bon enfant, légèrement ennuyé. Dans l'ensemble, avec ses vêtements élégants, quoique portés sans nulle recherche, et son sourire en biais, gentiment réservé, il était ce spécimen rare d'Américain moderne : son propre produit.

Lui et Noah faisaient de longues promenades sur les rives du fleuve, et sur le territoire de l'Université. Par l'intermédiaire d'un de ses amis, Roger avait procuré à Noah un bon emploi comme directeur du terrain de jeu, dans une cité commerciale de l'East Side. Noah s'y faisait trente-six dollars par semaine, plus d'argent qu'il n'en avait jamais gagné, et lorsque, tard le soir, ils erraient côte à côte sur les trottoirs sombres, regardant les falaises de Jersey et les lumières des bateaux, sur le fleuve, au-dessous d'eux, Noah écoutait, assoiffé, ravi, comme à une porte interdite, les propos décousus et piquants de son ami... « Il y avait ce prêtre défroque, près d'Antibes, qui buvait un litre de scotch chaque après-midi, au café, en traduisant Baudelaire », ou : « L'ennuyeux, avec les femmes américaines, c'est qu'elles ne veulent pas jouer si elles ne sont pas capitaines de l'équipe. Ça vient de la valeur exagérée attachée à la chasteté. Si une femme américaine fait mine de vous être fidèle, elle se croit autorisée à vous mettre un fil à la patte. C'est beaucoup mieux en Europe. Tout le monde sait que personne n'y est chaste, et il y a, par conséquent, un système de valeurs plus normal. L'infidélité est une sorte d'étalon-or entre les sexes. Il y a un cours des changes bien déterminé et on sait toujours à quoi on peut s'attendre. Personnellement, j'aime les femmes soumises. Toutes les jeunes filles que je connais disent que j'ai une attitude féodale envers les femmes, et peut-être ont-elles raison. Mais je préfère qu'elles se soumettent à moi plutôt que me soumettre à elles. De deux choses l'une, et je ne suis pas pressé. Je finirai peut-être par trouver quelqu'un qui me convienne... »

Marchant près de lui, il semblait à Noah qu'il avait atteint le sommet de sa vie... Être jeune, être chez soi dans les rues de New York, avec un emploi agréable et trente-six dollars par semaine et une chambre saturée de bouquins, donnant presque sur le fleuve, et un ami tel que Roger, prévenant, bienveillant, plein d'histoires extraordinaires. Il ne lui manquait plus qu'une maîtresse, et Roger avait décidé de régler également cette question-là. C'était la raison pour laquelle ils avaient organisé cette party.

Roger avait passé un bon moment, un soir, à feuilleter ses carnets d'adresses, à la recherche de candidates possibles pour Noah. Et aujourd'hui, tout à l'heure, elles viendraient, six jeunes femmes, en plus de celle que Roger amènerait lui-même. Il y aurait aussi, bien entendu, quelques autres hommes, mais Roger les avait habilement choisis parmi ses amis au visage comique ou à l'esprit lent, pour que la

concurrence ne soit pas trop sévère. Et, tandis que Noah regardait, autour de lui, la chaude pièce illuminée, avec les vases pleins de fleurs et une peinture de Braque au mur, et les verres, brillant sur le bureau comme une vision d'un monde meilleur, il savait, avec une certitude délicieusement effrayante, que ce soir, enfin, il trouverait une maîtresse.

Noah sourit en entendant la clef pénétrer dans la serrure. Il ne serait pas obligé de faire face au terrible problème de devoir accueillir seul les premiers invités. La porte s'ouvrit, et Roger entra. Une jeune fille l'accompagnait, et Noah l'aida à ôter son manteau et le pendit sans accident, sans buter sur quoi que ce soit ni tordre le bras de la jeune fille. Il sourit, dans la garde-robe, en entendant la jeune fille dire à Roger :

– Quelle jolie chambre. Elle a l'air de n'avoir pas vu de femme depuis 1750.

Noah revint dans la chambre. Roger était dans la petite cuisine, en train de casser un cube de glace, et la jeune fille était debout devant le tableau de Braque et tournait le dos à Noah. Roger chantait doucement, derrière le rideau, un refrain absurde, que sa voix nasale reprenait à chaque fois, aussitôt terminé.

*« Tu rends le temps et l'amour agréables. Tu prépares des mets délectables. Mais as-tu du pognon, chérie ? Le pognon, y a qu'ça dans la vie... »*

La jeune fille portait une robe prune avec une jupe en forme, dont les plis retenaient la lumière. Elle était debout, très sérieuse et fort à son aise, devant la cheminée, le dos tourné au reste de la pièce. Elle avait de jolies jambes, plutôt musclées, et une taille gracieuse et mince. Ses cheveux étaient tirés en arrière, en un sévère chignon, comme ceux d'une jolie institutrice, version cinématographique. Le spectacle de la jeune fille, le son de la glace, la chanson ridicule de son ami, derrière le rideau rendaient la chambre, la soirée, le monde, merveilleusement agréables et chers et mélancoliques aux yeux de Noah. Puis la jeune fille se retourna. Noah avait été trop occupé et trop excité pour la regarder vraiment lorsqu'elle était arrivée, et il avait même oublié son nom. Il avait l'impression de l'apercevoir, soudain, à travers des jumelles brusquement réglées à sa vue.

Elle avait un visage brun et pointu, des yeux graves. Soudain, en la regardant, Noah eut l'impression d'avoir été frappé, physiquement, par quelque chose de fort et de solide. Il n'avait jamais rien ressenti de semblable. Il se sentait coupable, fiévreux et stupide.

Il découvrit, un peu plus tard, qu'elle s'appelait Hope Plowman et qu'elle était venue, deux ans auparavant, d'une petite ville du

Vermont. Elle vivait maintenant à Brooklyn, avec une vieille tante. Elle avait un langage sérieux et direct, ne se parfumait pas et était secrétaire dans une petite fabrique de matériel d'imprimerie, près de Canal Street. Noah se sentit quelque peu irrité et stupide, au cours de la soirée, lorsqu'il découvrit toutes ces choses, parce que c'était plutôt ridicule et digne d'un collégien d'être aussi impressionné par une petite provinciale, qui était prosaïquement secrétaire dans un bureau ennuyeux et habitait à Brooklyn chez sa tante. Comme tous les autres jeunes gens timides et littéraires, dont les cœurs se forment dans les bibliothèques, il lui était impossible de concevoir Isolde prenant le métro, Béatrice devant le bar automatique. « Non, pensait-il en accueillant les nouveaux invités et en emplissant les verres à la ronde, non, je ne vais pas me laisser refaire. » D'ailleurs, elle avait été amenée par Roger, et, au cas improbable où elle consentirait à désertir ce bel homme supérieur pour un garçon ordinaire et gauche tel que lui, Noah n'aurait pas le droit de répondre ainsi à sa générosité, même par la duplicité secrète des désirs inavoués.

Mais les autres invités, hommes et femmes, n'étaient pour lui que des silhouettes indistinctes, et il évoluait parmi eux, passif et torturé, n'ayant d'yeux affamés que pour l'infâme perturbatrice. Le souvenir de chacun de ses gestes calmes, contrôlés, incendiait son esprit, la musique incisive de chacune de ses inflexions chantait à ses oreilles dans un affreux mélange de honte et de jubilation. Il se sentait l'âme d'un soldat au cœur de sa première bataille, l'âme d'un héritier auquel on vient de léguer un million de dollars, d'un fidèle qu'on vient d'excommunier, d'un ténor qui vient, pour la première fois, de chanter Tristan sur la scène du *Metropolitan Opéra*. Il se sentait l'âme d'un homme surpris dans un lit d'hôtel avec la femme de son meilleur ami, d'un général entrant à la tête de ses troupes dans une cité conquise, du lauréat d'un Prix Nobel, d'un criminel conduit vers l'échafaud, d'un champion toutes catégories qui vient de mettre K. O. son dernier challenger, d'un nageur perdu la nuit en plein océan, d'un savant qui vient de découvrir le sérum de l'immortalité...

– Miss Plowman, disait-il, voulez-vous boire quelque chose ?

– Non, merci, disait-elle, je ne bois pas.

Et il se retirait dans son coin, pour y réfléchir et décider si c'était mauvais ou bon signe, s'il pouvait ou non espérer.

– Miss Plowman, lui demanda-t-il un peu plus tard, connaissez-vous Roger depuis longtemps ?

– Oh oui ! près d'un an.

Près d'un an ! Pas d'espoir, pas d'espoir.

– Il m'a beaucoup parlé de vous.

Le regard direct et franc, la douce voix incisive.

– Que disait-il ?

Anxieux, maladroit, sans espoir.

– Il a une très grande amitié pour vous...

Traîtrise, trahison... L'ami qui avait arraché l'orphelin perdu aux étagères de la bibliothèque, qui l'abritait et le nourrissait et l'aimait... L'ami présentement insoucieux et gai qui chantait au centre du groupe, en s'accompagnant en sourdine, de sa voix plaisante et si pleine d'intelligence...

*Josué livra la bataille de Jéricho, Jéricho, Jéricho...*

– Il dit...

Une fois de plus, la voix dangereuse, la voix troublante.

– Que lorsque vous sortirez enfin de votre torpeur, vous serez un type merveilleux...

De pis en pis ! Le voleur armé de la garantie de son ami, la clef de l'appartement confiée au séducteur par le mari confiant...

Noah jeta à la jeune fille un regard las, inexpressif. Illogiquement, il commençait à la haïr. À huit heures, il était encore un homme heureux, plein d'espoir, en sécurité, avec un ami, un foyer, un emploi ; avec le passé révolu et l'avenir ouvert devant lui. À neuf heures, il n'était plus qu'un blessé en fuite parmi des marais interminables, avec les chiens aboyant à ses trousses, et un casier judiciaire noir de crimes dans les registres du comté. Et c'était elle qui en était la cause, avec ses yeux francs, faussement candides, qui prétendaient n'avoir rien fait, ne rien savoir, ne rien sentir. Une petite provinciale, née dans une ferme du Vermont, qui s'asseyait probablement sur les genoux de son patron, dans le bureau de la fabrique de matériel typographique, pour sténographier sous sa dictée.

*... et les murailles s'écroulèrent...*

La voix de Roger et les accords du vieux piano emplirent une nouvelle fois la pièce.

Noah détourna brusquement les yeux. Il y avait six autres jeunes filles dans la pièce, six jeunes filles au teint clair et aux cheveux brillants, avec de jolis corps et de douces voix attentives... Elles avaient été amenées ici pour qu'il en choisisse une, et elles lui avaient souri, pleines de gentillesse et prêtes à l'accueillir. Elles eussent pu aussi bien, maintenant, n'être que six mannequins de tailleur dans une vitrine close, six numéros sur une page, six boutons de portes. « Il fallait que ça m'arrive à moi », pensait-il. C'était l'essence même de sa vie, grotesque, cruellement humoristique, essentiellement tragique.

« Non, pensa-t-il, je vais m'éloigner de tout cela. Même si ça doit me

briser, corps et âme, même si je dois ne pas toucher une femme aussi longtemps que je vivrai. » Mais il ne pouvait plus supporter de rester dans la même pièce qu'elles. Il se dirigea vers la garde-robe, où ses vêtements pendaient avec ceux de Roger, et s'empara de son chapeau. Il allait sortir et se promener au hasard, jusqu'à ce que la party soit finie, les convives dispersés, le piano silencieux, la jeune fille en sécurité auprès de sa tante, au-delà du pont de Brooklyn. Son chapeau reposait sur l'étagère, à côté de celui de Roger, et il regarda, d'un œil amical et coupable, le vieux feutre brun déformé par des années de port négligent sur l'oreille. La plupart des invités étaient groupés autour du piano, et il parvint à la porte sans avoir été vu ; il s'excuserait plus tard auprès de Roger. Mais la jeune fille l'aperçut. Elle était assise, face à la porte, et bavardait avec une des autres invitées. Une expression paisiblement interrogative envahit son visage lorsqu'elle vit Noah lui jeter, au moment de sortir, un dernier regard désespéré. Elle se leva et le rejoignit. Le froissement de sa robe faisait aux oreilles de Noah un fracas d'artillerie.

– Où allez-vous ? lui demanda-t-elle.

– Nous... nous... balbutia-t-il, furieux de bafouiller ainsi, nous avons besoin d'eau de seltz et je vais en chercher.

– Je vais avec vous, dit-elle.

« Non ! voulut-il crier. Restez où vous êtes ! Ne bougez pas ! » Mais il demeura silencieux et la regarda mettre son manteau et un chapeau très simple, assez peu seyant, qui fit déferler sur lui un raz de marée de tendresse et de pitié convulsives. Elle était si jeune ; et si pauvre !... Elle s'approcha de Roger, assis au piano, se pencha, lui posa la main sur l'épaule et lui chuchota quelque chose à l'oreille. « Maintenant, tout se sait, maintenant, tout est fini », pensa Noah, et il faillit plonger, dans la nuit, à corps perdu. Mais Roger se tourna vers lui, lui sourit et lui adressa, d'une main, un signe amical, tout en continuant, de l'autre, à plaquer des accords. La jeune fille retraversa la pièce, de son pas calme et sans prétention.

– Je l'ai dit à Roger, annonça-t-elle.

Dit à Roger ! Dit quoi ? De se méfier des étrangers ? De n'avoir pitié de personne, de n'être jamais généreux, de couper l'amour dans son cœur comme les mauvaises herbes dans un jardin ?

– Vous feriez mieux de prendre votre manteau, dit la jeune fille. Il pleuvait lorsque nous sommes arrivés.

Silencieusement, Noah prit son manteau. La jeune fille l'attendit près de la porte ; ils sortirent dans le couloir obscur et la refermèrent derrière eux. Des chants et les rires parurent soudain lointains et interdits et s'éloignèrent encore tandis qu'ils descendaient, côte à côte,

les marches de l'escalier. Bientôt, ils sortirent sur le trottoir humide.

– À gauche ou à droite ? demanda-t-elle, lorsque la porte de l'allée se fut refermée derrière eux.

– Quoi donc ? demanda Noah, étourdi.

– L'eau de seltz. L'endroit où vous achetez l'eau de seltz.

– Oh !...

Noah examina distraitemment les trottoirs déserts.

– Oh, ça ? je ne sais pas. De toute façon... nous n'avons pas besoin d'eau de seltz.

– Mais vous disiez...

– C'était une excuse. J'en avais assez de la party. Plus qu'assez. Les parties m'ennuient.

Tout en parlant, il écoutait sa propre voix et fut enchanté du timbre authentique de sophistication et de lassitude des frivolités mondaines qu'il y découvrit. « Voilà ce qu'il fallait faire, décida-t-il. De l'urbanité, de la courtoisie, un ton légèrement amusé. »

– J'ai trouvé celle-ci très agréable, dit-elle sérieusement.

– Ah oui ? s'informa Noah, d'un air indifférent. Je n'avais pas remarqué.

« Voilà ce qu'il fallait faire, se répéta-t-il, satisfait de lui-même. Lointain, un peu vague, comme un baron anglais après une soirée de beuverie. Une politesse frigide, qui servirait un double but. Cela l'empêcherait de trahir la confiance de son ami. Et, pensa-t-il avec un délicieux frisson d'anticipation coupable, ses qualités rares et supérieures impressionneraient la petite secrétaire simplette de Brooklyn. »

– Je regrette, dit-il, de vous avoir fait descendre sous la pluie sous un faux prétexte.

La jeune fille regarda autour d'elle.

– Il ne pleut pas, dit-elle.

– Ah !

Pour la première fois, Noah regarda le temps.

– Ah, c'est exact !

Ce n'était peut-être pas très malin, mais l'intonation y était.

– Qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules. C'était la première fois de sa vie qu'il haussait les épaules.

– Je ne sais pas, dit-il. Je vais faire un tour. Ça m'arrive souvent, au

milieu de la nuit. Tout est si calme, alors. Il fait si bon marcher dans les rues désertes.

– Il est à peine plus de onze heures, dit la jeune fille.

– C'est exact, dit-il.

Il lui faudrait faire attention de ne pas répéter cela une troisième fois.

– Si vous voulez remonter...

La jeune fille hésita. Une sirène hulula sur le fleuve brumeux, et le son grave et tremblant pénétra Noah jusqu'à la moelle des os.

– Non, dit-elle. Je vais faire un tour avec vous.

Ils marchèrent côte à côte, sans se toucher, sur la longue avenue bordée d'arbres qui dominait le fleuve. L'Hudson, avec son odeur de printemps et sa cargaison de sel venues de l'océan sur la marée de l'après-midi, glissait, huileux et sombre, le long de ses rives embrumées. Loin, vers le nord, brillait la chaîne de lumières aériennes qui signalait le pont de Jersey. Ils étaient les seuls promeneurs. Occasionnellement, une voiture passait, et ses pneus gémissaient sur la chaussée, sous les branches bourgeonnantes des arbres luisants.

Ils marchèrent en silence le long du fleuve mouvant, et leurs pas résonnaient, solitaires et braves, au cœur de cette nuit extraordinaire. « Trois minutes, pensait Noah, en regardant ses souliers, quatre minutes, cinq minutes sans parler. » Il y avait dans leur silence une intimité illicite, un désir et une tendresse presque tangibles dans l'écho de leurs pas, dans leurs respirations contenues, dans les précautions qu'ils prenaient pour ne pas se toucher de la main, du coude ou de l'épaule. Le silence devint l'ennemi, le traître. Encore un instant, sentait Noah, et la jeune fille qui marchait près de lui, d'un pas ferme et timide à la fois, comprendrait tout, comme si, juché sur la balustrade qui séparait le fleuve de la rue, il s'était mis, pendant une heure, à déclamer des poèmes amoureux.

– New York City, dit-il d'une voix rauque, doit avoir quelque chose d'effrayant, pour une jeune fille de la campagne.

– Non, dit-elle.

– Il est vrai, continua-t-il désespérément, que tout ce qu'on en dit est nettement surfait. Elle s'efforce de paraître sophistiquée et cosmopolite, mais, au fond, elle est inaltérablement provinciale.

Il sourit, enchanté de l'« inaltérablement ».

– Je ne le pense pas, dit la jeune fille.

– Quoi donc ?

– Je ne pense pas que New York City soit provinciale. En tout cas,



pas après le Vermont.

– Oh !...

Il émit un petit rire indulgent.

– Où êtes-vous allé ? demanda-t-elle.

– À Chicago, dit-il. Los Angeles, San Francisco... Un peu partout.

Son geste débonnaire suggérait que tels étaient simplement les premiers noms qui lui venaient à l'esprit, mais que, s'il avait voulu énumérer toute la liste, Paris, Vienne et Budapest seraient certainement venus en leur temps.

– Je dois dire, pourtant, continua-t-il, que New York possède de belles femmes. Un peu voyantes, mais très attirantes.

« Dans le mille, pensa-t-il avec satisfaction, en l'observant anxieusement du coin de l'œil, juste ce qu'il fallait dire. »

– Évidemment, reprit-il, les femmes américaines ne sont vraiment désirables que lorsqu'elles sont jeunes. Ensuite...

Une fois de plus, il tenta un haussement d'épaules et le réussit.

– Pour moi, dit-il, je préfère le type continental, légèrement plus âgé. Elles atteignent leur plein éclat lorsque les femmes américaines sont déjà des harpies ferventes de bridge, avec des postérieurs qui débordent de leurs chaises.

Il la regarda un peu nerveusement. Mais la jeune fille n'avait pas changé d'expression. Elle avait cueilli, en passant, une petite branche flexible et la faisait distraitement courir sur les lattes d'une palissade, comme si elle était en train de réfléchir à ce qu'il venait de lui dire.

– Et, à cet âge, une femme continentale a appris à manier les hommes...

Il se remémora rapidement les étrangères qu'il avait connues. Il y avait eu cette pocharde, au bar, le soir où son père était mort. Peut-être était-elle Polonaise ? La Pologne n'était pas une nation terriblement romantique, mais elle était sur le Continent, n'est-ce pas ?

– Comment une femme continentale apprend-elle à manier les hommes ? demanda-t-elle.

– Elle apprend à se soumettre, dit-il. Les femmes que je connais disent que j'ai une attitude féodale...

« Oh, mon ami ! mon camarade assis au piano, pardonne-moi ce plagiat, je te le revaudrai au centuple... »

Ensuite, son débit s'accéléra...

– L'art ? dit-il. L'art ? Je ne puis supporter cette notion moderne que l'art est mystérieux et l'artiste un enfant irresponsable.

» Le mariage ? dit-il. Le mariage ? Le mariage est l'aveu désespéré, consenti par la race humaine, que les hommes et les femmes ne sont pas capables de vivre ensemble sur la même planète.

» Le théâtre ? dit-il. Le théâtre américain ? Il a un certain caractère vivant et enfantin qui n'est nullement désagréable, mais de là à le considérer comme une forme de l'art du XX<sup>e</sup> siècle !

Il éclata de rire.

– Je préfère Walt Disney.

Au bout d'un moment, ils regardèrent autour d'eux et découvrirent qu'ils avaient marché longtemps sur la rive du fleuve noir, et qu'il pleuvait de nouveau, et qu'il devait être très tard. Debout près de la jeune fille, frottant une allumette entre ses mains jointes, pour essayer de lire l'heure sur son bracelet-montre, avec le léger parfum des cheveux de la jeune fille se mêlant dans ses narines à l'odeur nocturne du fleuve, Noah décida soudain de se taire. C'était trop pénible, ce flot de paroles sans suite, cette parodie du jeune connaisseur dilettante.

– Il est tard, dit-il brusquement. Je crois que nous ferions mieux de rentrer.

Mais il ne put résister à l'envie de héler un taxi en maraude. C'était la première fois qu'il prenait un taxi à New York, et il trébucha sur les petits strapontins baissés, mais il se sentait élégant et maître de lui-même en s'asseyant avec la jeune fille sur le siège arrière. Elle était immobile et calme, dans son coin. Noah était certain de l'avoir fortement impressionnée, et il donna au chauffeur un quarter de pourboire, bien que le montant de la course ne dépassât point soixante cents.

Une fois de plus, ils se tinrent devant l'immeuble dans lequel il habitait. Ils levèrent les yeux. Toutes les lumières étaient éteintes, et on n'entendait plus aucun bruit de conversation, de musique ou de rires.

– C'est fini, dit-il, le cœur serré, réalisant que Roger ne pouvait plus douter, à présent, de son ignominie. Il n'y a plus personne.

– On le dirait, n'est-ce pas ? constata placidement la jeune fille.

– Qu'ailons-nous faire ?

Noah se sentait pris au piège.

– Vous n'avez plus qu'à me reconduire chez moi, répliqua-t-elle.

« À Brooklyn ! » pensa Noah, atterré. Des heures pour y aller, des heures pour en revenir, et Roger qui l'attendrait, jusqu'à l'aube, dans la pièce en désordre, où la party avait été si gaie, les lèvres prêtes à prononcer le congédiement final. Et la nuit avait commencé d'une façon si merveilleuse, si pleine de radieuses perspectives. Il se rappela

le moment où il avait été seul dans l'appartement, attendant les invités, avant le retour de Roger. Il se souvenait de la chaude anticipation avec laquelle il avait inspecté la pièce aux murs barrés d'étagères, qui lui avait paru, à ce moment-là, si amicalement prometteuse.

– Vous ne pouvez pas rentrer seule ? demanda-t-il avec désolation.

Il la haïssait de se tenir ainsi immobile, devant lui, jolie, un peu ternie par la pluie qui tombait sur ses cheveux et sur ses vêtements.

– Je vous défends de parler comme ça, dit-elle.

Sa voix était dure, impérieuse.

– Je ne rentrerai pas seule. Venez.

Noah soupira. À présent, comme si tout le reste ne suffisait pas, elle était en colère après lui.

– Ne soupirez pas comme ça, ordonna-t-elle. On dirait un mari martyr.

« Que s'est-il passé ? pensa Noah. Comment en suis-je arrivé là ? Pourquoi cette fille se croit-elle autorisée à me parler ainsi ? »

– Je m'en vais, dit-elle.

Elle le planta là et se dirigea d'un pas ferme vers le plus proche métro. Il la regarda un instant, perplexe, et se rua dans son sillage.

Les trains étaient humides et sentaient le fantôme de la pluie, que les voyageurs apportaient avec eux, de l'extérieur. L'air stagnant avait un goût métallique, et les jeunes filles aux seins opulents qui, sur les affiches, vantaient les qualités d'une marque de dentifrice, de laxatif ou de soutien-gorge, paraissaient stupides et déplacées dans la lumière mortuaire des ampoules poussiéreuses. Les autres passagers, revenant de travaux inconnus et de missions inconcevables, oscillaient sur les sièges tachés.

La jeune fille était assise, silencieuse et lèvres pincées. Lorsqu'ils durent changer de train, elle se leva sans mot dire et descendit sur le quai, forçant Noah à foncer misérablement à sa suite.

Ils durent changer, changer encore, et attendre des correspondances sur des quais déserts. « Cette fille, pensait Noah avec une morne hostilité, doit habiter plus loin que le bout de la ville, cinq cents mètres après le butoir final, entre les cimetières et les terrains de décharge publique. » Brooklyn, Brooklyn, Brooklyn était-il donc si long, depuis l'East River jusqu'à la baie de Gravesend, depuis les eaux limoneuses de Green point jusqu'aux déversoirs de Canarsie ? Brooklyn, comme Venise, avait été conquis sur la mer, mais le métro suburbain de la Quatrième Avenue ne valait pas son Grand Canal.

« Formidable à quel point cette fille était exigeante et sûre d'elle,

pensait Noah, en la fusillant du regard, pour se permettre d'entraîner un homme auquel elle venait d'être présentée à travers l'interminable et sinistre labyrinthe creusé par le métro dans les entrailles de la cité. C'est bien ma veine, pensait-il, avec une morne prescience de son propre avenir, c'est bien ma veine, avec un million de femmes vivant autour de moi, dans un rayon de cinquante pâtés d'immeubles, d'être tombé sur cette fille impitoyable, au caractère acéré, qui habitait à l'autre extrémité de la plus grande ville du monde.

» Léandre, pensait-il, avait traversé l'Hellespont à la gare pour une autre femme, mais il n'était pas obligé de la reconduire chez elle au milieu de la nuit, ni d'attendre vingt-cinq minutes parmi les corbeilles à déchets et les pancartes qui vous menacent de toutes sortes de catastrophes si vous fumez ou si vous crachez par terre. »

Finalement, ils descendirent, et la jeune fille le conduisit jusqu'à la rue.

– Ouf ! dit-il, parlant pour la première fois depuis une heure, je croyais que nous allions y passer tout l'été.

La jeune fille s'arrêta au coin de la rue.

– À présent, annonça-t-elle froidement, il faut que nous prenions le tramway.

– Oh ! mon Dieu ! dit Noah.

Puis il se mit à rire. Et son rire sonna faux et creux au-dessus des rails du tramway, parmi les devantures closes et les murs lépreux de pierre brune.

– Si vous avez l'intention d'être aussi désagréable, dit-elle, vous pouvez repartir.

– Je suis venu jusqu'ici, dit gravement Noah. J'irai jusqu'au bout.

Il cessa de rire et resta près d'elle, silencieux, dans la lueur jaune du réverbère. Le vent brutal s'abattait sur eux en gifles humides, le vent qui était venu des plages de l'Atlantique et des ports aux eaux polluées, à travers les millions de mètres carrés clairsemés de maisons isolées, à travers les espaces incultes ou boisés de Flat bush et de Bensonhurst, à travers les âmes torturées, à présent endormies, de ceux qui n'avaient pas trouvé d'endroit plus doux pour y poser leurs têtes.

Un quart d'heure plus tard, le tramway descendit vers eux, dans le clignotement de ses lampes et le bruit ferraillant de sa carrosserie disjointe. Il n'y avait que trois autres passagers, qui somnolaient inconfortablement sur les sièges de bois, et Noah s'assit près de sa compagne, se sentant, dans cet infernal véhicule lancé à plein fracas le long des rues obscures, une âme de naufragé perdu sur un radeau avec

des étrangers, reliques pitoyables de quelque navire échoué sur un haut-fond, parmi les îles lointaines de l'océan nordique. La jeune fille regardait droit devant elle, les mains croisées sur les genoux, et Noah avait l'impression de ne pas la connaître du tout comme si elle avait peur qu'il lui adresse la parole et se tenait ainsi, rigide, sur le qui-vive, prête au premier geste à appeler un agent.

– C'est ici, dit-elle.

Elle se leva. Une fois de plus, il la suivit jusqu'à la portière. Le tramway s'arrêta, la porte se replia, ils sautèrent sur la chaussée humide. Le tramway démarra, dans le chœur torturé de ses roulements à billes, massacrant le sommeil réduit des habitants du voisinage, entassés dans leurs maisons trébuchantes. Noah et la jeune fille s'éloignèrent de la voie luisante. Ici et là, le long des rues sordides, poussait un arbre piqueté de vert. Le printemps venait donc aussi, dans ce quartier déshérité ?

La jeune fille s'engagea dans une petite cour cimentée, sous une haute voûte de pierre. Devant une porte métallique, elle s'arrêta. Elle glissa sa clef dans la serrure et poussa le battant.

– Là, dit-elle froidement. Nous sommes arrivés.

Noah ôta son chapeau. Il distinguait vaguement, dans l'obscurité, le visage de la jeune fille. Elle avait ôté son chapeau, elle aussi, et ses cheveux formaient une ligne ondulée autour des taches ivoirines de ses joues et de son front. Noah eut envie de pleurer, comme s'il eût été sur le point de perdre tout ce qu'il possédait de plus cher au monde, là, dans l'ombre épaisse de la maison où elle habitait.

– Je... je veux vous dire... chuchota-t-il, que je ne suis pas... que je suis heureux... heureux, je veux dire, de vous avoir reconduite.

– Merci, dit-elle.

Elle chuchotait, elle aussi, mais sa voix était assurée.

– C'est compliqué, dit-il.

Ses mains esquissèrent un geste vague.

– Si vous saviez à quel point c'est compliqué ! Je suis très heureux vraiment...

Elle était si pauvre, si jeune, si frêle, si courageuse, si seule, si proche de lui... Il tendit les mains, à l'aveuglette, et lui prit délicatement la tête et l'embrassa.

Ses lèvres étaient douces et fermes et un peu humides, à cause du brouillard.

Puis elle le gifla. La gifle résonna sous les marches de pierre. Sa joue était endolorie. « Comme elle est forte, pensa-il, étourdi, sous ses apparences fragiles. »

– Pourquoi, demanda-t-elle froidement, vous êtes-vous cru autorisé à m’embrasser ?

– Je... je ne sais pas, dit-il, en portant sa main à son visage pour en atténuer la brûlure, et l’abaissant aussitôt, honteux de ce moment de faiblesse. Je... je l’ai fait... comme ça.

– Faites ça avec toutes celles que vous connaissez, dit-elle d’un ton sec. Mais pas avec moi.

– Je ne fais pas ça avec d’autres, dit misérablement Noah.

– Rien qu’avec moi ? Très flattée, dit Hope. Je regrette de vous avoir paru aussi facile.

– Oh non ! protesta Noah, éperdu, ce n’est pas ce que je voulais dire.

« Seigneur, pensait-il, comment pourrais-je lui expliquer ce que je ressens. Maintenant, elle me prend pour un satyre de coin de rue, toujours prêt à attraper les filles qui veulent bien se laisser faire. » Il lutta avec sa gorge verrouillée ; la langue anglaise se coagulait dans son larynx.

– Oh, dit-il d’une voix faible, je suis désolé...

– Je suppose, coupa la jeune fille, que vous vous trouvez si merveilleusement séduisant, si brillant, si supérieur que toutes les filles doivent vous tomber dans les bras et se laisser peloter sans rien dire...

– Oh, mon Dieu !

Il battit en retraite et faillit trébucher contre les deux marches de béton qui descendaient de la cour cimentée.

– Jamais de ma vie, continua la jeune fille, je n’ai rencontré de jeune homme aussi arrogant, injuste et imbu de soi-même que vous.

– Arrêtez... grogna Noah. Je ne puis le supporter.

– Je vous souhaite le bonsoir, dit la jeune fille d’un ton mordant, monsieur Ackermann.

– Oh, non ! chuchota-t-il. Pas maintenant.

Elle repoussa la porte métallique, d’un geste décidé, et les gonds grincèrent à ses oreilles.

– Je vous en prie, implora-il. Écoutez-moi...

– Bonne nuit.

D’un seul coup, la grille les sépara. La serrure claqua. Elle ne se retourna pas, mais ouvrit la porte de bois qui donnait accès à la maison et entra. Noah regarda stupidement les deux portes, la porte de bois et la grille de fer, tourna bride et reprit le chemin de la rue.

Il parcourut une trentaine de mètres, son chapeau toujours à la main, sans s'apercevoir que la pluie s'était remise à tomber et que ses cheveux commençaient à pendre sur son front, en mèches détrempées. Il s'arrêta, regarda autour de lui, mal à l'aise, et revint sur ses pas. Une lumière brillait, derrière la fenêtre grillagée du rez-de-chaussée, et, même à travers les rideaux tirés, il pouvait voir une ombre se déplacer à l'intérieur.

Il s'approcha de la fenêtre, respira profondément et frappa au carreau. Au bout d'un instant, le rideau fut tiré de côté, et il distingua le visage de la jeune fille. Il tenta de lui faire comprendre, par gestes, qu'il voulait lui parler. Elle secoua la tête, d'un air irrité, et lui fit signe de partir, mais il se mit à crier, très fort, les lèvres proches de la fenêtre :

– Ouvrez la porte. Il faut que je vous parle. Je suis perdu. Perdu. Perdu !

Il vit qu'elle le regardait d'un air dubitatif, à travers la vitre sillonnée de traits de pluie. Puis elle sourit et disparut. Un instant plus tard, il entendit s'ouvrir la porte intérieure, et bientôt, il la vit apparaître, derrière la grille. Involontairement, il soupira.

– Ah, dit-il. Je suis si content de vous voir.

– Vous ne reconnaissez pas le chemin ? demanda-t-elle.

– Je suis perdu, dit-il. Personne ne me trouvera plus jamais.

Elle s'esclaffa.

– Vous êtes un grand idiot, n'est-ce pas ? dit-elle.

– Oui, admit-il avec humilité.

– Eh bien, dit-elle sérieusement, de l'autre côté de la grille fermée, vous prenez à gauche et vous retournez jusqu'à la station de tramway et vous prenez celui qui vient à votre gauche, jusqu'à Eastern Parkway. Là, vous...

Sa voix continua de composer, avec la description du chemin qu'il devait suivre pour retrouver le monde des vivants, une sorte d'accompagnement musical aux pensées de Noah, et, tandis qu'elle se tenait ainsi devant lui, il remarqua qu'elle avait ôté ses souliers et qu'elle était beaucoup plus petite qu'il l'avait cru, beaucoup plus délicate et plus chère.

– Est-ce que vous m'écoutez ? s'inquiéta-t-elle.

– Il faut que je vous dise quelque chose, répliqua-t-il d'une voix forte. Je ne suis pas arrogant. Je ne suis pas injuste...

– Chut, souffla-t-elle. Ma tante dort.

– Je suis timide, chuchota-t-il, et je n'ai pas une seule opinion qui

m'appartienne en propre et je ne sais pas pourquoi je vous ai embrassée... Je... je n'ai pas pu m'en empêcher.

– Pas si fort, dit-elle. Ma tante.

– J'essayais de vous impressionner, murmura-t-il. Je ne connais aucune femme continentale. Je voulais paraître à vos yeux très fort et très sophistiqué. J'avais peur que vous ne me regardiez même pas, si je me contentais d'être moi-même.

» Ç'a été une nuit incompréhensible, enchaîna-t-il d'un ton morne. Je ne me souviens pas d'avoir jamais traversé rien d'aussi incompréhensible. Vous avez très bien fait de me gifler. C'était une leçon...

Il posa son front contre les barreaux, tout près du visage de la jeune fille.

– Une très bonne leçon. Je... je ne puis vous dire ce que j'éprouve pour vous en ce moment. Une autre fois, peut-être, mais...

Il s'arrêta.

– Êtes-vous la... le flirt de Roger ? demanda-il.

– Non, dit-elle, je ne suis le flirt de personne.

Il rit. Un rire nerveux. Un rire de dément.

– Ma tante, lui rappela-t-elle.

– Eh bien, chuchota-il. Le trolley jusqu'à Eastern Parkway... Bonne nuit. Merci. Bonne nuit.

Mais il ne bougea pas. Ils continuèrent à se regarder, en silence.

– Oh, Seigneur ! dit-il doucement, d'une voix angoissée. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir.

Il entendit grincer la serrure du battant métallique, la grille s'ouvrit et il fit un pas à l'intérieur. Ils s'embrassèrent, mais ce baiser n'avait rien de commun avec le premier. Quelque chose grondait au fond de lui, mais il ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle allait peut-être reculer, soudain, et le gifler encore.

Elle recula, lentement, le regarda avec un sourire étrange :

– Ne vous perdez pas, dit-elle, en rentrant chez-vous.

– Le trolley, murmura-t-il, le trolley jusqu'à Eastern Parkway, et ensuite... Je vous aime... Je vous aime.

– Bonne nuit, dit-elle. Merci de m'avoir raccompagnée.

Il fit un pas en arrière et la grille se referma entre eux. Hope pivota et rentra chez elle, sur ses bas. La porte se referma à son tour. La rue était vide. Il se dirigea vers le tramway. Ce fut seulement lorsqu'il parvint à la porte de sa propre chambre, près de deux heures plus



tard, qu'il s'aperçut que c'était la première fois, au cours de ses vingt et un ans d'existence, qu'il avait dit : « Je vous aime. »

La pièce était plongée dans l'obscurité, et il perçut la respiration mesurée de Roger endormi. Il se déshabilla rapidement, en silence, et se glissa dans son lit, à l'autre bout de la chambre. Il demeura allongé, les yeux levés vers le plafond invisible, ballotté par des vagues alternées de plaisir et d'agonie, à la pensée du baiser qu'ils avaient échangé, près de la grille, et de ce qu'allait lui dire Roger, demain matin.

Il allait s'endormir lorsqu'il entendit son nom.

– Noah !

Il ouvrit les yeux.

– Hello, Roger, dit-il.

– Ça va ?

Oui.

Silence.

– Tu l'as reconduite chez elle ?

Oui.

Silence dans la chambre obscure.

– Nous sommes tous sortis pour acheter des sandwiches, dit Roger. Vous avez dû nous manquer.

Oui.

Un nouveau silence.

– Roger...

Oui ?

– Je te dois une explication. Je n'avais pas l'intention de... Sincèrement. Je voulais partir seul et... Je ne m'en souviens pas très bien... Roger, tu es réveillé ?

– Oui.

– Roger, elle m'a dit quelque chose.

– Quoi donc ?

– Elle m'a dit qu'elle n'était pas ton flirt.

– Ah, ah ?

– Elle m'a dit qu'elle n'était le flirt de personne. Mais si elle était ton flirt, ou si tu voulais qu'elle soit ton flirt... je... je ne la reverrais jamais, je te le jure, Roger... Roger, es-tu réveillé ?

– Oui. Elle n'est pas mon flirt. Je ne veux pas nier que je n'aie pas un peu... pensé à elle, mais qui diable voudrait se taper ce voyage à

Brooklyn trois fois par semaine ?

Dans l'obscurité, Noah essuya la sueur qui coulait sur son front.

– Roger, dit-il.

– Oui ?

– Je t'aime bien, Roger.

– Fiche-moi la paix, et dors.

Puis un rire étouffé, à travers la chambre commune. Puis le silence.

Dans les deux mois qui suivirent, Hope et Noah s'écrivirent quarante-deux lettres. Ils travaillaient non loin l'un de l'autre et se rencontraient chaque jour pour déjeuner, et presque chaque soir pour dîner, et s'échappaient parfois de leurs emplois, dans le courant des beaux après-midi ensoleillés, pour se promener le long des docks et regarder les bateaux entrer dans le port et en sortir. Au cours de ces deux mêmes mois, Noah fit trente-sept fois le long et harassant voyage, jusqu'à Brooklyn et retour, mais c'était le courrier des États-Unis qui transportait l'essentiel de leurs vies.

Assis près d'elle, dans n'importe quel endroit sombre, il parvenait seulement à lui dire : « Tu es si jolie », ou : « J'aime ta façon de sourire », ou : « Veux-tu aller au cinéma avec moi, dimanche soir ? » Mais par l'intermédiaire du papier blanc, et le truchement impersonnel du facteur, il lui disait : « Ta beauté m'accompagne jour et nuit. Lorsque je lève les yeux vers le ciel, chaque matin, je le trouve plus clair, parce que je sais que c'est ce même ciel que tu regardes, aussi ; lorsque je regarde le pont sur le fleuve, je le crois plus solide et plus beau parce que tu l'as traversé, un jour, avec moi ; lorsque je regarde mon propre visage, dans le miroir, je le trouve plus présentable, parce que tu l'as embrassé, la veille. »

Et Hope, dont le maquillage avait une sévérité de Nouvelle-Angleterre qui l'empêchait de lui offrir en personne davantage que les expressions d'amour les plus réticentes et les plus réservées, écrivait à son tour : « Tu viens de quitter la maison et je pense à toi, tout au long de ton voyage de retour. Je vais rester debout avec toi, ce soir, et t'accompagner en pensée jusqu'à la porte de ta chambre. Chéri, pendant que tu voyages, je suis ici sous la lampe allumée, dans la maison endormie, et je pense à tout ce que je sais de toi. Je sais que tu es bon et fort et juste, et je sais que tes yeux sont beaux et ta bouche triste et tes mains belles et souples... »

Et puis, quand ils se retrouvaient, ils se contemplaient, la gloire des mots écrits tremblant entre eux comme une présence chère, et disaient : « J'ai deux tickets pour un spectacle, ce soir. Si tu n'as rien à faire, veux-tu venir ? »

Et, tard dans la nuit, la tête légère de l'éclat de la scène et de leur amour et du manque de sommeil, debout, enlacés tous les deux dans le froid vestibule de la maison de Hope, dont la détestable habitude de son oncle, qui lisait parfois la Bible toute la nuit, assis dans le salon, leur interdisait l'entrée, ils restaient dans les bras l'un de l'autre et s'embrassaient jusqu'à se meurtrir les lèvres ; la vie de leurs lettres et leur vraie vie se confondant un instant, dans un accès d'irrésistible passion.

Ils n'étaient pas amant et maîtresse. D'une part, il n'y avait aucun endroit dans toute la cité, avec ses dix millions de chambres, dans laquelle ils pouvaient, en tout honneur et en toute dignité, transporter leur amour. Et d'autre part, Hope avait en elle un côté religieux inébranlable, et chaque fois qu'ils approchaient dangereusement de la consommation, elle reculait, alarmée. « Bientôt, bientôt, murmurait-elle. Mais pas maintenant... »

– Tu vas finir par faire explosion, ricana Roger. Ce n'est pas naturel. Qu'a-t-elle donc ? Ignore-t-elle qu'elle appartient à la génération d'après-guerre ?

– Oh, ça va, Roger ! protesta Noah.

Il était assis au bureau, dans leur chambre, et écrivait une lettre à Hope, et Roger était allongé à plat dos sur le plancher, parce que les ressorts du canapé étaient brisés depuis cinq mois et que le canapé était devenu très inconfortable, pour un homme de sa taille.

– Brooklyn, déclama Roger. Brooklyn, terre mystérieuse et sombre.

Puisqu'il était allongé sur le plancher, il exécuta, à toutes fins utiles, quelques exercices pour la culture des muscles de l'abdomen, amenant ses pieds au-dessus de sa tête et les abaissant lentement, trois fois de suite.

– Assez, dit-il. Je me sens déjà beaucoup plus fort. Le sexe est comme la natation. Il faut se jeter à l'eau ou se tenir à l'écart. Si tu te contentes de rester sur le bord, tu reçois des embruns, tu te refroidis et tu t'énerves. Un mois de plus avec cette jeune personne, et je te conduis au psychanalyste. Écris-le-lui, et dis-lui que c'est moi qui l'ai dit.

– Bien sûr, acquiesça Noah. Je suis en train de l'écrire.

– Si tu ne fais pas attention, dit Roger, tu vas te retrouver marié, un de ces jours.

Noah cessa de taper. Lorsqu'il s'était mis à écrire tant de lettres, il avait acheté, à tempérament, une autre machine à écrire.

– Pas de danger, dit-il.

En réalité, il y pensait fréquemment et en avait même déjà parlé à

Hope, dans ses lettres.

– Ce ne serait peut-être pas une si mauvaise idée, dit Roger. C'est une fille épatante, et ça te préserverait du service militaire.

Ils évitaient de penser au service militaire. Par bonheur, le numéro de Noah était parmi les plus élevés. L'armée était lointaine, irréaliste, comme un nuage noir dans le ciel de printemps.

– Non, dit judicieusement Roger, de son plancher. Je n'ai que deux choses contre elle. Premièrement, elle t'empêche de dormir. Deuxièmement, tu sais quoi. Autrement, elle t'a fait un bien énorme.

Noah jeta à son ami un coup d'œil reconnaissant.

– Tout de même, reprit Roger, elle devrait coucher avec toi.

– Boucle-la.

– Tu veux que je te dise ? Je vais m'absenter, ce week-end, et je te laisse le champ libre.

Il s'assit sur le plancher.

– Qu'en dis-tu ?

– Merci. Si l'occasion se présente, je profiterai de ta complaisance.

– Il vaudrait peut-être mieux que je lui parle, dit Roger. En ma qualité de meilleur ami soucieux de la sécurité de son camarade. « Ma chère enfant, vous ne » vous en apercevez sans doute pas, mais notre Noah » est à deux doigts de sauter par une fenêtre. » Donne-moi une pièce de dix cents. Je vais lui téléphoner sur-le-champ.

– J'y arriverai bien tout seul, dit Noah sans conviction.

– Pourquoi pas dimanche ? demanda Roger. Joli mois de juin, et, la floraison de l'été, etc.

– Pas question, dit Noah. Dimanche, nous allons à un mariage.

– De mariage de qui ? s'informa Roger. De tien ?

Noah rit jaune.

– Une de ses amies, à Brooklyn.

– Tu devrais demander à la compagnie de transport un tarif de faveur, suggéra Roger.

Il se recoucha sur le dos.

– J'ai dit. Maintenant, je la boucle.

Il se tint tranquille un instant, pendant que Noah reprenait le fil de sa lettre.

– Un mois, dit-il. Et ensuite, la table du psychanalyste. Souviens-toi de ce que je te dis.

Noah éclata de rire et se leva.

– J’y renonce, dit-il. Descendons, je te paie un verre.

Roger bondit sur ses pieds.

– Mon bon ami Noah, dit-il. Vierge et martyr.

Ils rirent et sortirent de la maison, dans le soir doux et calme, et se dirigèrent vers l’affreux café de Columbus Avenue, qu’ils honoraient de leur clientèle.

Le mariage eut lieu dans une grande maison de Flat bush, une maison avec un jardin et une petite pelouse, qui conduisait jusqu’à une rue garnie de quelques arbres. La mariée était jolie, le prêtre pressé d’en finir, et il y avait du Champagne.

Il faisait chaud, le soleil brillait, et tout le monde souriait avec cette sensualité éhontée et tendre des invités d’un mariage. Après la cérémonie, dans les coins de la grande maison, les plus jeunes d’entre eux tenaient, par couples, des conférences mystérieuses. Hope avait une nouvelle robe jaune. Elle était beaucoup sortie au soleil, au cours de la semaine passée, et sa peau était hâlée. Noah ne cessait de l’observer fièrement et un peu anxieusement, tandis qu’elle évoluait à la ronde, ses cheveux noirs négligemment répandus sur les épaules dorées émergeant de sa robe. Noah se tenait à l’écart, un peu timide, dégustant une coupe de Champagne, bavardant de temps à autre avec les invités, quittant rarement Hope des yeux. Et quelque chose, au fond de sa tête, lui parlait doucement de ses cheveux, de ses lèvres, de ses jambes, en un langage bizarre, elliptique, amoureux.

Il embrassa la mariée, et il y eut une confusion de satin blanc et de dentelle et de rouge à lèvres, et de parfum, et de fleur d’oranger. Par-dessus l’épaule de la mariée, il regarda Hope, qui l’observait, de l’autre bout de la pièce, et le quelque-chose anonyme, au fond de sa tête, nota sa gorge, la finesse de sa taille. Elle s’approcha et il dit : « Il y a une chose que je veux faire », et il posa les mains sur sa taille, élégante et svelte dans le corsage collant de sa nouvelle robe. Il sentit sa chair juvénile et les petits mouvements de ses hanches. Hope parut comprendre. Elle se pencha vers lui et l’embrassa. Plusieurs personnes les regardaient, mais il s’en moquait, parce qu’à un mariage tout le monde semble avoir licence d’embrasser tout le monde. En outre, il n’avait jamais bu de Champagne, par un chaud après-midi d’été.

Ils regardèrent les mariés s’éloigner dans une automobile à laquelle étaient accrochés des serpentins flottants. La mère pleurait doucement sur le seuil de la maison. Le nouveau marié souriait, un peu bêtement, à la fenêtre de derrière. Noah regarda Hope, et Hope regarda Noah, et ils savaient qu’ils pensaient à la même chose.

– Pourquoi, chuchota-t-il, n’irions-nous pas...

– Chut. Elle posa sa main sur ses lèvres. Tu as trop bu de

Champagne.

Ils prirent congé des autres invités et s'éloignèrent sous les grands arbres, entre les pelouses sur lesquelles tournoyaient les arroseuses, les étincelantes fontaines d'eau, brillantes et chatoyantes sous le soleil, dans l'odeur verte de l'herbe humide. Ils marchaient lentement, la main dans la main.

– Où vont-ils ? demanda Noah.

– En Californie, dit Hope. Pour un mois. À Monterey. Il a un cousin, là-bas.

Ils marchèrent côte à côte entre les fontaines de Flat bush, pensant aux plages de Monterey, sur l'océan Pacifique, pensant aux pâles maisons mexicaines, dans la radieuse lumière du Sud, pensant aux deux jeunes gens entrant à Grand Central dans leur compartiment et verrouillant la porte derrière eux.

– Oh, mon Dieu ! ricana Noah. J'ai pitié d'eux.

– Pourquoi ?

– Par une nuit pareille. La première fois. L'une des nuits les plus chaudes de l'année.

Hope lui reprit sa main.

– Tu es impossible, dit-elle sèchement. Ce que tu viens de dire est vulgaire et laid.

– Hope, protesta-t-il. Ce n'était qu'une plaisanterie.

– Je déteste cette attitude, cria-t-elle. Vous tournez tout en ridicule ! Stupéfait, il s'aperçut qu'elle pleurait.

– Chérie, je te demande pardon.

Il l'entoura de ses bras, sous les yeux intéressés de deux petits garçons et d'un grand chien policier.

Elle se dégagea.

– À bas les pattes, dit-elle.

Et s'éloigna.

– Je t'en prie.

Il la suivit, angoissé.

– Je t'en prie, écoute-moi.

– Écris-moi une lettre, coupa-t-elle à travers ses larmes. Tu gardes toute ta poésie pour ta machine à écrire.

Il la rejoignit et marcha près d'elle, dans un silence misérable. Il était tourmenté et perplexe, lancé à la dérive sur la mer immense, irrationnelle, de l'âme féminine, et il n'essayait pas de se sauver, mais

se laissait simplement aller à la dérive, au gré des vents et des marées, en espérant qu'il n'y ferait pas naufrage.

Mais Hope demeura intraitable. Tout le long du chemin, dans le tramway, elle resta obstinément silencieuse, la bouche impitoyablement pincée. « Mon Dieu ! pensait Noah en l'observant à la dérobée. Oh, mon Dieu ! elle va me quitter. »

Mais, lorsqu'elle eut ouvert les deux portes de la maison, elle le laissa la suivre à l'intérieur.

La maison était vide. L'oncle et la tante de Hope étaient partis à la campagne avec leurs deux petits-enfants, pour un week-end de trois jours, et une atmosphère de paix exotique planait sur les pièces désertes.

– Tu as faim ? demanda Hope.

Elle se tenait au centre du salon, et Noah fut tenté de l'embrasser, mais y renonça en voyant l'expression de son visage.

– Je crois que je ferais mieux de rentrer, dit-il.

– Mange d'abord, dit-elle. Je vais aller chercher de quoi souper dans le frigidaire.

Il la suivit doucement jusqu'à la cuisine et l'aida en essayant de se faire aussi petit que possible. Elle tira du frigidaire un reste de poulet froid, prépara une salade et s'empara d'une cruche de lait.

Elle posa le tout sur un plateau et dit :

– Dehors ! comme un sergent commandant un peloton.

Il alla porter le plateau dans le jardin, derrière la maison, sur lequel s'épaississaient à présent les ombres du crépuscule. Il était limité, de deux côtés, par une haute palissade, et, à son autre extrémité, par le mur blanc d'un garage, sur lequel rampaient les lianes de la vigne vierge. Il y avait un gracieux acacia, dont les branches s'étendaient jusqu'au jardin voisin. Il y avait un petit jardin japonais et des parterres de fleurs communes et une table de bois avec deux chandeliers et une longue balançoire, confortable comme un sofa, abritée par une sorte de dais mobile. Brooklyn avait disparu dans la lumière bleue du crépuscule, et ils étaient dans un jardin clos, en Angleterre, en France ou aux Indes.

Hope alluma les bougies. Ils s'assirent gravement, de part et d'autre de la table et mangèrent. Ce fut à peine s'ils parlèrent en mangeant, sinon pour s'entre-demander poliment le sel, le poivre ou la cruche de lait. Puis ils plièrent leurs serviettes et se levèrent.

– Nous n'avons pas besoin des bougies, dit Hope. Veux-tu éteindre celle qui est de ton côté ?

– Certainement, dit Noah.

Il se pencha au-dessus du petit verre de lampe qui protégeait la flamme de la bougie, et Hope s'inclina de son côté de la table. Leurs têtes se touchèrent, lorsqu'ils soufflèrent, et, dans l'obscurité soudaine, Hope chuchota :

– Pardonne-moi. Je suis la fille la plus détestable du monde entier.

Et tout changea. Ils s'assirent côte à côte, dans la balançoire, regardant le ciel obscurci où fleurissaient, une par une, les étoiles d'été, à travers le feuillage de l'arbre unique. Loin du tramway, loin des camions, loin de la tante et de l'oncle et des deux enfants de la maison, loin des crieurs de journaux qui vociféraient, au-delà du garage, loin du monde, seuls dans le jardin mystérieux et clos...

– Il ne faut pas... dit Hope.

Et puis :

– J'ai peur, j'ai si peur ! – Et puis : Chéri, mon chéri !

Et Noah fut timide et triomphant, et étourdi, et humble et, lorsque ce fut fini, ils restèrent écrasés, vaincus par le désert de sentiments à travers lequel ils avaient erré, et Noah eut peur qu'elle le déteste après coup, et chaque moment de son silence paraissait de mauvais augure. Puis elle dit :

– Tu vois...

Et s'esclaffa et dit :

– Il ne faisait pas trop chaud. Pas trop chaud du tout.

Beaucoup plus tard, lorsque le moment fut venu, pour lui, de la quitter, ils rentrèrent dans la maison. Ils clignèrent des yeux, dans la lumière et évitèrent de se regarder en face. Pour se donner une contenance, Noah se pencha et alluma la radio.

Ils jouaient du Tchaïkovski, un concerto pour piano, et la musique claire et triste résonnait à leurs oreilles, comme si elle avait été composée et jouée pour eux, deux êtres à peine sortis de l'enfance, qui venaient de s'aimer pour la première fois. Hope le rejoignît et l'embrassa dans le cou. Il se redressa pour lui rendre son baiser, mais la musique s'interrompt, et une voix inexpressive annonça :

– Bulletin spécial de la Presse associée. L'avance allemande continue tout le long de la frontière russe. De nombreuses divisions blindées sont passées à l'attaque sur une ligne s'étendant de la Finlande à la mer Noire.

– Qu'est-ce que c'est ? dit Hope.

– Les Allemands, dit Noah, en pensant :

« Ou n'entend plus parler que des Allemands, fantastique à quel point ces gens-là réussissent à faire parler d'eux. »



– Ils sont entrés en Russie. Ce devait être ce que braillaient les crieurs de journaux...

– Ferme la radio.

Hope allongea le bras et la ferma elle-même.

– Ce soir, au moins...

Il la prit dans ses bras et sentit son cœur battre contre lui avec une soudaine intensité. « Pendant toute la durée de cet après-midi, tandis que nous assistions au mariage, et tandis que nous marchions dans les rues, là-bas, des canons tonnaient, des hommes mouraient. De la Finlande à la mer Noire. » Son esprit ne faisait aucun commentaire. Il enregistrerait le fait, simplement, comme une pancarte indicatrice aperçue au passage, le long de la route.

Ils s'assirent sur le canapé usé, dans la pièce silencieuse. Il faisait nuit noire, à présent, et les clameurs des crieurs de journaux paraissaient lointaines et inconséquentes.

– Quel jour sommes-nous ? demanda Hope.

– Dimanche.

Il sourit.

– Jour de repos.

– Ce n'est pas ce que je veux dire, s'impatienta-t-elle. Je sais que c'est dimanche. Mais la date ?

– Le 22, dit-il. Le 22 juin !

– Le 22 juin, chuchota la jeune fille. Je vais me souvenir de cette date. La première fois où tu m'as prise.

Lorsque Noah arriva chez eux, Roger n'était pas encore couché. Debout devant la porte, dans le vestibule obscur, tentant de se composer un visage impassible, sur lequel rien ne puisse être lu des événements de la nuit, Noah entendit le piano, à l'intérieur de l'appartement. C'était un air de jazz, triste, hésitant et mélancolique, un air de blues, et Roger improvisait tant qu'il était difficile de reconnaître la mélodie. Noah écouta deux ou trois minutes, avant d'ouvrir la porte et d'entrer. Roger le salua de la main, sans se retourner, et continua à jouer. Une seule lampe était allumée, dans un coin, et la chambre paraissait immense et mystérieuse. Noah se laissa tomber sur la vieille chaise de cuir, près de la fenêtre. À l'extérieur, la ville dormait. Les rideaux bougeaient un peu au gré de la brise légère qui pénétrait par l'entrebâillement de la fenêtre. Noah ferma les yeux, écoutant les accords incohérents et tristes. Il avait l'impression étrange de pouvoir sentir chacun de ses os, chacun de ses muscles, chacun de ses nerfs, vivants et las, trembler au rythme de la musique.

Au beau milieu d'un motif, Roger s'arrêta. Il resta assis au piano, ses

longues mains posées sur le clavier, les yeux fixés sur le vieux bois poli. Puis il se retourna.

– La maison est à toi, dit-il.

– Quoi ?

Noah ouvrit les yeux.

– Je m'en vais demain, dit Roger.

Il parlait comme s'il continuait une conversation avec lui-même commencée plusieurs heures auparavant.

– Quoi ?

Noah regarda son ami de plus près, pour voir s'il n'avait pas bu.

– L'armée. Le Parti est épuisé. Ils commencent à prendre les civils.

Noah le regarda, abasourdi, comme s'il lui eût été impossible de comprendre les mots dont Roger se servait. « Un autre jour, j'aurais mieux compris, pensait-il. Mais ce soir ; tant de choses sont arrivées ce soir. »

– Je suppose, dit Roger, que la nouvelle a atteint Brooklyn ?

– Au sujet des Russes ?

– Au sujet des Russes.

– Oui.

– Je vais voler au secours des Russes, dit Roger.

– Hein ? s'exclama Noah. Tu vas t'engager dans l'armée russe ?

Roger éclata de rire et gagna la fenêtre. Il s'y tint immobile, une main accrochée au rideau, le regard perdu à l'extérieur.

– Pas exactement, dit-il. L'armée des États-Unis, simplement.

– Je vais avec toi, dit soudain Noah.

– Merci, dit Roger. Mais ne sois pas idiot. Attends qu'ils t'appellent.

– Ils ne t'ont pas encore appelé ! protesta Noah.

– Pas encore. Mais je suis pressé.

Roger fit un nœud au rideau, d'un air absorbé, et le redénoua.

– Je suis plus vieux que toi. Attends qu'ils viennent te chercher. Ce sera toujours assez tôt.

– À t'entendre, dit Noah, on croirait que tu as quatre-vingts ans.

Roger rit et se retourna.

– Pardonne-moi, fiston, dit-il.

Puis, sérieusement :

– Je ne m'en suis pas occupé, aussi longtemps que c'était possible, dit-il. Lorsque j'ai entendu la radio, aujourd'hui, j'ai compris qu'il ne

m'était plus possible de m'en désintéresser. À partir de maintenant, je ne serai quelque chose à mes propres yeux qu'avec un fusil à la main. De la Finlande à la mer Noire – et Noah se souvint, soudain, de la voix du speaker – de la Finlande à la mer Noire et de la mer Noire à l'Hudson et de l'Hudson à Roger Cannon. Nous y serons bientôt jusqu'au cou, de toute manière. Je préfère aller au-devant. J'ai attendu toute ma vie que les événements viennent à moi. Je vais sauter sur celui-là, à pieds joints. Que diable, je descends d'une grande famille de soldats !

Il ricana.

– Mon grand-père a déserté à Antietam, et mon vieux a laissé trois enfants naturels à Soissons.

– Et crois-tu que ça changera quelque chose ? dit Noah.

Roger sourit.

– Ne me demande pas ça, fiston. Ne me demande jamais ça.

Puis il parla plus sobrement.

– Ça fera peut-être quelque chose de moi. Jusqu'à présent, ainsi que tu l'auras sans doute remarqué, je n'ai jamais eu de but précis dans la vie. C'est une maladie. Au début, ce n'est pas plus grave qu'un bouton sur le nez et on n'y prête pas attention. Trois ans plus tard, le patient est paralysé. L'armée me donnera peut-être un but dans la vie...

Il sourit.

– Conserver ma peau, ou devenir sergent, ou gagner une guerre quelconque. Ça ne te dérange pas que je joue encore un peu ?

– Bien sûr que non, dit Noah d'un ton morne.

« Il va mourir, murmurait une voix dans sa tête, Roger va mourir, ils vont le tuer. »

Roger s'assit au piano et posa ses mains sur le clavier. Il joua quelque chose que Noah n'avait jamais entendu.

– En tout cas, dit Roger en jouant en sourdine, je suis content de voir que vous vous êtes tout de même décidés...

– Comment ? demanda Noah, essayant de se souvenir s'il avait dit quoi que ce soit. Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Tu le portais sur toute ta physionomie, s'esclaffa Roger. Comme une enseigne lumineuse.

Il joua un long passage, de la main gauche.

Le lendemain, l'armée engloutit Roger. Il empêcha Noah de venir avec lui jusqu'au bureau de recrutement et lui laissa tout ce qui lui appartenait, les livres, les meubles, et même, bien qu'ils fussent beaucoup trop grands pour Noah, la totalité de ses vêtements.

– Je n’aurai besoin de rien de tout ça, dit-il, en contemplant d’un œil critique les biens de ses vingt-six années ; d’ailleurs, ce n’est que du bric-à-brac.

Il fourra dans sa poche un exemplaire de la *Nouvelle*

*République*, pour lire dans le métro, et dit en souriant :

– Oh, quelle arme frêle j’ai là !

Adressa à Noah un dernier salut amical, enfonça son chapeau sur ses cheveux en brosse, selon son angle personnel, et, une fois pour toutes, quitta la chambre dans laquelle il avait vécu cinq années.

Noah le regarda partir, la gorge nouée, persuadé, soudain, qu’il n’aurait plus jamais d’ami et que les plus beaux jours de sa vie étaient terminés.

Occasionnellement, Noah recevait une brève note sardonique, émanant de quelque camp du Sud, et, une fois, la copie d’un ordre du jour annonçant que le soldat Roger Cannon avait été promu au grade de soldat de première classe. Puis il y eut un long silence, et, un jour, une lettre de deux pages, venue des Philippines, qui décrivait le quartier réservé de Manille et une fille mi-Hollandaise, mi-Bermudienne, qui avait le steamer *Texas* tatoué sur la peau du ventre. Il y avait un post-scriptum, de la large écriture de Roger : « P. S. Tiens-toi à l’écart de l’armée. Ce n’est pas pour des êtres humains. »

Évidemment, l’absence de Roger avait un avantage, et Noah se sentait la conscience coupable lorsqu’il s’apercevait à quel point elle lui facilitait la vie. À présent, Hope et lui avaient un foyer. Ils n’étaient plus des vagabonds affamés l’un de l’autre, attendant tristement dans des couloirs humides qu’un vieil oncle ait fini de lire sa Bible, des amoureux à la recherche d’un lit pour y faire leur amour, des enfants aux yeux tristes comiquement frustrés, errant au hasard sur les trottoirs de la cité.

Dans les mois qui suivirent le départ de Roger, Noah sentit qu’il avait enfin, après toutes ces années, fait la découverte de son corps. Il était plus fort qu’il l’avait cru et capable de sentir plus profondément qu’il s’y était attendu. Il le contemplait, parfois, dans le long miroir accroché derrière la porte, et, puisqu’il avait l’approbation de Hope, le trouvait plus gracieux et plus utile que jamais auparavant. « Oh, pensait-il avec gratitude en contemplant son torse nu, oh, quelle veine que je n’aie pas de poil sur la poitrine. »

Dès le jour où ils avaient possédé une chambre bien à eux, Hope s’était révélée inopinément sensuelle. Dans la chaude obscurité familière de la ville, les froides collines de son puritanisme vermontois s’étaient évanouies en fumée, et son désir répondait au désir de Noah ; leurs chairs se réclamaient avec la même ardeur. Dans le flux et le

reflux étourdissant de leur amour, à l'intérieur de la chambre hétéroclite qui était devenue le secret le plus cher et le plus profond de leurs vies, le bruit des rues, la clameur des carrefours, les interpellations au Sénat, le grondement des canons, sur d'autres continents, n'étaient plus qu'un vague « fond » musical de tambours et de bugles, dans le camp d'une autre armée, au sein d'une guerre invraisemblable.

CHRISTIAN avait du mal à prêter attention au film. Un très bon film, d'ailleurs, au sujet d'un détachement de troupes en route du front de Russie vers le front de l'Ouest, en 1918, et stationné pour un jour à Berlin. Le lieutenant avait reçu des ordres formels de consigner ses hommes dans les locaux de la gare de départ, mais il comprenait à quel point ils avaient envie de revoir leurs femmes et leurs fiancées, après les féroces batailles qu'ils avaient livrées dans l'Est, et les fatales batailles qui leur restaient à livrer dans l'Ouest. Au risque du conseil de guerre ou du poteau d'exécution, il leur avait permis de se rendre dans leurs foyers. Si un seul d'entre eux manquait à sa parole et ne revenait pas à la gare pour l'heure du train, le lieutenant était perdu. Le film suivait les pérégrinations de ses hommes. Quelques-uns se saoulaient, d'autres étaient tentés par les Juifs et les défaitistes de rester à Berlin ; d'autres se laissaient presque persuader par leurs femmes, et la vie du lieutenant ne tenait qu'à un fil. Mais le dernier soldat revenait *in extremis*, au moment où le train s'ébranlait, et c'était une solide bande de camarades qui partait pour la France, après avoir pleinement justifié la confiance que leur avait accordée leur lieutenant. Le film était fort bien fait. Il démontrait habilement que la guerre n'avait pas été perdue par l'armée, mais par les traîtres et les poltrons de l'arrière, et il était plein de détails humoristiques et psychologiques.

Même les soldats assis tout autour de Christian, dans le Soldatenkino, étaient émus par les acteurs qui jouaient des rôles de soldats, dans une guerre périmée. Le lieutenant, bien sûr, était un peu trop bon pour être vrai, et Christian n'en avait jamais rencontré de tels. « Ça ne ferait pas de mal au lieutenant Hardenburg, pensa-t-il amèrement, de voir ce film trois ou quatre fois. » Depuis l'unique jour de détente, dans le lupanar parisien, Hardenburg était devenu de plus en plus rigide. Leur régiment avait été transféré à Rennes. Ils avaient continué à y jouer un rôle passif de policemen, tandis que la guerre se déclenchait avec la Russie et que tous les contemporains de Hardenburg récoltaient des lauriers sur le front de l'Est.

Hardenburg avait lu un matin qu'un garçon avec lequel il était allé à l'École des Officiers – et qu'ils appelaient « Le Bœuf » en raison de sa lenteur d'esprit – venait de gagner en Ukraine ses galons de lieutenant-colonel, et il avait failli exploser de fureur. Lui était toujours lieutenant, et, bien qu'il fût confortablement logé, dans un appartement de deux pièces d'un des plus beaux hôtels de la ville,

bien qu'il ait un arrangement fort pratique avec deux femmes habitant au même étage, bien qu'il gagnât des sommes considérables en faisant chanter les trafiquants illicites de viande ou de produits laitiers, Hardenburg était inconsolable. « Et, pensa Christian avec désolation, un lieutenant inconsolable ne peut faire qu'un sergent malheureux. »

Heureusement pour lui, Christian partait le lendemain en permission. Une semaine de plus à supporter sans la moindre interruption les sarcasmes tranchants du lieutenant l'eût certainement poussé à quelque acte dangereux d'insubordination. « Il sait que je pars demain matin pour l'Allemagne, par le train de sept heures, pensa-t-il, dégoûté, et ça ne l'a pas empêché de me mettre de service ce soir. » Une patrouille était prévue, à minuit, pour ramasser quelques jeunes Français réfractaires au Travail obligatoire en Allemagne, et Hardenburg n'avait pas désigné Stein, Himmler, ni aucun des autres, non ! Il avait arboré son mince sourire plein de méchanceté et lui avait dit :

– Je sais que vous n'y verrez pas d'objections, Diestl. Ça vous évitera de vous ennuyer, pour votre dernière soirée à Rennes. Vous n'avez pas à revenir au rapport avant minuit.

Le film se termina sur une dernière image du jeune et beau lieutenant souriant d'un air tendre et pensif en regardant ses hommes enfin réunis, dans le train qui filait vers l'Ouest. Spontanément, les soldats applaudirent.

Puis, ce furent les actualités. Hitler faisant un discours, et la Luftwaffe bombardant la capitale anglaise, et Goering épinglant une médaille sur la poitrine d'un « as » de l'aviation, à l'issue de sa centième victoire, et l'infanterie avançant parmi les fermes incendiées, sur la route de Leningrad.

Automatiquement, Christian remarqua l'énergie et la précision avec lesquelles les hommes accomplissaient leurs missions. « Ils seraient à Moscou dans trois mois », pensait-il lourdement, et lui serait toujours à Rennes, en train de subir les injures de Hardenburg, ou d'arrêter, dans les cafés, des femmes enceintes qui avaient insulté des officiers allemands. Il y aurait bientôt de la neige, en Russie, et il était là, lui, l'un des meilleurs skieurs d'Europe, à faire le policeman dans le climat tempéré de la France occidentale. L'armée était un merveilleux instrument, mais elle comportait de graves imperfections.

Sur l'écran, l'un des hommes tomba. Il était difficile de dire s'il avait été touché ou s'il se mettait simplement à couvert, mais il ne se releva pas et la caméra passa outre. Christian sentit ses yeux se mouiller. Il avait un peu honte de lui-même, mais, chaque fois qu'il voyait un de ces films des Allemands au combat, alors due lui-même se trouvait si loin du front, il devait réprimer une forte envie de pleurer. Et il se

sentait coupable et mal à l'aise et, pendant des jours après y avoir assisté, se montrait intransigeant et sec avec ses hommes. Ce n'était pas sa faute s'il était encore vivant pendant que les autres mouraient. Les voies de l'armée étaient impénétrables, mais il ne pouvait s'empêcher d'éprouver ce sentiment de culpabilité, qui gâchait même, d'avance, ses deux semaines de permission. Le jeune Frédéric Langerman avait perdu une jambe en Latvie, et les deux fils Koch avaient été tués, et il lui serait impossible d'échapper aux regards méprisants de ses voisins lorsqu'il arriverait lui-même, entier et bien nourri, avec à son actif une pauvre petite demi-heure de combat tragique, sur la route de Paris.

Il fallait que la guerre finisse bientôt. Sa vie civile, les jours faciles et insouciantes sur les pentes neigeuses, les jours sans guerre et sans Hardenburg lui paraissaient soudain insupportablement doux et désirables. Bah ! les Russes étaient sur le point d'avoir leur compte, et ce serait le tour des Anglais, et il oublierait rapidement ces jours ennuyeux et sans gloire. Deux mois après que tout soit fini, les gens cesseraient de parler de la guerre, et l'employé qui avait dressé des statistiques pendant trois ans dans les bureaux de l'Intendance berlinoise recevrait autant de considération que le soldat qui, pendant le même temps, avait risqué sa peau en Pologne, en Belgique et en Russie. Un jour, peut-être, il rencontrerait Hardenburg, toujours lieutenant... ou, mieux encore, démobilisé comme « inutile ». Et il tâcherait de le trouver dans un coin, au milieu des collines, et... Il sourit amèrement en reconnaissant ce rêve puéril et perpétuel. Combien de temps le garderaient-ils après la signature de l'armistice ? Ces mois-là seraient les plus difficiles, les mois durant lesquels il faudrait attendre le bon vouloir de l'énorme machinerie administrative qu'était l'armée...

Les actualités se terminèrent. Une photo de Hitler apparut sur l'écran. Tout le monde se tint au garde-à-vous et salua et entonna le *Deutschland, Deutschland über Alles*.

Les lumières s'allumèrent, et Christian se dirigea lentement vers la sortie, parmi la foule des autres soldats. Ils étaient tous d'âge mûr et paraissaient fragiles et maladifs. Troupes de garnison laissées avec mépris dans une contrée paisible, tandis que les meilleurs spécimens de la race allemande livraient, à des milliers de kilomètres, les batailles de la nation. Et Christian était parmi eux. Il secoua la tête, irrité. Il valait mieux penser à autre chose, sous peine de devenir aussi mauvais que Hardenburg.

Il y avait encore, dans les rues sombres, quelques Français des deux sexes qui s'écartaient et descendaient dans le ruisseau sur son passage. Eux aussi l'ennuyaient. La timidité est une des qualités les plus



exaspérantes du tempérament humain. Et c'était une timidité inutile et dépourvue de tout fondement. Il n'avait pas l'intention de leur faire du mal, et toute l'armée avait reçu des instructions formelles de se conduire envers les Français avec une correction et une politesse absolues. « Les Allemands, pensa-t-il en voyant un petit homme trébucher dans le ruisseau pour lui céder la place, ne se conduiraient pas ainsi si une armée étrangère occupait l'Allemagne. Quelle que puisse être la nationalité de cette armée. »

Il s'arrêta.

– Monsieur ! dit-il.

Le Français s'arrêta. Même dans l'obscurité, la soudaine voussure de ses épaules et son rapide mouvement de recul prouvèrent à quel point il était effrayé.

– Oui, dit le Français d'une voix tremblante. Oui, mon colonel.

– Je ne suis pas colonel, dit Christian.

Quelle forme enfantine et révoltante de la flatterie !

– Pardonnez-moi, monsieur, dit le Français. Dans l'obscurité...

– Vous n'avez pas à descendre dans la rue pour me laisser passer, dit Christian.

– Bien, monsieur, répondit le Français.

Mais il ne bougea pas.

– Remontez, ordonna Christian d'une voix rauque. Remontez sur le trottoir.

– Oui, monsieur, dit le Français.

Il obéit.

Je vais vous montrer mes papiers. Ils sont en règle.

– Je ne veux pas voir vos sales papiers, dit Christian.

– À votre service, monsieur.

Le Français parlait humblement.

– Ah ! coupa Christian, dégoûté. Rentrez chez vous.

– Oui, monsieur.

Le Français s'enfuit et Christian continua son chemin. « Une nouvelle Europe, pensa-t-il ironiquement. Une fédération d'États dynamiques. Pas avec des individus tels que celui-là. Dieu ! Si seulement la guerre finissait. » Ou si l'armée pouvait l'envoyer à un endroit moins honteusement paisible. C'était cette vie de garnison. Mi-civile, mi-militaire, avec les inconvénients des lieux. Elle corrompait l'âme, détruisait la foi, les ambitions d'un homme. Sa demande d'entrée à l'École des Cadres finirait peut-être par aboutir, et, lorsqu'il

serait lieutenant, on l'enverrait en Russie ou en Afrique, et c'en serait fini de cette période de somnolence. Il avait rempli cette demande trois mois auparavant et n'en avait plus jamais entendu parler. Elle reposait sans doute sous une pile de vieux papiers, sur le bureau de quelque caporal obèse de la Wilhelmstrasse.

Tout cela était tellement différent de ce qu'il avait espéré le jour où il avait quitté son domicile, le jour où il était entré à Paris... Il se souvenait des histoires de la dernière guerre. Des amitiés de fer, formées sous le feu de l'ennemi, le sentiment viril du devoir accompli, et les flambées sporadiques d'exaltation. Il se remémorait la fin de la *Montagne magique*, Hans Castorp, en 1914, courant vers les lignes françaises, à travers le champ de bataille constellé de fleurs, en chantant du Beethoven. Le livre s'était terminé trop tôt. Il y aurait dû y avoir un chapitre montrant Castorp, à Liège, trois mois plus tard, en train de vérifier les pointures des godillots militaires, dans un magasin d'habillement. Ayant, à tout jamais, perdu l'envie de chanter.

Le mythe de la camaraderie guerrière ! Il l'avait frôlé, un instant, avec Brandt, sur la route de Paris, et même, une fraction d'instant, avec Hardenburg, sur le boulevard des Italiens. Mais Brandt était devenu un jeune officier important, avec un bel appartement à Paris, et qui travaillait pour un magazine militaire. Quant à Hardenburg, il avait justifié, sinon dépassé, les pires appréhensions de Christian. Et les autres hommes qui l'entouraient étaient de vulgaires cochons. Il n'y avait pas à sortir de là. Ils remerciaient Dieu, matin, midi et soir, de les laisser croupir à Rennes au lieu de les conduire devant Tripoli ou Kiev, et passaient leurs journées à faire du marché noir avec les Français et à remplir leurs poches en vue de la difficile période d'après-guerre. Comment être camarade avec des individus pareils ? Trafiquants et embusqués en uniformes. Dès que l'un d'entre eux courait le moindre risque d'être envoyé sur l'un ou l'autre des divers fronts, il faisait usage de ses relations, distribuait des pots de vin aux employés régimentaires pour rester où il se trouvait. Christian faisait partie d'une armée de dix millions d'hommes, et jamais il n'avait été aussi seul de sa vie. Pendant sa permission, il irait à Berlin, au ministère de la Guerre, trouver un colonel qu'il connaissait, un homme qui avait travaillé avec lui, en Autriche, avant l'Anschluss, et lui demanderait de le faire transférer dans une autre unité plus active. Même s'il devait, pour cela, abandonner son grade...

Il consulta sa montre. Il avait encore vingt minutes avant l'heure du rapport. Un café était encore ouvert de l'autre côté de la rue, et il eut soudain envie de boire un verre.

Il ouvrit la porte. Installés à une table, quatre soldats buvaient du Champagne. Leurs visages étaient congestionnés et ils avaient déjà

manifestement beaucoup bu. Leurs tuniques étaient déboutonnées. Deux d'entre eux avaient une barbe de trois ou quatre jours. Et du Champagne ! Ils ne le payaient certainement pas avec leur solde de simple soldat. Ils avaient probablement vendu aux Français des armes allemandes. Les Français ne s'en servaient pas, bien sûr, mais qui savait s'ils ne s'en serviraient pas un jour ? « Une armée de trafiquants de marché noir, pensa amèrement Christian, négociants en cuir et en munitions, et en fromage de Normandie, et en vin, et en veaux. Qu'ils restent en France deux ou trois ans de plus et il serait impossible de les distinguer des Français, sauf par leur uniforme. La victoire subtile, insinuante de l'esprit gaulois. »

– Un vermouth, dit Christian au propriétaire, qui dansait nerveusement d'un pied sur l'autre, derrière son comptoir. Non... un brandy.

Il s'accouda au bar et regarda les quatre soldats. Le Champagne était probablement horrible. Brandt lui avait dit que les Français collaient n'importe quelle étiquette prestigieuse sur n'importe quel misérable coupage. Les Allemands n'y connaissaient rien, et c'était la manière française de combattre, en mêlant, bien entendu, le profit au patriotisme.

Les quatre soldats se rendirent compte que Christian les observait. Leurs visages s'assombrèrent, et ils baissèrent la voix. L'un d'eux passa sur ses joues barbus une main hésitante. Le tenancier servit Christian, qui, sans quitter des yeux les quatre soldats, se mit à déguster doucement son brandy. L'un des hommes sortit son portefeuille de sa poche pour une nouvelle bouteille de Champagne, et Christian vit qu'il était bourré de billets français. Seigneur ! était-ce pour ces gangsters douilleux et avides d'argent que d'autres Allemands étaient en train de se jeter contre les lignes russes ? Était-ce pour ces boutiquiers flasques que les appareils de la Luftwaffe brûlaient au-dessus de Londres ?

– Vous, venez ici ! dit Christian à l'homme au portefeuille.

L'homme au portefeuille regarda pensivement ses camarades. Mais ils avaient les yeux baissés et contemplaient le vin dans leurs verres. L'homme se leva lentement et enfouit son portefeuille dans la poche de sa vareuse.

– Remuez-vous ! commanda sauvagement Christian. Venez ici !

L'homme se dirigea vers lui, le visage blême sous sa barbe.

– Garde-à-vous ! ordonna Christian.

Le soldat se raidit, plus effrayé que jamais.

– Comment vous appelez-vous ? demanda Christian.

– Soldat Hans Reuter, sergent, dit l'homme.

Christian sortit de sa propre poche un crayon et un morceau de papier, et nota le nom du soldat.

– Unité ? demanda-t-il.

L'homme avala péniblement sa salive.

– 147<sup>e</sup> bataillon de pionniers, dit-il.

Christian nota le numéro de l'unité.

– La prochaine fois que vous voudrez boire, soldat Reuter, dit Christian, vous vous raserez, et vous ne déboutonnerez pas votre tunique. Vous vous mettrez au garde-à-vous sans qu'il soit besoin de vous le dire, dès qu'un de vos supérieurs vous adressera la parole. Inutile de vous dire que je vais vous signaler.

– Oui, sergent.

– Repos.

Reuter soupira et regagna sa place.

– Vous tous, dit Christian d'un ton mordant, habillez-vous comme des soldats.

Les trois autres boutonnèrent leurs tuniques et gardèrent le silence.

Christian leur tourna le dos et regarda le propriétaire.

– La même chose, sergent ?

– Non.

Christian paya sa consommation, finit son verre et sortit sans regarder les quatre soldats.

Le lieutenant Hardenburg était assis dans la salle du rapport, avec sa casquette et ses gants. Il était assis très droit, comme sur un cheval, regardant à travers la pièce la carte de Russie éditée par le ministère de la Propagande et fraîchement mise à jour, avec la ligne du front dessinée en larges traits noirs et rouges. La salle du rapport se trouvait dans un ancien commissariat de police français, et il y régnait une odeur de vieux crimes véniels et de policiers mal lavés, que même la propreté systématique de l'armée allemande avait été incapable de faire disparaître. Une seule petite ampoule brûlait au-dessus de sa tête et il faisait chaud, car les fenêtres et les stores étaient fermés, à cause du black-out. Les fantômes des petits criminels qui avaient été passés à tabac dans cette pièce semblaient errer encore dans l'air stagnant.

Un petit homme gras, en uniforme de la milice française, se tenait près d'une des fenêtres, mal à l'aise, jetant occasionnellement un coup d'œil dans la direction de Hardenburg. Christian se mit au garde-à-vous et salua en pensant : « Tout cela ne durera pas toujours, tout cela finira, tôt ou tard. »

Hardenburg ne fit pas attention à lui, mais Christian était sûr que le

lieutenant savait qu'il était dans la pièce. Christian resta immobile près de la porte, et, pour passer le temps, examina, une fois de plus, le visage du lieutenant.

Et tout à coup Christian sentit, en examinant ce visage, qu'il le haïssait plus que les visages de ses ennemis. Plus que Churchill, plus que Staline, plus qu'aucun capitaine de tank ou qu'aucun servant de mortier des armées russe ou anglaise.

Hardenburg, enfin, consulta sa montre.

– Ah ! dit-il sans se retourner, le sergent est à l'heure.

– Oui, mon lieutenant, dit Christian.

Hardenburg cessa d'examiner la carte, quitta sa chaise, et alla s'asseoir derrière un bureau couvert de paperasses. Il s'empara d'un document et dit :

– Voilà les noms, et voici les photographies de trois hommes que nous recherchons. Ils ont été requis le mois dernier pour le Service du Travail et, jusqu'à présent, ont échappé à nos recherches. Ce monsieur...

Il désigna, d'un geste négligent et froid, le Français en uniforme de milicien.

– Ce monsieur prétend savoir où ils se cachent tous les trois.

– Oui, mon lieutenant, s'empressa le milicien. Parfaitement, mon lieutenant.

– Vous prendrez cinq hommes avec vous, dit Hardenburg, agissant exactement comme si le Français n'avait pas été dans la pièce, et vous vous emparerez de ces trois hommes. Un camion vous attend devant la porte. Les cinq hommes sont déjà à l'intérieur.

– Oui, mon lieutenant, dit Christian.

– Vous, dit Hardenburg au Français, sortez d'ici.

– Oui, mon lieutenant, s'étrangla le milicien.

Il salua et se hâta d'obéir.

Hardenburg se retourna vers la carte. Christian sentit la sueur perler à son front, dans cette atmosphère confinée. « Dire qu'il y a tant de lieutenants dans l'armée allemande, pensait-il, et il a fallu que je tombe sur celui-là. »

– Repos, Diestl.

Hardenburg regardait toujours la carte.

Christian remua légèrement les pieds.

– Tout est en règle ? demanda Hardenburg d'un ton naturel. Vous avez tous les papiers, pour votre permission ?

– Oui, mon lieutenant, dit Christian.

« C'est cuit, pensa-t-il. Il va la faire annuler. Je le savais. »

– Vous passez par Berlin, pour aller chez-vous ?

– Oui, mon lieutenant.

Hardenburg hocha la tête, sans quitter la carte des yeux.

– Heureux homme, dit-il. Deux semaines parmi des Allemands, au lieu de ces cochons-là.

Il indiqua, d'une légère inclination de la tête, l'endroit où s'était tenu le Français.

– Il y a quatre mois que j'essaie d'obtenir une permission. Impossible. Ils ne peuvent pas se passer de moi, ricana-t-il amèrement. Pour ce que je fais ici !

Il parut sur le point d'éclater de rire.

– Accepteriez-vous de me rendre un service ?

– Bien sûr, mon lieutenant, dit Christian, furieux après coup de l'empressement avec lequel il avait répondu.

Hardenburg tira de sa poche un trousseau de clefs et ouvrit l'un des tiroirs du bureau. Il en sortit un petit paquet soigneusement enveloppé et ficelé, et, méthodiquement, referma le tiroir.

– Ma femme habite à Berlin, dit-il. Voici son adresse.

Il tendit à Christian une feuille de papier.

– J'ai... hm... je me suis procuré un joli coupon de dentelle.

Il tapota gravement le petit paquet.

– Très jolie. De la dentelle noire. De Bruxelles. Ma femme adore la dentelle. J'avais espéré pouvoir la lui remettre moi-même, mais la perspective d'une permission...

Il haussa les épaules.

– Et les relations postales...

Il secoua la tête.

– Tous les voleurs d'Allemagne doivent travailler dans les postes, grondât-il. Après la guerre, je veillerai à ce qu'une enquête soit faite, mais en attendant... si ça ne vous dérange pas trop... ma femme habite à proximité de la gare...

– J'en serai enchanté, dit Christian.

– Merci.

Hardenburg remit à Christian le petit paquet.

– Transmettez-lui toute mon affection.

Il sourit. Un sourire glacial.

– Vous pouvez même ajouter que je pense à elle constamment.

– Oui, mon lieutenant, dit Christian.

– Très bien... Au sujet de ces trois hommes...

Il désigna la feuille, sur son bureau.

– Je sais que je puis compter sur vous.

– Oui, mon lieutenant.

– J’ai reçu instructions qu’il pourrait être désirable de se montrer un peu... brutal, dans ce genre de choses, à partir de maintenant, dit Hardenburg. À titre d’exemple pour les autres, vous comprenez. Rien de sérieux, mais n’ayez pas peur d’élever la voix, un coup de revers de la main, si nécessaire, une exhibition d’armes à feu...

– Oui, mon lieutenant, dit Christian, pressant doucement le petit paquet, sentant, sous le papier, la consistance douce et molle de la dentelle.

– Ce sera tout, sergent.

Hardenburg se retourna vers la carte.

– Amusez-vous bien à Berlin.

– Merci, mon lieutenant.

Christian salua.

– Heil Hitler !

Mais Hardenburg était déjà perdu parmi les canons et les chars d’assaut, dans les plaines de Russie, sur la route de Smolensk, et ce fut à peine s’il leva la main lorsque Christian sortit, après avoir enfoui la dentelle dans sa tunique et l’avoir soigneusement boutonnée pour être sûr de ne pas perdre le petit paquet.

Les deux premiers hommes étaient cachés ensemble dans un garage désaffecté. Ils sourirent avec crânerie et résignation, à la vue des soldats et des fusils, et ne leur opposèrent aucune résistance.

Le milicien français les conduisit ensuite jusqu’à un faubourg misérable, à la limite de la ville. La maison sentait l’ail et la plomberie défectueuse. Le jeune garçon qu’ils arrachèrent à son lit se cramponna à sa mère, et tous deux poussèrent des clameurs hystériques. La mère mordit l’un des soldats. Il la frappa au ventre, et elle roula à terre, en hurlant » Un vieillard pleurait, les coudes sur la table, le visage enfoui dans les mains. C’était aussi désagréable que possible. Il y avait un autre homme, dans l’appartement. Ils le trouvèrent caché dans un placard. D’après ses traits, Christian le soupçonna d’être Juif. Ses papiers n’étaient pas en règle, et il était si effrayé qu’il n’arrivait pas à répondre aux questions qu’il lui posait. Christian fut tenté, un instant, de le laisser partir. Après tout, il n’avait été chargé que de ramener les

trois réfractaires, non de ramasser les suspects qu'il pourrait rencontrer en chemin, et, si l'homme était réellement Juif, ce serait pour lui le camp de concentration et peut-être la mort. Mais le milicien le surveillait et ne cessait de murmurer : « C'est un Juif. Un Juif. » Il ne manquerait pas d'aller tout raconter à Hardenburg et Hardenburg serait capable de le faire rappeler au beau milieu de sa permission pour avoir négligé son devoir.

Il vaut mieux que vous valiez, dit-il, aussi aimablement que possible.

L'homme était tout habillé. Il avait dû dormir avec tous ses vêtements, comme s'il s'était tenu prêt à fuir à la moindre alerte. Il regarda la femme qui gisait sur le sol, les mains au ventre, le vieillard qui pleurait, courbé au-dessus de la table, le crucifix qui pendait au-dessus du lit, comme s'il eût été sur le point de quitter son dernier foyer sur cette terre et que la mort l'eût attendu de l'autre côté de la porte. Il essaya de parler, mais ses lèvres s'agitèrent sans qu'aucun son n'en sortît.

Christian poussa un soupir de soulagement lorsqu'ils furent revenus au poste de la Feldgendarmerie et qu'il eut remis ses prisonniers à l'officier de garde. Il rédigea son rapport, assis au bureau de Hardenburg. Toute l'histoire n'avait pas demandé plus de trois heures. Pendant qu'il écrivait, il entendit un cri, dans une autre partie de l'immeuble, et fronça les sourcils. « Des barbares, pensa-t-il. Faites d'un homme un policier et vous faites de lui un sadique. » Il faillit aller les retrouver et leur donner ordre de s'arrêter. Il se leva de son siège même, dans cette intention, et réfléchit. S'il se jetait dans les jambes d'un officier supérieur, il risquait tout simplement de remettre en cause le sort de sa permission.

Il laissa une copie de son rapport sur le bureau de Hardenburg et quitta le bâtiment. C'était une belle nuit d'automne, et les étoiles brillaient de tout leur éclat, au-dessus des vieilles toitures. La cité paraissait plus belle, dans l'obscurité ; la place de l'hôtel de ville semblait harmonieuse et jolie sous la lune. « Ça pourrait être pire, pensa Christian en s'éloignant d'un bon pas ; je pourrais être encore plus mal tombé. »

Il tourna dans la direction du fleuve et tira bientôt la sonnette de la maison de Corinne. La concierge sortit en grognant, mais garda, en le reconnaissant, un silence respectueux et rentra dans sa loge, chancelante, avachie et ensommeillée.

Christian escalada les vieilles marches grinçantes et frappa à la porte de Corinne. La porte s'ouvrit aussitôt, comme si Corinne était restée debout pour l'attendre. Elle l'embrassa chaleureusement.



Elle portait une chemise de nuit presque transparente, et ses lourds seins fermes étaient pleins de la tiédeur du lit.

Corinne était la femme d'un caporal français qui avait été fait prisonnier, en 1940, non loin de Metz, et était à présent dans un camp de travailleurs, près de Königsberg. C'était une femme un peu forte, que Christian avait rencontrée dans un café, quelques mois auparavant. Elle lui avait paru, alors, séduisante et voluptueuse. C'était, en réalité, une femme aimante et facile à vivre, qui faisait l'amour placidement et sans imagination, et, de temps à autre, allongé près d'elle dans le grand lit du caporal absent, Christian se disait qu'il était inutile de venir aussi loin pour trouver quelque chose d'aussi peu nouveau. Il y avait, en Bavière et dans le Tyrol, cinq millions de paysannes exactement aussi grasses, aussi fermes, aussi passives. Les femmes de France tant vantées, les filles spirituelles, cinglantes, excitantes, qui faisaient battre les cœurs des hommes lorsqu'ils pensaient aux grands boulevards parisiens semblaient avoir toutes échappé à Christian. « Ah ! pensa-t-il, en s'asseyant sur la chaise de chêne sculpté, dans la chambre de Corinne, pour délayer ses lourds brodequins, ah ! je suppose qu'il faut être officier pour avoir droit à cette sorte de fille. » Il évoqua sa demande d'entrée à l'École des Cadres, perdue dans le labyrinthe des communications militaires, et dut cacher l'expression de vague dégoût qui envahit son visage lorsqu'il vit Corinne grimper dans le lit, ses larges fesses luisant comme de l'ivoire à la lueur de la lampe. Il ouvrit la fenêtre, bien que Corinne éprouvât l'habituelle horreur française pour l'air frais de la nuit. Lorsqu'il se glissa dans le lit, près d'elle, elle jeta sur les siennes une jambe charnue, avec un lourd soupir de grosse dame ôtant son corset, et Christian entendit, lointain, le bourdonnement conjugué de nombreux moteurs.

– Chéri... commença Corinne.

– Chut ! coupa Christian. Écoute.

Ils écoutèrent la rumeur du retour de ces hommes, qui revenaient des cieux londoniens découpés en tranche par les faisceaux des projecteurs, infestés de saucisses et de chasseurs de nuit et criblés d'obus par la D. C. A. Corinne posa sur lui, à tâtons, une main lourdement experte, et Christian, une fois de plus, se sentit près des larmes, comme lorsqu'il avait vu, au cinéma, le soldat allemand tomber sur la terre russe. Il attira Corinne à lui, oubliant ce que le son des moteurs évoquait de glacial et de sanglant grâce à sa chair accueillante et miséricordieuse.

Corinne se leva de bonne heure, le lendemain matin, pour lui servir son petit déjeuner. Il lui avait apporté du pain blanc qu'il s'était procuré à la boutique où étaient préparés les repas des officiers. Le

café, évidemment, n'était que de l'ersatz, aqueux et vaguement amer. Corinne, ensommeillée et vêtue à la diable d'un ample peignoir, évoluait adroitement dans la cuisine obscure, les traits tirés, les cheveux en désordre, posant doucement les assiettes levant Christian.

Puis elle s'assit en face de lui, les seins clairement visibles par l'entrebâillement de sa robe de chambre.

– Chéri, dit-elle, aspirant bruyamment son café, tu ne m'oublieras pas, en Allemagne ?

– Non, dit Christian.

– Tu seras de retour dans trois semaines ?

Oui.

Sûr ?

Sûr.

– Tu me rapporteras quelque chose de Berlin ? dit-elle avec une épaisse coquetterie.

– Oui, dit Christian. Je te rapporterai quelque chose.

Elle lui adressa un large sourire. Elle demandait toujours quelque chose : une robe neuve, un rôti au marché noir, des bas, du parfum, un peu d'argent, pour faire réparer le dessus du canapé... « Lorsque le mari caporal reviendrait d'Allemagne, pensa cyniquement Christian, il trouverait sa femme abondamment pourvue. Il aurait sans doute quelques questions à poser, quand il ferait l'inventaire de sa garde-robe. »

– Chéri, dit Corinne en mâchant vigoureusement le pain qu'elle trempait dans son café, je t'ai ménagé une rencontre avec mon beau-frère, à ton retour.

– Quoi ?

Christian la regarda, interloqué.

– Je t'ai parlé de lui, dit Corinne. Le frère de mon mari. Celui qui est dans l'alimentation. Lait, œufs et fromages, tu sais. Il a une offre intéressante d'entrer en relations avec un commerçant de la ville. Il peut faire fortune en quelques mois, si la guerre dure assez longtemps.

– Merveilleux, répliqua Christian. Je suis heureux d'apprendre que ta famille fait de bonnes affaires.

– Chéri...

Corinne lui jeta un regard chargé de reproche.

– Chéri, ne sois pas aussi étroit d'esprit. Ce n'est pas aussi simple que ça le paraît.

– Que me veut-il ? coupa Christian.

– Le problème est de rentrer la marchandise à l'intérieur de la ville.

Corinne parlait d'un ton plaintif.

– Tu connais les patrouilles, à l'entrée, sur les routes. Ils vérifient le chargement pour voir s'il s'agit ou non de denrées réquisitionnées... Tu sais ?

– Oui ?

– Mon beau-frère m'a demandé si je connaissais un officier allemand...

– Je ne suis pas un officier...

– Tu es sergent. Mon beau-frère a dit que ça suffisait. Quelqu'un qui pourrait obtenir des autorités un papier quelconque. Quelqu'un qui pourrait, trois fois par semaine, rejoindre le camion en dehors de la ville et rentrer en ville avec lui...

Elle se leva, le rejoignit de l'autre côté de la table et lui passa la main dans les cheveux. Christian esquissa une grimace, certain qu'elle avait encore du beurre sur les doigts.

– Moitié moitié sur tous les bénéfices, continua-t-elle d'un ton enjôleur. Et plus tard, si tu peux avoir un peu d'essence, et qu'il puisse faire circuler deux autres camions, ta fortune est faite. Tout le monde le fait, tu sais. Ton lieutenant lui-même...

– Mon lieutenant fait ce qu'il veut ! cria Christian.

« Seigneur, pensa-t-il, le frère de son mari prisonnier, impatient d'entrer en relations d'affaires avec l'amant germanique de sa sœur... Les douceurs de la vie familiale, en France occupée. »

– En matière d'argent, chéri, dit Corinne en le serrant dans ses bras, il faut toujours demeurer pratique.

– Dis à ton misérable beau-frère, vociféra Christian, que je suis un soldat, pas un trafiquant de marché noir.

Corinne recula.

– Inutile de nous insulter, chéri, dit-elle froidement. Tous les autres sont des soldats aussi, et ils sont tous en train de faire fortune.

– Je ne suis pas tous les autres ! répliqua Christian.

– Tu en as assez de moi, sanglota Corinne.

– Oh ! Bon Dieu ! jura Christian.

Il enfila sa tunique, s'empara de son calot, ouvrit la porte et sortit.

Au-dehors, dans l'air frais du matin, sa colère tomba graduellement. Après tout, Corinne avait été confortable, et il était possible de faire pis. « Ah ! pensa-t-il, on verra ça en revenant d'Allemagne. »

Il parcourut le trottoir, encore un peu endormi, mais plus excité à

chaque pas, à la pensée qu'à sept heures il serait dans le train, en route pour l'Allemagne.

Berlin était glorieux, sous le soleil calme de l'automne. Christian n'avait jamais beaucoup aimé la ville, mais aujourd'hui, en sortant de la gare, sa valise à la main, il eut l'impression de trouver dans les uniformes, et même les vêtements civils, une précision, une solidité, une élégance, une sensation d'énergie et de bien-être qui formait un contraste rafraîchissant avec l'ambiance ennuyeuse et terne des villes françaises dans lesquelles il avait vécu au cours de l'année écoulée.

Il sortit de sa poche le papier sur lequel le lieutenant avait noté l'adresse de sa femme. Ce faisant, il se souvint qu'il avait omis de signaler le pionnier dont il avait troublé les libations, dans le café de Rennes. Il faudrait qu'il y pense, à son retour.

Il se demanda s'il ne valait pas mieux chercher un hôtel avant de porter le paquet chez M<sup>me</sup> Hardenburg. Il décida de livrer d'abord le paquet. Une fois débarrassé de cette mission, son temps lui appartiendrait en propre, sans aucun rappel du monde qu'il avait laissé à Rennes. Tout en marchant gaiement à travers les rues ensoleillées, il se mit à tracer mentalement l'ébauche d'un plan d'action pour les deux semaines à venir. Théâtres et concerts. Il y avait des agences où les soldats en permission pouvaient obtenir des tickets gratuits, et il lui faudrait faire attention à son argent. Dommage qu'il soit trop tôt pour aller faire du ski. Ça aurait été la meilleure manière de passer ses deux semaines de liberté. Mais il n'avait pas osé attendre. Dans l'armée, celui qui attend est perdu, et une permission retardée équivaut, la plupart du temps, à une permission disparue.

L'appartement des Hardenburg était situé dans un immeuble neuf, somptueux. Un planton en uniforme se tenait devant la porte, et le hall d'entrée était garni d'épais tapis. En attendant l'ascenseur, Christian se demanda comment la femme du lieutenant s'y prenait pour vivre dans un tel luxe.

Au quatrième étage, il pressa le bouton de la sonnette et attendit. La porte s'ouvrit. Une femme blonde parut, les cheveux en désordre, comme si elle venait de sauter du lit.

Oui ? demanda-t-elle, d'un ton brusque et ennuyé. Que voulez-vous ?

– Je suis le sergent Diestl, dit Christian, pensant à part soi : « Encore au lit à onze heures. Elle n'a pas la plus mauvaise place. » Je suis dans la compagnie du lieutenant Hardenburg.

Oui ? Sa voix était lasse, et elle n'ouvrit pas complètement la porte.

Elle était vêtue d'un peignoir rouge de soie ouatinée et repoussait ses cheveux, à chaque instant, d'un geste impatient et gracieux. « Pas

mal, pour le lieutenant, pas mal du tout », ne put s'empêcher de penser Christian.

– Je viens d'arriver à Berlin en permission, dit Christian.

Il parlait lentement, pour avoir le temps de l'examiner à loisir. Elle était grande, avec une longue taille mince, et des seins plantureux, que le peignoir ne cachait pas complètement.

– Le lieutenant avait un cadeau pour vous. Il m'a demandé si je voulais vous le remettre.

La femme regardait Christian, l'air pensif. Elle avait de grands yeux gris et froids, jolis, mais trop délibérés, pensa Christian, trop intelligents et trop calculateurs. Puis elle se décida à sourire.

– Ah ! dit-elle, d'une voix beaucoup plus chaleureuse. Je sais qui vous êtes. Le sergent sérieux, sur les marches de l'Opéra.

– Comment ? demanda Christian, stupéfait.

– La photo, lui rappela la femme. Le jour de la chute de Paris.

– Oh, oui !

Christian se souvint, et lui rendit son sourire.

– Entrez, entrez...

Elle le prit par le bras et l'attira à l'intérieur.

– Prenez votre sac. C'est gentil à vous d'être venu. Entrez, entrez donc...

Le salon était vaste, éclairé par une énorme baie vitrée qui donnait sur un paysage de toits et de cheminées. Un désordre indescriptible régnait dans la pièce. Le plancher était jonché de bouteilles, de verres, de mégots de cigares et de cigarettes. Sur une table gisait un verre brisé, et des vêtements féminins avaient été jetés un peu partout, sur les chaises, la table et le plancher. M<sup>me</sup> Hardenburg contempla le tableau et secoua doucement la tête.

– Quelle horreur ! dit-elle. Impossible de garder une bonne, de nos jours.

Elle transféra une bouteille d'une chaise sur une table, et vida un cendrier dans la cheminée. Puis elle jeta autour d'elle un regard désespéré.

– Je ne peux pas, dit-elle, je ne m'en tirerai jamais.

Elle se laissa choir dans un fauteuil, ses longues jambes nues allongées devant elle, les pieds emprisonnés dans des mules de fourrure à hauts talons.

– Asseyez-vous, sergent, dit-elle, et excusez ce désordre. C'est la guerre...

Elle éclata de rire.

– Après la guerre, j'achèterai une conduite. Je deviendrai une parfaite ménagère. Chaque épingle aura sa place. Mais pour l'instant...

Elle désigna le désordre ambiant.

– Nous devons essayer de survivre. Parlez-moi du lieutenant.

– Eh bien...

Christian, embarrassé, essaya de se souvenir d'un acte amusant ou héroïque accompli par le lieutenant, essaya, aussi, de se souvenir de ne pas dire à sa femme qu'il avait deux maîtresses à Rennes et qu'il était l'un des profiteurs du marché noir les plus actifs de toute la Bretagne.

– Eh bien... Il est très mécontent, comme vous le savez, de...

– Oh !

Elle se redressa et se pencha vers lui, le visage animé.

– Et le cadeau. Le cadeau. Où est-il ?

Christian émit un petit rire embarrassé. Il ouvrit son sac et en sortit le petit paquet. Il avait conscience du regard de M<sup>me</sup> Hardenburg. Lorsqu'il se retourna, elle ne baissa pas les yeux, mais continua de le regarder, fixement, impudemment. Il se dirigea vers elle, lui remit le paquet. Elle le prit, sans le regarder, ses yeux dans ceux de Christian, un léger sourire équivoque au coin de ses lèvres. « Elle a l'air d'une Indienne, pensa Christian, une sauvageonne américaine. »

– Merci, dit-elle enfin.

Elle développa le petit paquet. Ses gestes étaient nerveux et efficaces, ses longs doigts aux ongles rouges déchirèrent rapidement le papier brun plissé.

– Ah ! dit-elle sans enthousiasme. De la dentelle. À quelle veuve l'a-t-il volée ?

– Pardon ?

M<sup>me</sup> Hardenburg rit, toucha l'épaule de Christian, d'un geste d'excuse.

– Rien, dit-elle. Je ne veux pas détruire les illusions des troupes de mon mari.

Elle disposa la dentelle autour de sa tête. La dentelle retomba en souples lignes noires sur le fond pâle de ses cheveux blonds.

– Comment trouvez-vous ça ? dit-elle.

Elle pencha la tête, tout près de Christian, avec une expression que Christian était trop vieux pour ne pas reconnaître. Il fit un pas vers elle. Elle leva les bras et il l'embrassa.

Elle se dégagea. Elle pivota, sans le regarder davantage, et le précéda dans la chambre à coucher, la dentelle pendante le long du dos, jusqu'à ses hanches mouvantes, « Pas de doute, pensa Christian en la suivant doucement, c'est autre chose que Corinne. »

Le lit était bouleversé. Il y avait deux verres sur le plancher et un tableau ridicule, représentant un berger nu en train de faire l'amour avec une bergère musclée, au flanc d'une verte colline. Mais ça valait mieux que Corinne. Ça valait mieux que toutes les autres femmes qui avaient traversé la route de Christian, mieux que les écolières américaines qui venaient en Autriche faire du ski, mieux que les Anglaises qui se glissaient la nuit hors de leur hôtel, lorsque leurs maris étaient endormis, mieux que les vierges ardentes de sa jeunesse, mieux que les belles-de-nuit des cafés parisiens, mieux qu'il aurait cru qu'une femme puisse être. « Si seulement le lieutenant pouvait me voir », pensa-t-il avec une sauvage satisfaction.

Ils restèrent allongés côte à côte, épuisés, regardant leurs corps, dans le jour cru de midi.

– Depuis que j'ai vu cette photographie, dit M<sup>me</sup> Hardenburg, j'ai attendu de te rencontrer.

Elle se pencha, par-dessus le bord du lit, ramena une bouteille entamée.

– Il y a des verres propres dans la salle de bains, dit-elle.

Christian se leva. La salle de bains sentait le savon parfumé. Une pile de dessous roses gisait sur le sol, près de la baignoire. Il prit deux verres et revint vers le lit.

– Retourne à la porte, dit M<sup>me</sup> Hardenburg, et reviens lentement vers moi.

Christian sourit, un peu embarrassé, et exauça son désir. À la porte de la salle de bains, il fit volte-face et revint, sur l'épaisse moquette les verres à la main, rougissant presque, dans sa nudité, de sentir sur lui le regard ardent de la femme.

– Il y a tant de vieux colonels obèses, à Berlin dit-elle, qu'on finit par oublier qu'un homme puisse être fait comme ça.

Elle leva la bouteille.

– Vodka, annonça-t-elle. Un de mes amis m'en a rapporté trois bouteilles de Pologne.

Il s'assit sur le bord du lit, tendit les deux verres. Elle les remplit, posa la bouteille sur le plancher, sans prendre la peine de la reboucher. Christian leva son verre, et l'alcool coula dans sa gorge, ardent et clair. La femme vida le sien d'un seul trait.

– Ah, dit-elle. Ça, c'est vivre.

Elle se pencha, reprit la bouteille, remplit les verres une seconde fois.

– Tu as mis si longtemps à arriver à Berlin, dit-elle en trinquant avec lui.

– J'étais idiot, dit Christian. Je ne savais pas ce que je perdais.

Ils burent. Elle laissa tomber son verre sur le plancher. Puis elle leva les bras et l'attira sur elle.

J'ai encore une heure, avant de partir, dit-elle.

Plus tard, toujours au lit, ils finirent la bouteille, et Christian se leva et en trouva une autre, dans un placard abondamment garni de vodka russe et polonaise, de scotch capturé en 1940 au quartier général britannique, de Champagne et de cognac et de bourgogne, d'eau-de-vie diverses, de chartreuse, de vins d'Espagne, de bénédictine et de bordeaux blancs. Il déboucha la bouteille de vodka et la posa sur le plancher, à portée de la main de M<sup>me</sup> Hardenburg. Il se tint debout au-dessus d'elle, vacillant un peu, regardant le corps étendu, sauvage et mince, mais aux seins fermes et pleins. Elle le regarda gravement, les yeux à moitié soumis, à moitié rebelles. « Ce regard était ce qu'elle avait de plus excitant, » ne dit-il soudain. Et se laissant retomber sur le lit près d'elle, il pensa : « La guerre m'aura tout de même apporté quelque chose de bien. »

– Combien de temps vas-tu rester ? lui demanda-t-elle.

– Au lit ? demanda-t-il.

Elle rit.

– À Berlin, sergent.

– Je... commença-t-il.

Il allait lui répondre qu'il avait l'intention de rester une semaine et d'aller ensuite en Autriche.

– Deux semaines, dit-il.

– Bien, dit-elle rêveusement. Mais pas tout à fait assez bien.

Elle lui passa légèrement la main sur le ventre.

– Peut-être vais-je parler à quelques-uns de mes bons amis, au ministère de la Guerre. Peut-être serait-ce une bonne idée de te faire affecter à Berlin ? Qu'en penses-tu ?

– Je pense que c'est une excellente idée, dit lentement Christian.

– Et, maintenant, nous allons boire un autre verre, dit-elle. S'il n'y avait pas eu la guerre...

Sa voix dominait à peine le murmure de l'alcool coulant dans les verres.



– S'il n'y avait pas eu la guerre, je n'aurais jamais découvert la vodka.

– Ce soir, après minuit, dit-elle. D'accord ?

– Oui.

– Pas d'autre femme à Berlin ?

– Pas d'autre femme nulle part.

– Pauvre sergent. Pauvre sergent menteur. J'ai un lieutenant à Leipzig, un colonel en Libye, un capitaine à Abbeville, un autre capitaine à Prague, un major à Athènes, un brigadier général en Ukraine. Sans parler de mon mari, le lieutenant, à Rennes. Il a des goûts curieux, mon mari.

– Oui.

– J'ai des goûts curieux, moi aussi. Nous en reparlerons plus tard. Toi... toi, tu es très bien. Tu es énergique. Simple, mais énergique. Tu réponds. Tu promets et tu tiens... Ce soir, après minuit ?

– Oui.

– La guerre éparpille les amis d'une femme sur toute la surface de la terre. Tu es le premier sergent que je connaisse. Fier ?

– Ridiculement.

Elle s'esclaffa.

– Je sors ce soir avec un colonel, qui va me donner un manteau de zibeline qu'il a rapporté de Russie. Quelle tête ferait-il si je lui disais que je vais retrouver à la maison un simple petit sergent ?

– Ne lui dis pas.

– J'y ferai allusion. C'est tout. Une petite allusion. Après que le manteau sera sur mon dos. Une sale petite allusion. Je crois que je vais te faire nommer lieutenant. Un homme possédant tes capacités...

Elle s'esclaffa encore.

– Tu ris ? Je peux le faire. C'est la chose la plus facile qui soit au monde. Buvons au lieutenant Diestl.

Ils burent au lieutenant Diestl.

– Que vas-tu faire, cet après-midi ? demanda la femme.

– Rien de particulier, dit Christian. Faire un tour, attendre minuit.

– Temps perdu. Achète-moi un petit cadeau.

Elle sortit du lit, s'approcha de la table où elle avait jeté la dentelle, la drapa sur sa tête.

– Une petite épingle, dit-elle en réunissant la dentelle entre ses seins, une petite broche pour mettre ici, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Il y a une boutique merveilleuse, dans la Tauentzienstrasse, au coin du Kurfürstendamm. Ils ont une petite broche qui ferait très bien l'affaire, tu pourrais y aller.

– J'irai.

– Bien.

Elle lui sourit et revint lentement vers le lit, souple, gracieuse et nue. Elle mit un genou en terre et l'embrassa dans le cou, sous le menton.

– C'est très gentil au lieutenant, dit-elle, le visage posé sur la poitrine de Christian, c'est très gentil au lieutenant de m'avoir envoyé cette dentelle. Je vais lui écrire pour lui dire que son petit cadeau est bien arrivé.

Christian se rendit à la boutique de la Tauentzienstrasse et acheta une petite broche. Il la tint dans sa main, l'imaginant, d'avance, à la gorge de M<sup>me</sup> Hardenburg. Il sourit en réalisant qu'il ne connaissait même pas son prénom. La broche coûtait deux cent quarante marks, mais il lui suffirait de réduire toutes ses autres dépenses. Il trouva, près de la gare, un petit hôtel meublé bon marché et y déposa son sac. L'hôtel était sale et plein de soldats. Mais il n'y séjournerait pas.

Il envoya un télégramme à sa mère, disant qu'il lui serait impossible de venir à la maison pendant sa permission et lui demandant de lui prêter deux cents marks. C'était la première fois, depuis l'âge de seize ans, qu'il lui demandait de l'argent, mais il savait que sa famille en avait gagné cette année et qu'il pouvait se le permettre.

Christian rentra à l'hôtel et essaya de dormir, mais il pensait sans cesse à la matinée qu'il venait de vivre, et le sommeil se refusait. Il se rasa, changea de vêtements et sortit. Il était cinq heures et demie, il faisait encore grand jour, et Christian descendit lentement la Friedrichstrasse, heureux d'entendre, tout autour de lui, des bribes affairées de sa langue maternelle. Il secoua doucement la tête lorsqu'aux coins des rues des hétaires vinrent lui proposer leurs services. « Elles étaient, remarqua-t-il, spectaculairement bien vêtues : fourrures de prix et manteaux de bonne coupe. La conquête de la France, pensa-t-il, avait eu un heureux effet sur une profession au moins. »

Marchant doucement parmi la foule, Christian eut plus que jamais l'impression que l'Allemagne allait gagner la guerre. La ville, qui, en d'autres temps, lui avait paru terne et accablée, lui semblait, maintenant, énergique, joyeuse et invulnérable.

« Les rues de Londres en ce même après-midi, pensa-t-il, et les rues de Moscou sont probablement différentes. Chaque soldat devrait être envoyé en permission à Berlin. Cela aurait un effet tonique et reconstituant sur le reste de l'armée. Bien sûr – et il ricanait intérieurement à cette pensée – il serait hautement recommandable de fournir à chaque soldat, à sa descente du train, une M<sup>me</sup> Hardenburg et une demi-bouteille de vodka. Un nouveau problème pour le ministère du Ravitaillement. »

Il acheta un journal, entra dans un café et commanda un demi.

Lire ce journal équivalait à écouter une fanfare. Il y avait des récits triomphants de milliers de prisonniers russes tombés aux mains des Allemands, de compagnies allemandes victorieuses de bataillons russes, d'éléments blindés séparés pendant des jours du gros de l'armée, vivant sur l'ennemi, frappant et désorganisant ses arrières. Il y avait une prudente analyse d'un major général en retraite, qui mettait la population en garde contre tout optimisme exagéré. « La Russie, disait-il, ne capitulerait pas avant trois mois au moins, et toutes ces rumeurs de capitulation imminente étaient nuisibles au moral du front et de l'arrière. » Il y avait un éditorial qui, dans le même paragraphe, prévenait la Turquie et les États-Unis et exprimait sa conviction qu'en dépit des activités frénétiques des Juifs le peuple d'Amérique refuserait de se laisser entraîner dans une guerre qui ne le concernait en aucune façon. Il y avait une histoire de soldats allemands torturés et brûlés par des troupes soviétiques. Christian se contenta de la parcourir, lisant les premiers mots de chaque paragraphe. Il était en permission et ne voulait pas penser à de telles choses pendant les deux semaines à venir.

Il but sa bière, un peu déçu de la trouver aussi fade, le corps las et satisfait, levant occasionnellement les yeux pour regarder, par-dessus son Journal, les couples brillants et animés. Il y avait un pilote de la Luftwaffe, avec une jolie fille et deux rubans sur la poitrine. Christian connut un moment de regret fugitif, en pensant à quel point cette permission et cet endroit devaient paraître plus chers à un homme qui était revenu des cieux meurtriers qu'à lui-même, vil policeman militaire, qui était seulement revenu du grand lit de Corinne et sans avoir reçu d'autres blessures que celles causées par la langue acérée du lieutenant Hardenburg. « Il faut que j'aille voir le colonel Meister, au ministère de la Guerre, pensa-t-il sans conviction, pour envisager avec lui la possibilité de mon transfert dans une unité combattante, en Russie. Plus tard, vers la fin de la semaine, quand j'aurai vu quelle tournure auront pris les choses... »

Christian ouvrit le journal à la page consacrée à la musique. Il y avait quatre concerts prévus pour la soirée ; et il remarqua, avec un

amusement nostalgique, que le quintette pour clarinettes de Mozart était mentionné au programme. « Voilà où je vais aller, pensa-t-il, c'est la meilleure manière d'attendre minuit. »

Le planton de service dans le hall avait un message pour lui.

– La dame du quatrième m'a dit de vous ouvrir la porte. Elle n'est pas encore rentrée.

Ils montèrent ensemble dans l'ascenseur, avec des visages également graves et impassibles.

– Bonne nuit, sergent, dit le planton d'un ton naturel après avoir ouvert la porte de l'appartement à l'aide d'un passe-partout.

Christian entra lentement. Une lampe était restée allumée, et les rideaux étaient tirés. La pièce avait été rangée depuis qu'il l'avait quittée. Elle était élégante, avec des lignes angulaires et modernes. « En regardant Hardenburg, pensa Christian, on n'aurait jamais pensé qu'il puisse habiter dans un appartement semblable. On aurait plutôt imaginé de vieux meubles sombres et imposants, des chaises non rembourrées, de la peluche et du noyer ciré. »

Christian s'allongea sur le canapé. Il était fatigué. La musique l'avait ennuyé. Il avait fait trop chaud, dans la salle de concert surpeuplée. Après les premiers instants de plaisir, il avait dû lutter contre une forte envie de dormir. Mozart lui avait semblé anodin, insipide, et, lorsqu'il avait fermé les yeux, des visions de M<sup>me</sup> Hardenburg, gracieuse et nue, s'étaient interposées entre lui et la musique. Il s'étira voluptueusement sur le canapé, et s'endormit.

Un bruit de voix l'éveilla. Il ouvrit les yeux, battit des paupières. M<sup>me</sup> Hardenburg et une autre femme étaient debout devant lui et le regardaient en souriant.

– Pauvre sergent fatigué ! disait M<sup>me</sup> Hardenburg.

Elle se pencha vers lui et l'embrassa. Elle portait un lourd manteau de fourrure, et son haleine sentait l'alcool. Ses pupilles étaient sombres et dilatées. Elle était ivre, mais parfaitement maîtresse d'elle-même. Elle posa sa tête sur l'épaule de Christian.

– J'ai amené une amie, chéri. Le sergent Diestl, Éloïse.

Éloïse lui sourit. Ses yeux brillaient, aussi, d'un éclat vague, bizarrement liquide. Elle s'assit soudain dans un grand fauteuil, sans prendre la peine d'ôter son manteau.

– Éloïse habite trop loin pour rentrer chez elle ce soir, dit M<sup>me</sup> Hardenburg. Elle va rester avec nous. Elle te plaira beaucoup et tu lui plais déjà. Je lui ai parlé de toi.

Elle se releva, étendit les bras, les larges manches de son manteau pendantes à ses poignets.

– Comment le trouvez-vous, sergent ? demanda-t-elle. Est-ce qu'il n'est pas beau ?

– Magnifique, dit Christian.

Il se redressa, déconcerté. Il ne pouvait s'empêcher de contempler Éloïse, allongée dans son fauteuil. Elle aussi était blonde, mais plus grasse et probablement moins ferme.

– Bonjour, sergent, dit Éloïse. Joli sergent.

Christian se frotta les yeux. « Il est temps que je file d'ici, pensa-t-il, ce n'est pas un endroit pour moi. »

– Tu ne doutes pas du mal que j'ai eu, gloussa M<sup>me</sup> Hardenburg, pour empêcher le colonel de venir ici.

– À son prochain voyage en Russie, dit Éloïse, il me rapportera un manteau de fourrure, à moi aussi.

– Quelle heure est-il ? demanda Christian.

– Deux ou trois heures, répondit M<sup>me</sup> Hardenburg.

– Quatre, rectifia Éloïse en consultant son bracelet-montre. Temps d'aller se coucher.

– Je crois, dit prudemment Christian, que je ferai mieux de vous laisser...

– Sergent !...

M<sup>me</sup> Hardenburg lui dédia un regard plein de reproche et jeta ses bras autour de son cou.

– Tu ne peux pas nous faire ça à nous. Après tout ce que nous avons subi avec le colonel. Il va te faire nommer lieutenant.

– Major, dit Éloïse. Je croyais qu'il allait le faire nommer major !

– Lieutenant, dit M<sup>me</sup> Hardenburg avec dignité. Et il va te faire affecter ici, à l'état-major. Tout est arrangé.

– Il est fou de Gretchen, dit Éloïse. Il ferait n'importe quoi pour elle.

« Gretchen, pensa Christian. Elle s'appelle Gretchen. »

– Ce qui nous manque, c'est un verre, dit Gretchen. Chéri, nous avons marché au cognac, ce soir. Tu sais où est la réserve.

Elle paraissait, soudain, complètement dégrisée. Elle parlait lentement et distinctement. Elle repoussa les mèches folles qui erraient sur son front et se tint immobile au centre de la pièce, dans son magnifique manteau de fourrure et sa longue robe de soirée. Christian ne put empêcher son regard de trahir son désir.

– À la bonne heure...

Gretchen sourit brièvement et toucha, du bout des doigts, les lèvres de Christian.

– Voilà comment il faut regarder une femme. Le cognac, chéri.

« Ça ne fera pas de mal de boire un verre », pensa Christian. Il passa dans la pièce voisine, où se trouvait le placard aux bouteilles.

Il ouvrit les yeux. Le soleil inondait la pièce. Il tourna lentement la tête. Il était seul dans le lit saccagé. L'odeur du parfum lui fit avaler péniblement sa salive. Il avait soif. Il avait la migraine. La mémoire lui revint, par bouffées. Le manteau, les deux femmes, le colonel qui allait le faire nommer lieutenant, l'enchevêtrement des corps mouvants et parfumés... Il ferma les yeux. Douloureusement. Il avait souvent entendu parler de femmes comme ça et se souvenait des bruits qui avaient couru, à l'autre guerre, sur les mœurs dépravées de Berlin. Mais c'était différent quand ça vous arrivait à vous-même.

La porte de la salle de bains s'ouvrit. Gretchen entra. Elle était vêtue, de pied en cap, d'un tailleur noir, et un ruban de même couleur retenait ses cheveux en arrière. Ses yeux étaient clairs et brillants. Elle semblait fraîche et dispose dans le soleil matinal. Elle sourit à Christian et vint s'asseoir sur le bord du lit.

– Bonjour, dit-elle.

Sa voix était douce et réservée.

– Bonjour.

Christian parvint à sourire. L'invraisemblable netteté de Gretchen lui donnait l'impression d'être sale et malade.

– Où est l'autre jeune femme ?

– Éloïse ?

Gretchen lui caressa distraitement la main.

– Oh, elle est partie travailler. Tu lui plais beaucoup.

« Je lui plais beaucoup, pensa cyniquement Christian, et tu lui plais, comme lui plaisent n'importe quel homme ou n'importe quelle femme ou n'importe quel animal domestique sur lesquels elle puisse mettre la main. »

– Qu'est-ce que tu fais, déjà habillée ? marmotta-t-il.

– Il faut que j'aille travailler, moi aussi, dit Gretchen. Me prenais-tu pour une oisive ? ajoutât elle en souriant. Au beau milieu d'une guerre comme celle-ci.

– En quoi consiste ton travail ?

– Je suis au ministère de la Propagande.

Le visage de Gretchen devint très sérieux. Une expression que Christian ne lui connaissait pas encore.

– Division féminine.

Christian écarquilla les yeux.

– Et qu’y fais-tu ?

– Oh ! dit Gretchen, j’écris des textes de discours, je parle à la radio. Actuellement, nous sommes en train de mener une campagne. Tu serais surpris de savoir combien de jeunes filles allemandes couchent avec les étrangers.

– Quels étrangers ? s’informa Christian, perplexe.

– Ceux que nous importons pour travailler dans les usines, dans les fermes. Je ne suis pas supposée en parler, surtout aux soldats...

– Aucune importance, ricana Christian. Je n’ai pas d’illusions.

– Mais des bruits courent, et c’est mauvais pour le moral des hommes du front.

Elle parlait un peu comme une brillante élève récitant une leçon en vue de son prochain examen.

– Nous recevons souvent de longs rapports de Rosenberg, à ce sujet. C’est très important.

– Et qu’est-ce que vous leur racontez ?

Christian commençait à être réellement intéressé par ce nouvel aspect du caractère de Gretchen.

– Oh ! ce qu’on dit toujours.

Elle haussa les épaules.

– Il n’y a plus rien de nouveau à dire. La pureté du sang allemand. La théorie des caractéristiques raciales. La position des Polonais et des Russes et des Hongrois dans l’histoire européenne. Les plus difficiles à manier sont les Français. Des femmes ont un faible pour les Français.

– Que faites-vous à leur sujet ?

– Maladies vénériennes. Nous citons des statistiques montrant les conséquences de la syphilis à Paris, etc.

– Et ça fait de l’effet ?

– Très peu.

Gretchen sourit.

– Qu’est-ce que tu fais, aujourd’hui ?

– J’ai une interview, à la radio, avec une femme qui vient de mettre au monde son dixième enfant. C’est un major général qui va lui remettre sa prime, devant le micro.

Elle consulta sa montre.

– Il est temps que je parte.

Elle se leva.

– Je te vois, ce soir ? demanda Christian.

– Je regrette, chéri.

Debout devant un miroir, elle apportait de subtiles retouches à sa coiffure.

– Je suis occupée, ce soir.

– Annule tes autres rendez-vous.

Il n'aurait pas voulu se l'avouer ouvertement, mais sa voix était suppliante.

– Désolée, chéri. C'est un vieil ami. Un colonel qui vient d'Afrique. Ça lui briserait le cœur.

– Alors, après. Quand tu auras fini avec lui...

– Impossible, coupa-t-elle avec décision. Je rentrerai très tard. C'est une grosse réception.

– Alors, demain ?

Gretchen le considéra un instant, et sourit.

– Tu es terriblement impatient, pas vrai ?

– Oui, admit Christian.

– Tu t'es bien amusé cette nuit ?

Elle se retourna vers le miroir, recommença à tripoter ses cheveux.

– Oui.

Tu es un type épatant. Tu m'as acheté une jolie broche.

Elle revint à lui et se pencha vers lui et l'embrassa légèrement.

– Une très jolie petite broche. Il y a une jolie petite paire de boucles d'oreilles assorties, à la même boutique...

J'irai te les chercher, dit froidement Christian dégoûté de lui-même. À demain soir.

Gretchen toucha, du bout de ses doigts, les lèvres de Christian, en un geste caractéristique.

– Je t'adore.

Christian eut envie de lever les bras et de l'attirer à lui, mais il savait qu'il était inutile d'essayer.

– Tu veux que j'amène Éloïse ? demanda-t-elle, souriante.

Christian ferma les yeux, une seconde, se remémorant les événements violents et alcoolisés de la nuit. C'était pervers et écœurant et, en temps ordinaire, il aurait eu honte de lui-même, mais à présent...

– Oui, dit-il. Pourquoi pas ?



Gretchen émit un petit rire de gorge.

– Il faut que je me dépêche.

Elle se dirigea vers la porte, s’y arrêta.

– Tu as besoin de te raser, dit-elle. Tu trouveras un rasoir dans l’armoire à pharmacie, et il y a du savon à barbe américain.

Elle sourit.

– Le rasoir appartient au lieutenant, mais je sais que ça te sera égal de t’en servir.

Elle lui envoya un baiser et disparut, en route vers le major général et la femme qui venait de mettre au monde son dixième enfant.

La semaine se déroula, pour Christian, dans une sorte de brouillard. La grande cité allemande, les millions d’êtres humains qui y évoluaient, les signaux avertisseurs des tramways et des autobus, les placards, à l’extérieur des bureaux de tous les grands journaux, les uniformes étincelants des généraux et des politiciens qui passaient près de lui, sur les boulevards, dans leurs longues voitures blindées, les hordes de soldats en permission et en service commandé, les bulletins d’information et les kilomètres conquis, et les hommes exterminés en Russie, tout cela lui paraissait lointain et irréel. Seuls, existaient l’appartement de la Tiergarten Strasse et le corps exigeant et pâle de la femme du lieutenant Hardenburg. Il lui acheta les boucles d’oreilles, se fit envoyer de l’argent et lui acheta une gourmette d’or massif et un joli sweater qu’un soldat avait rapporté d’Amsterdam.

Elle avait pris l’habitude de lui téléphoner, à n’importe quelle heure du jour ou de la nuit, à l’hôtel meublé où il habitait, et il renonça aux avenues et aux théâtres et se contenta de rester allongé sur son lit, à attendre que le téléphone sonne, au rez-de-chaussée, dans le hall obscur.

Sa maison était devenue, pour lui, le seul point fixe dans un monde croulant et ténébreux. Parfois, lorsqu’il restait seul à l’attendre dans son appartement, il errait à travers les pièces, ouvrait les placards et les tiroirs, lisait son courrier, regardait les photos qu’il découvrait entre les pages des livres. Il avait toujours été un homme discret, respectueux des secrets des autres. Mais avec elle, c’était différent. Il voulait la dévorer tout entière, elle, ses pensées, ses biens, ses désirs et ses vices.

L’appartement était bourré d’un butin hétéroclite. Un étudiant de géographie économique aurait pu reconstituer l’histoire de la conquête de l’Europe et de l’Afrique par les Allemands, rien qu’en examinant les objets apportés dans l’appartement de Gretchen par la procession des officiers rigides, aux bottes luisantes et aux poitrines enrubannées, qui la reconduisaient fréquemment jusqu’à la porte de l’immeuble, et dont

l'œil jaloux de Christian apercevait, à travers les rideaux, les somptueuses voitures officielles. En dehors de la riche profusion de bouteilles que Christian y avait découverte, le premier jour, l'appartement contenait aussi des fromages de Hollande, soixante-cinq paires de bas de soie français, des litres de parfum, des bijoux et des bagues de cérémonie venant de toutes les contrées des Balkans, des babouches de brocart marocaines, des paniers de raisin et de mandarines expédiés d'Algérie, trois manteaux de fourrure russes, un dessin du Titien, acheté à Rome, du lard fumé danois, pendu dans le garde-manger, derrière la cuisine, toute une étagère de chapeaux parisiens, bien que Gretchen n'en portât jamais elle-même, une exquise coupe d'argent ciselé de Belgrade, un lourd bureau recouvert de cuir, qu'un lieutenant entreprenant était parvenu à lui envoyer de Norvège.

Les lettres, négligemment abandonnées sur le plancher ou glissées dans des magazines, émanaient des régions les plus diverses du nouvel empire allemand, et, bien qu'écrites dans les styles les plus variés, depuis les poèmes lyriques des collégiens en garnison à Helsinki, jusqu'aux secs mémoires pornographiques des officiers d'âge mûr servant dans le désert, sous les ordres de Rommel, toutes portaient le même cachet de désir nostalgique et de gratitude. Chaque lettre contenait également des promesses... un coupon de soie verte acheté à Orléans, une bague trouvée dans une boutique de Budapest, un médaillon orné d'un saphir découvert dans une échoppe de Tripoli...

Quelques-unes des lettres citaient le nom d'Éloïse ou celui d'autres femmes. Parfois avec un cynisme humoristique, parfois avec l'écho émerveillé d'une sensualité passée. Christian en était venu à considérer Éloïse et les autres comme des femmes normales... ou, du moins, normales pour Gretchen. Elle était au-delà des limites de l'existence ordinaire, placée dans un univers qui lui était propre par son extraordinaire beauté, ses appétits, son énergie surhumaine. Le matin, il est vrai, elle prenait souvent de la Benzédrine et d'autres drogues pour redonner son plein éclat à la flamme violente de son énergie, qu'elle gaspillait avec une telle insouciance. Parfois aussi, dans la matinée, elle s'administrait, à l'aide d'une seringue hypodermique, d'énormes injections de vitamine B « qui, disait-elle, supprimait radicalement la gueule de bois ».

Le facteur le plus étonnant de son histoire était que, trois années auparavant, elle avait été une jeune institutrice effacée, qui enseignait, à Baden, l'arithmétique et la géographie aux enfants de dix ans. Hardenburg était le premier homme qui l'eût jamais possédée, et elle avait refusé de lui appartenir avant qu'ils soient mari et femme. Mais lorsqu'il l'avait amenée à Berlin, juste avant le début de la guerre, un

photographe l'avait remarquée dans une boîte de nuit et lui avait demandé de bien vouloir poser pour des travaux qu'il exécutait alors, sur l'ordre du ministère de la Propagande. Non content d'avoir rendu célèbres son visage et sa silhouette, en tant que femme allemande typique, qui, sur cette série de photographies, faisait des heures supplémentaires dans les fabriques de munitions allemandes, assistait régulièrement aux réunions du Parti, donnait de l'argent aux organisations d'entraide et préparait de succulents menus avec les produits de remplacement, le photographe l'avait séduite. Depuis, elle n'avait cessé de monter en flèche, tout le long de l'échelle sociale de Berlin en guerre. Hardenburg avait été expédié à l'étranger au début de la carrière de sa femme. À présent qu'il était au courant de la situation, Christian comprenait mieux pourquoi la présence du lieutenant à Rennes était jugée aussi indispensable et pourquoi il éprouvait tant de difficultés à obtenir une permission. Gretchen était invitée à toutes les réceptions importantes. Elle avait rencontré Hitler deux fois et était en termes d'intimité avec Rosenberg, « bien que – assura-t-elle à Christian – cette intimité n'aille point jusqu'au terme final », ou ce qui, pour elle, n'était, après tout, que le terme semi-final.

Christian refusait de porter un jugement sur la moralité de Gretchen. De temps en temps, allongé dans sa chambre d'hôtel, attendant la sonnerie du téléphone, il réfléchissait alors à ce que sa mère eût appelé le péché mortel de Gretchen. Bien qu'il se fût détaché de l'église, des vestiges de la dure moralité religieuse de sa mère remontaient parfois, à travers le flot des années révolues, jusqu'à l'esprit de Christian, et il se surprenait, alors, à considérer avec lucidité les activités multiples de Gretchen. Mais, dès qu'il en prenait conscience, il se hâtait de repousser ces jugements fugitifs et vagues. Gretchen était au-dessus de la moralité ordinaire. Une personne d'un tel appétit, d'une telle vitalité, d'une aussi sauvage énergie, ne pouvait se laisser arrêter par les considérations timorées de ce qui n'était, après tout, qu'un code en voie de disparition. Juger Gretchen d'après la parole de Jésus équivalait à juger la vitesse d'un oiseau d'après celle d'un escargot, la conduite d'un capitaine de tank d'après les prescriptions du code de la route, celle d'un général d'après les lois civiles contre le crime.

Les lettres envoyées de Rennes par Hardenburg étaient des documents rigides, glacés et vides, presque militaires. Christian ne pouvait s'empêcher de sourire à leur lecture, sachant que le lieutenant, s'il survivait à la guerre, ne serait jamais qu'un article oublié et insouciamment délaissé du passé de Gretchen. Pour l'avenir, Christian avait des projets qu'il ne s'avouait jamais qu'à demi. Un soir, entre deux verres, Gretchen lui avait dit, sans s'émouvoir, que la guerre serait finie dans deux mois et qu'un haut personnage du

gouvernement – elle n'avait pas voulu lui dire son nom – lui avait offert, en Pologne, une propriété de plusieurs hectares. Sur cette propriété, dont le quart était, même à présent, en cours d'exploitation, s'élevait un château de pierre du XVII<sup>e</sup> siècle, respecté par la guerre.

– Tu crois, lui avait-elle demandé, sur un ton de plaisanterie, en se renversant sur le sofa, que tu saurais gérer les biens d'une châtelaine ?

– Merveilleusement, avait-il répondu.

– Tu ne te laisserais pas épuiser, avait-elle continué en souriant, par tes devoirs de gentleman-farmer ?

– Promis.

Il avait glissé sa main sous sa tête et caressé la peau douce et ferme, à la base de son cou.

– Nous verrons, nous verrons, avait dit Gretchen. On peut faire pire...

« Absolument, pensait Christian. Une grande propriété sauvage, rapportant gros, et Gretchen maîtresse de la vieille maison... » Ils ne se marieraient pas, bien sûr. Épouser Gretchen serait une absurdité. Mais il deviendrait une sorte de prince consort, avec des bottes de cheval faites sur mesure et vingt chevaux dans l'étable et les grands du nouvel empire quittant leurs capitales pour y venir chasser chaque année...

« La chance m'a souri, pensait Christian, au moment précis où Hardenburg a ouvert son tiroir pour en sortir le paquet de dentelle, dans son bureau de Rennes. » C'était à peine si Christian pensait encore à Rennes. Gretchen lui avait dit qu'elle avait parlé de lui à un major général et que son transfert était assuré. Hardenburg n'était plus qu'un misérable fantôme du passé, qui réapparaîtrait peut-être, un instant délicieux, dans un proche avenir, pour être congédié d'une courte parole meurtrière. « La chance m'a souri », pensait Christian, en se tournant, radieux, vers la porte qui venait de s'ouvrir. Gretchen se tenait sur le seuil, dans une robe de lamé, une cape de vison négligemment jetée sur ses épaules. Elle souriait et tendait les bras, et disait :

– Là, est-ce que ce n'est pas juste ce qu'il faut à une femme lorsqu'elle rentre d'une dure journée de travail ?

Christian la rejoignit et repoussa la porte d'un coup de pied, et souleva Gretchen dans ses bras.

Et puis, trois jours avant l'expiration de sa permission – Christian n'était pas inquiet, car Gretchen lui avait dit que tout était en train de s'arranger – le téléphone sonna dans le hall de l'hôtel, et il se rua dans les escaliers pour répondre. C'était sa voix. Il sourit et dit :

– Bonjour, chérie.

– Assez.

Sa voix était dure, bien qu'étrangement étouffée.

– Et ne prononce pas mon nom au téléphone.

– Quoi ? s'écria-t-il, atterré.

– Je te téléphone d'un café, dit-elle. N'essaie pas de m'appeler chez moi. Et n'y viens pas.

– Mais nous avons rendez-vous, à huit heures, ce soir.

– Je lis ce que j'ai dit. Pas de huit heures qui tiennent ni ce soir, ni jamais. C'est tout. Ne viens plus ! Adieu !

Il entendit le claquement du récepteur, regarda l'appareil et, lentement, raccrocha à son tour. Il retourna à sa chambre et s'allongea sur le lit. Puis il se releva, enfila sa tunique et sortit. « N'importe où, pensait-il, plutôt que de rester dans cette chambre. »

Il marcha au hasard, à travers les rues, repassant désespérément en revue les détails de cette dernière conversation chuchotée, et les mots et les actes qui l'avaient précédée. La nuit d'avant avait été, pour eux, une nuit ordinaire. Elle était rentrée à une heure dans l'appartement, ivre, mais comme toujours parfaitement maîtresse d'elle-même, et ils avaient bu ensemble jusqu'à deux heures environ, et ils étaient allés se coucher tous les deux. Ils avaient joui l'un de l'autre aussi complètement que d'habitude, et elle s'était endormie, dans ses bras, et l'avait embrassé amoureusement, ce matin, lorsqu'elle était partie, en disant :

– Ce soir, nous commencerons plus tôt. Sois-là vers huit heures.

Rien n'avait pu faire prévoir ce brutal congédiement. Il regarda, sans comprendre, les façades mornes des immeubles et les visages anonymes des passants qui le croisaient. La seule chose à faire était de l'attendre devant la porte de chez elle et de lui demander des explications.

A sept heures, il se posta derrière un arbre, en face du somptueux immeuble. Il pleuvait. En une demi-heure, il fut trempé jusqu'aux os, mais n'y prêta pas la moindre attention. À dix heures et demie, un agent « le police passa pour la troisième fois et lui décocha un regard franchement inquisiteur.

– Je me demande si elle viendra.

Christian parvint à sourire.

– Elle doit se débarrasser chaque soir des assiduités de son patron...  
Un major !

L'agent lui rendit son sourire.

– C’est la guerre, dit-il. Elle complique tout.

Il secoua la tête avec commisération et passa son chemin.

À deux heures du matin, une des voitures officielles tu familières à Christian s’arrêta devant la maison. Gretchen et un officier en sortirent. Ils discutèrent un instant à voix basse, sur le trottoir. Puis ils entrèrent ensemble, et la voiture s’éloigna.

Christian leva les yeux, et, malgré la pluie et le black-out, tenta de repérer les fenêtres de l’appartement de Gretchen. Mais c’était impossible. Il abandonna la partie.

À huit heures du matin, la même voiture s’arrêta au même endroit, l’officier sortit de l’immeuble et y remonta. « Un lieutenant-colonel », nota machinalement Christian. Il pleuvait toujours.

Il faillit traverser la rue et monter à l’appartement. » Non, pensa-t-il, ça achèverait de tout gâcher. Elle serait furieuse et me refermerait la porte au nez et ce serait fini pour toujours. »

Il resta derrière son arbre, les yeux lourds de sommeil, dans son uniforme trempé, regardant la fenêtre que révélait à présent la lumière grise du matin.

Vers onze heures, elle sortit enfin. Elle portait des bottillons de caoutchouc et un léger imperméable muni d’une ceinture et d’un capuchon, comme un manteau militaire de camouflage. Elle paraissait fraîche et bien reposée, comme chaque matin, svelte et juvénile sous un vêtement de pluie. Elle s’éloigna d’un pas rapide.

Il la laissa tourner à gauche, dans la première rue, et la rejoignit.

– Gretchen, dit-il, en lui touchant le coude.

Elle fit volte-face. Nerveusement.

– Va-t’en ! dit-elle.

Elle regarda autour d’elle, d’un air effrayé, et parla dans un souffle.

– Que se passe-t-il ? questionna Christian d’une voix implorante. Qu’est-ce que je t’ai fait ?

Elle se remit à marcher, sans répondre. Il marcha à son côté, légèrement en arrière.

– Gretchen, chérie...

– Écoute, dit-elle. Va-t’en ! Ne reviens pas. Est-ce clair ?

– Il faut que je sache, insista-t-il. Qu’est-ce que c’est ?

– Il ne faut pas qu’on me voie te parler.

Elle regardait droit devant elle.

– C’est tout. Maintenant, va-t’en ! Tu as passé une permission agréable, et elle se termine dans deux jours. Retourne en France et

oublie tout ça.

– Je ne peux pas, dit-il. Il faut que je te parle. Où tu voudras, quand tu voudras.

Deux hommes sortirent d'une boutique, sur le trottoir d'en face, et marchèrent parallèlement à eux, dans la même direction.

– D'accord, dit Gretchen. Chez moi. Ce soir, à onze heures. N'entre pas par la grande porte. Monte par l'escalier de service. D'entrée est dans la rue perpendiculaire. La porte de la cuisine sera ouverte. Je serai là.

– Entendu, dit Christian. Merci. À ce soir.

– Laisse-moi, maintenant.

Il s'arrêta, et la regarda partir sans se retourner, de son pas nerveux et sec, encore accentué par les bottes et le manteau de pluie. Il retourna lentement à son hôtel, se jeta sur son lit, sans se déshabiller, et essaya de dormir.

À onze heures, ce soir-là, il monta par l'escalier de service. Gretchen écrivait, assise à une table. Elle se tenait très droite, dans une robe de lainage vert et ne se retourna même pas lorsque Christian entra dans la pièce. « Seigneur, pensa-t-il, on dirait le lieutenant. » Il s'approcha d'elle, sans bruit, et posa un baiser sur ses cheveux parfumés.

Gretchen cessa d'écrire et se retourna. Son visage était froid et sérieux.

Tu aurais dû me le dire, lui reprocha-t-elle.

– Te dire quoi ? demanda-t-il.

Tu as bien failli me fourrer dans un sale pétrin, continua-t-elle.

Christian s'assit lourdement.

– Qu'ai-je donc fait de si grave ?

Gretchen se leva et se mit à marcher de long en large.

– Ce n'est pas chic de m'avoir laissée faire tout ça, dit-elle.

– Faire quoi ? cria-t-il. De quoi es-tu en train de parler ?

– Ne crie pas, gronda Gretchen. Dieu seul sait qui nous écoute.

– J'aimerais, chuchota Christian, que tu me dises ce qui est arrivé.

Gretchen se planta devant lui.

– Hier après-midi, dit-elle, la Gestapo a envoyé un homme à mon bureau.

– Oui ?

– Auparavant, ils étaient allés voir le général Ulrich, enchaîna-t-elle d'un ton significatif.

Christian secoua la tête, d'un air las.

– Au nom du ciel, qui est le général Ulrich ?

– Mon ami, répliqua Gretchen, mon excellent ami, qui est probablement dans un fichu pétrin, à cause de toi.

– Je n'ai jamais vu le général Ulrich, protesta Christian.

– Baisse la voix !

Gretchen gagna le buffet et se versa quatre doigts de cognac. Elle n'en offrit pas à Christian.

– Je suis idiote de t'avoir laissé venir ce soir.

– Qu'est-ce que le général Ulrich a à voir avec moi ? demanda Christian.

– Le général Ulrich, dit-elle délibérément, après avoir bu une large gorgée de brandy, est l'homme qui a essayé de te faire nommer à Berlin.

– Et alors ?

– La Gestapo lui a dit hier que tu étais un suspect communiste, dit Gretchen, et ils voulaient savoir quels liens l'unissaient à toi, et pourquoi il s'intéressait tellement à toi.

– Que veux-tu que je te dise, rétorqua Christian. Je ne suis pas communiste. Je suis membre du parti nazi autrichien depuis 1937.

– Ils le savent, coupa Gretchen. Ils savent aussi que tu as appartenu au parti communiste autrichien, de 1932 à 1936. Ils savent aussi que tu as cherché des histoires à un commissionnaire régional nommé Schwartz, juste après l'Anschluss. Ils savent aussi que tu as été l'amant d'une Américaine qui avait vécu à Vienne, en 1937, avec un Juif socialiste.

Abasourdi, Christian se renversa sur le dossier de sa chaise. « La Gestapo, pensa-t-il, fantastique à quel point ils peuvent être méticuleux... et inexacts. »

– Tu es en observation, dans ta compagnie, dit Gretchen. Ils reçoivent chaque mois un rapport qui te concerne.

Elle ricana.

– Ça te fera peut-être plaisir de savoir que les rapports de mon mari disent que tu es un soldat loyal et compétent, et qu'ils te recommandent chaudement pour l'École des Cadres.

– Il faut que je pense à l'en remercier, dit sèchement Christian.

– Évidemment, dit Gretchen, tu ne pourras jamais devenir officier. Ils ne t'enverront même pas sur le front russe. Si ton unité y est envoyée, ils te transféreront ailleurs.



« Quel imprévisible traquenard, pensa Christian, quelle irréremédiable catastrophe. »

– Voilà, dit Gretchen. Naturellement, quand ils ont découvert qu'une femme qui travaille pour le ministère de la Propagande, qui, officiellement et officieusement, est l'amie de hautes personnalités militaires, et...

– Pour l'amour de Dieu, dit Christian, irrité, en quittant sa chaise, cesse de parler comme un juge d'instruction.

– Tu dois comprendre ma position...

C'était la première fois que Christian entendait Gretchen parler de ce ton défensif.

– Il y a des gens qui ont été envoyés dans des camps de concentration pour moins que ça. Il faut que tu comprennes ma situation, chéri...

– Je comprends ta situation et je comprends la situation de la Gestapo, et je comprends la situation du général Ulrich, vociféra Christian, et ils m'ennuient tous à mourir !

Il se rua vers elle et s'arrêta devant elle, la dominant de toute sa taille, complètement hors de lui.

– Et toi, tu crois que je suis communiste ?

– Là n'est pas la question, chéri, dit prudemment Gretchen. La Gestapo pense que tu peux l'être. Voilà l'ennuyeux. Ou, du moins, que tu peux ne pas être tout à fait... digne de confiance. Ne m'en blâme pas, je t'en prie...

Sa voix, soudain, se lit douce et implorante.

– Tout serait différent si j'étais une femme ordinaire, avec un emploi ordinaire. Je pourrais voir qui je voudrais, je pourrais aller avec toi où je voudrais... Mais, dans ma position, c'est trop dangereux. Tu ne peux pas savoir. Il y a trop longtemps que tu n'étais pas revenu en Allemagne. Tu n'as aucune idée de la façon dont les gens disparaissent, brusquement. Pour rien. Pour moins que ça. Sincèrement, je t'en prie... n'aie pas l'air aussi furieux.

Christian soupira et s'assit. Il lui faudrait un certain temps pour s'habituer à cet état de choses. Il sentit, soudain, qu'il n'était plus chez lui. Il n'était qu'un étranger, errant au hasard dans une contrée dangereuse, étrange, inconnue, où chaque mot avait un double sens, chaque action, des conséquences imprévisibles. Il pensa au château, en Pologne, aux étables, aux parties de chasse et sourit amèrement. Il aurait de la chance s'ils le laissaient retourner à ses leçons de ski.

– Ne me regarde pas comme ça, dit Gretchen. Tu as l'air si... désespéré.

– Excuse-moi, dit-il. Je vais te chanter quelque chose.  
– Ne sois pas cruel avec moi, dit-elle humblement. Qu’y puis-je ?  
– Tu peux aller les trouver. Tu peux leur expliquer. Tu me connais. Tu peux leur prouver...

Elle secoua la tête.

– Je ne puis rien prouver.  
– Je vais y aller, moi. Je vais aller voir le général Ulrich.  
– Pas question !

Sa voix avait retrouvé toute sa dureté.

– Ce serait ma perte. Ils m’ont dit de ne rien te dire. De cesser de te voir. Is te rendraient la vie difficile, et Dieu seul sait ce qu’ils me feraient, à moi. Promets-moi que tu n’en parleras à personne.

Elle paraissait terrorisée et, après tout, ce n’était pas sa faute.

– Je te le promets, dit-il lentement.

Il se leva, et jeta un dernier regard à la pièce qui était devenue le centre même de sa vie.

– Eh bien !...

Il essaya de sourire.

– Je ne peux pas dire que ma permission n’a pas été agréable.  
– Je suis affreusement navrée, murmura-t-elle.

Elle l’enlaça doucement.

– Tu n’es pas forcé de partir... immédiatement...

Ils se sourirent.

Mais, une heure plus tard, elle crut entendre du bruit, à l’extérieur, sur le palier. Elle le fit se lever, s’habiller, partir comme il était venu, par la porte de derrière et éluda sa question, lorsqu’il lui demanda quand il pourrait la revoir.

Christian était assis dans le coin d’un compartiment bondé, le visage absent, les traits tirés, les yeux clos. Le train approchait de Rennes. Une odeur lourde, une odeur rance, régnait dans les couloirs et les compartiments, car il faisait nuit, et toutes les fenêtres étaient closes, tous les stores hermétiquement baissés. Une odeur forte de soldats qui n’avaient pas assez de linge de rechange, et pas assez d’occasions de prendre des bains, qui mangeaient et dormaient et vivaient depuis des mois dans les mêmes vêtements. Il se mit à détester cette odeur avec une intolérable intensité. « Un homme civilisé, pensa-t-il, ne devrait pas avoir à vivre dans un tel état de saleté perpétuelle. Le moins qu’un homme devrait pouvoir attendre du xx<sup>e</sup> siècle serait de respirer un air qui ne soit pas une offense pour les narines. » Il ouvrit les yeux et

regarda les hommes vautrés autour de lui, sur les banquettes. Visages avachis, endormis, plus ou moins ivres. Le sommeil embellit certains visages, leur confère une sorte d'innocence, de puérité éphémère. Mais pas ceux-ci. Ils avaient, ceux-ci, une expression de ruse timide et hypocrite, que le sommeil semblait encore intensifier. Ils étaient laids et infiniment las. « Seigneur, pensa Christian, il faut que je sorte de là-dedans... »

Il referma les yeux. « Plus que quelques heures, pensa-t-il et puis... Rennes, le lieutenant Hardenburg, les traits épais, assez peu excitants, de Corinne, les patrouilles, les Français larmoyants, les soldats effondrés sur les chaises des cafés, l'ennuyeuse routine... Il avait envie de monter sur son siège et de hurler de toutes ses forces. Et rien qu'il puisse faire. Rien qui puisse aider à gagner ou à perdre, à prolonger ou à raccourcir la guerre. Et, chaque fois qu'il se couchait et tentait de dormir, l'image de Gretchen, tentante, torturante, inaccessible... Elle avait refusé de le revoir, avant qu'il reparte pour la France. Elle lui avait toujours répondu poliment, au téléphone – bien que mortellement enrayée – elle avait dit qu'elle serait heureuse de le voir, mais qu'un de ses vieux amis venait de revenir de Norvège (ce vieil ami qui revenait toujours de Tunis ou de Reims ou de Smolensk, avec un riche cadeau, un cadeau cher, que Christian ne pouvait lui offrir...) Peut-être était-ce ce qu'il fallait faire, la prochaine fois qu'il viendrait à Berlin ; avoir beaucoup d'argent, pouvoir lui offrir un manteau de fourrure, une veste de cuir, le nouveau phonographe dont elle avait parlé. « Peut-être était-ce ce qu'il fallait faire », pensa Christian, les yeux clos, au milieu des soldats puants, tout en roulant, cahin-caha, dans la nuit française... Avoir assez d'argent, lorsqu'il retournerait à Berlin. « Je vais dire à Corinne de m'amener son beau-frère, pensa-t-il. Il est temps que je cesse de me conduire comme un imbécile. La prochaine fois que j'irai à Berlin, pensa-t-il, j'aurai les poches bourrées de billets de banque. » Un peu d'essence, avait dit Corinne, et son beau-frère pourrait se servir de trois camions. « Le beau-frère aura son essence, tout de suite », pensa cyniquement Christian. Il sourit et parvint même à dormir, dix minutes avant que le train entre enfin en gare de Rennes.

Le lieutenant Hardenburg était dans la salle du rapport lorsque Christian y pénétra, le lendemain matin. Il avait maigri et paraissait plus alerte, comme s'il s'était imposé un entraînement intensif pendant l'absence de Christian. Il se promenait de long en large, d'un pas vif, sautillant, énergique, et il sourit, ce qui, pour lui, était le comble de l'amabilité, lorsqu'il rendit à Christian son salut.

– Votre permission s'est bien passée ? demanda-t-il d'un ton plaisant et amical.

– Très bien, mon lieutenant, répondit Christian.

– M<sup>me</sup> Hardenburg m'a écrit que vous lui aviez bien remis la dentelle, dit le lieutenant.

– Oui, mon lieutenant.

– Je vous en remercie.

– C'était la moindre des choses, mon lieutenant.

Le lieutenant regarda Christian. D'un air un peu timide, pensa Christian.

– Semblait-elle... hm... en bonne santé ?

– Elle avait l'air de se porter à merveille, mon lieutenant, dit gravement Christian.

– Ah, bon. Très bien !

Le lieutenant réalisa une sorte de pirouette, devant la carte d'Afrique qui, constata Christian, avait supplanté la carte de Russie.

– J'en suis enchanté. Elle a tendance à trop travailler, à abuser de ses forces. J'en suis réellement enchanté. Il est heureux, acheva-t-il, que vous ayez pris votre permission lorsque vous l'avez fait.

Christian ne répondit pas. Il n'avait aucune envie d'entamer une longue conversation mondaine avec le lieutenant Hardenburg. Il n'avait pas encore vu Corinne, et il avait hâte d'aller la retrouver pour lui dire de prévenir son beau-frère.

– Oui, continua le lieutenant, très heureux.

Inexplicablement, il sourit.

– Venez ici, sergent, dit-il d'un ton mystérieux.

Il se dirigea vers la fenêtre sale, munie de barreaux, et se mit à contempler le spectacle de la rue. Christian l'y suivit et se tint près de lui.

– Je veux que vous compreniez, chuchota Hardenburg, que tout ceci est extrêmement confidentiel, secret. Je ne devrais même pas vous le dire, mais il y a si longtemps que nous sommes ensemble que j'ai la certitude de pouvoir vous faire confiance.

– Oui, mon lieutenant, répondit prudemment Christian.

Hardenburg regarda soigneusement autour de lui et se pencha un peu plus vers Christian.

– Ça y est tout de même, dit-il avec une jubilation évidente. Ça y est, nous partons.

Il tourna brusquement la tête et regarda par-dessus son épaule. L'employé, seul autre occupant de la pièce, était penché sur son bureau, à cinq ou six mètres de là.

– L’Afrique, chuchota Hardenburg, si bas que Christian l’entendit à peine. Le Corps expéditionnaire d’Afrique.

Il arbora un large sourire.

– Dans quinze jours. N’est-ce pas merveilleux ?

– Oui, mon lieutenant, dit Christian, après une pause imperceptible.

– Je savais que vous en seriez heureux, dit Hardenburg.

– Oui, mon lieutenant.

– Il y aura beaucoup à faire, au cours des quinze prochains jours. Vous allez être très occupé. Le capitaine voulait annuler votre permission, mais j’ai pensé qu’elle vous serait salutaire et que vous sauriez rattraper le temps perdu...

– Merci beaucoup, mon lieutenant, dit Christian.

– Enfin, dit Hardenburg en se frottant les mains. Enfin...

Il regarda à travers les vitres poussiéreuses, les yeux fixés sur les nuages de poussière soulevés en Lybie par le passage des tanks, les oreilles tendues vers le bruits des canons, sur les côtes de la Méditerranée.

– Je commençais à avoir peur, dit-il doucement, de ne jamais voir une bataille.

Il secoua la tête, pour s’obliger à sortir de sa délicieuse rêverie.

– Très bien, sergent, dit-il, retrouvant soudain sa voix habituelle. Vous pouvez disposer. J’aurai besoin de vous dans une heure.

– Bien, mon lieutenant, dit Christian.

Il exécuta un demi-tour, se dirigea vers la porte et s’arrêta.

– Mon lieutenant, dit-il.

– Oui ?

– Je veux signaler un homme du 147<sup>e</sup> pionniers, pour sanctions disciplinaires.

– Donnez tous les renseignements à l’employé aux écritures, dit Hardenburg. Nous transmettrons.

– Oui, mon lieutenant, dit Christian.

Il gagna le bureau de l’employé et le regarda inscrire le nom du soldat Hans Reuter, signalé pour tenue et conduite indignes d’un soldat par le sergent Christian Diestl.

– C’est un récidiviste, dit l’employé sans s’émouvoir. Il va se faire boucler.

– Probablement, acquiesça Christian.

Il sortit, resta un instant immobile, devant la porte, et se dirigea

vers le domicile de Corinne. À mi-chemin, il s'arrêta. « Ridicule, pensa-t-il. À quoi bon la revoir à présent ? »

Il revint sur ses pas. Il s'arrêta devant la vitrine d'un petit bijoutier. Dans la vitrine, il y avait quelques bagues de diamant et un pendentif d'or massif, avec un gros topaze à son extrémité. Christian regarda le topaze, pensant : « Il plairait à Gretchen. Je me demande combien il peut coûter. »

LES salles étaient pleines d'hommes et de jeunes gens, qui fumaient, crachaient, s'agitaient, parlaient fort, avec les accents les plus divers des rues de New York, et disaient, dans le sordide corridor où régnait une odeur de transpiration et d'usage public :

– Oncle Sam, v'là Vincent Kelly.

Et :

– J'étais en train d'écouter la retransmission du match de football et voilà-t-il pas que ces salauds-là l'interrompent au beau milieu pour annoncer que les Japs ont cogné sur Hickam Field. Et ça m'a tellement excité que j'en ai pas écouté davantage et que j'ai dit à la bourgeoise : « Où diable que ça se trouve, » Hickam Field ? » et c'est les premiers mots que j'aie jamais dits sur la guerre !

Et d'autres voix disaient :

– Crotte, y vous attrapent toujours, tôt ou tard. Alors, autant aller au-devant. Mon vieux était dans la marine, à la dernière, et y m'a dit : « C'est toujours les premiers qui se présentent qu'ont les meilleures places. C'était comme ça à la dernière, qu'y m'a dit, c'est pas la peine d'être intelligent, faut seulement arriver de bonne heure. »

Et ils disaient :

– Ça m'est égal d'aller faire un tour dans leurs îles. S'il y a une chose que je peux pas supporter, c'est bien New York en hiver. En été, y faudrait qu'y viennent me chercher, mais j'ai un boulot extérieur, de toute façon, à la Compagnie du Gaz, et ça peut pas être pire.

Et ils disaient :

– Viens boire un coup. Et vive la guerre ! Figure-toi que la dame qu'était avec moi me dit en entendant la radio : « Ça y est. Ils sont en train de tuer des petits » gars américains », et je lui ai dit : « Clara, je m'engage demain matin pour défendre la démocratie », et die s'est mise à pleurer, et je l'ai allongée, tel que je te le dis, sur son propre plumard et sous les yeux du portrait de son mari en costume de matelot. Y avait trois semaines que j'essayais de l'avoir, cette gonzesse, et elle me rebalançait chaque fois que je croyais toucher au port. Mais hier soir c'est tout juste si, dans son patriotisme, elle a pas fait claquer les ressorts du sommier.

Et ils disaient :

– Merde pour la Marine. Je veux être quelque part où je puisse me creuser un trou.

Debout parmi les patriotes, Noah attendait son tour d'être interviewé par l'officier recruteur. Il avait passé un mauvais moment, la veille au soir, lorsqu'il lui avait fallu dire à Hope ce qu'il s'apprêtait à faire. Il avait mal dormi, aux prises avec un de ses vieux cauchemars, dans lequel il était attaché le long d'un mur et criblé de balles de mitrailleuse, et il s'était levé dans l'obscurité pour aller s'engager à Whitehall Street, espérant arriver assez tôt pour éviter d'être pris dans la foule qui assiègerait certainement les bureaux de recrutement. En regardant les autres autour de lui, il se demanda comment il se faisait qu'ils n'aient point déjà été appelés d'office, et c'était à peu près tout ce que son esprit fatigué était capable de faire pour l'instant. Dans les jours qui avaient précédé l'attaque, il avait essayé de ne penser à rien, mais, implacable, sa conscience avait fini par prendre pour lui la décision ultime. Si la guerre commençait, il lui était impossible d'hésiter encore. En tant qu'honorable citoyen, en tant qu'ennemi du fascisme, en tant que Juif... Il secoua la tête. Qu'est-ce que cela avait à voir avec le reste ? La plupart de ces hommes n'étaient pas des Juifs, et cependant ils étaient tous là, à six heures et demie, un matin d'hiver, le deuxième jour de la guerre, prêts à mourir. Et ils valaient mieux – il le savait – que l'impression qu'ils s'acharnaient à donner d'eux-mêmes. Plaisanteries grossières et jugements cyniques n'étaient que façade, tentatives embarrassées de cacher la véritable profondeur des sentiments qui les avaient amenés en ces lieux. Alors ? en tant qu'Américain, simplement. Il refusait, pour l'instant, de se classer dans aucune catégorie spéciale. « Et je leur demanderai, pensa-il, de m'envoyer dans le Pacifique. Pas contre les Allemands. Pour leur prouver que ce n'est pas parce que je suis Juif... Allons, c'est ridicule, pensa-t-il, j'irai où ils me diront d'aller. »

Une porte s'ouvrit, livrant passage à un gros sergent au visage réjouï, qui hurla :

– O. K., O. K., les gars ! Cessez de cracher sur le plancher, ces locaux appartiennent au gouvernement. Et vous bousculez pas. On n'oubliera personne. Y a de la place pour tout le monde, dans l'armée. Vous entrerez un par un, par cette porte, quand je vous le dirai. Et laissez vos bouteilles dehors. C'est un bâtiment de l'armée, ici, et pas un bistrot !

Ils y passèrent la journée. Noah fut conduit à l'Île du Gouverneur dans un ferry-boat de l'armée qui portait le nom d'un général. Appuyé au bastingage, sur le pont encombré, le nez rougi par l'air vif, il observait le mouvement du port et se demandait, vaguement, quel acte d'héroïsme ou de basse flatterie avait bien pu faire ce général pour mériter un tel honneur. L'île grouillait de soldats en armes, qui portaient leur fusil d'un air martial, comme s'ils se fussent attendus à



devoir repousser d'un instant à l'autre un débarquement de la marine japonaise.

Noah avait dit à Hope qu'il essaierait de l'appeler à son bureau, dans le courant de la journée, mais il ne voulait pas perdre sa place dans la longue queue qui défilait devant les yeux blasés et exaspérés des médecins.

– Bon Dieu ! dit l'homme qui suivait Noah, en regardant la lente file nue, étique et flasque d'aspirants à la gloire. C'est ça qui va défendre le pays ? Ben, mon vieux, on a déjà perdu la guerre.

Noah sourit et se redressa, comparant secrètement sa propre nudité à celle de tous les autres. Il y avait trois ou quatre jeunes gens aux puissantes musculatures, qui avaient dû pratiquer le rugby, et un type énorme avec un clipper, toutes voiles dehors, tatoué sur la poitrine, mais Noah fut heureux de constater que la comparaison était le plus souvent à son avantage. Il s'était beaucoup occupé de son corps, au cours des derniers mois. « L'armée me développera certainement beaucoup, pensa-t-il, en attendant de passer à la radio. Hope sera contente. » Puis il sourit. Il y avait certainement des moyens moins détournés de se fortifier des muscles qu'une guerre entre les États-Unis et l'Empire du Japon.

Les docteurs firent à peine attention à lui. Sa vue était normale, il n'avait pas les pieds plats, il n'avait pas d'hémorroïdes, de hernie ni de gonorrhée. Il n'était ni syphilitique ni épileptique, et, après un examen d'une minute et demie, un psychiatre décida qu'il était assez sain d'esprit pour satisfaire aux exigences de la guerre moderne. Ses articulations étaient assez souples pour remporter les suffrages du chirurgien général, ses dents se rencontraient avec une efficacité suffisante pour lui permettre de mâcher la nourriture de l'armée, sa peau ne comportait aucune lésion ni aucune cicatrice visibles.

Il s'habilla, heureux de retrouver ses vêtements, pensant : « Demain, ce sera un uniforme », et se dirigea, à la suite des autres, vers le dernier médecin harassé, qui, assis derrière un bureau isolé, appliquait sur les fiches médicales l'un des trois cachets : « Bon Service Armé », « Service Auxiliaire », ou : « Réformé ».

« Je me demande, pensa Noah, tandis que le docteur se penchait sur sa fiche, je me demande s'ils vont m'envoyer dans un camp proche de New York, où je puisse voir Hope avec des permissions de la nuit... »

Le médecin s'empara d'un des cachets, le posa lourdement sur un tampon encreur. Puis il l'appliqua sur la fiche de Noah et la poussa vers lui. Noah baissa les yeux. RÉFORMÉ. En grosses lettres pourpres, baveuses. Noah secoua la tête, écarquilla les yeux : c'était toujours RÉFORMÉ.

– Qu'est-ce qu'... commença-t-il.

Le docteur le regarda, non sans une certaine compassion.

– Vos poumons, fiston, dit-il. Les rayons X ont montré des cicatrices, sur les deux. Quand avez-vous eu la t. b. ?

– Je n'ai jamais eu la t. b.

Le docteur haussa les épaules.

– Désolé, fiston, dit-il. Au suivant.

Noah sortit lentement de la grande salle. La nuit tombait. Le vent qui balayait le port, les casernes, le vieux fort et le champ de manœuvres, était cruel et mouillé d'embruns. La ville elle-même était un conglomérat de lumières, de l'autre côté de l'eau noire. De nouvelles cargaisons de volontaires et de mobilisés se déversaient incessamment des ferry-boats, en route vers la file des médecins et l'implacable trinité des cachets rouges.

Noah frissonna et releva son col, tenant toujours sa fiche que tentait de lui arracher le vent marin. Il se sentait ankylosé et inutile, comme un écolier abandonné dans les dortoirs, la veille de Noël, par ses camarades envolés vers la multitude des fêtes familiales. Il glissa sa main sous sa veste et sous sa chemise. Il toucha la peau de sa poitrine, palpa le ferme squelette de sa cage thoracique. Il paraissait solide et digne de confiance, en dépit des pointes de vent glacial qui pénétraient par l'ouverture de ses vêtements entrebâillés. Expérimentalement, il toussa. Il se sentait fort et en bonne santé.

Il se dirigea vers l'embarcadère et monta à bord du ferry, sous le regard morne du M. P. en armes, avec son casque d'hiver à oreillettes. Le ferry était presque vide. « Tous, pensa-t-il, tandis que le bateau portant le nom d'un général mort glissait doucement vers la masse proche de la ville, tous, ils vont dans la direction opposée. »

Hope n'était pas chez elle lorsqu'il y arriva. L'oncle lecteur de Bible était assis dans la cuisine, en caleçon et tricot de corps. Il leva la tête, avec mauvaise humeur, à l'entrée de Noah, qu'il n'aimait guère, et dit :

– Vous voilà ? Je vous croyais déjà colonel.

– Ça ne vous dérange pas que je l'attende, demanda Noah, épuisé.

– Comme vous voudrez, dit l'oncle en se grattant sous l'aisselle, au-dessus du livre ouvert à l'Évangile selon saint Luc. J'ignore à quelle heure elle rentrera. Elle a pris de drôles d'habitudes, depuis quelque temps, ainsi d'ailleurs que je l'ai écrit à ses parents, dans le Vermont, et elle confond volontiers la nuit avec le jour.

Il sourit méchamment.

– Et maintenant que vous allez entrer dans l'armée, ou du moins

qu'elle se l'imagine, elle est probablement en train de chercher ailleurs, pas vrai ?

Il y avait du café sur le poêle et, sur la table, une tasse entamée, dont l'odeur tentatrice caressait les narines de Noah, qui n'avait pas mangé depuis midi. Mais l'oncle ne lui en offrit pas, et Noah se garda bien de lui en demander.

Noah retourna dans le salon et s'assit sur le fauteuil de velours garni d'une têtère de dentelle bon marché. La journée avait été longue, le vent et le froid lui avaient coupé le visage et il s'endormit soudain, cessa d'entendre les pantoufles de l'oncle, sur le plancher de la cuisine, le choc de la cafetière sur le bord de sa tasse, la voix nasillarde qui s'élevait, par intermittence, lisant tout haut des passages de la Bible...

Le bruit du portail s'ouvrant brusquement – l'un des bruits profonds de son univers familier – le tira de son sommeil. Il cligna des yeux et se leva au moment où Hope pénétrait dans la pièce. Elle marchait lentement et lourdement. Elle s'arrêta court en le voyant debout, devant elle, au centre de la pièce.

Puis elle courut à lui, et il la tint serrée contre lui.

– Tu es là, dit-elle.

Son oncle claqua violemment la porte qui séparait la cuisine du salon. Ils n'y prêtèrent pas la moindre attention.

Noah frotta sa joue contre les cheveux de la jeune fille.

– J'étais dans ta chambre, dit Hope. Je t'attendais, en regardant tout ce qui t'appartient. Tu ne m'as pas téléphoné. Pourquoi ? Qu'est-il arrivé ?

– Ils ne veulent pas de moi, dit Noah. J'ai des cicatrices aux poumons. Tuberculose.

– Oh, mon Dieu ! dit Hope.

LE cliquetis des lames d'une tondeuse à gazon éveilla Michael. Il resta un instant immobile dans le lit étranger, respirant le parfum pénétrant de l'herbe californienne, se remémorant l'endroit où il était et ce qui s'était passé la veille.

– Il y a déjà probablement, avait dit le scénariste, à Palm Springs, au bord de la piscine, une dizaine de types en train d'y travailler chez eux. Le maître d'hôtel apporte le thé dans le jardin et dit : « Lait ou citron ? et la petite fille de neuf ans entre avec sa poupée et dit : « Papa, tu veux pas arranger la radio. Je peux pas avoir l'émission enfantine. Ils arrêtent pas de parler de Pearl Harbor. Dis, papa, est-ce que c'est à côté de chez grand-mère, Pearl Harbor ? » Et elle renverse sa poupée qui crie : « Maman ».

« C'était absurde, pensa Michael, mais probablement véridique. Les grands événements s'annonçaient toujours par des clichés. L'arrivée des désastres universels dans le courant quotidien de la vie paraissait se produire toujours d'une façon banale et assez ennuyeuse. Et le dimanche, par surcroît, pendant que les gens digéraient le copieux dîner du Sabbat, après être sortis des églises, où ils avaient dûment marmotté quelque prière pour la paix. L'ennemi semblait prendre un malin plaisir à faire ses plus sales coups le dimanche, comme s'il voulait montrer au monde la fragilité des institutions chrétiennes. Après l'alcool et la fornication du samedi soir, et la sainte prière du matin et le bicarbonate de soude dans un demi-verre d'eau.

La nouvelle avait surpris Michael lui-même alors qu'il jouait au tennis avec deux soldats stationnés à March Field. Quand la femme était sortie du club, en disant : « Il vaudrait mieux que vous veniez écouter la radio. C'est terriblement brouillé, mais j'ai cru entendre que les Japonais nous avaient attaqués », les deux soldats s'étaient regardés, avaient rangé leurs raquettes, étaient entrés et repartis immédiatement pour March Field. Le dernier bal avant la bataille de Waterloo. La dernière valse des jeunes et galants officiers, le baiser d'adieu des dames aux épaules nues, et en route !... Vers les canons. Sur les chevaux écumants. Dans le fracas des sabots et des fourreaux de sabres, et le tourbillon des amples capes, au sein de la nuit des Flandres, il y avait de cela plus d'un siècle. C'était alors, sans doute, une vieille image déjà passablement usée, mais ça n'avait pas empêché Byron d'en faire quelque chose de grandiose. Comment Byron aurait-il traité le matin d'Honolulu et le matin suivant, à Beverley Hill ?

Michael avait eu l'intention de rester trois jours de plus à Palm

Springs, mais, après la partie de tennis, il s'était empressé de payer sa note et de rentrer en ville. Sans cape, sans cheval, dans une Ford louée pour la circonstance, dont le toit décapotable s'abaissait quand on pressait un bouton. Et aucune bataille en perspective. Rien que l'appartement du rez-de-chaussée, avec vue sur la piscine, et payable à la semaine...

Le bruit de la tondeuse montait de la pelouse, jusqu'à la fenêtre ouverte. Michael se retourna pour observer la machine et le jardinier. Le jardinier était un petit Japonais d'une cinquantaine d'années, mince et rabougri par toute une vie passée à tondre les pelouses et à soigner les fleurs des autres. Il suivait sa machine, mécaniquement, ses doigts osseux et filiformes crispés sur la poignée.

Michael ne put s'empêcher de sourire. Curieux spectacle à contempler au réveil, le lendemain du jour où la marine japonaise a bombardé la flotte américaine... un quinquagénaire japonais avançant vers vous en poussant une tondeuse à gazon. Puis il le regarda de plus près et cessa de sourire. Le visage du jardinier avait une expression tendue, orageuse, comme s'il avait souffert d'une affection chronique. Michael le revit en pensée, une semaine auparavant. Il travaillait, alors, avec un sourire joyeux, agréable, et fredonnait, même, de temps en temps, en taillant les arbrisseaux, sous la fenêtre de Michael.

Michael sauta de son lit et gagna la fenêtre en boutonnant sa veste de pyjama. C'était un clair matin doré, agrémenté de cette fraîcheur un peu coupante qui, en Californie du Sud, remplace avantageusement l'hiver. Le vert de la pelouse paraissait très vert, et les dahlias rouges et jaunes brillaient à sa lisière comme des boutons de cuivre. Par les soins du jardinier oriental, le jardin ressemblait à un vaste billard clairsemé de tasses multicolores.

– Bonjour, dit Michael.

Il ne connaissait pas le nom du jardinier. Il ne connaissait, en fait, aucun nom japonais. Si. Un ; Sessue Hayakawa, le vieil acteur de cinéma. Que faisait ce bon vieux Sessue Hayakawa, aujourd'hui ?

Le jardinier arrêta sa tondeuse et sortit lentement des ténèbres de son rêve pour regarder Michael.

– Oui, monsieur, dit-il.

Sa voix était morne, aiguë, hostile. Ses petits yeux noirs, sertis dans un double réseau de rides brunes, paraissaient, songea Michael, désespérément implorants et perdus. Michael eut envie de dire quelque chose de consolant, quelque chose de civilisé à ce vieillard laborieux qui, du jour au lendemain, se trouvait transporté en territoire ennemi par une vile attaque lancée contre des navires américains, à trois mille milles de là.

– C'est terrible, n'est-ce pas ? dit Michael.

Le jardinier leva vers lui, comme s'il n'avait pas compris, un regard absolument inexpressif.

– Je veux dire... au sujet de la guerre, expliqua Michael.

L'homme haussa les épaules.

– Pas terrible, dit-il. Tout le monde dit : « Méchant Japon, sale Japon ». Mais pas terrible. Avant, l'Angleterre veut, elle prend. L'Amérique veut, elle prend. Maintenant, Japon veut.

Il fixa sur Michael un regard froid et direct, vin regard de défi.

– Il prend, conclut-il.

Il pivota avec sa machine et repartit à travers la pelouse, dans le jaillissement humide de l'herbe coupée. Michael observa un instant le dos humblement voûté, les jambes étonnamment musclées, nues jusqu'au genou, sous un pantalon de travail déchiré, le cou recuit par le soleil, la chemise incolore et tachée de sueur...

Puis, à son tour, il haussa les épaules. Peut-être, en temps de guerre, un bon citoyen devrait-il rapporter de telles paroles aux autorités compétentes ? Peut-être ce vieux jardinier en haillons était-il un commandant de la marine japonaise, attendant, pour révéler sa qualité, que la Flotte impériale croise au large de San Pedro Harbor ? Michael sourit. « Le cinéma, pensa-t-il. Impossible à l'esprit moderne d'échapper à l'influence du cinéma. »

Il ferma la fenêtre et se rasa. Et, tout en se rasant, il tenta d'établir le plan de sa journée. Il était venu en Californie avec Thomas Cahoon, qui essayait de monter une pièce. Il fallait également qu'ils confèrent avec l'auteur, Milton Sleeper, au sujet de certaines modifications. Mais Sleeper ne pouvait travailler que le soir à sa pièce. Le jour, il travaillait comme scénariste dans les studios de la Warner.

– L'art au xx<sup>e</sup> siècle ! avait dit Cahoon d'un ton sarcastique. Goethe et Ibsen et Tchekhov travaillaient à leurs pièces toute la journée, mais Milton Sleeper, lui, ne peut leur consacrer que ses soirées !

« Quand son propre pays entre en guerre, muse Michael en se raclant le menton, on devrait se sentir gonflé d'enthousiasme, s'emparer d'un fusil, s'embarquer sur un navire de guerre, grimper dans un bombardier, effectuer un vol sans escale de cinq mille kilomètres, sauter en parachute dans la capitale ennemie... « Oui, mais Cahoon avait besoin de lui pour mettre la pièce en route. Et Michael avait besoin d'argent immédiatement, son père et sa mère n'auraient plus qu'à crever de faim, et il y avait la pension alimentaire de Laura... Cahoon, cette fois, lui donnait un pourcentage sur la pièce. C'était un petit pourcentage, bien sûr, mais, si la pièce tenait l'affiche,

l'argent rentrerait régulièrement pendant un an ou deux. Peut-être la guerre serait-elle courte et l'argent durerait-il jusqu'à la fin ? Et si la pièce faisait un boom, comme *A bie's Irish Rose* ou *la Route au tabac*, la guerre pourrait durer aussi longtemps qu'elle le voudrait. Mais c'était horrible de penser qu'une guerre puisse durer aussi longtemps que *la Route au Tabac*.

Domage, tout de même, qu'il n'ait pas eu l'argent sous la main. Quelle satisfaction pour lui s'il avait pu se rendre au plus proche bureau de recrutement et s'engager aussitôt après avoir entendu la nouvelle, à la radio. Un geste viril, sans équivoque, auquel il aurait pu repenser toute sa vie avec un légitime orgueil. Mais il n'avait que six cents dollars à la banque, et il avait des ennuis, au sujet d'impôts sur le revenu non payés depuis 1939, et Laura s'était montrée plus gourmande qu'il l'avait supposé, lors du règlement de leur divorce. Il fallait qu'il lui verse quatre-vingts dollars par semaine, tout le reste de son existence – à moins qu'elle ne se remarie, – et elle avait emporté tout l'argent qu'ils avaient à leur compte à New York. Il se demanda ce qu'il advenait des pensions alimentaires lorsqu'on s'engageait dans l'armée. Un M. P. venait-il vous taper sur l'épaule, alors que vous étiez accroupi dans une tranchée, en disant : « Venez, soldat, c'est vous que nous cherchons. » Il se souvenait de l'histoire qu'un de ses amis anglais lui avait raconté sur la dernière guerre. Le troisième jour de la bataille de la Somme, seul survivant, ou presque, de sa compagnie, et sans le moindre espoir d'une proche relève, il avait reçu une lettre d'Angleterre. Les mains tremblantes, les yeux embués de larmes, il l'avait ouverte. Elle émanait, cette lettre, de l'administration correspondant à la perception des Contributions directes, et disait « Monsieur, nous vous avons déjà écrit plusieurs fois pour vous sommer de payer l'arriéré de vos impôts sur le revenu pour l'année 1914 Ceci, nous regrettons de devoir vous le dire, est absolument le dernier avertissement. Si nous ne recevons pas de vos nouvelles dans les délais les plus brefs, nous entamerons contre vous toutes poursuites légales en pareil cas. » Boueux, hagard, les vêtements déchiquetés, assourdi par le grondement continu des canons, l'ami de Michael avait écrit au verso de la lettre : « Venez le chercher. Le ministère de la Guerre se fera un plaisir de vous donner mon adresse. » Il l'avait remise au vaguemestre de la compagnie, pour qu'il se charge de la faire suivre, et s'était retourné vers les lignes allemandes.

Tout en s'habillant, Michael essaya de penser à autre chose. Mais il se sentait vaguement honteux d'être là, inactif, dans cette chambre trop fantaisiste, tendue d'étoffes roses, meublée selon le style des lupanars de Hollywood, à passer ses finances en revue, tel un comptable qui a emprunté cinquante dollars à la caisse directoriale et se demande en vain comment les récupérer à temps pour la

vérification de fin de mois. Les servants des canons d'Honolulu étaient probablement dans des situations financières encore plus désespérées que la sienne, mais il était sûr qu'ils ne devaient guère s'en préoccuper, ce matin. Et pourtant il lui était matériellement impossible de s'engager immédiatement. C'était peut-être ridicule, mais, comme il facilitait la plupart des activités désintéressées, l'argent rendait, aussi, le patriotisme plus facile.

Pendant qu'il s'habillait, il entendit le valet noir pénétrer dans la salle à manger. Puis il l'entendit ouvrir la desserte et perçut un bruit de bouteilles entrechoquées. « La guerre ne l'a pas changé, pensa Michael : il est toujours aussi porté sur le gin. »

Michael noua sa cravate et sortit de sa chambre. Les yeux levés vers le plafond, le Nègre manœuvrait languissamment un aspirateur. L'air sentait le gin et, tout en poussant son instrument dans toutes les directions, en longs gestes souples et vagues, le Noir se balançait doucement d'avant en arrière.

– Bonjour, Bruce, dit aimablement Michael. Comment vas-tu ?

– B'jour, monsieur Whitacre, dit Bruce. Très bien, merci.

– Ils ne t'ont pas encore mis la main dessus, dans l'armée ? s'informa Michael.

– Moi, monsieur Whitacre ?

Bruce cessa de balayer et secoua la tête.

– Pas ce vieux Bruce, non. Ils disent tous : « Engagez-vous », mais Bruce s'engage pas. Trop vieux, trop plein de douleurs et de rhumatismes, et, même si j'étais fort comme le lion rugissant et jeune comme le poulain bondissant, vous me verriez pas m'engager pour cette guerre-ci, non. Peut-être la prochaine, mais pas celle-ci. Non, monsieur.

Michael recula un peu, car, dans la véhémence de son exposé, Bruce s'était avancé vers, lui, d'un pas dangereusement chancelant. Michael le regarda, perplexe. Il se sentait toujours un peu embarrassé, vis-à-vis des Nègres. Il n'arrivait jamais à leur parler d'un ton quotidien et normal, dans le langage de tous les jours.

– Non, monsieur, continua Bruce. Pas pour celle-ci du tout. Même s'ils me donnaient un fusil d'argent massif et des éperons tout en or. C'est la guerre de l'Injustice, comme il est prédit dans les Livres des Prophètes, et je ne lèverai pas la main pour blesser mon prochain.

– Mais, dit Michael, cherchant à s'exprimer en termes assez simples pour percer le nuage du gin, ils tuent des Américains, Bruce.

– Peut-être. Mais je les ai pas vus moi-même. Je sais rien de certain. Juste ce que je lis dans les journaux blancs. Peut-être qu'ils tuent



vraiment des Américains. Mais ils ont été sans doute provoqués. Ils ont peut-être essayé d'entrer dans un hôtel, et les hommes blancs ont dit : « Pas d'hommes jaunes ici ! » et les hommes jaunes se sont fâchés et ils se sont réunis et ils ont dit : « Les hommes blancs veulent pas qu'on entre dans l'hôtel, prenons l'hôtel ». Non, monsieur...

L'aspirateur décrivit un rapide va-et-vient, sur le tapis ; puis il s'arrêta de nouveau et Bruce s'appuya sur sa poignée.

– Cette guerre-ci est pas pour moi. C'est la prochaine que j'attends.

– La prochaine ? questionna Michael.

– En 1956, répondit promptement Bruce. Armageddon. La guerre des races. Les Noirs contre les Blancs.

Il leva vers le plafond un regard mystique et troublé par le gin.

– Le premier jour de cette guerre-là, je me présenterai au bureau de recrutement et je dirai au général noir : « Général, me voilà, mon bras droit est à votre disposition ».

« La Californie », pensa Michael. Il n'y a qu'en Californie qu'on rencontre des gens comme ça.

Il quitta Bruce, qui venait de retomber dans un sombre silence prophétique, appuyé sur le manche de son aspirateur, au milieu de la pièce.

À l'extérieur, de l'autre côté de la rue, sur un espace de terrain nettement surélevé par rapport au reste de la chaussée, Michael aperçut deux camions militaires, un canon antiaérien et des soldats en armes fort occupés à creuser le sol. Ce canon qui pointait vers le ciel son long tube muselé, ces soldats qui creusaient un emplacement, comme s'ils étaient, déjà, sous le feu de l'ennemi, parurent à Michael irrésistiblement saugrenus et comiques. Cela aussi devait être un phénomène local. Il était impossible de croire que partout ailleurs, dans le pays, l'armée prenait ces mêmes mesures mélodramatiques. Et, de toute manière, soldats et canons avaient toujours donné à Michael, comme à la plupart des Américains, l'impression d'instruments bizarres, destinés à une sorte de jeu pour adultes, compliqué, absurde et plutôt ennuyeux. Et ce canon, parmi tant d'autres, avait été planté entre une lessive étendue au soleil – bas, culottes et soutien-gorge – et la porte d'un bungalow espagnol, avec la bouteille de lait sur les marches du perron.

Michael se dirigea vers le drugstore du Wilshire Boulevard, où il prenait habituellement son petit déjeuner. Des gens faisaient la queue devant la banque du coin, attendant l'ouverture des portes. Un jeune policeman assurait le service d'ordre, criant de temps à autre :

– Gardez vos places, mesdames et messieurs. Et ne vous inquiétez

pas. Vous aurez tous votre argent.

Curieusement, Michael s'approcha du policeman.

– Qu'est-ce qui se passe ? s'informa-t-il.

Le policeman lui jeta un regard méfiant.

– À la queue, monsieur, dit-il en désignant l'endroit correspondant.

– Je ne veux pas entrer là-dedans, protesta Michael, je n'ai pas d'argent dans cette banque... Ni dans aucune autre banque, d'ailleurs, conclut-il en souriant.

Le policeman lui rendit son sourire, comme si cette expression de pauvreté avait soudain fait d'eux les meilleurs amis du monde.

– Ils récupèrent le leur, expliqua-t-il en désignant la queue, avant que les bombes tombent sur les coffres-forts.

Michael examina les gens qui faisaient la queue. Ils le regardaient avec hostilité, comme s'ils soupçonnaient quiconque parlait au policeman de conspirer contre la sécurité de leurs comptes en banque. Tous étaient bien vêtus, et il y avait de nombreuses femmes parmi eux.

– Ils partent tous vers l'est, dès qu'ils ont les poches pleines, reprit le policeman. Je crois savoir, continua-t-il d'une voix forte, pour que toute la queue puisse l'entendre, je crois savoir que dix divisions Japonaises viennent de débarquer à Santa Barbara. À partir de demain, la Banque d'Amérique va être utilisée comme quartier général par l'état-major japonais.

– Je vais vous signaler, cria au policeman une dame austère et mûre, en robe et chapeau de paille bleue. Vous allez voir si je ne vous signale pas !

– Je m'appelle MacCarty, madame, répliqua aimablement le policeman.

Michael sourit et repartit vers son déjeuner. Quelques-unes des vitrines devant lesquelles il passait étaient déjà garnies de rubans de toile gommée, pour préserver des éclats l'argenterie et les robes du soir exposées sur leurs étagères. « Les riches, pensa Michael, sont plus sensibles au désastre que les autres. Ils ont davantage à perdre et courent plus vite. Jamais un homme pauvre n'aurait l'idée de quitter la Côte Ouest sous prétexte que la guerre fait rage quelque part dans le Pacifique. Non par patriotisme, non par fatalisme, mais simplement parce qu'il ne pourrait pas se le permettre. » En outre, les riches avaient l'habitude de payer les autres pour faire leurs travaux manuels et leurs sales besognes, et la guerre était le travail le plus sale et le plus dur qui soit. Il pensa au jardinier, qui vivait en Amérique depuis quarante ans, à Bruce, ivre de gin et de prophéties, dont le grand-père

avait été affranchi en Caroline du Sud, en 1863 ; à l'expression avide, anxieuse, hostile, des femmes qui faisaient la queue, devant la banque ; à lui-même, assis sur le bord du lit rose, plus tourmenté par ses impôts et la pension alimentaire de Laura que par les problèmes auxquels devait faire face la nation. « Sont ce là, pensa-t-il, les descendants des fermiers et des chasseurs et des bûcherons jaillis du désert, assoiffés de justice et de liberté ? Est-ce là le peuple créé dans la grandeur par les travaux de Franklin et de Jefferson, le nouveau monde de géants chanté par Whitman ? »

Il pénétra dans le drugstore et commanda du jus d'orange, du café et des toasts.

Il retrouva Cahoon vers une heure, au célèbre restaurant de Beverly Hills. La salle était grande et sombre, conçue dans le style surprenant, curviligne, des décors de cinéma. Un seul uniforme – celui d'un sergent d'infanterie – faisait tache dans la foule bruyante des civils. « On dirait, pensa Michael en s'accoudant au bar, une salle de bains décorée par une vendeuse des *Galleries* pour une reine balkanique. »

L'image lui plut et il regarda avec moins de déplaisir les gros hommes hâlés en vestes de tweed, les belles femmes impeccablement poudrées, aux chapeaux étonnants, assis autour des tables, et dont les yeux disséquaient chaque nouvel arrivant. Il régnait dans la salle une généreuse atmosphère de fête ; les gens échangeaient avec bonhomie des tournées et des claques sur les épaules, et tout le monde parlait plus fort que d'habitude. Plus que toute autre chose, cette ambiance rappelait à Michael celle des bars chics de New York, la veille du premier de l'An, lorsque personne n'est encore ivre et que tout le monde a devant soi la perspective d'une nuit d'espoir et de beuveries.

Des rumeurs et des anecdotes sur la guerre circulaient déjà. Un célèbre directeur traversa la salle, le visage grave, chuchotant à qui voulait l'entendre qu'il ne voudrait pour rien au monde que cette histoire se répande, mais que nous n'avions pas un seul navire dans le Pacifique et qu'une flotte avait été signalée, à trois cents milles au large des côtes de l'Oregon. Et un dialoguiste avait entendu, chez le barbier de la Metro-Goldwyn, un grand producteur bégayer à travers la mousse qui couvrait son visage :

– Ces petits salauds de Japs m'ont mis dans une rage telle que je ne sais ce qui me retient de tout balancer et de courir tout de suite à.....

Il avait hésité, cherché le symbole le plus violent de son indignation et de son sens du devoir. Puis :

– À Washington ! avait-il déclaré finalement.

L'histoire du dialoguiste remportait un franc succès.

Il passait de table en table, racontait son histoire et s'esquivait

habilement pendant l'éclat de rire qu'elle provoquait.

Cahoon était distrait et apathique et, bien qu'il insistât pour boire un verre avant d'aller s'asseoir à leur table, Michael comprit qu'il souffrait de son ulcère à l'estomac. C'était la première fois qu'il voyait Cahoon boire un verre.

Ils s'assirent pour attendre Milton Sleeper, l'auteur de la pièce que Cahoon voulait monter, et Kirby Hoyt, un acteur de cinéma qu'il espérait persuader d'en tenir l'un des premiers rôles.

– Sale habitude qu'ont les gens de cette ville de parler affaires en déjeunant, grogna Cahoon. C'est tout juste si on peut encore engager un figurant sans lui remplir d'abord la panse.

Pharney traversa la salle en souriant et serrant les mains à la ronde. Pharney était l'agent de cent cinquante des acteurs, auteurs et directeurs les mieux payés de Hollywood ; ce restaurant était son domaine royal et le moment du déjeuner son heure d'audience solennelle. Il connaissait bien Michael auquel, à maintes reprises, il avait promis fortune et célébrité s'il voulait venir travailler avec lui.

– Hello ! dit Pharney.

Il leur serra la main, en souriant avec la bonne humeur insolente qui parvenait généralement à soutirer aux gens plus d'argent qu'ils n'avaient eu l'intention de lui en donner.

– Alors, qu'en dites-vous ? demanda-t-il.

On eût dit, à l'entendre, que la guerre était sa toute dernière production, et qu'il en était particulièrement satisfait.

– La meilleure petite guerre à laquelle j'aie jamais participé, dit Michael.

– Quel âge avez-vous ?

– Trente-trois ans.

– Je peux vous avoir deux galons dans la marine, dit Pharney. Services publics. Radio. Vous êtes preneur ?

– Grand Dieu ? gémit Cahoon. Le voilà aussi passé agent pour la marine !

– Relations en haut lieu, expliqua Pharney, nullement offensé. Alors ?

Il se retourna vers Michael.

– Pas pour l'instant, dit Michael. Je ne serai pas mûr pour l'armée avant deux ou trois mois.

– Dans trois mois, répliqua Pharney, en souriant par-dessus l'épaule de Michael à deux beautés éblouissantes, dans trois mois, vous cultiverez des fleurs à Yokohama.

– À vrai dire, reprit Michael, ne sachant comment éviter de donner à ses mots une tournure héroïque, je crois que je préférerais entrer dans l'armée comme simple soldat.

– Ça alors, dit Pharney. Mais pourquoi, Seigneur ?

Michael eut soudain conscience d'avoir trop parlé.

Quoi qu'il puisse dire à présent, il aurait toujours l'air d'avoir voulu se faire valoir.

– C'est toute une histoire, dit-il. Je vous la raconterai une autre fois.

– Vous voulez que je vous dise ce qu'est le simple soldat dans l'armée ? offrit jovialement Pharney. De la chair à saucisse. Hachée menu, avec ou sans graisse. Bonne guerre, mes agneaux !

Il leur fit un signe amical et continua son chemin entre les tables.

Cahoon regarda d'un air dégoûté deux comédiens qui se dirigeaient vers le bar en riant très fort et serrant les mains de tous les consommateurs.

– Je donnerais volontiers cinq cents dollars et deux places pour les premières de toutes mes pièces au Haut Commandement japonais, s'il voulait bombarder cette ville dès demain. Mike, dit-il sans regarder Michael, je vais dire quelque chose de très égoïste.

– Allez-y ! dit Michael.

– Ne vous engagez pas avant que cette pièce soit mise en route. Je suis trop fatigué pour monter un spectacle moi-même. Et vous avez été dans le coup depuis le début. Sleeper est un sale individu, mais sa pièce est bonne, et il faut que nous la montions...

– Ne vous inquiétez pas, dit doucement Michael, se demandant au fond de lui si cet honorable prétexte de l'amitié n'était pas une excuse toute faite pour remettre son engagement à plus tard.

– Ils se passeront bien de vous quelques mois, dit Cahoon. Ce n'est pas ça qui nous empêchera de gagner la guerre.

Il cessa de parler en voyant Sleeper se frayer un chemin à travers la foule, en direction de leur table. Sleeper s'habillait comme un jeune écrivain d'avant-garde, chemise de travail bleu foncé et cravate en bataille. C'était un bel homme arrogant et bien bâti qui, plusieurs années auparavant, avait écrit deux pièces incendiaires sur le destin de la classe ouvrière. Il s'assit sans leur serrer la main.

– Nom de Dieu ? gronda-t-il, quelle idée de se donner rendez-vous dans un endroit pareil.

– C'est votre secrétaire qui a arrangé ce rendez-vous, lui rappela Cahoon d'un ton suave.

– Ma secrétaire, répliqua Sleeper, a deux ambitions dans la vie.

Coucher avec un producteur hongrois d'Universal et faire de moi un gentleman. Elle appartient à ce genre de filles qui vous disent toujours qu'elles n'aiment pas vos chemises. Vous voyez le genre ?

– Moi non plus, je n'aime pas vos chemises, grommela Cahoon. Avec deux mille dollars par semaine, vous pourriez porter autre chose que ces horreurs.

– Double scotch, cria Sleeper au garçon.

Puis il enchaîna :

– Alors, ça y est, nous y sommes, jusqu'au cou !

– Avez-vous récrit la scène deux ? demanda Cahoon.

– Pour l'amour du ciel, Cahoon ! s'écria Sleeper. Vous imaginez-vous qu'on peut travailler, par un jour comme celui-ci ?

– Je vous demandais ça en passant, dit Cahoon.

– Du sang ! dit Sleeper, ressemblant plus que jamais, songea Michael, il l'un des personnages de ses pièces. Du sang sur les palmiers, du sang sur les ponts, du saur, sur les plages, et il me demande si j'ai récrit la scène deux ! Réveillez-vous. Un moment cosmique. Le tonnerre gronde dans les entrailles de la terre. La race humaine torturée s'agite et saigne dans son sommeil.

– Gardez ça pour la scène du jugement, dit Cahoon.

– Assez !

Sleeper roula des yeux furibonds, sous ses lourds sourcils broussailleux.

– Assez de ces plaisanteries faciles, style Broadway. Ce temps-là est passé, Cahoon, passé pour toujours. La première bombe est tombée hier au milieu de la dernière facétie ! Où est l'Angliche.

Il regarda autour de lui, en battant la charge sur le bord de la table.

– Hoyt nous a prévenus qu'il serait un peu en retard, dit Michael. Il va arriver.

– Il faut que je retourne au studio, dit Sleeper. Freddie m'a demandé de venir cet après-midi. Ils ont l'intention de faire un film sur Honolulu, pour réveiller le peuple américain.

– Qu'allez-vous faire ? demanda Cahoon. Allez-vous avoir le temps de finir la pièce ?

– Bien sûr que je vais la finir ! dit Sleeper. Je vous ai dit que je la finirais, n'est-ce pas ?

– Oui, acquiesça Cahoon. Mais c'était avant la guerre. Je pensais que vous alliez peut-être vous engager...

Sleeper ricana.

– Pourquoi faire ? Garder un viaduc à Kansas City ?

Il avala une notable fraction du scotch que le garçon venait de déposer devant lui.

– La place de l'artiste n'est pas sous l'uniforme. La fonction de l'artiste est de préserver la flamme de la culture, d'expliquer les motifs de la guerre, d'exalter les esprits des hommes qui affrontent la mort. Tout le reste n'est que sentimentalité. En Russie, ils ne prennent pas les artistes. Ils disent : « Écrivez, jouez, peignez, composez. » Une nation saine d'esprit ne met pas ses trésors nationaux sur la ligne du front. Qu'au-riez-vous pensé si les Français avaient mis la Mona Lisa et le portrait de Cézanne par lui-même dans les casemates de la ligne Maginot ? Vous auriez pensé qu'ils étaient cinglés, n'est-ce pas ?

– Oui, dit Michael, parce que Sleeper le regardait.

– Alors, hurla Sleeper, pourquoi y mettraient-ils un nouveau Cézanne, un Léonard de Vinci vivant ? Seigneur ! Même les Allemands laissent leurs artistes tranquilles ! Et, nom de Dieu ! je commence à en avoir assez de toujours devoir répéter la même chose !

Il finit son scotch et jeta autour de lui un regard furieux.

– Je n'aime pas les Anglais qui arrivent en retard, dit-il. Je vais commander mon déjeuner.

– Pharney, dit Cahoon en souriant légèrement, peut vous avoir deux galons dans la marine.

– Pharney l'escroc, dit Sleeper. Pharney l'exploiteur. Œufs au jambon, cria-t-il à l'adresse du garçon, Asperges sauce hollandaise et un double scotch.

Hoyt entra pendant que Sleeper commandait son déjeuner et les rejoignit rapidement, après avoir serré cinq mains seulement sur son passage.

– Désolé, mon vieux, dit-il en se glissant derrière la table, sur la banquette de cuir vert. Désolé d'être aussi en retard.

– Pourquoi diable ne pouvez-vous jamais arriver à l'heure nulle part ? demanda Sleeper. Est-ce que ça déplaîrait à votre public ?

– J'ai eu une journée chargée, au studio, vieux frère, dit Hoyt. Pas pu partir plus tôt.

Il avait un accent précis, britannique, qui n'avait pas varié d'un iota depuis sept ans qu'il était en Amérique. En 1939, au début de la guerre, il s'était fait naturaliser citoyen des États-Unis, mais il n'en était pas moins demeuré semblable au jeune ambitieux plein de talent qui était descendu du bateau en 1934. Il paraissait nerveux et commanda un repas léger. Il s'abstint de boire, car il avait devant lui un après-midi fatigant. Il jouait le rôle d'un chef d'escadrille de la R A

F., et il y avait une scène compliquée dans un avion en flammes au-dessus de la Manche, avec truquages et toutes sortes de difficultés.

Le déjeuner se déroula dans une atmosphère tendue. Hoyt avait promis de relire la pièce et de communiquer à Cahoon sa décision finale. C'était un bon acteur, tout à fait l'homme du rôle, et, s'il n'acceptait pas, il serait difficile de le remplacer. Sleeper ne cessa pas de boire des doubles scotches, et ce fut à peine si Cahoon toucha à sa nourriture, du bout des dents.

Michael aperçut Laura à une autre table, avec deux femmes qu'il ne connaissait pas et lui adressa un signe de tête. C'était la première fois qu'il la revoyait, depuis leur divorce. « Ses quatre-vingts dollars par semaine n'iront pas loin, pensa-t-il, si elle se met à déjeuner dans ce restaurant. » Il était furieux contre elle de se montrer aussi imprévoyante et furieux contre lui, après coup, de se sentir tourmenté à son sujet. Elle était très en beauté, et il était difficile à Michael de se souvenir qu'il lui en avait voulu un jour. Difficile, aussi, de se souvenir qu'il l'avait aimée un jour...

– J'ai relu la pièce, Cahoon, dit soudain Hoyt, et je dois avouer que je la trouve... épatante.

– Parfait.

Cahoon ébaucha un large sourire.

– Mais, continua précipitamment Hoyt, j'ai bien peur de ne pas pouvoir la jouer.

Cahoon cessa de sourire et Sleeper dit :

– Oh, nom de Dieu !

– Pourquoi cela ? demanda Cahoon.

Hoyt arbora un sourire contrit.

– Pour le moment... Avec la guerre et tout. Obligé de changer mes plans, mon vieux. Pour être franc, si j'accepte de jouer dans une pièce, j'ai bien peur que le conseil de réforme ne me mette la main dessus. Ici, c'est différent. Des studios disent qu'ils me feront affecter sur place. Washington a déclaré que l'industrie cinématographique entrait dans le cadre de l'intérêt national. Personnel nécessaire, vous savez... La scène, c'est autre chose. Je n'en sais rien. Et je préfère ne pas courir de risques. Vous comprenez ma position.

– Oh combien ! dit Cahoon.

Sleeper se leva.

– Faut que je retourne à Burbank, dit-il. Dans l'intérêt national.

Il sortit d'un pas lourd et légèrement mal assuré.

Hoyt le regarda partir, un peu nerveusement.



– Jamais aimé ce type-là, dit-il. Pas un gentleman.

Il mâcha pensivement sa dernière bouchée de salade.

Rollie Vaughn apparut à leur table, le visage rayonnant et congestionné, un verre de cognac à la main. Il était Anglais, lui aussi, plus vieux que Hoyt, et jouait dans le même film que celui-ci le rôle d'un commandant d'aviation. Il ne tournait pas aujourd'hui et pouvait boire en toute tranquillité.

– Le plus grand jour dans l'histoire de l'Angleterre, dit-il. Finies, les défaites ! À nous les victoires. Je bois à Franklin Delano Roosevelt !

Il leva son verre et, par politesse, les autres l'imitèrent. Michael avait peur que Rollie ne jette ensuite son verre dans la cheminée, à présent qu'il était dans la R. A. F., chez Paramount.

– À l'Amérique ! dit Rollie, levant une seconde fois son verre.

« En réalité, songea cyniquement Michael, c'est à la flotte japonaise qu'il boit, pour nous avoir enfin fourrés dans la bagarre. Mais comment blâmer un Anglais... »

– Nous les combattons sur les plages, proclama Rollie, nous les combattons dans les collines. (Il s'assit.) Nous les combattons dans les rues... Plus de Crète, plus de Norvège... Plus d'expulsions de nulle part...

– À votre place, je ne parlerais pas comme ça, vieux frère, dit Hoyt. J'ai eu un entretien, il n'y a pas longtemps, avec une grosse légume de l'Amirauté. Si je vous disais son nom, nous ne me croiriez pas. Il m'a expliqué toute l'histoire de la Crète.

– Et qu'a-t-il dit au sujet de la Crète ?

Rollie regardait Hoyt, d'un air légèrement belliqueux.

– Tout s'est déroulé selon le plan prévu, vieux frère, dit Hoyt. Infliger de lourdes pertes à l'ennemi et se retirer Quoi de plus naturel ? Et qu'ils gardent la Crète. Personne n'a besoin de la Crète.

Majestueusement, Rollie se leva.

Je n'ai pas l'intention, dit-il d'une voix rauque, une lueur insolite au fond des prunelles, de rester ici à écouter un Anglais renégat insulter les Forces urinées britanniques.

Allons, allons ! murmura Cahoon. Asseyez-vous.

– Qu'est-ce que j'ai dit, vieux frère ? demanda Hoyt nerveusement.

Du sang britannique répandu jusqu'à la dernière goutte...

Le poing de Rollie s'abattit sur la table.

– Une résistance désespérée pour sauver une terre alliée. Des Anglais mourant par milliers..., et il dit que tout était combiné d'avance !

– Qu'ils gardent la Crète !

– Ah oui ? Il y a un certain temps que je vous observe, Hoyt, et j'ai essayé de vous juger impartialement dans mon esprit, mais j'ai bien peur d'être obligé de croire, finalement, tout ce que les gens racontent de vous.

– Allons, vieux frère...

Hoyt était très rouge, sa voix aiguë et chevrotante.

– Je crois que vous êtes victime d'un terrible malentendu.

– Si vous étiez en Angleterre, aboya Rollie, vous chanteriez un autre refrain. Vous seriez assis au banc des accusés avant d'avoir eu le temps de prononcer une douzaine de mots ! Propagateur de nouvelles diffamatoires et subversives. Un acte criminel, en temps de guerre !

– Vraiment, bégaya Hoyt, Rollie... Mon vieux...

– J'ignore qui vous paie !

Le menton de Rollie s'arrêta à quelques centimètres du visage de Hoyt.

– Mais j'aimerais le savoir. Et ne croyez pas que cette histoire va en rester là. Tous les Anglais de la ville la connaîtront avant peu, c'est moi qui vous le dis ! Qu'ils gardent la Crète ! Hein ?

Il appliqua violemment son verre sur la table et repartit dans la direction du bar.

Hoyt essuya la sueur qui coulait sur son visage et regarda furtivement autour de lui pour voir combien de personnes avaient entendu la tirade de Rollie.

– Seigneur, dit-il, vous ne pouvez savoir à quel point il est difficile d'être Anglais, de nos jours. Avec ces cliques de déments et de névrosés, c'est tout juste si l'on ose encore ouvrir la bouche.

Il se leva.

– J'espère que vous m'excuserez, dit-il, mais il est plus que temps que je retourne au studio.

– Bien sûr, dit Cahoon.

– Je regrette, au sujet de la pièce, mais... vous savez ce que c'est.

– Oui, dit Cahoon.

– Bonne chance, dit Hoyt.

– Bonne chance, dit Cahoon, impassible.

Lui et Michael regardèrent s'éloigner le dos élégant, qui ne coûtait aux producteurs pas moins de sept mille cinq cents dollars par semaine. Ils le virent dépasser le bar, contourner le défenseur de la Crète, en route vers les studios Paramount, vers l'avion en feu, cet

après-midi, à dix milles au large des côtes de Douvres-Hollywood.

Cahoon soupira.

– Si je n'avais pas eu d'ulcères en arrivant ici, dit-il, j'en aurais à présent.

Il demanda l'addition.

Puis, Michael vit Laura s'approcher de leur table. Il contempla passionnément le contenu de son assiette, mais Laura s'arrêta juste devant lui.

– Invite-moi à ta table, dit-elle.

Michael la regarda froidement, mais Cahoon lui sourit et dit :

– *Hello !* Laura, voulez-vous vous joindre à nous ?

Et elle s'assit en face de Michael.

– J'allais partir, de toute façon, dit Cahoon. Et, avant que Michael ait eu le temps de protester, il se leva, signa l'addition, murmura :

– À ce soir, Michael.

Il s'éloigna. Michael le regarda partir.

– Tu pourrais être plus aimable, dit Laura. Même si nous sommes divorcés, nous pouvons rester bons amis.

Michael jeta un coup d'œil au sergent qui buvait de la bière, accoudé au bar. Le sergent avait regardé Laura traverser la salle, et maintenant il fixait sur elle, sans vergogne, un regard franchement affamé.

Je n'approuve pas les divorces amicaux, dit Michael. Si l'on doit divorcer, on n'a aucune raison de rester bons amis.

Les paupières de Laura tremblèrent un peu.

« Mon Dieu ! pensa Michael, elle n'a pas perdu l'habitude de pleurer. »

– Je suis juste venue t'avertir, dit Laura, d'une voix tremblante.

– M'avertir ? demanda Michael, étonné.

– Au sujet de la guerre. Ne prends pas de décisions trop hâtives.

– Je n'en ai pas l'intention.

– Tu ne crois pas que tu pourrais m'offrir quelque chose ?

– Garçon, dit Michael, deux scotch-soda.

– J'avais entendu dire que tu étais en ville, reprit Laura.

– Ah ?

Michael regarda le sergent, dont les yeux erraient toujours sur la silhouette, vêtue dans la réalité, dévêtue dans son esprit, de Laura.

J'espérais que tu me téléphonerais, dit Laura.

« Les femmes ! songea Michael. Leurs passions sont comme des trapézistes qui tombent dans le filet. Elles ratent le trapèze, s'écroulent et rebondissent, aussi fraîches et intactes qu'auparavant.

– J'étais occupé, dit Michael. Et toi ?

– Ça va. Je suis en train de faire des bouts d'essai, chez Fox, pour un bon rôle.

– Bonne chance !

– Merci, dit Laura.

Le sergent s'adossa carrément au bar. Il en avait assez de se tordre le cou pour regarder Laura pardessus son épaule. Elle était vraiment très jolie, dans son austère robe noire, avec un drôle de petit chapeau sur la nuque, et Michael n'en voulait pas au sergent de la regarder de cette manière. L'uniforme accentuait l'expression de perte, et de solitude, et de désir muet qui errait sur son visage. « Il est là, pensa Michael à la veille, sans doute, d'être envoyé mourir dans quelque jungle dont personne n'a jamais entendu parler, ou destiné à se morfondre, mois après mois, année après année, dans le cadre absurde et impavide de l'armée, et il ne connaît probablement pas une seule femme entre ici et Dubuque, et il voit un civil, à peine plus vieux que lui, assis dans un restaurant chic avec une belle fille... Sans doute y a-t-il, derrière ce regard perdu, des visions haineuses de moi-même, buvant et couchant avec les belles filles de sa terre natale, entre les draps douillets de la civilisation, tandis que lui-même sue, et pleure, et meurt au loin, dans la boue d'une terre inconnue... »

Michael éprouva une impulsion démente de se lever et de rejoindre le sergent, au bar, et de lui dire : « Écoute un peu. Je sais ce que tu penses. Mais tu as tort de le penser. Je ne passerai pas la nuit avec cette femme. Ni cette nuit, ni aucune autre nuit. Si c'était en mon pouvoir, je te l'enverrais cette nuit. Je te jure que je te l'enverrais. » Mais c'était impossible. Il ne pouvait pas faire ça. Il ne pouvait que rester là, assis et la conscience coupable, comme s'il venait de recevoir une récompense méritée par quelqu'un d'autre. Et il sut, soudain, que son esprit avait trouvé encore autre chose pour lui empoisonner l'existence ; il sut, soudain, que chaque fois qu'il entrerait dans un restaurant avec une belle fille et qu'il apercevrait au bar un soldat solitaire, sa conscience le lui reprocherait ; il sut que, chaque fois qu'il toucherait une femme avec tendresse ou simple désir, il aurait l'impression de l'avoir achetée avec le sang de quelqu'un d'autre.

– Michael, dit doucement Laura, l'observant en souriant par-dessus le bord de son verre. Que fais-tu ce soir ? Tard ?

Michael cessa de regarder le sergent.

– Je travaille, dit-il. As-tu fini ton verre ? Il faut que je parte.

Le vent rendait l'attente insupportable.

Christian se retourna lourdement, sous sa couverture, tenta d'humecter ses lèvres craquelées, sentit des grains de sable rouler sous sa langue. Le vent prenait par poignées le sable qui recouvrait les roches et vous les jetait au visage, méchamment, dans les yeux, dans la gorge et jusque dans les poumons.

Christian s'assit lentement, se serrant dans sa couverture. Le jour commençait tout juste à se lever, et l'impitoyable froid de la nuit enserrait toujours le désert. Il claquait des dents et bougea pour se réchauffer, sans se lever, tous les membres endoloris.

Quelques-uns des hommes dormaient vraiment. Christian les regarda avec un étonnement haineux. Juste au-dessous du sommet de l'arête rocheuse étaient postés Hardenburg et cinq de ses hommes. Hardenburg observait le convoi, les jumelles collées aux yeux ; seul son front dépassait la crête des roches. Chaque muscle du corps de Hardenburg, malgré le volume de son épaisse capote, était alerte, prêt à l'action. « Il ne dort donc jamais ? pensa Christian. Si seulement il pouvait se faire tuer dans les dix minutes à venir. » Christian jongla un instant avec cette idée merveilleuse et soupira. Aucune chance, ils se feraient peut-être tous tuer aujourd'hui, mais pas Hardenburg. Il suffisait de le regarder pour se rendre compte qu'il serait toujours vivant, à la fin de la guerre...

Himmler quitta sa position, à droite de Hardenburg, et rampa doucement vers Christian, en prenant bien soin de ne soulever aucune poussière. Il secoua les dormeurs, l'un après l'autre, et leur murmura quelque chose à l'oreille. Ils se mirent à remuer avec des gestes lents, mesurés, comme s'ils se fussent trouvés à l'intérieur d'une pièce obscure encombrée de bibelots fragiles.

À quatre pattes, Himmler rejoignit enfin Christian. Délibérément, il ramena ses genoux devant lui et s'assit dans le sable.

– Il veut vous parler, chuchota-t-il, bien que le convoi anglais se trouvât à plus de trois cents mètres.

– J'y vais, dit Christian sans bouger.

– Il va nous faire tous descendre, grogna Himmler.

Il avait beaucoup maigri. Son visage était blême, sous sa barbe, son regard, traqué et désespéré. Il n'avait pas plaisanté ni fait le clown à l'usage des officiers depuis que le premier obus avait éclaté, trois mois

auparavant, au-dessus de sa tête, à quelques kilomètres de Bardia. C'était comme si un autre homme, un cousin plus maigre et dépourvu de tout sens de l'humour, avait pris possession du corps du sergent Himmler depuis son arrivée en Afrique, tandis que, chaudement calfeutré dans quelque bureau d'Europe, le fantôme rond et jovial de l'ancien Himmler attendait patiemment, pour en reprendre possession, le problématique retour du corps du sergent.

– Il n'a pas cessé d'observer les Tommies, chuchota Himmler, ni de fredonner depuis leur arrivée.

– De fredonner ?

Christian secoua la tête pour essayer de comprendre.

– Oui, il n'a pas fermé l'œil de la nuit. Depuis que le convoi s'est arrêté là hier soir, il est resté allongé, les jumelles aux yeux, à les observer en souriant.

Himmler jeta un coup d'œil meurtrier dans la direction du lieutenant.

– Pour rien au monde il n'aurait voulu les attaquer hier soir. Oh non ! Trop facile. On aurait pu en laisser échapper un ou deux. Il a fallu qu'il nous fasse attendre plus de dix heures que le jour se lève, pour ne pas en manquer un seul. Ça fera tellement mieux, dans son rapport.

Himmler cracha dans le sable agité.

– Il va nous faire tous descendre, vous verrez ce que je vous dis.

– Combien de Tommies y a-t-il ? demanda Christian.

Il laissa tomber sa couverture, frissonna et ramassa sa mitrailleuse, soigneusement enveloppée dans un morceau de toile.

Quatre-vingts, chuchota Himmler.

Il regarda autour de lui, amèrement.

– Et nous sommes treize. Treize ! il n'y a qu'un salaud pareil pour emmener treize hommes en patrouille. Pas douze, ni quatorze, non... Treize !

– Sont-ils réveillés ? coupa Christian.

– Et comment, soupira Himmler. Et des sentinelles partout. C'est un miracle qu'ils ne nous aient pas encore repérés.

– Qu'est-ce qu'il attend ?

Christian regarda le lieutenant, immobile et ramassé sur lui-même, juste sous la crête.

– Demandez-le lui, dit Himmler. Sans doute que Rommel vienne assister en personne à l'opération et le décorer après le petit déjeuner.

Le lieutenant s'éloigna un peu du sommet des roches et fit un geste impatient à l'adresse de Christian. Christian rampa lentement vers lui, Himmler dans son sillage.

– Il a fallu qu'il règle le mortier lui-même, grommela Himmler. Pas confiance en moi. Je ne suis pas assez scientifique, pour lui. Il n'a pas cessé de rôder et de faire joujou toute la nuit avec le guidon de hausse. Si on pouvait le faire examiner par un psychiatre, je vous parie qu'il le collerait immédiatement dans une camisole de force.

– Allons, venez ! chuchota sèchement Hardenburg.

Lorsque Christian parvint à sa hauteur, il vit que les yeux du lieutenant brillaient de joie. Il n'était pas rasé, et son calot était plein de sable, mais il paraissait aussi frais que s'il avait dormi toute la nuit.

– Tout le monde en position, dans une minute, dit Hardenburg. Que personne ne bouge jusqu'à ce que je le leur dise. Le mortier tirera d'abord, à cadence rapide, lorsque je ferai un signe de la main.

Christian, à quatre pattes, acquiesça.

– Au signal, les deux mitrailleuses devront être transportées sur la crête et ouvrir immédiatement le feu. Tous les fusils devront également tirer jusqu'à ce que je donne l'ordre de cesser le feu. Est-ce bien compris ?

– Oui, mon lieutenant, chuchota Christian.

– Si je désire que l'angle de tir du mortier soit rectifié, je le dirai moi-même. Que les servants m'observent constamment. Est-ce bien compris ?

– Oui, mon lieutenant, dit Christian. Quand allons-nous entrer en action ?

– Quand je serai prêt, dit Hardenburg. Veillez à ce que tout soit en ordre et revenez me voir.

– Oui, mon lieutenant.

Christian et Himmler repartirent en rampant vers le mortier, les obus empilés, les servants allongés dans le sable.

– Si seulement ce salaud-là pouvait recevoir une balle dans le c..., aujourd'hui, chuchota Himmler, je crois que je mourrais heureux.

– Taisez-vous ! dit Christian.

La nervosité de Himmler était communicative.

Faites votre boulot et laissez le lieutenant s'occuper du sien.

– Personne n'a besoin de s'occuper de moi, dit Himmler. Personne n'a le droit de dire que je ne fais pas mon boulot.

Personne ne l'a dit.



– Mais vous alliez le dire, insista Himmler, heureux de pouvoir se chamailler un instant avec ce vieil ennemi intime, heureux de pouvoir penser un instant à autre chose qu'aux quatre-vingts Anglais arrêtés dans les sables, à trois cents mètres de là.

– Bouclez-la, dit Christian.

Il regarda les servants du mortier. Ils tremblaient de froid. Schœner, le nouveau, bâillait sans arrêt, les lèvres tressautantes, mais tout le monde semblait prêt. Christian leur répéta les instructions du lieutenant et continua à ramper vers les servants d'une des deux mitrailleuses.

Ils étaient prêts. L'attente nocturne, avec les quatre-vingts Anglais de l'autre côté de cet abri précaire, avait éprouvé la résistance nerveuse de tous les hommes. Les deux voitures de reconnaissance et la chenillette étaient tout juste ravis aux regards par la petite élévation de terrain. Si un appareil de la R. A. F. apparaissait dans le ciel et descendait pour examiner la situation, ils seraient tous perdus. À chaque instant, comme ils l'avaient fait la veille, les hommes levaient nerveusement les yeux vers le ciel clair, sans limites, où s'enflait progressivement les premières lueurs de l'aube. Par bonheur, ils avaient le soleil dans le dos, et, pendant encore un certain temps, il serait à peu près impossible aux Britanniques de les repérer dans l'éclat aveuglant du soleil.

C'était la troisième patrouille à travers les lignes ennemies qu'ils avaient opérée en moins de cinq semaines, sous la conduite de Hardenburg. Christian était sûr que le lieutenant devait toujours se porter volontaire pour ce genre de missions. Le front, dans cette région désertique, n'était qu'une succession de petits avant-postes et de patrouilles errantes, rien qui ressemblât aux concentrations massives de la zone côtière, avec ses routes précieuses et ses points d'eau, solidement protégés par une artillerie considérable et les raids incessants de l'aviation ennemie.

Ici régnait une sensation de calme trompeur, l'impression perpétuelle d'un désastre imminent.

« Sur un certain plan, pensa Christian, c'était mieux pendant la dernière guerre. Le massacre était horrible, dans les tranchées, mais tout était organisé. Le ravitaillement et les dangers mêmes arrivaient par des voies régulières et connues. Et dans une tranchée, se dit amèrement Christian en s'approchant du lieutenant, qui avait repris ses jumelles et son poste d'observation, les hommes n'étaient pas à la merci d'un vain chercheur de gloire comme celui-là. Vous verrez, pensa Christian, qu'en 1960, ce cinglé sera à la tête du Haut Commandement allemand. Dieu vienne alors en aide au soldat allemand ! »

Christian se laissa tomber à plat ventre auprès du lieutenant, gardant soigneusement sa tête au-dessous de la ligne d'horizon.

– Tout est prêt, mon lieutenant, dit-il.

– Parfait, dit Hardenburg, sans se retourner.

Christian ôta son calot, et, lentement, très lentement, leva la tête, jusqu'à ce que ses yeux affleurent la crête.

Les Anglais étaient en train de faire du thé. Une douzaine de feux brûlaient dans des boîtes de conserves garnies de sable saturé d'essence. Les hommes, groupés autour des feux, attendaient, leur tasse de métal émaillé à la main. Le soleil se reflétait sur cet émail blanc et donnait aux groupes immobiles une sorte de vie grouillante, insolite. Ils semblaient tout petits, au milieu du désert. Leurs voitures et leurs camions jaune sable ressemblaient à des jouets abîmés.

Il y avait un homme de service à chacune des mitrailleuses pivotantes montées sur les cabines des camions. Mais, en dehors de ces guetteurs, la scène avait une allure de pique-nique. Les couvertures sur lesquelles les hommes avaient dormi gisaient toujours autour des véhicules et, çà et là, Christian distinguait des soldats en train de se raser, trempant négligemment leurs blaireaux dans des tasses à demi pleines d'eau. « Ils doivent en avoir beaucoup, pour la gâcher de cette façon », pensa machinalement Christian.

Il y avait six camions. Quatre découverts et chargés de caisses de vivres, et un seul bâché. Des munitions, probablement. Leurs fusils sous le bras, les sentinelles s'étaient approchées des feux, elles aussi. « Ils doivent tellement se sentir en sécurité, songea Christian, à plus de trente milles derrière leurs propres lignes, en route vers les postes du sud. Ils n'avaient pas creusé de trous pour eux-mêmes, et il n'y avait de couvert nulle part, sauf derrière les camions. Il était incroyable que quatre-vingts hommes puissent se mouvoir aussi longtemps et avec autant d'insouciance à portée des armes d'un ennemi qui n'attendait pour les anéantir que le geste d'une seule main. C'était grotesque de les laisser se raser et faire du thé. S'il fallait absolument que ces hommes meurent, autant les tuer maintenant. »

Christian regarda le lieutenant. Il souriait un peu et fredonnait, comme Himmler l'avait dit. Son sourire était indulgent, presque affectueux, comme celui d'une grande personne observant les ébats maladroits d'un bébé dans son parc. Mais Hardenburg ne donnait pas le signal. Christian s'allongea dans le sable, sans quitter les Anglais des yeux, et attendit.

L'eau bouillait, en bas, et des petits nuages de vapeur s'élevaient dans l'air agité. Christian vit les Tommies mesurer soigneusement le thé, le sucre et le lait condensé. « Ils le feraient plus fort, pensa-t-il,

s'ils savaient qu'ils n'auront pas besoin du reste pour le déjeuner, ou pour le repas du soir. »

Un homme se détacha de chaque groupe, pour aller ranger dans les camions les boîtes de conserves et les sacs de sucre. Un par un, les Tommies plongèrent leurs tasses dans le breuvage bouillonnant et s'éloignèrent en les portant avec précaution. Occasionnellement, une saute de vent apportait la rumeur indistincte des rires et des paroles échangées par les hommes, tout en savourant leur petit déjeuner. Christian passa sa langue sur ses lèvres. S'ils pouvaient savoir, avant de mourir, à quel point il les avait enviés ! Il n'avait rien mangé depuis la veille et rien bu de chaud depuis qu'ils avaient quitté leur propre poste de commandement. Il pouvait presque sentir la lourde odeur de la buée parfumée, le goût généreux de l'épais breuvage.

Hardenburg ne bougeait pas. Et toujours le sourire figé, cette façon agaçante de fredonner entre ses dents. Pour l'amour de Dieu, qu'attendait-il donc ? D'être découvert ? D'avoir à combattre, au lieu de massacrer à loisir ? D'être repéré par un avion ? Christian regarda autour de lui. Les autres hommes étaient accroupis dans des positions inconfortables, bizarrement contrefaites, et fixaient sur le lieutenant des regards ennuyés. À la droite de Christian, un homme tenta d'avaler une salive absente, et sa gorge émit un son ridiculement métallique.

« Cette tension lui plaît, pensa Christian en reportant son regard sur le lieutenant. L'armée n'a pas le droit de placer des soldats sous le commandement d'un tel homme. C'est assez désagréable sans cela. »

Ici et là, parmi les Britanniques, des hommes commençaient à bourrer des pipes ou à griller des cigarettes, donnant au tableau une touche supplémentaire de détente et de sécurité et infligeant à Christian, par la même occasion, un véritable supplice de Tantale. Évidemment, il était difficile, à cette distance, d'étudier l'allure générale des hommes, mais ils semblaient appartenir au type ordinaire de soldats anglais, ni très gros, ni très athlétiques, mais calmes et méticuleux.

Quelques-uns avaient terminé leur petit déjeuner et nettoyaient méthodiquement leurs gamelles avec du sable avant de rejoindre les camions et de commencer à rouler leurs couvertures. Bientôt, les hommes de service aux mitrailleuses descendirent de leurs perchoirs pour aller chercher leur propre déjeuner. Pendant deux ou trois minutes, tous les sièges de mitrailleurs demeurèrent vacants. « Voilà ce qu'il attendait », pensa Christian. Vivement, il se retourna pour voir si tout le monde était prêt. Personne n'avait bougé. Ils étaient tous à leur poste, dans les mêmes positions inconfortables.

Christian regarda Hardenburg. Sans doute avait-il remarqué que

tous les mitrailleurs avaient déserté leurs sièges, mais il n'en laissa rien voir. Toujours le même sourire, la même petite chanson agaçante.

« Ses dents sont certainement ce qu'il a de plus laid, nota Christian. Longues, larges, irrégulières et mal plantées, avec des espaces vides entre les incisives. Il devait lui être impossible de boire en silence, avec des dents pareilles ! Et si content de lui-même, par surcroît ! Il le portait sur toute sa personne, allongé, là, dans le sable et souriant derrière ses jumelles, et sachant que les regards de ses hommes étaient fixés sur lui, dans l'attente du signal qui les délivrerait de la torture de l'attente, sachant qu'ils le haïssaient, qu'ils avaient peur de lui, et qu'ils ne pourraient jamais le comprendre. »

Christian écarquilla les yeux et regarda les Anglais, une fois de plus, à travers un étrange brouillard, essayant d'effacer de ses rétines l'image du visage ironique et maigre de Hardenburg. D'autres sentinelles avaient pris place derrière les mitrailleuses. L'un des soldats était tête nue. Il avait les cheveux blonds et fumait une cigarette. Il avait ouvert son col et se chauffait aux rayons du soleil levant. Il paraissait fort à son aise, assis sur le siège du mitrailleur, la cigarette pendante aux lèvres, les mains posées sur la culasse de son arme, dont le canon était directement pointé vers Christian.

« Trop tard, pensa Christian. Il a manqué sa meilleure chance. Qu'attend-il, maintenant ? J'aurais dû me renseigner sur lui, pendant que j'en avais l'occasion. Au près de Gretchen. Quelle mouche l'a piqué ? Quel but poursuit-il ? Qu'est-ce qui l'a rendu ainsi ? Que faire ? Allons, allons, implorait mentalement Christian, tandis que deux officiers anglais s'éloignaient un peu du convoi, serviette sur le bras et papier hygiénique à la main. Allons, allons, donne le signal...

Mais Hardenburg ne bougeait pas.

Christian sentit sa gorge se serrer encore davantage. Il avait froid, plus froid que lorsqu'il s'était éveillé. Ses épaules étaient agitées de spasmes intermittents, convulsifs, et il n'y pouvait absolument rien. Sa langue gonflée emplissait sa bouche, et les cassures de ses lèvres étaient pleines de grains de sable. Il regarda sa propre main, qui reposait, comme celle du Tommy, sur la culasse de son arme et essaya de remuer les doigts. Ils bougèrent lentement, bizarrement, comme s'ils eussent obéi à quelqu'un d'autre que lui-même. « Je n'y arriverai pas, pensa-t-il stupidement. Il va donner le signal, et je vais essayer de lever ma mitraillette, mais je n'y arriverai pas. » Les yeux lui brûlèrent, il les écarquilla, de plus en plus fort, jusqu'à ce qu'ils pleurent et que les quatre-vingts hommes, et les dix camions et les douze feux se confondent enfin et deviennent une seule masse grouillante.

Ç'en était trop. Beaucoup trop ! Il ne pouvait plus supporter de

regarder s'éveiller ces hommes qu'ils allaient tuer et les voir préparer leur petit déjeuner, allumer des cigarettes, soulager leurs intestins. Ils étaient quinze ou vingt, maintenant, accroupis, le pantalon baissé, à quelque distance des camions... Le régime des soldats, dans n'importe quelle armée... Si on ne le fait pas pendant les dix minutes qui suivent le petit déjeuner, il est rare qu'on en trouve le temps, ensuite, avant le couvre-feu... Quand on part pour la guerre, au son des tambours et des bugles et dans le claquement des bannières, à travers les rues propres des villes civilisées, on ne se doute pas qu'il faudra attendre dix heures, dans le sable coupant et froid d'un désert jamais encore traversé, même par les Arabes, pour voir vingt Anglais s'accroupir au-dessus de vingt petits trous sanitaires, dans le désert de Cyrénaïque. « Quel dommage que Brandt ne puisse prendre cette photo-là pour le compte de la *Frankfurter Zeitung*... »

Christian entendit un son curieux, modulé. Il se retourna lentement. Hardenburg s'esclaffait.

Précipitamment, Christian regarda ailleurs, puis ferma les yeux. « Il faut que cela finisse, pensa-t-il. Il faut que ces Anglais finissent, que le soleil, le vent, l'Afrique, il faut que la guerre finisse, que le rire du lieutenant finisse, que le lieutenant lui-même finisse... »

Puis il y eut un bruit, derrière lui. Il ouvrit les yeux et, un instant plus tard, vit exploser le premier obus. Il comprit que Hardenburg avait donné le signal. L'obus frappa de plein fouet le mitrailleur blond qui fumait une cigarette, et le mitrailleur blond disparut.

Le camion se mit à brûler. D'autres obus explosèrent parmi les autres camions. Les mitrailleuses furent poussées jusqu'à la crête de l'arête rocheuse et commencèrent à arroser le convoi. Les petites silhouettes s'égaillèrent bêtement, dans toutes les directions. Les accroupis couraient maladroitement en tentant de remonter leurs pantalons et tombaient un par un, fauchés par les rafales de mitrailleuse, les fesses luisantes sous le soleil du désert. Un homme se rua vers la crête, comme s'il ne savait pas d'où partaient les rafales. Soudain, il aperçut les mitrailleuses, alors qu'il n'en était plus qu'à une centaine de mètres, et, après une seconde d'immobilité stupéfaite, il tourna bride, soutenant son pantalon d'une main et tenta de s'enfuir. Quelqu'un l'abattit, négligemment, comme pour s'excuser de l'avoir oublié.

De temps à autre, Hardenburg s'esclaffait et jetait aux servants du mortier des corrections de leur angle de tir. Deux obus atteignirent le camion de munitions, qui sauta, dans un grand jaillissement de fumée. Des morceaux d'acier sifflèrent pendant près d'une minute au-dessus de leurs têtes. Devant les camions, le sol était jonché de cadavres. Un sergent était parvenu à rallier une douzaine d'hommes, qui montèrent

à l'assaut de la colline, en tirant au hasard, vers la cime. Quelqu'un descendit le sergent. Il tomba et continua à tirer, de sa position assise, jusqu'à ce que quelqu'un d'autre le touche de nouveau. Il s'écroula, le visage dans le sable.

Le peloton que le sergent avait emmené à l'attaque se dispersa et rebroussa chemin, mais ils furent tous fauchés avant d'avoir pu rejoindre les camions. Deux minutes plus tard, personne ne tirait plus, parmi les Tommies. Le vent repoussait loin de la crête la fumée des véhicules en flammes. Ça et là, un blessé remuait comme un insecte écrasé.

Hardenburg se redressa et leva la main. Le feu cessa.

– Diestl, cria-t-il en regardant les camions incendiés et les cadavres des Anglais, ordonnez aux mitrailleuses de continuer à tirer.

Christian fit deux pas vers lui.

– Qu'avez-vous dit, mon lieutenant ? demanda-t-il d'une voix blanche.

– Que les mitrailleuses continuent à tirer.

Christian regarda le convoi dévasté. Rien ne bougeait, en dehors des flammes qui montaient des camions.

– Bien, mon lieutenant, dit-il.

– Qu'ils balaient toute la superficie du campement anglais, reprit Hardenburg. Nous allons y descendre dans deux minutes. Je veux que rien n'y subsiste de vivant. Compris ?

– Oui, mon lieutenant, dit Christian.

Il passa d'une mitrailleuse à l'autre, en disant :

– Reprenez le feu, jusqu'à ce qu'on vous commande d'arrêter.

Les servants des deux mitrailleuses lui jetèrent un regard oblique, incompréhensif, puis haussèrent les épaules et obéirent. Dans le silence absolu, sans un mot, sans un cri, sans un bruit d'aucune sorte pour en noyer l'irritante régularité, le bruit nerveux et saccadé des mitrailleuses paraissait indûment sinistre et déplacé. Un par un, les hommes qui ne servaient pas les deux mitrailleuses se levèrent et gagnèrent le sommet de la colline, regardant les balles décrire dans le sable de larges arabesques, déchirer les morts et les blessés, dont les corps tressautaient en spasmes excentriques.

Un soldat britannique qui gisait sur le sol, près d'un des feux, fut touché une seconde fois, se dressa sur son séant, rejeta la tête en arrière et hurla. Le cri monta jusqu'au sommet de la colline, rompant soudain le rythme méthodique des rafales. Surpris, les servants des deux mitrailleuses cessèrent de tirer, et le Tommy hurla de plus belle, les mains tendues devant ses yeux, à l'aveuglette.

– Continuez ! ordonna brutalement Hardenburg.

Les deux mitrailleuses criblèrent le Tommy qui retomba, la gorge déchiquetée.

Les hommes observaient, en silence, avec sur leurs visages la même expression d'horreur fasciné.

Un seul visage n'avait pas cette expression : celui de Hardenburg. Lèvres retroussées, dents apparentes, yeux mi-clos, il respirait à petits coups haletants, irréguliers. Christian se demanda où il avait déjà vu une expression semblable... abandonnée, perdue dans le plaisir. Puis il se souvint. Gretchen, quand il faisait l'amour avec elle... « Ils doivent être cousins, pensa Christian, ils se ressemblent trop, parfois... »

Les mitrailleuses crachaient toujours, et leur bruit était presque, à présent, comme le bruit quotidien d'une usine contiguë. Deux hommes sortirent une cigarette de leur poche et l'allumèrent, d'un geste naturel, un peu ennuyés, déjà, par la monotonie de la scène.

« Le destin du soldat, songea Christian, en regardant, au pied de la colline, les cadavres torturés. S'ils étaient restés en Angleterre, rien de tout cela ne leur serait arrivé. » Demain, ce serait lui, peut-être, qui serait étendu sur le sable, et quelque Cockney des bas quartiers de Londres qui lui logerait une rafale de plomb dans le corps. Il ressentit, soudain, un bizarre sentiment de supériorité. On se sent supérieur aux Polonais, aux Tchèques, aux Russes et aux Italiens, mais par-dessus tout, on se sent, toujours, supérieur aux morts. Il se souvint des jeunes Anglais, élégants et languides, qui venaient skier en Autriche, et dont les voix fortes et assurées contraignaient, dans les grands cafés, tous les autres consommateurs à garder le silence. Il souhaita que l'un de ces jeunes lords fût aujourd'hui du nombre des officiers gisant sur le sable sanglant, les entrailles déchirées et les fesses à l'air.

Hardenburg agita la main.

– Cessez le feu, dit-il.

Les mitrailleuses s'arrêtèrent. Le mitrailleur le plus proche de Christian suait à grosses gouttes. Il soupira, s'essuya le visage et s'appuya lourdement sur le canon de sa pièce.

– Diestl, appela Hardenburg.

– Oui, mon lieutenant.

– Je veux cinq hommes... et vous-même.

Hardenburg commença à descendre, dans le sable lourd, vers le théâtre du massacre.

Christian fit signe à cinq hommes, au hasard, et suivit le lieutenant.

Hardenburg marchait sans hâte, le pistolet à la ceinture, les bras raides se balançant à ses côtés. Christian et les autres marchaient juste

derrière lui. Ils parvinrent à l'Anglais qui avait couru vers eux, en tenant son pantalon. L'homme avait été touché plusieurs fois, à la poitrine. Ses côtes fracassées saillaient en esquilles blanches et rouges des lambeaux sanglants de sa veste, mais il vivait encore. Ses yeux inexpressifs regardaient Hardenburg. Le lieutenant sortit son pistolet de son étui, l'arma et tira deux fois, sans viser, vers la tête de l'Anglais. Le visage de l'Anglais disparut. Il grogna une fois. Hardenburg rengaina son pistolet et poursuivit son chemin.

Ils dépassèrent, ensuite, un groupe de six hommes. Tous semblaient morts, mais Hardenburg dit : « Mieux vaut en être sûrs », et Christian leur logea dans le corps quelques balles supplémentaires. Mécaniquement. Sans rien ressentir.

Ils atteignirent la ligne des brûlots du petit déjeuner. Christian observa avec quel soin les boîtes de conserves avaient été criblées de trous pour augmenter le rendement de ces petits poêles improvisés. L'air sentait le thé répandu, le bois et le caoutchouc brûlés, et une odeur de chair rôtie émanait des camions, où plusieurs hommes avaient été surpris par les flammes. Un homme, avait sauté d'un camion, les vêtements en feu. Il gisait sur un coude, sa tête calcinée levée vers l'horizon, dans une posture étrangement vivante. Un obus avait complètement déchiqueté un soldat, dont les deux jambes nues gisaient près d'un camion, dans un mélange de thé, de sucre et de boîtes de corned-beef éventrées.

Assis au volant d'un des camions, un homme avait en la tête presque séparée du tronc par une rafale de mitrailleuse. Christian l'examina. C'était un visage d'ouvrier, avec de fortes mâchoires musculeuses et cette expression de servilité superficielle et d'obstination profonde si commune aux visages britanniques. L'homme avait eu des fausses dents. Elles pendaient à demi hors de sa bouche et donnaient à ses lèvres une expression de sinistre ironie. Il était rasé de près, les mâchoires rouges et irritées sous les cheveux grisonnants de ses tempes. « Un de ceux qui se rasaient, pensait Christian. Il aurait pu s'épargner le feu du rasoir, aujourd'hui. »

Çà et là, un bras bougeait, un râle montait de la terre. Le détachement se dispersa, et des coups de feu retentirent, sur toute la surface du campement. Hardenburg trouva la voiture qui avait été utilisée par l'officier chargé de commander le convoi. Il y préleva quelques cartes, des documents dactylographiés et la photo d'une femme blonde avec deux enfants, qu'il découvrit dans l'étui protecteur d'une des cartes. Pris il incendia la voiture.

Lui et Christian la regardèrent brûler.

– Nous avons eu de la chance, dit Hardenburg. Ils s'étaient arrêtés juste au bon endroit.



Il ricana. Christian sourit. Cela n'avait rien de commun avec l'escarmouche tragi-comique, sur la route de Paris, le marché noir et le travail de police dans la région de Rennes. C'était la guerre, la vraie, enfin, et ces morts qui les entouraient étaient précieux, tangibles, substantiels. Même l'Amérique ne pouvait plus rien pour ces Anglais.

– Très bien. – Hardenburg rappela ses hommes. – Tous ceux que vous avez manqués peuvent rentrer chez eux. En route !

Ils reprirent le chemin de la crête. Là-haut, sur la cime, le reste de la patrouille se découpait contre le ciel, et Christian réalisa, soudain, à quel point ils étaient vulnérables et solitaires et combien il avait besoin d'eux...

Ils passèrent à proximité de l'officier qui gisait, pantalon bas, visage contre terre. Sa chair était frêle et pâle et avait un air de surprenante aristocratie.

Hardenburg ricana.

– Vous vous souvenez, demanda-t-il, vous vous souvenez de quoi il avait l'air, accroupi sur son trou, quand les premiers coups de feu ont retenti ? Et de quoi il avait l'air quand il a essayé de courir, de prévenir ses hommes et de retenir son pantalon en même temps ? Un capitaine des forces de Sa Majesté... Je parie qu'ils ne lui avaient jamais enseigné la manière de se sortir d'une situation pareille, à Sandhurst.

Hardenburg rit. Et, tandis qu'il riait, la drôlerie de ce souvenir le frappa encore davantage, et il dut s'arrêter, plié en deux, les mains aux genoux, dans le roulement démentiel de son rire.

Christian n'avait pas eu envie de rire, mais la nuit avait soumis ses nerfs à une trop rude épreuve. Le rire le gagna, progressivement, et il dut s'arrêter, à son tour. Voyant rire leur lieutenant et leur sergent, les cinq hommes s'esclaffèrent. Puis la contagion devint trop forte, et finalement, Christian et Hardenburg, et les cinq hommes qui les avaient accompagnés, et les six hommes restés avec le mortier et les mitrailleuses sur la crête, rirent ensemble dans le vent, et leur rire balaya le sol ensanglanté, les cadavres paisibles, les feux mourants, les armes éparées, les camions incendiés et l'homme assis au volant de l'un d'eux, avec la tête presque séparée du tronc et son dentier pendant sur ses lèvres tordues.

LE train roulait lentement parmi les collines blanches du Vermont. Assis près de la fenêtre gelée, Noah avait dû enfiler son manteau, car le système de chauffage du wagon s'était arrêté de fonctionner. Il n'avait pu obtenir une couchette, parce que le train était déjà bondé, et il se sentait raide et sale. L'eau avait gelé dans les toilettes. Il n'avait même pas pu se raser. Il passa la main sur ses joues où la barbe poussait, noire et drue. Il savait que ses yeux devaient être injectés de sang, son col, souillé de noir de fumée. « La manière idéale de me présenter à sa famille », pensa-t-il.

Chaque mille augmentait son incertitude. À la gare précédente, où ils s'étaient arrêtés un quart d'heure, il y avait eu un autre train en route pour New York, et il avait dû repousser la folle impulsion de quitter le sien et d'y sauter. L'inconfort du voyage, le froid, les ronflements des passagers endormis, le spectacle des collines austères, grises sous la neige de Noël, avaient peu à peu ébranlé sa confiance. « Ça ne marchera jamais, se disait-il, il est impossible que tout se passe bien. »

Hope était partie avant lui pour préparer le chemin. Il y avait deux jours qu'elle était arrivée, maintenant, et, à l'heure actuelle, son père devait savoir qu'elle allait se marier et qu'elle allait se marier avec un Juif. « Tout s'est bien passé, se répéta Noah avec un optimisme qu'il était loin d'éprouver. Autrement, elle m'aurait envoyé un télégramme. Elle m'a laissé venir ; donc, tout s'est bien passé... »

Après son rejet de l'armée, Noah avait décidé de réorganiser sa vie d'une façon aussi rationnelle et aussi utile que possible. Il avait commencé par passer trois ou quatre soirées par semaine, à la bibliothèque publique, à étudier des épures de constructions maritimes. Des navires, hurlaient les journaux et la radio, des navires, et toujours des navires. Ils l'avaient jugé incapable de combattre, soit, mais il pouvait encore construire. Jamais de sa vie il n'avait étudié une épure ; il n'avait pas la moindre idée de ce que pouvaient être les procédés modernes de soudure et de rivetage et, selon les autorités en la matière, il fallait des mois et des mois pour apprendre l'une ou l'autre de ces spécialités ; mais il étudiait avec une sorte de rage froide, apprenant par cœur des textes compliqués, s'obligeant à reconstituer de mémoire des plans et des schémas industriels. Les livres étaient ses amis, et il apprenait rapidement. Dans un mois, il le sentait, il pourrait se présenter dans un chantier de constructions maritimes et s'y frayer un chemin à coups de bluffs.

Dans l'intervalle, il y avait Hope. Sa conscience lui reprochait un peu de se préoccuper de son propre bonheur pendant que tous ses amis s'enfonçaient chaque jour plus avant dans les horreurs de la guerre, mais son abstinence ne hâterait pas la défaite de Hitler, ni son célibat, la reddition de l'empereur du Japon... Et Hope s'était montrée convaincante.

Mais elle aimait beaucoup son père, un Presbytérien pratiquant de la vieille école, obstinément enraciné, depuis l'enfance, dans cette dure portion du monde, et jamais elle n'aurait accepté de se marier sans son consentement. « Oh, Dieu ! pensa Noah, en regardant, sans le voir, un marin vautre sur la banquette d'en face, la bouche ouverte et les pieds plus hauts que la tête, oh, Dieu ! pourquoi tout est-il si compliqué ? »

Une briqueterie apparut, le long de la voie. Puis une vision rapide d'une rue blanche, austère et compacte, avec un clocher à chaque extrémité. Puis Hope, sur le quai, qui fouillait du regard le défilé des fenêtres gelées.

Il sauta du train avant qu'il soit complètement arrêté, glissa sur un bloc de neige durcie, leva les bras pour retrouver son équilibre et faillit laisser choir sa valise de similicuir.

– C'est de la glace, jeune homme, lui jeta un vieillard qui poussait devant lui une énorme malle. De la glace ! Et ça glisse !

Puis, Hope courut vers lui. Elle était pâle et visiblement agitée. Elle ne l'embrassa pas. Elle s'arrêta à un mètre de lui.

– Oh ! Mon Dieu ! Noah, dit-elle. Tu as besoin de te raser.

– L'eau était gelée, répliqua-t-il, légèrement irrité.

Ils restèrent un instant immobiles, l'un devant l'autre, sans oser parler. Noah, d'un regard circulaire, s'assura qu'elle était seule. Deux ou trois autres voyageurs étaient descendus à cette même gare, mais il était très tôt, et personne n'était venu les accueillir à leur descente de wagon, et ils avaient déjà disparu. Le train redémarra et, en dehors du vieillard à la malle, Noah et Hope eurent la gare pour eux tous seuls.

« Échec sur toute la ligne, pensa Noah. Ils l'ont envoyée en éclaireur pour m'apprendre la nouvelle avec ménagements. »

– Tu as fait bon voyage ? dit Hope, d'un ton faussement intéressé.

– Très bon, répondit Noah.

Elle paraissait étrange et froide, emmitouflée dans un vieux manteau, une écharpe nouée sur la tête.

Le vent du nord traversait en se jouant l'épais pardessus de Noah.

– Allons-nous passer notre Noël dans cette gare ? s'informa doucement Noah.

– Noah... dit Hope d'une voix qu'elle s'efforçait en vain d'affermir. Noah... je ne leur ai pas dit.

– Quoi ? demanda bêtement Noah.

– Je ne leur ai pas dit. Rien. Je ne leur ai pas dit que tu venais. Ni que je veux t'épouser. Ni que tu es Juif. Ni même que tu existes.

Noah avala sa salive. « Quelle drôle de façon de passer sa journée de Noël », pensa-t-il en regardant les tristes collines. Mais il dit :

– Ça ne fait rien.

Il ne savait pas lui-même ce qu'il avait voulu dire. Hope avait l'air si désespérée, dans son écharpe et son vieux manteau, avec son visage tout pincé par le froid du matin, qu'il n'avait pu faire autrement que la consoler.

– Ça ne fait absolument rien, répéta-t-il, du ton d'un hôte affable disant à un invité maladroit que le verre qu'il vient de laisser tomber n'avait pas la moindre valeur. Ça ne fait rien, Hope, ne t'inquiète pas.

– Je voulais le faire, dit Hope. Elle parlait si bas qu'il avait du mal à la comprendre. J'ai essayé. Hier soir, j'allais parler... – Elle secoua la tête. Nous revenions de l'église, et je croyais pouvoir rester seule dans la cuisine avec mon père. Mais mon frère était arrivé de Rutland, dans l'intervalle, avec sa femme et ses enfants. Ils se sont mis à parler de la guerre et mon frère – il est idiot – a dit qu'aucun Juif ne se battait et qu'ils étaient en train de gagner de l'argent, comme d'habitude, et mon père se contentait de hocher la tête, sans que je puisse savoir s'il approuvait ou s'il s'endormait, comme il le fait tous les jours à cette heure-là, et je n'ai pas pu...

Ça ne fait rien, répétait toujours Noah. Ça ne fuit absolument rien.

Il remua les mains, sous ses gants, parce qu'il les sentait s'engourdir. « Il faut que je déjeune, songea-t-il, j'ai besoin d'une bonne tasse de café. »

– Je ne peux pas rester ici avec toi, dit Hope. Il faut que je rentre. Tout le monde dormait quand j'ai quitté la maison, mais ils sont probablement levés, maintenant, et ils vont se demander où je suis passée. Il faut que j'aille à l'église avec eux, et je vais tâcher d'isoler mon père dans un coin, en revenant.

– Bien sûr, acquiesça Noah avec une énergie inutile. C'est exactement ce qu'il faut faire.

– Il y a un hôtel en face. Hope désigna un bâtiment de trois étages, à une cinquantaine de mètres. Tu peux t'y installer et déjeuner et te rafraîchir un peu. Je viendrai te chercher vers onze heures. Est-ce que ça ira ? demanda-t-elle avec anxiété.

– À merveille, dit Noah. Je vais me raser.

Il arbora un sourire radieux, comme s'il venait soudain d'avoir une idée de génie.

– Oh ! Noah, chéri...

Elle s'approcha de lui et leva les deux mains vers son visage, avec une expression d'angoisse indicible.

– Je suis si honteuse. Je t'ai déçu. Je suis sûre que je t'ai déçu.

– Ne dis pas de sottises, coupa-t-il doucement.

Mais, au fond de lui, il savait qu'elle avait raison.

Elle l'avait déçu. Il était encore plus surpris que déçu, d'ailleurs. Elle s'était toujours montrée si courageuse, si digne de sa confiance. Elle avait toujours été si franche dans tout ce qu'elle faisait avec lui. Mais, en plus de sa déception et du chagrin qu'il avait éprouvé en ce froid matin de Noël, il avait conscience d'une sorte de satisfaction. Il était sûr de l'avoir déjà déçue, dans le passé, et de la décevoir encore, à l'avenir. L'équilibre serait plus juste entre eux, désormais, et il aurait toujours quelque chose à lui pardonner.

– Ne t'inquiète pas, chérie.

Il lui sourit, le visage las et noir de suie.

– Je suis sûr que tout ira bien. Je t'attendrai là... Il désigna l'hôtel.

– Va à l'église et...

Il sourit de nouveau, tristement :

N'oublie pas de prier pour moi !

Elle sourit aussi, près des larmes, pivota et s'éloigna, de son pas vif et précis, que même les lourds souliers d'hiver et le sol glissant ne pouvaient parvenir à transformer. Il la regarda disparaître au coin de la rue, en route vers la maison où son redoutable père et son frère bavard devaient déjà l'attendre. Il ramassa sa valise et traversa la rue, en direction de l'hôtel. Au moment d'ouvrir la porte, il s'arrêta. « Oh, mon Dieu ! pensa-t-il, j'ai oublié de lui souhaiter un joyeux Noël. »

Il était midi et demi lorsque quelqu'un frappa enfin à la porte de la petite chambre grise, meublée d'un vieux lit de fer et d'un lavabo craquelé, que Noah avait loué pour deux dollars cinquante. Il lui restait trois dollars et soixante-quinze cents pour célébrer Noël. Il avait, heureusement, son ticket de retour à la ville. Il ne s'était pas attendu à devoir payer une chambre d'hôtel. Pourtant la situation n'était pas désespérée. Les repas n'étaient pas cher, en Vermont. Son petit déjeuner ne lui avait coûté que trente-cinq cents, avec deux œufs. Il avait grogné en faisant mentalement le compte de ses finances. Outre la guerre et l'amour et le sauvage dissentiment entre les Juifs et les Gentils, qui avait existé pendant près de deux mille ans jusqu'à ce matin impitoyable de Noël, et l'habituelle répugnance d'un père à

donner sa fille à un étranger, il fallait qu'il y ait encore le souci sordide de passer le jour de fête avec moins de cinq dollars dans sa poche !

Noah ouvrit la porte, en se composant, à l'intention de Hope, ce qu'il croyait être un visage paisible et confiant. Mais ce n'était pas elle. C'était un vieux bonhomme congestionné et ridé qui travaillait à l'hôtel.

Un monsieur et une dame pour vous dans le hall en bas, dit l'homme brièvement.

Il tourna les talons et s'en alla.

Noah se regarda anxieusement dans le miroir, se peigna en trois mouvements convulsifs, arrangea sa cravate et quitta la pièce. « Comment, se demanda-t-il en descendant l'escalier, qui sentait la cire et la graisse de lard, comment un homme sensé pourrait-il me dire oui ? Trois dollars en poche, une religion différente, un corps estimé sans valeur par le gouvernement de la République, et pas de profession, pas d'ambition réelle, sinon d'aimer et de rendre sa fille heureuse. Pas de famille, pas d'ami, aucune capacité définie, un visage qui paraîtrait dur et peu engageant à cet homme, et une voix qui bégayait presque, à l'accent commun récolté au contact des mauvaises écoles et des gens de basse extraction qu'il avait fréquentés d'un bout à l'autre de l'Amérique. »

Noah connaissait ce genre de villes et savait quelle sorte d'hommes elles engendraient. Des hommes fiers, exclusifs, durs, avec une histoire familiale remontant à la naissance de la ville elle-même, et qui regardaient avec une frayeur méprisante les hordes innombrables et sans attaches qui emplissaient les grandes cités. Noah ne s'était jamais senti plus étranger à la surface du continent qu'au moment où il déboucha dans le hall de l'hôtel et aperçut l'homme et la jeune fille qui, assis sur les fauteuils de bois, contemplaient, à travers les vitres, le spectacle de la rue.

Tous deux se levèrent en entendant Noah pénétrer dans le hall. « Elle est pâle », enregistra l'esprit de Noah, avec le sentiment d'une catastrophe imminente. Très pâle. Il marcha lentement vers le père et la fille. Mr Plowman était un homme grand, voûté, qui donnait l'impression d'avoir toute sa vie façonné le fer et la pierre et de ne s'être jamais levé plus tard que cinq heures du matin au cours des soixante dernières années. Il avait un visage angulaire, plein de réserve, des yeux las derrière des lunettes à monture d'argent, et il ne trahit aucun signe de bienvenue ni d'hostilité lorsque sa fille désigna Noah et dit :

– Père, je te présente Noah.

Il tendit la main. Noah la serra. La main était dure et calleuse. « Je ne mentirai pas, pensa Noah, quoi qu'il arrive ; je ne mentirai pas. Je ne prétendrai pas être ce que je ne suis pas. S'il dit oui, tant mieux s'il dit non... » Noah refusait d'envisager cette solution.

– Très heureux de faire votre connaissance, dit le père.

Ils formaient un groupe curieux, immobile, et le vieil employé de l'hôtel les observait avec un intérêt non dissimulé.

– Il me semble, dit Mr Plowman, que M. Acker-man et moi pourrions avoir une petite conversation.

– Oui, chuchota Hope.

Et la tension pénible de sa voix fit comprendre à Noah que tout était perdu.

Mr Plowman examina le hall de l'hôtel.

– L'endroit n'est peut-être pas absolument propice, dit-il en foudroyant l'employé d'un regard que celui-ci lui rendit, en toute innocence. Nous pourrions faire un petit tour en ville.

– Oui, monsieur, dit Noah.

– Je vous attends ici, dit Hope.

Elle se laissa tomber, brusquement, dans le vieux fauteuil, qui émit un craquement sinistre. L'employé fit une grimace désapprobatrice, et Noah eut la certitude qu'il réentendrait souvent ce bruit plaintif, dans ses cauchemars, au cours des années à venir.

– Nous serons de retour dans une demi-heure environ, ma fille, dit Mr Plowman.

Le visage de Noah se crispa légèrement, à l'audition du « ma fille », qu'on eût dit extrait d'une mauvaise pièce sur la vie à la ferme en 1900. Il tint la porte ouverte et suivit Mr Plowman sur le trottoir enneigé, Hope les regarda anxieusement, à travers les vitres brouillées. Ils s'éloignèrent, lentement, délibérément, le long des vitrines closes, dans le vent froid et dur de ce jour de Noël.

Il marchèrent sans parler pendant près de deux minutes, écrasant sous leurs semelles les petits blocs de neige oubliés sur les trottoirs par les bêches des commerçants. Puis Mr Plowman prit la parole.

– Combien payez-vous, dans cet hôtel ? demanda-t-il.

– Deux dollars cinquante, répliqua Noah. – Pour une journée ?

– Oui.

– Ce sont des escrocs, constata Mr Plowman. Comme tous les hôteliers.

Puis il se tut, et tous deux poursuivirent leur promenade silencieuse. Ils passèrent devant la graineterie Marshall, le drugstore F. Kinna, le

tailleur pour hommes J. Gifford, les bureaux de l'homme de loi Virgil Swift, la boucherie Harding, la boulangerie Walton, les meubles et pompes funèbres Oliver Robinson, et l'épicerie N. West.

Le visage de Mr Plowman était calme et rigide et, tandis que le regard de Noah passait incessamment de ses traits accusés et de son vieux chapeau du dimanche aux vitrines qu'ils longeaient, les noms s'enfonçaient dans son cerveau comme autant de clous enfoncés dans une planche par un charpentier méthodique. Chaque nom était une attaque. Chaque nom était un mur, une proclamation, une flèche, un reproche. Subtilement, à sa manière ingénieuse et paisible, le vieil homme montrait à Noah ce monde homogène et fermé, cette confrérie de simples noms anglais de laquelle descendait sa fille. Par des voies détournées, sans rien dire, il demandait à Noah ce que viendrait faire un Ackermann dans ce monde, un nom solitaire importé du chaos de l'Europe, un nom sans père et sans foyer, un nom sans racines, fruit du hasard, un nom vide.

« Je crois que j'aimerais encore mieux le frère », pensa Noah. Plutôt les vieux arguments usés, laids et familiers que cette attaque yankee, habile et silencieuse.

Ils dépassèrent le quartier commerçant, toujours en silence. Une école de briques rouges apparut au centre d'une pelouse, couverte de lierre desséché.

– L'école où elle est allée, dit Mr Plowman en la désignant du menton.

« Un nouvel ennemi », songea Noah en regardant le vieux bâtiment accroupi derrière ses chênes séculaires, un autre antagoniste en embuscades depuis vingt-cinq ans. Il déchiffra la devise gravée au-dessus du portail. « Tu connaîtras la vérité », proclamaient les lettres effacées à l'intention des générations de Plowman qui avaient franchi ce portail pour apprendre à lire, à écrire, et de quelle façon leurs ancêtres avaient pris pied sur le roc de Plymouth, plus de trois siècles auparavant.

– Tu connaîtras la vérité, et la vérité fera de toi un homme libre.

Noah croyait entendre la voix de son propre père, son langage fleuri, truffé de citations bibliques...

– Elle a coûté vingt-trois mille dollars en 1904, disait Mr Plowman. Ils ont voulu la raser et, en reconstruire une autre en 1935. Nous les avons empêchés de gâcher l'argent des contribuables. C'est une excellente école.

Ils continuèrent à marcher. À cent mètres devant eux, un clocher s'élevait, austère et svelte dans le ciel matinal. « Nous y sommes », pensa Noah désespérément. Il est encore plus rusé que je l'aurais cru.



C'est devant cinq ou six douzaines de Plowman enterrés dans le cimetière de cette église qu'il va me donner le coup de grâce... »

L'église avait été construite en bois blanc et reposait délicatement entre ses pelouses inclinées, recouvertes de neige. Elle était solide et réservée et n'appelait pas Dieu à grands cris, comme les imposantes cathédrales des Italiens et des Français, mais s'adressait à Lui en termes mesurés, précis et simples.

– Nous avons assez marché, je pense, dit Mr Plowman, alors que l'église était encore distante d'une cinquantaine de mètres. Vous voulez retourner ?

– Oui, dit Noah.

Il était étourdi et perplexe et marchait mécaniquement, presque à l'aveuglette, tandis qu'ils reprenaient le chemin de l'hôtel. Le coup ne s'était pas encore abattu, et il était impossible de prédire quand il se déciderait à s'abattre. Il scruta le visage du vieil homme. Une expression de concentration et de perplexité errait sur ces traits de granit, et Noah sentit qu'il fouillait douloureusement son esprit à la recherche des mots propres, à la recherche des mots raisonnables, mais décisifs, équitables, mais définitifs, qui congédieraient à jamais ce présomptueux soupirant de sa fille.

– Vous êtes en train de faire une chose terrible, jeune homme, dit Mr Plowman, et Noah sentit ses mâchoires se crispier tandis qu'il se préparait à combattre. Vous obligez un vieillard à réviser tous ses principes. Je ne nie pas que je préférerais vous voir tourner les talons et retourner à New York et renoncer définitivement à Hope, mais vous ne le ferez pas, n'est-ce pas ?

Il regarda Noah, d'un air pensif.

– Non, répondit Noah. Je ne le ferai pas.

– Je ne pensais pas que vous le feriez. Vous ne seriez pas venu ici si vous en aviez eu l'intention.

Le vieillard respira profondément et regarda le trottoir, tout en marchant lentement, au côté de Noah.

– Excusez-moi de vous avoir imposé cette triste promenade à travers la ville, dit-il. On vit toujours plus ou moins machinalement, mais, de temps en temps, il arrive qu'on doive prendre une décision, et qu'on doive se demander ce qu'on croit et ce qu'on ne croit pas, et si l'on fait bien de croire ce que l'on croit. C'est ce que vous m'avez obligé à faire, au cours des trois derniers quarts d'heure, et ce n'est pas ça qui me fera vous aimer davantage ! Je ne connais aucun Juif. Je n'ai jamais été en rapport avec eux. Il a fallu que je vous regarde et que je décide, en quelques minutes, si je croyais que les Juifs étaient d'infâmes hérétiques, des fripouilles de naissance, ou si... Hope dit du

bien de vous, mais ce ne serait pas la première fois qu'une jeune fille se tromperait de cette manière. Toute ma vie, j'ai cru que je croyais que tous les hommes naissaient égaux, mais. Dieu merci, je n'avais pas eu encore à mettre mes convictions à l'épreuve. N'importe quel garçon de la ville se serait présenté pour demander la main de ma fille, je lui aurais dit : « Venez à la maison. Virginie a fait une dinde pour le déjeuner... » Mais...

Ils étaient revenus en face de l'hôtel. Noah n'y avait pas pris garde, mais, soudain, la porte s'ouvrit, et. Hope jaillit sur le trottoir.

Le vieillard cessa de parler et s'essuya pensivement la bouche, tandis que sa fille se dirigeait vers lui, le visage tourmenté et tendu.

Noah se sentait faible et malade et la liste des noms, sur les vitrines, les Kinne et les West et les Swift, et les noms gravés sur les pierres tombales, et l'église austère, et la voix calme du vieillard, et la vision douloureuse de Hope elle-même lui devinrent soudain intolérables. Il évoqua sa chambre tiède et désordonnée, près du fleuve, avec les livres et le vieux piano et souhaita, de toutes ses forces, s'y trouver instantanément transporté.

– Alors ? dit Hope.

– Alors, dit lentement son père. J'étais en train de dire à M. Ackermann qu'il y avait de la dinde à déjeuner.

Lentement, un sourire détendit le visage de la jeune fille. Elle se pencha, embrassa son père.

– Vous y avez mis le temps ! s'écria-t-elle, et Noah comprit, d'un seul coup, que tout irait bien, mais il était trop épuisé pour ressentir quoi que ce soit.

– Allez donc chercher vos affaires, jeune homme, dit Mr Plowman. Inutile de continuer à donner de l'argent à ces escrocs.

– Oui, dit Noah, oui, bien sûr.

Il monta doucement les marches de l'hôtel. Parvenu à la porte, il se retourna. Hope tenait le bras de son père. Le vieillard souriait. C'était un peu forcé et un peu douloureux, sans doute, mais, enfin, c'était un sourire.

Oh, dit Noah. J'allais oublier. Joyeux Noël !

Puis il entra pour aller chercher sa valise.

LE conseil de réforme siégeait dans un vaste grenier, au-dessus d'un restaurant grec. L'odeur d'huile frite et de poisson montait du rez-de-chaussée en vagues successives. Le plancher était sale. Deux ampoules nues éclairaient les chaises grossières de bois blanc et les bureaux encombrés de paperasses, où deux secrétaires au physique ingrat remplissaient avec ennui des formulaires imprimés. Une paroi de contre-plaqué, à travers laquelle filtrait un murmure de voix, séparait la salle d'attente de la section du grenier où siégeait le conseil. Une douzaine de personnes étaient assises sur les chaises de bois. Des hommes d'âge mûr, en complets de bonne coupe, un jeune Italien en blouson de cuir, accompagné de sa mère, plusieurs jeunes couples, main dans la main, sur la défensive. « Ils ont tous l'air aux abois, pensa Michael. Ils regardent tous avec amertume et ressentiment le drapeau de papier collé au mur et les avis officiels, imprimés ou ronéotypés.

» Ils ont tous l'air, pensa Michael, d'avoir dans leur manche un dernier atout, quelque maladie congénitale ou quelque tare héréditaire... Et leurs femmes— épouses et mères — regardent tous les autres hommes d'un air accusateur, comme pour dire : Je lis en vous. Vous êtes en parfaite santé, et vous avez une fortune dans votre coffre-fort, et vous voulez que mon fils ou que mon mari parte à votre place. Mais je ne vous laisserai pas faire. »

La porte de la salle du conseil s'ouvrit, et un jeune garçon aux yeux noirs sortit avec sa mère. La mère pleurait, le garçon était rouge, mi-effrayé, mi-en colère. Tous les occupants de la pièce fixèrent sur lui un regard froid et calculateur, voyant déjà la forme inanimée sur le champ de bataille, la croix de bois, le messager de la Western Union pressant le bouton de sonnette avec le télégramme en main. Aucune pitié dans ces regards, rien qu'une dure satisfaction qui semblait dire : « En voilà toujours un qui n'y coupera pas. »

Un timbre grésilla sur le bureau d'une des secrétaires. Elle se leva et parcourut la pièce du regard.

— Michael Whitacre, énonça-t-elle.

Sa voix était âpre et ennuyée. Elle était laide et mettait trop de rouge à lèvres. Lorsqu'elle se leva, Michael remarqua qu'elle avait les jambes torses et les bras en tire-bouchon.

— Whitacre, appela-t-elle une seconde fois, d'un ton impatient et presque offensé.

Il lui fit signe de la main et sourit.

– Ne vous excitez pas, chérie, dit-il. On y va.

Elle le fusilla du regard, avec une froide supériorité.

Michael ne pouvait l'en blâmer. En plus de l'insolence automatique de la fonctionnaire, le sens de son pouvoir lui montait à la tête. Elle envoyait des hommes à la mort, eu quelque sorte, elle qu'aucun homme n'avait, dû regarder avec amour, ou simplement avec désir. « Chaque minorité opprimée – Mormons, Nègres nudistes ou femmes sans amour – pensa Michael en « approchant de la porte, trouve où elle le peut ses propres consolations. Il faudrait un saint pour bien se conduire dans des circonstances semblables. »

En ouvrant la porte, Michael remarqua avec une certaine surprise qu'il tremblait un peu. « Ridicule », pensa-t-il, contrarié, en faisant face aux sept hommes assis derrière la longue table. Ils se retournèrent et le regardèrent. En contrepartie du ressentiment et de la crainte et de l'amertume qui attendaient dans la pièce contiguë, régnaient, ici, une suspicion infatigable, une dureté constamment renforcée. « Pas un seul d'entre eux, songea Michael en regardant sans sourire leurs visages rigides, auquel j'adresserais la parole en d'autres circonstances. Mes voisins. Qui les a choisis ? D'où sortent-ils ? Qu'est-ce qui les a rendus si avides d'envoyer leurs concitoyens à la guerre ? »

– Asseyez-vous, je vous prie, monsieur Whitacre, dit le président.

Il désigna une chaise vacante. C'était un vieil homme trop gras, avec des petits yeux perçants soulignés d'énormes poches. Même lorsqu'il dit : « Je vous prie », il le dit d'un ton péremptoire. « Dans quelle guerre t'es-tu battu ? » pensa Michael en se dirigeant vers sa chaise.

Tous les visages le suivirent des yeux, comme les canons d'un croiseur se préparant à bombarder une ville. « Fantastique, pensa Michael en s'asseyant, j'ai vécu dix ans dans ce voisinage et je n'ai jamais rencontré un seul de ces individus. Ils devaient être tous cachés dans quelque cave, attendant l'occasion de se manifester. »

Un drapeau américain était tendu le long du mur, derrière le conseil. En vrai tissu, cette fois, qui formait une tache de couleur dans la triste pièce, derrière les costumes bleus et gris et les teints jaunes des membres du conseil. Michael eut une vision soudaine de milliers de pièces semblables, dans tout le pays, de milliers de personnages grisonnants, soupçonneux, rigides, avec le drapeau derrière eux, les yeux braqués sur des milliers d'hommes et de jeunes gens rétifs, capturés, pleins de hargne. C'était probablement la clef de voûte de cette époque, le symbole de 1942, cette concentration de terreur et de

violence et de culpabilité dans ces salles improvisées et sordides, où, seule, la promesse des blessures et de la mort ajoutait un semblant de noblesse au caractère arbitraire du procédé.

– Alors, monsieur Whitacre, dit le président en feuilletant un dossier, vous réclamez une exemption pour cause de personnes à charge ?

Il regarda Michael d'un air indigné, comme s'il venait de lui dire :

« Alors, c'est bien le revolver avec lequel vous avez tué la victime ? »

– Oui, dit Michael.

– Nous avons découvert, dit le président d'une voix forte, que vous ne viviez pas avec votre femme.

Il jeta autour de lui un regard triomphant, et les membres de la commission approuvèrent avec ardeur.

– Nous sommes divorcés, dit Michael.

– Divorcés ! s'écria le président. Pourquoi aviez-vous caché ce fait ?

– Écoutez, dit Michael. Je vais vous faire gagner du temps. J'ai l'intention de m'engager.

– Quand ?

– Dès que la pièce sur laquelle je travaille sera mise en route.

– Et ça demandera combien de temps ? s'informa un petit homme obèse, à l'autre bout de la table.

– Deux mois, dit Michael. J'ignore ce que vous avez sur ce papier, mais j'ai mon père et ma mère à nourrir, et je paie une pension alim...

– Votre femme, coupa amèrement le président après avoir consulté les papiers étalés devant lui, gagne cinq cents dollars par semaine.

– Quand elle travaille, dit Michael.

– Elle a travaillé trente semaines l'année dernière, dit le président.

– C'est exact. Et aucune cette année, dit Michael excédé.

– Peut-être, dit le président avec un geste évasif, mais nous devons considérer les gains probables. Elle a travaillé les cinq dernières années, et il n'y a aucune raison de supposer qu'elle ne continuera pas. En outre... – il se reporta une fois de plus à ses papiers... vous prétendez que vos parents sont à votre charge ?

– Oui, soupira Michael.

– Nous avons découvert que votre père avait une pension de soixante-huit dollars par mois.

– C'est exact, admit Michael. Avez-vous jamais essayé de faire vivre deux personnes avec soixante-huit dollars par mois ?

– En un temps comme celui-ci, dit le président avec dignité, c'est le devoir de chacun de faire quelques sacrifices.

– Je n'ai pas l'intention de discuter avec vous, dit Michael. Je vous répète que je vais m'engager.

– Pourquoi ? demanda quelqu'un.

Il observa Michael à travers un épais pince-nez, comme s'il s'apprêtait à percer à jour son dernier subterfuge.

Michael regarda alternativement les sept visages hostiles. Il ricana.

– Je n'en sais rien, dit-il. Et vous ?

– Ce sera tout, monsieur Whitacre, dit le président.

Michael se leva et sortit. Il sentait sur lui les yeux des sept hommes, leurs regards furieux, pleins de haine. « Ils sont déçus, réalisa-t-il soudain, ils auraient tellement aimé me coincer quelque part. Ils s'y étaient préparés. »

Les gens qui attendaient dans l'autre pièce levèrent les yeux, surpris de le voir ressortir aussi vite. Il leur sourit. Il avait envie de leur lancer quelque plaisanterie, mais il s'en abstint. Ce serait trop cruel pour les pauvres types qui attendaient encore.

– Bonne nuit, chérie, dit-il au laideron assis derrière le bureau.

Ç'avait été plus fort que lui. Elle le regarda avec la supériorité inébranlable de la personne qui ne sera jamais appelée à mourir sur l'homme qui pourra l'être.

Michael souriait toujours en descendant l'escalier empesté par les relents de la cuisine grecque, mais il se sentait déprimé, « Le premier jour, pensait-il, j'aurais dû m'engager le premier jour. Je ne me serais pas exposé à une scène de ce genre. » Il se sentait suspect et souillé, tandis qu'il marchait dans le soir clément, parmi les couples oublieux de la petite guerre sordide qui se livrait en leur nom, entre les âmes, dans le grenier-sale, au-dessus du restaurant grec, à un demi-pâté d'immeubles de distance.

Deux matins plus tard, en descendant prendre son courrier, il trouva une carte de son conseil de réforme. « Selon votre demande, disait-elle, vous serez reclassé bon pour le service le 15 mai prochain. » Il rit en lisant ces mots. « Ils ont arraché la victoire aux ruines de leur campagne », pensa-t-il. Mais il se sentait soulagé tandis qu'il remontait chez lui, en ascenseur. Il n'y avait plus de décisions à prendre.

NOAH ouvrit les yeux dans la lueur diffuse de l'aube et regarda sa femme. « Elle dort, pensa-t-il, comme si elle lui cachait quelque chose. Hope, pensa-t-il, Hope, Hope ! » Elle avait dû être une petite fille sérieuse, marchant dans les rues de la ville austère, comme si elle avait toujours eu une mission importante à remplir. Elle avait eu aussi, sans doute, des tas de petites cachettes secrètes dans les recoins de sa chambre. Plumes et fleurs séchées et dessins de mode prélevés dans le *Harper's Bazar*, tous les menus trésors de l'enfance. Que savait-il des petites filles ? Aurait-il été différent, s'il avait eu une ou deux sœurs ? Sa femme était venue à lui d'un monde entièrement fermé. Elle aurait pu venir, aussi bien, des montagnes du Tibet ou d'un couvent de France. Pendant qu'il fumait des cigarettes sous le toit de l'Académie militaire du colonel Drury – nous prenons l'Adolescent, nous restituons l'Homme – que faisait-elle, dans son Vermont natal, en marchant dans les rues, autour du cimetière où dormaient des douzaines de Plowman ? Si le destin n'était pas un vain mot, elle se préparait alors à le rencontrer un jour, elle se préparait à dormir un jour près de lui, dans l'aube grise. Et lui se préparait... pour elle. Si la destinée n'était pas un vain mot. Non, impossible. Si Roger, d'une manière ou d'une autre, n'avait pas fait sa connaissance (comment avait-il fait sa connaissance ? Il faudra que je le lui demande), si Roger n'avait pas décidé, à demi ironiquement, de donner une *party* pour lui trouver une « femme » ; s'il y avait amené une des nombreuses autres filles qu'il connaissait, ils ne seraient pas étendus aujourd'hui l'un près de l'autre. Hasard, la seule loi de la vie. « Tu rends le temps et l'amour agréables, tu prépares des mets délectables. Mais as-tu du pognon, chérie ? Le pognon, y a qu'ça dans la vie. » Fait prisonnier dans les Philippines, à Bataan, s'il avait vécu jusque-là. Et ils étaient dans la chambre de Roger, dans le lit de Roger, parce qu'il était plus confortable. Le vieux lit de Noah penchait vers la droite. Tout avait commencé le jour où il avait levé la main vers l'exemplaire des *Œuvres choisies de Yeats*, sur l'étagère de la Bibliothèque municipale. S'il avait levé la main vers un autre livre, il n'aurait pas bousculé Roger, et il n'aurait jamais vécu dans cette chambre, et il n'aurait jamais rencontré Hope, et elle serait probablement couchée dans un autre lit, aujourd'hui, avec un autre homme penché sur elle, un autre homme, qui, comme Noah, penserait : « Je l'aime, je l'aime, je l'aime ». Si l'on se mettait à envisager les choses de cette façon, c'était la folie à brève échéance. La destinée était un vain mot. Aucun plan nulle part. Ni pour l'amour, ni pour la mort, ni pour la guerre. L'homme + ses

intentions, = le Hasard. Équation à  $x$  inconnues. Non, impossible. Il devait y avoir un plan quelque part, mais habilement camouflé, comme les ficelles d'une bonne intrigue théâtrale. Peut-être tout devient-il clair au moment où l'on meurt, et l'on se dit, alors : « je vois, maintenant, pourquoi ce personnage a été introduit au premier acte... »

Bataan. Difficile d'imaginer Roger répondant : « Oui, mon lieutenant », à qui que ce soit. Difficile d'imaginer Roger avec un casque sur la tête. Noah le revoyait toujours avec son vieux feutre brun, brisé, écorné. Difficile d'imaginer Roger dans une tranchée pleine de boue. Difficile d'imaginer sous les obus, dans la sauvagerie de la jungle, un homme qui était capable de jouer du Beethoven comme Roger. Difficile d'imaginer Roger perdant, même à la guerre. Roger était un vainqueur né, sans doute parce qu'il n'avait jamais l'air d'attacher une grande importance à la victoire. Sans doute parce que la victoire l'amusait. Difficile d'imaginer Roger criblé de balles ou déchiré par un obus. Difficile d'imaginer Roger en train de se rendre. Facile, par contre, de l'imaginer répondant au Jap qui exigerait sa reddition : « Non, sans blague ? Est-ce que tu plaisantes ? » Difficile d'imaginer la tombe de Roger, sous les palmiers, les os de Roger se dénudant peu à peu dans l'humidité de la jungle. Roger avait-il jamais embrassé Hope ? Probablement. Lui, et combien d'autres ? Ce visage secret posé sur l'oreiller... Combien d'autres hommes avait-elle désirés et quelles visions avaient hanté ses rêves lorsqu'elle dormait seule, dans son lit de vierge, à Brooklyn ou bien en Vermont ? Et combien, parmi ces autres hommes, gisaient à présent, morts, dans le Pacifique ? Combien de ces hommes ou de ces garçons, qu'elle avait touchés, dont elle avait rêvé et qui évoluaient encore à travers le monde, mourraient cette année ou l'année prochaine, ailleurs, n'importe où ?

Quelle heure était-il ? Six heures et quart ! Encore cinq minutes. Ce serait comme un jour férié, aujourd'hui. Loin du tonnerre des riveteuses, des gémissements du vent dans les échafaudages, du sifflement des chalumeaux, dans les chantiers de constructions maritimes de Passaic. Il repassait aujourd'hui devant la commission de réforme et devait retourner une fois de plus à l'île du Gouverneur, pour se faire examiner. Toujours la même chose. Comme un caissier de banque amnésique, qui réadditionnerait, chaque matin, les colonnes totalisées la veille. Une fois de plus le Wassermann, une fois de plus les doigts négligents pressant les testicules. « Toussez », pas de hernie, une fois de plus le psychiatre blasé. « Avez-vous jamais eu des relations avec des hommes ? » Quelle manière dégradante de poser une telle question. L'armée croyait-elle donc que les relations d'un homme avec ses semblables étaient obligatoirement contre nature ?



Ses relations, avec Roger, avec Vincent Moriarity, le contremaître de son équipe, au chantier, qui lui offrait toujours à boire et se vantait d'avoir arraché le drapeau britannique du bureau de poste de Dublin, en 1916, la semaine de Pâques. Ses relations avec le père de sa femme, qui lui avait envoyé sa propre édition des œuvres d'Emerson, en cadeau de mariage. Ses relations avec son propre père, qui avait parcouru la moitié du monde, depuis Odessa, plein de luxure et de mensonges et de prophéties, et qui n'était plus à présent qu'une poignée de cendres, sur l'étagère d'un crématorium de Californie. Ses relations avec Hitler et Franklin Roosevelt, et Shakespeare et Thomas Jefferson, et le colonel Drury, dans les vieux bâtiments de Détroit, qui buvait chaque jour plus d'un litre de cognac et leur avait déclaré, en une occasion mémorable : « Il n'y a qu'une seule vertu : le courage. Un homme qui ne prend pas facilement la mouche ne m'intéresse pas. » Et ses relations avec son propre fils, non encore conçu, mais présent, en puissance, dans ce lit nuptial, entre Hope et lui-même. Son fils prendrait-il facilement la mouche ? Et pour quelle raison ? Qui lui fournirait un motif de prendre la mouche, et pourquoi ? Une tombe était-elle déjà creusée, pour lui aussi, dans quelque île lointaine ? Une balle, non encore fabriquée, abattrait-elle un jour son fils, non encore né ? Un homme, dont les parents ne se connaissaient peut-être pas encore, viserait-il un jour son fils et presserait-il pour le tuer la détente d'une arme non encore inventée ? À quel Dieu s'adresserait le prêtre, lors de son service mortuaire ? Jésus-Christ, Jéhovah ? Lequel ? Pourquoi pas les deux ? « O Dieu, quel que tu puisses être, recueille ce garçon défunt dans ton paradis, quel qu'il soit. » Ridicule d'être ainsi allongé, près d'une femme qu'on vient à peine d'épouser, et de se demander, déjà, où et comment sera enterré un fils qui n'a pas encore annoncé sa venue. Il y aurait d'autres problèmes à résoudre avant celui-là. Serait-il baptisé ? Serait-il circoncis ? « Chien circoncis ! » dans Ivanhoé, autrefois, à l'école... À Budapest, après la chute du Gouvernement révolutionnaire, en 1920, la foule arrachait les pantalons des gens soupçonnés d'être juifs et assassinait tous les hommes circoncis. Voire les chrétiens qui s'étaient fait circoncire pour des raisons d'hygiène. Peut-être haïssaient-ils les Juifs autant que leurs exécuteurs, et pourtant ils y passaient, eux aussi, écrasés par cette haine aveugle. Cesse donc de penser aux Juifs. C'était toujours ainsi que s'achevaient ses songeries. Y avait-il jamais eu un temps où les Juifs pouvaient éviter ce genre de songerie ? En quel siècle ? Le cinquième siècle avant Jésus-Christ, peut-être ?

Six heures vingt. Temps de se lever. Les docteurs l'attendaient, dans l'île verte, le ferry-boat avec le nom du général, les radiologues, les tampons rouges... Que faisaient-ils dans les autres guerres ? Avant les rayons X ? Combien d'hommes s'étaient battus à Shiloh avec des

cicatrices aux poumons ? Combien d'hommes étaient venus à Borodino avec des ulcères à l'estomac ? Combien avaient combattu aux Thermopyles, que la commission de réforme aurait dédaigneusement rejetés pour déviation de la colonne vertébrale ? Combien de réformés avaient péri devant les portes de Troie ? Temps de se lever.

Hope bougea, près de lui. Elle se tourna vers lui et étendit son bras en travers de sa poitrine. Elle sortit lentement des brumes du sommeil et passa une main somnolente, en un geste de possession, sur ses côtes et sur son ventre.

– On va se coucher ? murmura-t-elle, encore dans son dernier rêve.

Noah sourit et l'attira contre lui.

– Quelle heure est-il ? chuchota-t-elle, les lèvres proches de son oreille. Est-ce le matin ? Faut-il que tu partes ?

– C'est le matin, dit-il. Et il faut que je parte. Mais – il sourit en prononçant ses mots et enlaça le mince corps familial – mais le gouvernement attendra bien un quart d'heure de plus.

Hope se lavait les cheveux lorsqu'elle entendit la clef glisser dans la serrure. Elle venait de revenir de son travail et, voyant que Noah n'était pas encore rentré, elle avait erré dans la maison, au hasard, sans même allumer une lampe.

La tête courbée au-dessus du lavabo, l'eau savonneuse ruisselant sur ses paupières closes, elle entendit Noah pénétrer dans la grande pièce.

– Noah, cria-t-elle. Je suis là.

Elle entoura ses cheveux d'une serviette, et, toute nue, se tourna vers lui. Le visage de Noah était calme et sobre. Il entoura de ses mains la nuque encore humide du dernier rinçage.

– Alors ? dit-elle.

– Oui, dit-il.

– La radio ?

– N'a rien montré, je suppose.

Sa voix était douce et lointaine.

– Tu ne leur as rien dit, demanda-t-elle. Au sujet de l'autre fois ?

– Non.

Elle eut envie de lui demander pourquoi, mais s'en abstint, parce que, d'une manière intuitive et vague, au fond d'elle, elle le savait.

– Tu ne leur as pas dit non plus que tu travaillais pour la Défense nationale, n'est-ce pas ?

– Non.

– Je leur dirai, cria-t-elle. J'irai moi-même. Un homme qui a des cicatrices aux poumons ne peut...

– Chut, dit-il. Chut.

C'est idiot, protesta-t-elle, s'efforçant de parler calmement. Que peut faire un malade dans l'armée ? Tu vas te tuer. Tu seras un fardeau pour eux. Ils ne feront jamais de toi un soldat...

– Ils pourront essayer.

Noah sourit.

– Ils essaieront. Le moins que je puisse faire pour eux est de leur donner une chance d'y parvenir ? De toute manière, (il l'embrassa derrière l'oreille), de toute manière, c'est déjà fait. J'ai prêté serment à huit heures, ce soir.

Elle recula.

– Alors, qu'est-ce que tu fais ici ?

– Ils nous donnent quinze jours pour régler nos affaires.

– Est-ce que ça changera quelque chose, si j'essaie de te faire revenir sur ta décision ?

– Non, dit-il doucement.

– Va au diable ! cria-t-elle.

Puis :

– Pourquoi faut-il qu'ils s'y reprennent à plusieurs fois ? Pourquoi, cria-t-elle, s'adressant aux commissions de réforme, et aux médecins de l'armée et aux régiments en campagne, et aux politiciens de toutes les capitales du monde, s'adressant à la guerre, et à l'époque troublée, et aux longs mois d'anxiété qu'il lui faudrait vivre, pourquoi ne peuvent-ils pas se conduire comme des gens intelligents ?

– Chut ! « lit Noah. Nous n'avons plus que quinze jours. Il ne faut pas les gâcher. As-tu déjà mangé ?

– Non, dit-elle. Je me lavais la tête.

Il s'assit sur le bord de la baignoire, lui sourit avec lassitude.

– Finis ce que tu taisais, dit-il. Ensuite, nous irons dîner. J'ai entendu parler d'un restaurant dans la Deuxième Avenue, où ils font les meilleurs beefsteaks du monde entier. Trois dollars par tête, mais ils...

Elle se jeta à ses genoux et entoura ses jambes de ses bras.

– Oh, chéri, dit-elle. Mon chéri.

Il caressa ses épaules nues comme s'il tentait de les apprendre par cœur.

– Pendant ces quinze jours, dit-il d'une voix à peine tremblante,

nous allons partir en vacances. Ce sera notre façon de régler nos affaires.

Il lui sourit.

– Nous irons au Cap Cod, nous ferons de grandes parties de natation et nous louerons des bicyclettes et mangerons des beefsteaks de trois dollars à tous les repas. Je t'en prie, chérie, ne pleure plus.

Hope se leva, cligna des yeux.

– Ça va, dit-elle. C'est fini. Je ne pleurerai plus. Donne-moi un quart d'heure pour me préparer. Tu m'attendras ?

– Oui, dit-il gravement. Mais dépêche-toi. Je meurs de faim.

Elle ôta la serviette de sa tête et acheva de se rincer les cheveux. Noah resta assis sur le bord de la baignoire, à l'observer. De temps en temps, Hope apercevait, dans la glace, le reflet de ses traits minces et tirés. Elle savait qu'elle se souviendrait longtemps de l'expression aimante et perdue de son visage, tandis qu'assis sur le bord de la baignoire, dans la salle de bains chichement éclairée, il attendait, en la regardant, de l'emmener manger un beefsteak à trois dollars dans un restaurant de la Deuxième Avenue.

Ils eurent leurs deux semaines de vacances au Cap Cod. Ils étaient descendus dans un hôtel d'une propreté agressive, avec un drapeau américain planté au centre de sa pelouse. Ils mangeaient des coquillages et de la langouste. Ils s'étendaient sur le sable clair et nageaient dans les eaux agitées et froides et allaient au cinéma le soir, s'abstenant de commenter les actualités ou d'ajouter quoi que ce soit à la voix sonore qui décrivait les défaites, et les victoires, et les massacres dont l'écran recevait l'image. Ils louaient des bicyclettes et roulaient doucement sur les routes côtières et riaient lorsque passait un camion chargé de soldats qui sifflaient en regardant les jolies jambes de Hope et criaient à Noah.

– Tu ne dois pas t'embêter, frangin. Quand est-ce que tu nous rejoins ?

Leurs nez pelaient, le sel engluait leurs cheveux, et leur peau, lorsqu'ils se glissaient ensemble, le soir, dans les draps immaculés de leur chambre, sentait le soleil et, l'océan. C'était à peine s'ils parlaient à qui que ce soit et, aussi loin qu'ils pensaient à regarder en arrière, il leur semblait avoir toujours vécu ainsi, sur les routes sablonneuses, dans le reflet du soleil d'été, sur les vagues changeantes et sous les étoiles des frais soirs d'été que traversait une brise venue du Vineyard et du Nantucket et d'un océan paisible uniquement dérangé par les mouettes et les voiles des petits bateaux et les clapotis des poissons volants.

Puis les deux semaines se terminèrent, et ils regagnèrent la ville,

dont les habitants leur parurent blêmes et accablés par la saison, alors qu'eux-mêmes se sentaient forts et en bonne santé.

Hope prépara le café à six heures, le matin du départ de Noah. Assis face à face, ils burent le liquide brûlant, dans les énormes tasses qui constituaient leur premier achat de matériel ménager. Hope parcourut ensuite, avec Noah, les rues paisibles, où errait encore le souvenir de la fraîcheur nocturne, jusqu'au triste baraquement qui était le but de leur course matinale.

Ils s'embrassèrent, pensifs, déjà séparés l'un de l'autre, et Noah rejoignit à l'intérieur le groupe muet d'hommes et de jeunes gens agglomérés autour du bureau du rond-de-cuir d'âge mûr qui servait sa patrie en se levant de bonne heure deux fois par mois, pour donner les dernières instructions civiles et les tickets gratuits de chemin de fer aux hommes appelés sous les drapeaux.

Noah ressortit avec une cinquantaine d'autres conscrits et marcha avec eux jusqu'à la station de métro. Les passants en route pour leurs bureaux ou leurs magasins, pour le marché quotidien et les mille exigences banales de la vie, les regardaient avec une curiosité non exempte d'un certain respect, comme ils auraient regardé passer des pèlerins étrangers, en voyage vers quelque fête religieuse et obscure.

Noah revit Hope, en face de la station de métro. Elle était debout devant la boutique d'un fleuriste. Le fleuriste était un vieillard qui disposait lentement d'énormes pots de géranium dans sa vitrine. Hope portait une robe bleue parsemée de fleurs blanches. Le vent du matin plaquait doucement sa robe contre son corps, devant la vitrine fleurie. À cause du soleil qui se reflétait dans la glace de la devanture, Noah distinguait à peine son visage. Il fit un pas sur la chaussée, mais le guide assigné au groupe par l'homme de la commission se mit à crier anxieusement : « Restez ensemble, les enfants, ne vous dispersez pas ! » Et Noah pensa : « Que me dirait-elle, que lui dirais-je à présent ? » Il agita la main. Elle leva son bras nu, une seule fois. Dans l'ombre projetée sur son visage, par ce simple mouvement, Noah vit qu'elle ne pleurait pas.

« Qu'est-ce que tu dis de ça, pensa-t-il, elle ne pleure pas ! » Et il descendit dans le métro, entre un garçon du nom de l'empesta et un Espagnol de trente-cinq ans, qui s'appelait Nuncio Aguilar.

La femme rousse qu'il n'avait pas embrassée quatre ans auparavant se pencha vers Michael, dans son dernier rêve, sourit et l'embrassa sur la bouche. Il s'éveilla, se souvenant clairement du rêve et de la femme rousse.

Le soleil matinal s'infiltrait tout autour du store baissé, encadrant les fenêtres d'une poussière dorée. Michael s'étira.

À l'extérieur, il entendait le murmure des sept millions d'êtres humains marchant à travers les rues et les corridors de la ville. Michael se leva, s'approcha de la fenêtre, pieds nus, sur l'épais tapis, et releva les stores.

Le soleil emplissait les jardins de sa richesse estivale, brillait paisiblement sur les briques fanées des vieux immeubles, sur le lierre poussiéreux, sur les stores rayés des petites terrasses garnies de sièges d'osier et de plantes en pots. Une petite femme ronde, avec un immense chapeau et une vieille salopette trop large qui pendait gaïement sur son gros derrière, examinait un géranium, sur la terrasse d'en face. Soudain, elle se pencha et coupa une fleur.

Elle regarda un instant la fleur desséchée qu'elle tenait étalée sur sa paume, et son chapeau s'agita tristement. Puis elle tourna les talons, écarta les rideaux de la porte-fenêtre et pénétra dans la maison.

Michael sourit, heureux que le soleil brille, que la femme rousse l'ait finalement embrassé et qu'il y ait eu face, de l'autre côté, des jardins ensoleillés, une petite femme d'un certain âge, avec un derrière absurde ment gai, en train de se lamenter sur le sort de ses géraniums.

Il se lava, s'aspergea d'eau glacée, puis, toujours pieds nus, traversa le salon, ouvrit la porte d'entrée et ramassa le *Times*.

Dans les colonnes courtoises du *Times*, qui rappelaient toujours à Michael les discours de quelque vieux président de Conseil d'administration optimiste et prospère, les Russes mouraient, mais tenaient leurs positions, en première page, les bombes anglaises allumaient de nouveaux incendies sur les côtes de France ; l'Égypte chancelait, quelqu'un avait découvert un nouveau moyen de fabriquer du caoutchouc en sept minutes, trois navires avaient coulé tranquillement, dans l'Atlantique, on annonçait des restrictions sur la viande ; les hommes mariés pouvaient désormais s'attendre à être appelés sous les drapeaux, une légère accalmie régnait sur le front japonais.

Michael referma la porte, se laissa tomber sur le canapé, se

détourna du sang de la Volga, des noyés de l'Atlantique, des troupes d'Égypte aveuglées par le sable, des fabricants de caoutchouc, des flammes de France, des restrictions sur le roast-beef, et passa à la page sportive. Malgré la guerre, malgré leur fatigue et leur manque de technique, les « Dodgers » avaient gagné à Pittsburg...

Le téléphone sonna. Il retourna dans la chambre à coucher et décrocha le récepteur.

Il y a un verre de jus d'orange dans le frigidaire, dit la voix de Peggy. J'ai pensé que ça vous ferait plaisir.

– Merci, dit Michael. Mais j'ai remarqué que les livres n'avaient pas été époussetés, sur l'étagère de droite, mademoiselle Freemantle...

– Zut ! dit Peggy.

Il y a du vrai dans ce que vous dites, commenta Michael, enchanté d'entendre la voix de Peggy. Est-ce qu'ils vous font travailler très dur ?

– Je n'ai plus que la peau et les os. Tu ne t'en faisais pas, ce matin, lorsque je t'ai quitté. Étalé mit le dos, avec toutes les couvertures par terre. Je t'ai embrassé avant de partir.

– Quelle générosité ! Et qu'ai-je fait, alors ?

Il y eut un court silence, et Peggy répondit, d'une voix, légèrement troublée :

– Tu as levé les mains vers ton visage, en grognant : « Non, je ne veux pas... »

Le demi-sourire qui errait sur le visage de Michael disparut subitement. Il se gratta l'oreille, l'air songeur.

– L'homme qui dort trahit ses secrets... plaisanta-t-il.

Tu paraissais effrayé, dit Peggy. Tu m'as effrayée aussi.

Non, je ne veux pas, murmura Michael. J'ignore absolument ce que je ne voulais pas... Enfin, je ne suis plus effrayé, maintenant. Le soleil brille, les Dodgers ont gagné, et ma Peggy m'a préparé un jus d'orange...

Qu'est-ce que tu as l'intention de faire aujourd'hui ? demanda Peggy.

– Rien de spécial. Flâner le nez au vent. Regarder le ciel. Regarder les femmes. Boire un peu. Faire mon testament...

– Oh, tais-toi ! dit sérieusement Peggy.

– Je te demande pardon, dit Michael.

– Content que je t'aie téléphoné ?

La voix de Peggy était intentionnellement chargée de coquetterie.

Je suppose qu'il n'y avait aucun moyen de l'éviter, dit Michael d'un

ton languide.

Tu peux toujours raccrocher !

– Peggy !

Elle éclata de rire.

– Ai-je gagné mon dîner, ce soir ?

– À ton avis ?

– Plutôt deux fois qu'une. Mets ton complet gris.

– C'est tout juste s'il n'est pas percé aux coudes !

– Mets-le tout de même. Il me plaît .

– O. K.

– Et, moi, qu'est-ce que je vais me mettre ?

Pour la première fois depuis le début de la conversation, Peggy parlait comme une petite fille, d'un ton sérieux et incertain.

Michael rit doucement :

– Pourquoi ris-tu ? demanda Peggy, offensée.

– Répète-le. Répète encore « Qu'est-ce que je vais me « mettre ? » pour moi tout seul.

– Pourquoi ?

– Parce que ça me fait rire et penser à toi, et que j'ai envie d'être très tendre avec toi quand je t'entends dire : « Qu'est-ce que je vais me mettre ? »

– Mon Dieu ! tu ne t'es pas levé du pied gauche, aujourd'hui, dit Peggy, enchantée.

– Certainement pas.

– Qu'est-ce que je vais me mettre ? Ma robe d'imprimé bleu ou mon tailleur beige avec le chemisier crème, ou...

– L'imprimé bleu.

– Elle est si vieille !

– L'imprimé bleu !

– Très bien. Cheveux relevés ou coiffure basse ?

– Basse.

– Mais...

– Basse !

Seigneur, dit Peggy, je vais avoir l'air de sortir de Harlem. Tu n'as pas peur de rencontrer un de tes amis ?

– J'en accepte le risque, dit Michael.

– Et ne bois pas trop.



- Oh ! Peggy !
- Tu vas dire au revoir à tous tes vieux amis, et...
- Peggy, je te jure que...
- Et il faudra t'amener à l'année dans une brouette. Fais attention !
- Promis.
- Content que je t'aie téléphoné ?

Peggy parlait de nouveau comme une jouvencelle ru quête d'un flirt.

Je suis content que tu aies téléphoné, répondit Michael.

– C'est tout ce que je voulais savoir. Bois ton jus d'orange.

Elle raccrocha.

Michael posa doucement le récepteur, en souriant et évoquant Peggy. Puis il s'assit pour mieux penser à elle.

Au bout d'un moment, il se leva et gagna la cuisine. Il mit de l'eau à bouillir dans une casserole et mesura trois cuillerées de café, reniflant avec délice le parfum qui montait de la boîte ouverte. Il but son jus d'orange en longues gorgées rafraîchissantes, tout en sortant les œufs, le bacon et le pain. Il fredonnait en préparant son petit déjeuner. Il aimait le préparer lui-même, en pyjama, les pieds nus sur le plancher froid. Il déposa cinq tranches de bacon dans une grande poêle et alluma le gaz.

Le téléphone sonna dans la chambre à coucher.

– Oh, la barbe ! jura Michael.

Il ôta la poêle de la flamme et retraversa le salon, remarquant, comme il le faisait chaque fois, l'agréable confort qui régnait dans cette pièce, le haut plafond et les larges fenêtres, et les livres empilés le long des murs, sur les étagères.

– Allô ! dit-il.

– Ici, Hollywood, Californie. Monsieur Whitacre ?

– Oui.

Puis la voix de Laura, grave et modulée, malgré la distance.

– Michael ? Michael, chéri...

Michael soupira.

– Hello ! Laura...

– Il est sept heures du matin, en Californie, dit Laura d'un ton accusateur. Je me suis levée à sept heures du matin pour te parler.

– Merci, dit Michael.

– J'ai entendu parler de toi, continua-t-elle avec véhémence. Tu es

complètement fou de vouloir t'engager comme simple soldat.

– Pas tellement, ricana Michael. Nous sommes quelques millions dans le même cas.

– Ici, protesta Laura, tout le monde est, au moins, major.

– Je sais, dit Michael. Raison de plus pour n'être que simple soldat.

– Cesse donc de vouloir te singulariser ! coupa Laura. Tu n'y arriveras jamais. Je connais ton estomac.

– Mon estomac, déclara gravement Michael, me suivra partout dans l'armée.

– Tu le regretteras deux jours après.

– Probablement, acquiesça Michael.

– Tu seras en prison deux jours après ton arrivée, cria Laura. Un sergent te dira quelque chose qui ne te plaira pas, et tu lui flanqueras ton poing sur la figure. Je te connais.

– Écoute, dit patiemment Michael. Personne ne flanque son poing sur la figure d'un sergent. Ni moi, ni personne d'autre.

– Tu ne t'es jamais laissé commander par personne dans ta vie, Michael. Je te connais. C'est l'une des raisons pour lesquelles il est impossible de vivre avec toi. Mais j'ai tout de même vécu trois ans avec toi, et je te connais mieux que...

– Oui, Laura chérie, approuva patiemment Michael.

– Il se peut que nous soyons divorcés, continua rapidement Laura, mais il n'y a personne au monde que j'aime plus que toi. Et tu le sais parfaitement.

Je le sais, dit Michael, convaincu de la sincérité de Laura.

– Et je ne veux pas que tu te fasses tuer.

Elle se mit à pleurer.

– Et ne me ferai pas tuer, dit doucement Michael.

– Et je ne veux pas que n'importe qui puisse te commander. C'est idiot...

Michael secoua la tête, mesurant, une fois de plus, l'abîme qui séparait le monde réel de la version féminine du monde.

– Ne te tourmente pas à mon sujet, Laura chérie, dit-il. C'est très gentil à toi de m'avoir téléphoné.

– J'ai décidé quelque chose, dit fermement Laura, je ne veux plus que tu me verses de l'argent.

Michael soupira.

– Tu as un contrat, en ce moment ?

– Non. Mais je vois Mac Donald, cet après-midi, à la Métro, et...

– O. K. ! Quand tu travailleras, je ne te verserai plus rien.

Il enchaîna rapidement, sans lui laisser le temps de protester :

– J’ai lu dans un journal que tu allais te marier. Est-ce vrai ?

– Non. Après la guerre, peut-être. Il s’est engagé dans la Marine. Il va travailler à Washington.

– Bonne chance, murmura Michael.

– Je connais un assistant-metteur en scène de République. Ils l’ont directement versé dans l’aviation, avec le grade de premier lieutenant. Il ne quittera pas Santa Anita pendant toute la durée de la guerre. Et tu t’engages comme simple soldat !

– Je t’en prie, Laura chérie, dit Michael. Cette communication va te coûter cinq cents dollars.

– Tu es un type bizarre, entêté et stupide, et tu l’as toujours été !

– Oui, chérie.

– Tu m’écriras pour me dire où ils t’auront expédié ?

– Oui.

– Je viendrai te voir.

– Ce sera merveilleux.

Michael eut une vision de sa belle ex-femme, dans son manteau de fourrure, avec son visage et sa silhouette presque célèbres, attendant devant la porte du camp de Fort Sill, Oklahoma, tandis que les soldats sifflaient en regardant ses jambes et que lui même sortait des rangs pour courir à sa rencontre.

– Je ne sais pas trop ce que je ressens à ton sujet.

Laura pleurait à l’autre bout du fil, doucement, honnêtement.

– Je ne l’ai jamais bien su et je crois que je ne le saurai jamais.

– Je sais ce que tu veux dire.

Michael se souvenait d’images de Laura dansant et se coiffant devant un miroir et des vacances qu’ils avaient connues. Un instant, ces larmes lointaines l’émurent, et il regretta les années perdues, les années sans guerre et sans séparations...

– Bah ! dit-il tendrement. Ils me foutront sans doute dans un bureau quelconque.

– Tu ne les laisseras pas faire, sanglota-t-elle. Je te connais : tu ne les laisseras pas faire.

– On ne laisse pas l’Armée faire quoi que ce soit. Elle fait ce qu’elle veut et on fait ce qu’elle veut. L’Armée n’est pas Varner Brothers,

chérie.

– Promets-moi... promets-moi.

La voix lui manqua. Puis il y eut un dé clic, et la communication fut coupée. Michael regarda le téléphone, d'un air interrogateur et le raccrocha.

Puis il retourna dans la cuisine, acheva de préparer son petit déjeuner, transporta les œufs et le bacon, les toasts et le café, dans le salon ensoleillé, où il déposa le tout sur une petite table, devant la fenêtre grande ouverte.

Il alluma la radio. Ils jouaient du Brahms ; un concerto pour piano. La musique se déversa de la boîte luisante, ample, discutable et mélancolique.

Il mangea lentement, fier de sa cuisine, écoutant avec plaisir le tonnerre funèbre de la radio. Puis il ouvrit le *Times* à la rubrique théâtrale. Elle était pleine de pièces éternelles, jouées par d'éternels acteurs. Chaque matin, il lisait la page théâtrale du *Times* avec un découragement croissant. Chaque matin, la lecture des espoirs déçus, et de l'argent perdu et des critiques bilieuses de sa profession le rendait un peu plus agité et blasé. Il repoussa le journal, alluma la première cigarette de la journée, but la dernière gorgée de café. La radio jouait du Respighi, maintenant. Il tourna le bouton. Dans un brutal decrescendo Respighi cessa de hanter l'air matinal, l'abandonna au soleil, et au silence parfumé, tandis que Michael sombrait lentement dans une douce rêverie.

Un long instant, il contempla les jardins et le bout de rue qu'il apercevait, de sa place, et les gens qui en parcouraient les trottoirs. Puis il se leva, se rasa et prit une douche.

Il revêtit un vieux pantalon de flanelle, et une vieille chemise bleue, confortablement amollie et décolorée par de nombreux « blanchissages ». Presque tous ses vêtements étaient déjà emballés, mais il restait deux vestes, dans la garde-robe. Il les regarda pensivement, sourit et enfila sa veste grise. C'était une vieille veste usée, lisse et légère à ses épaules...

Sa voiture l'attendait contre le trottoir, dans tout l'éclat de sa peinture et de ses accessoires chromés religieusement astiqués par le commis du garage où il la remisait. Il démarra posément et poussa le bouton de commande du toit décapotable. Le toit se replia majestueusement, et Michael leva les yeux, amusé, comme toujours, par la lente solennité du mouvement.

Il remonta doucement la Cinquième Avenue. Chaque fois qu'il roulait ainsi dans la ville, un jour ouvrable, il ressentait le même plaisir malicieux qu'il avait éprouvé le premier jour où il avait

remonté l'avenue, à midi, au volant de sa première voiture flambant neuve, regardant les ouvriers et les employés se presser sur les trottoirs, en route vers leur déjeuner, grisé par le sentiment de sa propre noblesse, de sa propre liberté.

Il laissa la voiture devant la porte de l'immeuble dans lequel habitait Cahoon et remit les clefs au concierge. Cahoon devait l'utiliser et en prendre soin jusqu'au retour de Michael. Il aurait été plus intelligent de la vendre, mais Michael considérait la petite voiture comme un symbole des jours les plus gais de sa vie civile, les longues courses champêtres, au printemps, des vacances exemptes de soucis, et, avec une superstition qu'il ne se connaissait pas, il voyait en elle une sorte de talisman garantissant son retour.

À pied, il continua son chemin. Le jour s'étendait devant lui, soudain vide. Il entra dans un drugstore et appela Peggy.

– Après tout, dit-il, lorsqu'il entendit sa voix, aucune loi ne m'interdit de te voir deux fois le même jour.

Peggy s'esclaffa.

– Je commence à avoir faim vers une heure, dit-elle.

– Je t'offre à déjeuner, si c'est-ce que tu veux.

– C'est exactement ce que je veux.

Puis, plus lentement :

– Je suis heureuse que tu aies téléphoné. J'ai quelque chose de très sérieux à te dire.

– À merveille, gouailla Michael. Je me sens très sérieux, aujourd'hui. Rendez-vous à une heure.

Il raccrocha en souriant, sortit dans le soleil et se dirigea vers le bureau de son notaire, en pensant à Peggy. Il savait de quoi elle désirait lui parler sérieusement. Ils se connaissaient depuis deux ans, deux années riches et chaudes, désespérées, un peu, parce que, jour après jour, on sentait approcher la guerre. Se marier à présent serait pure folie. Se marier, et mourir, et laisser une veuve...

– Eh Michael !

Quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Il se retourna. C'était Johnson. Il portait un chapeau de feutre avec un ruban de couleur, une cravate tricotée et une belle chemise crème sous une veste bleu-azur.

– Il y a une éternité que je veux vous voir... N'êtes-vous donc jamais chez vous ?

– Pas depuis quelque temps. J'ai pris des vacances.

De temps en temps, Michael aimait dîner avec Johnson et l'écouter exposer ses théories plus ou moins personnelles, de sa voix profonde et

grave, avec sa diction impeccable d'acteur. Mais, depuis les discussion violentes qui les avaient opposés, au sujet du pacte nazi soviétique, Michael avait découvert qu'il lui était presque impossible de bavarder courtoisement toute une soirée avec Johnson ou l'un quelconque de ses amis.

– Et je vous ai envoyé cette pétition, disait Johnson, en s'emparant du bras de Michael et l'entraînant au petit trot, parce qu'elle est très importante et que vous aussi devriez la signer.

– Quelle pétition ?

Au président. Pour le second front. Tout le monde la signe des deux mains !

Le visage de Johnson exprimait une colère indubitablement authentique.

– C'est un crime de laisser les Russes supporter tout le poids de la guerre.

Michael ne répondit pas.

– Vous croyez au second front ? demanda Johnson.

– Bien sûr. S'ils peuvent le réaliser.

– Ils peuvent très bien le réaliser.

– Peut-être. Mais peut-être ont-ils peur de perdre trop d'hommes, dit Michael s'apercevant soudain qu'il serait en kaki, bientôt, lui aussi, et parfaitement éligible, comme les autres, pour le débarquement sur les plages d'Europe. L'ouverture d'un second front coûterait peut-être un million, un million et demi de vies américaines...

– Eh bien ! sacrifions un million et demi de vies américaines, dit Johnson d'une voix forte. La cause en vaut la peine... Songez à la diversion provoquée par un débarquement. Deux millions, même, s'il le faut...

Michael lui jeta un regard étrange. Johnson, il le savait, n'était pas mobilisable, et c'était lui qui, sur le trottoir de cette élégante avenue, réclamait le sang de deux millions de ses concitoyens, sous prétexte que, sur un autre continent, les soldats russes se battaient comme des lions. Que penserait un soldat russe, accroupi dans Stalingrad, derrière un mur effondré, grenade en main, face aux tanks, de ce patriote en chapeau de fantaisie qui, du trottoir intact d'une ville américaine respectée par la guerre, l'appelait frère et signait des pétitions.

– Je regrette, dit Michael. J'aimerais aider les Russes, mais je préfère laisser ce soin aux professionnels.

Johnson s'arrêta brusquement. Il lâcha le bras de Michael et se planta devant lui, la physionomie convulsée de mépris et de fureur.

– Je vais vous parler franchement, Michael, dit-il : j'ai honte de vous.

Michael acquiesça, embarrassé, parce qu'il ne pouvait pas dire ce qu'il avait sur le cœur sans blesser Johnson à jamais.

– Il y a longtemps que je m'y attendais, dit Johnson. Il y a longtemps que je vous vois sombrer dans la mollesse...

– Je regrette, répéta Michael. Je pars demain comme simple soldat, et les soldats de la République n'envoient pas de pétition à leur commandant en chef, pour lui dire comment il doit résoudre les problèmes de haute stratégie.

– Vous sortez complètement de la question.

– Peut-être... Au revoir.

Il tourna les talons et s'éloigna.

Il avait déjà fait une dizaine de pas lorsque Johnson lui cria.

– Bonne chance, Michael.

Michael leva la main, sans même se retourner.

Il pensait à Johnson et à ses autres amis avec un mécontentement aigu. Il y en avait de deux sortes ; des militants insensibles, comme Johnson, avec des emplois civils « intouchables », et des patriotes à fleur de peau, en réalité cyniques et résignés. Et le temps n'était pas à la résignation. Ce n'était pas le moment de dire non ou peut-être. C'était le moment de répondre oui, de tout son cœur. D'où l'avantage de s'être engagé. Il laisserait derrière lui les résignés, les défaitistes et les héros en chambre. Il avait atteint sa majorité à une époque de critiques, dans un pays de critiques. Tout le monde critiquait les livres, et la poésie, et les pièces de théâtre, et le gouvernement et la politique de l'Angleterre, de la France ou de la Russie. Au cours des vingt dernières années, l'Amérique n'avait été qu'un cercle perpétuel de critiques dramatiques, répétant sans se lasser « Oui, je sais qu'il y a eu trois mille morts à Barcelone, mais le deuxième acte est si maladroît » Une époque de critiques dans un pays de critiques. Une époque amère dans un pays stérile ! L'heure était aux rhétoriques rugissantes, aux sauvages revanches et aux clameurs d'assurance et de vantardise. La parole était aux soldats hagards et téméraires, fanatiques et oublieux de la mort. Michael ne voyait aucun fanatique autour de lui. Les civils étaient trop au courant de ce qui se passait derrière les décors... Les controverses et les trahisons des amoureux du six pour cent, des blocs paysans, et des blocs commerciaux, et des blocs ouvriers... Il était allé dans les restaurants chics et avait assisté à l'entrain et au plaisir des hommes et des femmes qui gagnaient l'argent à la pelle et le dépensaient avant que le Gouvernement le leur réclame. Il suffisait de ne pas être dans l'Armée pour devenir foncièrement critique. Il ne

voulait plus que critiquer l'ennemi.

Assis en face de son notaire, dans la vaste pièce lambrissée, en train de relire son testament, il se sentait vaguement ridicule. À l'extérieur, la ville vivait dans le soleil quotidien, avec ses tours pointées vers le ciel, la fumée des bateaux, sur le fleuve, la même ville, semblable à ce qu'elle avait toujours été, et il était là, avec ses lunettes sur le nez, en train de relire des choses telles que : « ... Un tiers des biens précités à mon ancienne femme, M<sup>me</sup> Laura Roberts. Au cas où elle se remarierait, ce legs deviendrait nul, et le montant réservé à son intention devrait être joint au solde laissé au nom de l'exécuteur et divisé de cette manière... »

Il se sentait en parfaite santé et le jargon légal était si pompeux et si laid. Piper était presque chauve, avec un teint pâle et des traits boursouflés. Il signait une liasse de documents, les lèvres pincées, heureux de gagner de l'argent, heureux de ses trois enfants et de son arthrite chronique, qui l'empêcheraient toujours d'être mobilisé. Michael regrettait de n'avoir pas rédigé lui même son testament, de sa propre main, dans son propre langage. Il était quelque peu honteux d'être transmis à la postérité à travers les mots vides et secs d'un notaire chauve, qui n'entendrait sans doute jamais un seul coup de fusil. Un testament devrait être une sorte de dernière lettre adressée aux survivants, un document personnel reflétant la vie et la pensée de son signataire :

« À ma mère, pour l'amour que je lui porte, et pour les souffrances qu'elle a endurées et endurera encore à cause de moi... »

« À mon ex-femme, à laquelle je pardonne humblement, et qui, je l'espère, me pardonnera, en souvenir des beaux jours passés ensemble... »

« À mon père, qui a vécu si durement, qui s'est conduit si bravement dans sa guerre quotidienne et que j'espère revoir encore une fois avant qu'il meure... » Mais Piper avait couvert onze pages dactylographiées, farcies d'« au cas où... » et d'« étant donné que... » et, si Michael mourait à présent, les autres ne connaîtraient de lui qu'une longue liste de clauses modificatives et de mesures prudentes d'homme d'affaires, rédigées dans une langue à peine intelligible.

« Plus tard, peut-être, pensa Michael, si je pense *réellement* que je vais mourir, j'en rédigerai un autre, meilleur que celui-ci... » Il se pencha sur le bureau de Piper et signa les quatre exemplaires.

Le notaire pressa un bouton, et deux secrétaires entrèrent, prêtes à authentifier le testament de leurs témoignages. « Absurde », pensa Michael. Ce rôle de témoin devrait être réservé à de bons amis qui le connaissaient depuis longtemps et pleureraient sa mort.



Il regarda la date sur le calendrier. Le 13 ! Il n'était pas superstitieux, mais n'était-ce pas pousser les choses un peu loin ?

Les secrétaires sortirent, et Piper se leva. Ils se serrèrent la main, et Piper conclut :

– Je vous enverrai un rapport mensuel... La pièce de Sleeper, sur laquelle Cahoon lui avait donné cinq pour cent, faisait une carrière plus qu'honorable. Les droits seraient sans doute vendus pour l'adaptation cinématographique, et l'argent continuerait à rentrer pendant au moins deux ans.

– Je vais être le plus riche simple soldat de l'Armée américaine, plaisanta Michael.

– Je persiste à dire, répliqua Piper, que vous devriez me laisser placer votre argent. – Non, merci, dit Michael. Il en avait souvent discuté avec Piper, et Piper continuait à ne pas pouvoir comprendre. Piper possédait lui-même d'excellentes valeurs de bourse, et il aurait aimé voir Michael en acheter quelques-unes. Mais, bien qu'il n'eût jamais voulu l'admettre, il répugnait vaguement à Michael de gagner de l'argent par l'argent, avec le travail des autres. Il avait essayé, un jour, d'expliquer son point de vue à Piper, mais le notaire était trop pratique pour pouvoir le comprendre, et Michael se contenta, cette fois, de sourire en secouant la tête. Piper haussa les épaules et lui tendit la main.

– Bonne chance, dit-il. Je suis sûr que la guerre ne durera plus très longtemps.

– Évidemment, dit Michael. Merci.

Il s'esquiva, heureux de sortir du bureau de l'homme de loi. Il n'était jamais à son aise lorsqu'il parlait avec un homme de loi, et aujourd'hui encore moins que les autres jours.

Il sonna l'ascenseur, pour descendre. La cabine était pleine de secrétaires en route vers leur déjeuner, et l'air sentait la poudre de riz. Tandis que l'ascenseur fonçait vers le rez-de-chaussée, du haut de ses quarante étages, Michael se demanda, une fois de plus, comment ces femmes jeunes et gaies, jolies pour la plupart, bavardes et joyeuses de vivre, pouvaient supporter de passer leurs journées au milieu des machines à écrire, des livres, des Piper, des paperasses et du jargon légal. Lorsqu'il se retrouva sur le trottoir, il poussa un long soupir de soulagement. Ses affaires officielles étaient terminées. L'après-midi et la nuit lui appartenaient, jusqu'à six heures traite le lendemain matin, heure à laquelle il devait se présenter devant sa commission de recrutement. Les autorités civiles n'avaient plus de pouvoir sur lui, et les autorités militaires ne l'avaient pas encore pris en charge. Il était une heure. Il lui restait dix-sept heures et demie de pleine liberté,

entre cette vie et la suivante.

Il se sentait libre et léger et regardait, autour de lui, la large rue ensoleillée et la foule anonyme des gens, comme un propriétaire de plantations parcourant ses terres, l'estomac bien garni, et sondant du regard l'étendue de ses richesses. La Cinquième Avenue était sa plantation ; la ville, sa propriété ; les vitrines, ses granges ; le parc, sa pépinière ; les théâtres, son atelier...

Il imagina la chute d'une bombe, entre la cathédrale et Rockefeller Center, et chercha, sur les visages des gens, quelque prémonition de ce désastre possible. Mais les visages de la foule étaient ce qu'ils avaient toujours été préoccupés, soucieux, et pourtant persuadés que les bombes pourraient tomber dans Saville Street, sur la place Vendôme, sur User den Linden, sur la piazza Victor-Emmanuel, sur la place Rouge, mais que jamais le monde ne s'écarterait assez de la droite route pour briser une seule vitrine dans la Cinquième Avenue.

Michael marcha le long des murs gris de la cathédrale, jusqu'à Madison Avenue. Une fois seulement, sur le visage de deux lieutenants d'aviation, il lui sembla lire une pensée semblable à celle qui le hantait : la pensée que rien n'était invulnérable, pas même les pierres et les fleurs de l'Institut Rockefeller, ni le château somptueux de la Compagnie Columbia mais peut-être craignaient-ils, simplement, de n'avoir pas assez d'argent pour payer le déjeuner des filles avec lesquelles ils avaient rendez-vous au restaurant du coin ?

Michael s'arrêta devant un chapelier. C'était un magasin chic, avec des chapeaux à quinze et vingt-cinq dollars, aux feutres luxueux et aux rubans discrets. Pas de casques, ni d'affreux calots, ni de képis, ni de couvre-chefs militaires d'aucune sorte. Un problème de plus qu'il devrait affronter dans l'Armée. Il fallait porter un chapeau, dans l'Armée, et Michael n'avait jamais porté de chapeau, même par temps de pluie. Les chapeaux lui donnaient la migraine. Si la guerre durait cinq ans, serait-il condamné, pendant cinq ans, à avoir la migraine ?

Il repartit d'un bon pas vers le restaurant où Peggy devait déjà l'attendre. Quels problèmes multiples soulevait la guerre ! Il y avait la question des chapeaux... Et tout le reste. Il dormait peu, et mal. Le moindre bruit le réveillait, et il n'avait jamais pu dormir dans la même chambre que quelqu'un d'autre. Dans les chambrées de l'Armée, ils devaient être au moins cinquante... Devrait-il attendre la fin de la guerre pour pouvoir dormir ? Et la question des w. -c. ? Les w. -c. avec porte fermant de l'intérieur constituaient l'un des piliers de l'existence. Toutes ces importantes fonctions corporelles devaient être suspendues jusqu'à la reddition de l'Allemagne, tandis que lui, Michael, regarderait avec haine et répulsion les longues rangées grotesques d'hommes accroupis ? Il soupira, soudainement attristé. Il lui serait

plus facile, songea-t-il, de mourir dans une tranchée sanglante que d'entrer dans les latrines collectives et... « Le monde moderne, songea-t-il, ne prépare pas les hommes aux épreuves qu'ils doivent subir. »

Il y avait, enfin, la question des rapports sexuels. Peut-être n'était-ce qu'une habitude, connue le prétendaient tant de doctes personnages, mais c'était une habitude profonde et fermement enracinée. Marié ou célibataire, il avait toujours eu, depuis l'âge de dix-sept ans, des relations constantes et agréables avec les femmes. Les deux ou trois périodes d'une ou deux semaines, au cours desquelles, pour une raison ou pour une autre, il avait dû se passer d'une femme, avaient été des périodes sombres et agitées. L'accumulation inusitée des sucres virils de sa jeunesse le rendait irritable et nerveux, l'empêchant de travailler, l'empêchant de réfléchir, l'empêchant, finalement, de penser à autre chose. Dans les hordes mêlées de l'Armée, dans les casernes, et les longues marches, et les manœuvres, et les camps des pays étrangers, il était peu probable qu'il trouvât souvent des femmes non vénales, prêtes à satisfaire les désirs d'un soldat anonyme. Gene Tunney, l'ex-champion des poids lourds, avait solennellement annoncé que, d'après les plus hautes autorités médicales, la continence ne nuisait nullement à la santé des soldats de la République. Qu'aurait répondu Freud au vainqueur de Dempsey ? Michael sourit. Il souriait, actuellement, mais il savait que, dans quelques mois, lorsqu'il se retrouverait allongé, éveillé et furieux, sur son lit étroit, dans la nuit masculine de la caserne, il apprécierait beaucoup moins l'humour de la situation.

Mourir pour la démocratie était peut-être le sort le plus beau, mais personne ne pensait jamais à parler des autres sacrifices.

Il escalada les deux marches du petit restaurant français où, derrière la vitrine, l'attendait Peggy.

La salle était bondée et ils étaient assis non loin d'un marin roux et légèrement ivre. Chaque fois qu'il retrouvait Peggy, Michael passait deux ou trois minutes à la regarder en silence, jouissant de la beauté mobile de son visage, admirant la simplicité de sa coiffure et sa manière gracieuse de porter la toilette... Et maintenant, tandis que Michael pensait à la ville, il n'y voyait plus que les rues qu'ils avaient parcourues ensemble, les maisons dans lesquelles ils étaient entrés, les pièces qu'ils y avaient vues, les galeries qu'ils avaient visitées, les bars dans lesquels ils s'étaient assis, l'hiver, derrière les vitres engivrées. Il regarda ses joues empourprées par sa hâte à venir le rejoindre, ses yeux brillants du plaisir de le voir, ses longues mains allongées vers les siennes... Il était impossible d'imaginer que cette hâte, que ce plaisir, pourraient s'estomper un jour, qu'un jour il pourrait revenir en ces lieux et ne pas la retrouver, toujours inchangée, semblable à ce qu'elle était aujourd'hui... Il la regarda, et les pensées grotesques qu'il

avait entretenues en revenant de chez son notaire s'envolèrent et disparurent. Il lui sourit gravement et toucha sa main.

– Qu'est-ce que tu avais l'intention de faire, cet après-midi ? demanda-t-il.

– D'attendre.

– D'attendre quoi ?

– D'attendre que tu me le demandes.

– O. K. ! dit Michael. Je te l'ai demandé... Un martini, dit-il au garçon.

Puis, se retournant vers Peggy :

– Un certain Michael Whitacre, que je connais bien, n'a absolument rien à faire jusqu'à demain matin, six heures trente.

– Qu'est-ce que je vais raconter à mon bureau ?

– Dis-leur que tu as été prise dans un mouvement de troupes.

– Peux pas, objecta Peggy. Mon patron est contre la guerre.

– Dis-lui que les troupes sont contre la guerre, elles aussi.

– Je ferais peut-être mieux de ne rien lui dire du tout, murmura Peggy.

– Je vais lui téléphoner à ta place, annonça Michael. Je vais lui dire que, lorsque je t'ai vue pour la dernière fois, tu flottais vers Washington Square dans un martini-gin.

– Il ne boit pas.

– Ton patron, dit Michael, est un danger public.

Ils trinquèrent. Puis Michael s'aperçut que le marin roux était penché vers lui et regardait Peggy par-dessus son épaule.

– Exactement, dit le marin.

– Si ça ne vous fait rien, gouailla Michael, madame et moi préférons être seuls.

Il se sentait le droit, maintenant, de parler durement aux soldats en uniforme.

– Exactement, répéta le marin.

Il tapota l'épaule de Michael, et Michael se souvint du sergent qui avait regardé Laura d'un air affamé, le lendemain du début de la guerre.

– Exactement, continua le marin. Je t'admire, mon pote. C'est toi qu'as raison. Quitte pas les femmes au pays pour aller faire la guerre. Reste chez toi et couche avec elles. Exactement...

– Eh ! dis donc... commença Michael.

– Excuse-moi, coupa le marin.

Il posa de l'argent sur le comptoir et enfonça son bonnet blanc sur sa tignasse rousse.

– Ça m'a échappé. Exactement. Je m'en vais à Érié, en Pennsylvanie.

Il sortit du bar, très droit et très digne.

Michael le regarda partir. Il ne pouvait s'empêcher de sourire et, lorsqu'il se retourna vers Peggy, il souriait toujours.

– L'Armée, dit-il, fait de ch...

Puis il vit qu'elle pleurait. Elle était assise, bien sagement, sur son tabouret, mais les larmes coulaient sur ses joues, sans qu'elle lève la main pour les essuyer.

– Peggy, murmura Michael.

Il remarqua, du coin de l'œil, que le barman s'était retiré ostensiblement à l'autre bout du bar et cherchait sous le comptoir un objet introuvable. « Les barmen doivent voir tant de larmes, depuis quelque temps, songea Michael, qu'il leur a bien fallu rectifier leur technique. »

– Je suis désolée, dit Peggy. Je me suis mise à rire, et voilà ce que ça a donné.

Puis, le gérant italien s'approcha, ronronnant :

– Votre table, monsieur Whitacre.

Michael s'empara de leurs deux verres, et ils suivirent le garçon jusqu'à une table située contre le mur, au fond de la salle. Lorsqu'ils s'y furent installés, Peggy ne pleurait plus, mais son visage était morne et Michael ne l'avait jamais vue dans cet état.

Ils mangèrent en silence. Michael s'attendait à voir Peggy reprendre rapidement le contrôle d'elle-même. Cette faiblesse ne lui ressemblait pas du tout. C'était la première fois qu'il la voyait pleurer. Il l'avait toujours considérée comme une fille capable de faire face aux événements avec un tranquille stoïcisme. Elle ne s'était jamais plainte de quoi que ce soit, n'avait jamais sombré dans ces fièvres émotionnelles – et irrationnelles – inhérentes au sexe féminin, et il ne savait pas comment s'y prendre pour l'apaiser ou l'arracher à sa propre dépression. Il la regardait de temps en temps, en mangeant, mais son visage était toujours obstinément incliné au-dessus de son assiette.

– Je suis désolée, répéta-t-elle enfin, lorsqu'on leur apporta le café, d'une voix inopinément altérée. Je suis désolée de m'être conduite ainsi. Je sais que je devrais être gaie et désinvolte et embrasser le brave soldat, en lui disant : « Va te faire trouer la peau, » mon chéri. Je t'attendrai le verre à la main. »

– Peggy, dit Michael. Ferme-la.

– Tu porteras mes couleurs, en faisant l'exercice ? dit Peggy.

– Qu'est-ce qui ne va pas, Peggy ? coupa bêtement Michael.

Au fond de lui, il savait très bien ce qui n'allait pas.

– C'est justement que j'aime tant les guerres, dit Peggy. Je suis folle des guerres.

Elle rit.

– Ce serait terrible s'il y avait une guerre et que je n'aie pas quelqu'un que j'aime en train de se faire tirer dessus.

Michael soupira. Il se sentait las et impuissant, mais il savait qu'il n'aurait pas aimé entendre Peggy parler de la guerre avec patriotisme et refuser de tenir compte de ses sentiments personnels.

– Que-veux-tu de moi, Peggy ? dit-il, pensant à l'Armée qui l'attendait, implacable, à six heures trente, le lendemain matin, et aux autres armées qui l'attendaient, prêtes à le tuer, sur d'autres continents. Que veux-tu que je fasse ?

– Rien, dit Peggy. Tu m'as donné deux précieuses années de ton temps. Que pourrais-je désirer de plus ? Maintenant, tu peux partir et sauter sur une mine. Ça n'a plus aucune importance.

Le garçon gravitait autour de leur table.

– Et avec le café, ce sera ? s'informa-t-il en souriant, avec l'affection des restaurateurs pour les amoureux prospères qui choisissent des plats coûteux.

– Un brandy pour moi, dit Michael. Et toi, Peggy ?

– Rien, merci, dit Peggy. Je suis très bien comme ça.

Le gérant s'éloigna.

« S'il n'avait pas sauté dans un navire, à Naples, en 1920, pensa Michael, il serait probablement en Libye, actuellement. »

– Tu veux savoir ce que je veux que nous fassions, cet après-midi ? jeta Peggy d'un ton agressif.

– Oui.

– Je veux que nous allions nous marier quelque part.

Par-dessus la petite table, elle lui jetait un regard de défi. À la table voisine, une blonde en robe rouge disait au quinquagénaire rayonnant, avec lequel elle déjeunait :

– Il faudra que vous me présentiez votre femme, monsieur Cawpowder. Je suis sûre qu'elle est tout à fait charmante.

– Tu m'as entendue ? s'informa Peggy.

– Je t’ai entendue.

Le gérant posa un petit verre devant Michael.

– Plus que trois bouteilles, gémit-il. Le bon cognac est introuvable, actuellement.

Michael leva les yeux et, d’un seul coup, se mit à détester ce visage bran, amical et stupide.

– Je parierais, dit-il, qu’ils n’ont aucun mal à s’en procurer, à Rome.

Le visage de l’homme s’assombrit, et Michael le devina, se disant en lui-même : « Encore un qui me blâme pour la conduite de Mussolini. Oh ! cette guerre, cette saleté de guerre ! » Mais il répondit :

– Oui, monsieur, c’est très possible.

Il s’éloigna, niant, par les gestes de ses mains, et les tremblements inconscients de la lèvre supérieure, avoir une quelconque responsabilité dans les faits et méfaits de l’armée, de la flotte et de l’aviation italiennes.

– Alors ? gronda Peggy.

Michael dégusta son brandy, en silence.

– O. K., dit Peggy. J’ai pigé.

– Je ne vois pas, dit Michael, pourquoi nous nous marierions maintenant.

– Tu as parfaitement raison, dit Peggy. C’était juste parce que j’en avais assez de voir des célibataire ? se faire tuer.

– Peggy.

Il lui prit doucement la main.

– Peggy, ça ne te ressemble pas du tout.

– Qu’est-ce que tu en sais ? repartit Peggy. C’étaient peut-être toutes les autres fois qui ne me ressemblaient pas. Et ne t’imagine pas, surtout, que tu vas revenir dans cinq ans la poitrine barrée de médailles et que tu me retrouveras en train de te tricoter des chaussettes...

– O. K., dit Michael. N’en parlons plus.

– J’ai l’intention d’en parler, protesta Peggy.

– O. K., dit Michael. Parlons-en.

Il la vit combattre et repousser vaillamment une nouvelle crise de larmes.

– J’avais l’intention d’être très gaie, dit-elle d’une voix tremblante... J’y serais sans doute parvenu sans ce satané marin... L’ennui, vois-tu, c’est que je vais t’oublier. J’ai connu un autre homme, autrefois, en Autriche, et j’étais persuadée que je ne l’oublierais jamais. Il valait

probablement mieux que toi. Un de ses cousins m'a écrit de Suisse qu'ils l'avaient tué à Vienne, l'année dernière. Nous avions rendez-vous pour aller au théâtre, le soir où j'ai reçu la lettre, et ma première pensée a été : « Je ne peux pas sortir ce soir », mais, quand tu es arrivé et que je t'ai vu, je me suis aperçue que je ne me souvenais pas du tout de l'autre homme. Il était mort, mais je l'avais complètement oublié, et pourtant je lui avais demandé de m'épouser, à lui aussi...

– Assez, Peggy, chuchota Michael. Assez, je t'en prie.

Mais elle continua, les yeux embués de larmes, péniblement contenues.

– Je l'aurais probablement oublié, même s'il m'avait épousée, et je t'oublierais probablement, si tu restais trop longtemps absent. Ce n'est sans doute qu'une superstition de ma part, mais il me semble que si tu étais marié, régulièrement, et tout, et que tu aies un foyer où revenir, tu reviendrais. C'est ridicule... L'autre s'appelait Joseph. Il n'avait pas de foyer. Rien. Alors ils l'ont tué, naturellement.

Elle se leva, brusquement.

– Attends-moi dehors, dit-elle. Je reviens tout de suite.

Elle quitta la petite salle aux murs garnis de cartes coloriées des régions vinicoles françaises. Michael régla la note, laissa un bon pourboire au garçon italien, pour le consoler des choses désagréables qu'il lui avait dites, et sortit doucement dans la rue.

Il attendit Peggy sur le trottoir, en fumant une cigarette. « Non, pensait-il, non. Elle a tort. Je ne porterai pas ce fardeau supplémentaire, et je ne la laisserai pas le porter, non plus. » Si elle devait l'oublier, ce serait un tribut de plus qu'il aurait payé à la guerre, un de ces tributs qui n'entrent pas dans les statistiques, mais qui sont, cependant, tout aussi imputables à la guerre que les blessés, les tués, et les richesses détruites. Il était douloureux et vain d'essayer de le combattre.

Peggy sortit. Ses cheveux brillaient, comme si elle les avait peignés vigoureusement, et son visage était calme et souriant.

– Pardonne-moi, dit-elle. J'en suis tout aussi étonnée que toi.

– Ce n'est rien, dit Michael. Je ne suis pas très en forme, moi non plus.

– Je ne pensais pas un seul mot de ce que j'ai dit. Tu me crois, n'est-ce pas ?

– Bien sûr, acquiesça Michael.

– Une autre fois, dit Peggy, je te raconterai l'histoire de l'homme de Vienne. C'est une histoire intéressante. Surtout pour un soldat.

– Oui, dit poliment Michael. J'aimerais l'entendre.



– Et maintenant...

Peggy héla un taxi qui descendait lentement de Lexington Avenue.

– Je crois qu'il vaut mieux que je retourne au bureau pour le reste de l'après-midi, n'est-ce pas ?

– Je n'en vois pas l'utilité...

Peggy lui sourit.

– Je pense que c'est une bonne idée, dit-elle. Nous nous retrouverons ce soir, comme si nous n'avions pas déjeuné ensemble. Je préfère... Tu trouveras certainement des tas de choses à faire cet après-midi.

– Bien sûr, dit Michael.

– Amuse-toi bien, chéri.

Elle l'embrassa légèrement.

– Et n'oublie pas de mettre ton complet gris, ce soir.

Elle monta dans le taxi sans se retourner, et le véhicule se dirigea bruyamment vers la Troisième Avenue. Michael le regarda disparaître au premier tournant. Puis il s'éloigna, marchant lentement du côté ombragé de la rue.

Mi-volontairement, mi-involontairement, il avait cessé de penser à Peggy. Il y avait tant d'autres choses auxquelles il était possible de penser. La guerre faisait d'un homme un avare, il économisait toutes ses émotions pour elle. Mais ce n'était pas une excuse. Il voulait éviter de penser à Peggy. Il se connaissait trop bien pour imaginer qu'il lui serait possible de demeurer fidèle à une photographie, à une lettre mensuelle ; à un souvenir, pendant deux, trois, quatre ans, peut-être... Et, dans ces conditions, il n'avait pas le droit de l'enchaîner. Tous deux étaient pratiques, lucides et intelligents, et c'était un problème que des millions de gens autour d'eux résolvaient chaque jour, d'une façon ou d'une autre, et ils étaient incapables de le résoudre mieux que le plus jeune, le plus naïf, le plus illettré des culs-terreux descendu des collines, laissant sa Cora derrière lui... Il savait qu'ils n'en parleraient plus, ni cette nuit ni aucune autre nuit avant la fin de la guerre, et il savait, aussi, qu'au cours des longues nuits qui l'attendaient, sous d'autres cieux, il souffrirait au souvenir de cet après-midi d'été et qu'une voix hurlerait amèrement, au fin fond de son être : « Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? Pourquoi ? Pourquoi ? »

Il secoua la tête pour tenter de l'éclaircir et hâta le pas. Il dépassa un vieillard qui avançait péniblement, courbé en deux, appuyé sur sa canne. Malgré la chaleur, le vieillard portait un cache-nez de laine et un long pardessus. Il avait le teint jaune des hépatiques, et ses mains crispées sur la canne étaient jaunes, et les yeux qu'il leva vers Michael

étaient liquides et amers, comme si tout jeune homme marchant d'un pas vif, dans la rue, lui faisait un affront, à lui, qui boitillait, emmitoufflé, sur le bord de la tombe.

Ce regard était surprenant, et Michael faillit s'arrêter pour mieux le dévisager, pour voir si, d'aventure, il ne le connaissait pas, et si ses griefs contre lui. Michael, n'étaient pas d'une nature plus personnelle. Mais il n'avait jamais vu ce vieillard, et il continua sa route, beaucoup plus lentement. « Imbécile, pensait Michael. Tu as dégusté tous les plats, le potage, le poisson, le vin rouge et le vin blanc, le gibier, le rôti, la salade, le fromage, et maintenant tu en es au dessert et au cognac, et, parce que tu as trouvé le dessert amer, et l'alcool trop fort, tu hais les hommes qui sont parvenus après toi à la table. Je changerais volontiers avec toi, vieillard, pensa Michael, les jours qui me restent à vivre pour les jours que tu as vécus. Les meilleurs jours de l'Amérique. Les jours optimistes, les petites guerres, les massacres modestes, l'atmosphère vivifiante du début de ce siècle... Tu t'es marié et tu t'es assis à la table sous le même toit que tes enfants pendant vingt années ininterrompues. Seuls, des étrangers combattaient, en ce temps-là. Ne m'envie pas, vieillard, ne m'envie pas. Quelle chance, quel présent des dieux d'avoir soixante-dix ans et d'être presque mort en 1942 ! J'ai pitié de toi, aujourd'hui, à cause du lourd manteau qui couvre tes vieux os frileux, à cause du cache-nez de laine qui entoure ta gorge glacée, à cause de tes mains qui tremblent sur la poignée de ta canne..., mais peut-être devrais-je avoir pitié de moi-même. J'ai chaud, et mes mains et mon pas sont fermes... Mais je ne tremblerai jamais de froid, par un après midi d'été, et mes mains ne trembleront jamais de vieillesse. Je suis arrivé à l'entr'acte et ne verrai pas le deuxième acte. »

De hauts talons martelèrent le trottoir, derrière lui, et Michael regarda la jeune femme qui venait de le dépasser. Elle portait un vaste chapeau de paille, dont le large bord tamisait la lumière qui rosissait son visage. Sa robe verte, sous laquelle on la devinait nue, était mince et fraîche, et légère, et pendait en plis délicieux à ses hanches rondes. Elle avait les jambes nues et brunes. Elle affecta de ne pas remarquer le regard poli, mais admiratif, que lui jeta Michael au passage. Elle accéléra l'allure et marcha, gracieuse, devant lui. Les yeux de Michael errèrent agréablement sur les contours de sa silhouette, et il sourit lorsque la main de la jeune femme vola jusqu'à ses cheveux, pour réparer le désordre imaginaire de sa coiffure, en réponse automatique au fait qu'un jeune homme la suivait du regard et la trouvait belle.

Michael sourit. « Non, vieillard, pensa-t-il, je ne pensais pas ce que je pensais. Tu peux mourir, vieillard, avec ma bénédiction. J'assisterai volontiers à la fin du repas, quelle qu'elle soit. »

Plus tard, dans l'après midi, il se surprit à siffler en s'approchant du bar où il avait rendez-vous avec Cahoon pour lui faire ses adieux.

VOILA ce qu'ils disaient tout le long du comptoir où ils vendaient de la bière, au PX de Fort-Dix, dans l'État de New Jersey, un soir du fatal été de 1942.

– J'ai qu'un seul œil. Un seul. Je l'ai dit à ces salauds-là, mais ils m'ont répondu :

– Bon pour le service.

Et ils disaient :

– J'ai une petite fille de dix ans.

– Vous êtes séparé de votre femme, qu'ils ont dit bon pour le service.

L'État grouille de jeunes célibataires sans enfants, et c'est moi qu'ils persécutent.

Et ils disaient :

– Dans le temps, quand y voulaient te mettre le grappin dessus, t'allais voir un spécialiste et y te flanquait une petite hernie qui te permettait de couper À cinquante guerres. Mais en Amérique, maintenant, y te regardent et y disent :

– C'est rien, fiston, on va te remettre à neuf, en moins de deux. Bon pour le service.

Et ils disaient :

– Vous appelez ça de la bière ? Dès que le gouvernement fourre son nez quelque part, tout pue, même la bière.

Et ils disaient :

– Tout ça, c'est une question de piston. T'aurais beau coucher Joe Louis au deuxième round, si t'avais quoiqu'un dans la commission, y t'ajourneraient pour faiblesse de constitution.

Ht ils disaient :

– J'ai des ulcères comme y en a pas, mais y s'voient pas à la radio, d'après eux. « Bon pour le service », qu'ils ont dit. Y seront pas contents avant d'avoir ma peau. Y me décoreront ensuite pour hyperacidité et me feront des funérailles militaires. J'ai pas encore goûté à leur cuisine, mais j'arriverai pas toujours à me débrouiller. Un seul de leurs repas et ils ont mon cadavre sur les bras. Je les ai avertis, pourtant, mais tout ce qu'ils ont dit, c'est :

– Bon pour le service.

Et ils disaient :

– Ça m'est égal de croupir dans leur armée, mais, ce qui me défrise, c'est qu'ils me retiennent vingt-deux dollars par mois pour les envoyer à ma femme ! Y a onze ans que je suis séparé de ma femme, et elle a couché avec tous les hommes de dix-huit à cinquante ans, entre ici et le Lac Salé. Mais ça les empêche pas de me retenir vingt-deux dollars.

Et ils disaient :

– Quand je sortirai d'ici, j'irai casser la gueule du président de ma commission de recrutement. Je lui ai dit que je voulais être dans la marine. J'aime la mer, que je lui ai dit, mais y m'a répondu :

» – Vous apprendrez à aimer la terre. Bon pour le service.

Et ils disaient :

– Écoute-moi bien, mon pote, quand y te font mettre en formation, mets-toi dans le milieu. Pas devant, ni derrière, ni sur les côtés. Dans le milieu. Autrement, t'es toujours refait pour les corvées. Et reste jamais le jour dans la tente, parce qu'y en a toujours un pour rôder par là, et y peuvent pas voir un type roupiller. Dès qu'y te voient sur le dos, y t'attrapent et y te mettent à décharger les camions, dans les entrepôts.

Et ils disaient :

– J'aurais pu me faire planquer comme affecté spécial, mais il me fallait un peu de temps, et ils avaient hâte de m'avoir. Je suis sûr qu'ils en dormaient plus la nuit, tellement ils avaient hâte de m'avoir.

Et ils disaient :

– Tu vois, ces deux types qui marchent de long en large, avec tout leur barda sur le dos ? Ça fait cinq jours qu'ils se baladent comme ça, une, deux, une, deux ; ils ont dû faire au moins trois cents kilomètres. Ils étaient allés boire de la bière à Trenton, et un sergent les a coincés, et y marcheront comme ça jusqu'à ce qu'y soient embarqués. Pour quelques verres de bière, tu te rends compte ! Et ils appellent ça un pays libre.

Et ils disaient :

– Si y te demandent si tu sais taper à la machine, réponds, oui, je sais taper à la machine. Ça fait rien si tu sais taper ou non. Tu lui dis que tu sais taper. Ils adorent les dactylographes, dans c't armée. Et tu peux être sûr qu'y mettent pas leurs machines à écrire là où elles peuvent être esquinées. Si tu leur dis que tu sais pas taper, y te versent dans l'infanterie et tu peux télégraphier à ta mère de commander ta couronne.

Et ils disaient :

– Y font plus attention à l'instrument d'un homme, dans cette

armée, qu'une Espagnole privée d'amour depuis 1937. Y a pas une journée que je suis dans l'armée, et ils l'ont déjà examiné trois fois. Qu'est-ce qu'y veulent qu'on aille faire au Japon ? Tuer les Japs, ou violer leurs femmes ?

Et ils disaient :

– C'est toujours l'aviation qu'a le beau rôle.

Et ils disaient :

– On se fait pas tuer dans l'artillerie.

Et ils disaient :

– C'est la pire compagnie de tout Fort-Dix. Ils ont surpris un cuistot en train de donner à bouffer à un tûlard et ils l'ont fait passer au conseil de guerre !

Et ils disaient :

– C'est la première nuit que je passe pas avec ma femme depuis 1931.

Et ils disaient :

– Qu'est-ce que tu dis de ça. Y te vendent la Bible pour vingt-cinq cents. Édition brochée.

Et ils disaient :

– Oh ! vains dieux, les voilà qui ferment !

Michael descendit les marches constellées de crachats de la cantine et marcha lourdement sur le sol de New Jersey. Il avait trop bu de bière, son treillis sentait le linge sale, et les brodequins de l'armée lui avaient déjà mis les pieds en sang. Il dépassa les deux silhouettes fatiguées qui marchaient de long en large, avec tout leur paquetage sur le dos, en expiation des verres de bière bus à Trenton, la partie de poker qui avait commencé la veille et ne se terminerait qu'à la mort des joueurs ou à la reddition du Japon, les hommes qui empaquetaient leurs vêtements civils pour les remettre à la Croix-Rouge, les soldats de première classe, ces êtres d'élite dotés d'innombrables privilèges, qui criaient présentement d'une voix rauque :

– Couvre-feu dans dix minutes, les gars ! Couvre-feu dans dix minutes !

Il entra dans sa tente, se déshabilla lentement, et en caleçon et maillot de corps, se glissa sous la couverture râpeuse. Il avait eu honte de partir pour la guerre avec un pyjama.

Bientôt, le type d'Elmira, qui dormait près de l'entrée de la tente, alla éteindre la lumière. Il y avait déjà trois semaines qu'il était là, parce qu'il était vétérinaire et que, faute d'animaux à soigner, l'armée n'avait pu encore lui découvrir un poste en rapport avec ses

compétences. C'était lui qui éteignait la lumière, chaque soir, parce qu'il était le plus ancien de la chambrée et qu'il était naturel de le voir se charger de ces choses-là.

À la droite de Michael, le Sicilien, qui prétendait savoir lire et écrire et devait rester sur place pendant trois mois à attendre sa naturalisation, ronflait déjà comme un sonneur.

Michael ne savait rien des autres occupants de la tente. Allongés dans l'obscurité, ils écoutaient ronfler le Sicilien, et s'agiter alentour tous ces hommes qui n'étaient déjà plus des civils et n'étaient pas encore des soldats, mais qui, d'une manière approximative, étaient là pour apprendre à mourir.

« Je suis là, pensa Michael, j'y suis, c'est arrivé. J'aurais dû courir au-devant, et je ne l'ai pas fait. J'aurais pu l'esquiver et je ne l'ai pas fait. Je suis là, avec les autres, sous la couverture rugueuse. Il y a trente-trois ans qu'ils m'attendaient, ces hommes, cette tente, cette couverture, et maintenant je ne sais plus trop s'ils m'ont capturé ou si c'est moi qui les ai rejoints. L'expiation a commencé. J'ai commencé à payer. Pour mes opinions, mes bons lits et mes bons repas, pour la vie facile, et les filles faciles, et l'argent facile. Pour mes trente-trois ans de vacances, qui se sont terminés ce matin, quand le sergent s'est mis à hurler : « Vous, là-bas ! Ramassez-moi ce mégot ! »

Il s'endormit facilement, malgré les cris et les sifflements, et les sanglots de quelque pochard. Il dormit d'une seule traite, d'un sommeil sans rêves.

LE général qui était venu inspecter la ligne secrétait littéralement de l'optimisme, et ils savaient tous que quelque chose se préparait. Même le général italien qui accompagnait le petit groupe d'officiers allemands avait paru optimiste, et ils savaient tous que ce qui se préparait était de grande envergure. IE général allemand avait été particulièrement cordial. Il avait éclaté de rire en parlant aux soldats, il leur avait frappé gaiement sur l'épaule, il avait même pincé la joue d'un garçon de dix-huit ans qui venait d'être incorporé dans l'escouade de Himmler. C'était un signe certain que le massacre n'allait pas tarder à commencer et qu'ils allaient tous se faire descendre, d'une manière ou d'une autre, dans un proche avenir.

Mais il y avait pis. Deux jours auparavant, au quartier général de la division, Himmler avait entendu, à la radio, que les Anglais avaient brûlé leurs archives, à leur quartier général du Caire. Les Anglais semblaient avoir une quantité illimitée d'archives à brûler. Ils les avaient brûlées en juin, puis en août ; on était en octobre, et ils les brûlaient toujours.

Himmler avait aussi entendu le speaker déclarer que l'opération stratégique en cours consistait essentiellement à déborder l'ennemi jusqu'à Jérusalem et Alexandrie, pour établir finalement le contact, aux Indes, avec les armées japonaises. Ce projet pouvait paraître ambitieux et grandiose à des hommes qui n'avaient pas bougé depuis des mois, mais il avait, malgré tout, quelque chose de rassurant. Il prouvait, tout au moins, que le général avait un plan.

La nuit était d'une tranquillité exemplaire. À peine quelques coups de feu, de temps en temps, et, dans le ciel, des lueurs silencieuses et lointaines. La lune brillait. Il y avait des étoiles. Le firmament se confondait, à l'horizon, avec la superficie neigeuse du désert.

Christian était seul, sa mitrailleuse posée dans le creux du bras, regardant les ombres anonymes au delà desquelles était l'ennemi. Ils ne faisaient aucun bruit, cette nuit, pas plus que n'en faisaient les milliers d'hommes qui l'entouraient.

La nuit avait ses avantages. On pouvait s'y mouvoir librement, sans être obsédé par l'idée qu'un Anglais quelconque, les yeux collés à sa jumelle, pouvait être en train de se demander s'il ne serait pas judicieux, après tout, de vous consacrer un obus ou deux. Et l'odeur aussi s'apaisait. Cette odeur était le fait le plus saillant de la guerre dans le désert. Il y avait à peine assez d'eau pour boire, et personne ne



se lavait plus. On suait toute la journée, toujours dans les mêmes vêtements, et les vêtements pourrissaient et se faisaient raides et durs et écorchaient et brûlaient la peau ; mais, le pire, c'était encore l'odeur. La race humaine n'est supportable que lorsqu'elle a la possibilité de se laver régulièrement. On s'habitue à sa propre odeur, bien sûr, autrement la vie serait devenue impossible, mais, lorsqu'on entrait dans un groupe, les odeurs accumulées de tous les autres vous prenaient à la gorge, avec une extraordinaire sauvagerie.

Et la nuit était apaisante. Ils avaient eu si peu de repos, depuis leur arrivée en Afrique. Ils avaient gagné, bien sûr, ils avaient avancé de Bardia jusqu'à cet endroit du désert, situé à un peu plus de cent kilomètres d'Alexandrie. Mais la victoire ne touchait pas personnellement le soldat en ligne. Certes, la victoire devait être très importante pour les officiers impeccables des quartiers généraux, où chaque ville prise était probablement saluée d'un banquet plantureux ; mais, pour le soldat en ligne, la victoire signifiait seulement qu'il avait une bonne chance d'être tué avant peu et qu'il lui faudrait vivre encore dans un trou répugnant, et les hommes qui l'entouraient pouaient autant dans le triomphe que dans la défaite.

Il n'avait passé que quinze bons jours, à Cyrène, où ils avaient dû le renvoyer avec la malaria. Il avait fait plus frais, là-bas, il y avait eu de la verdure, et il s'était baigné dans la Méditerranée.

Quand Himmler avait rapporté que le plan du Haut Commandement allemand était d'établir le contact aux Indes avec les Japonais, Knuhlen, qui avait, depuis peu, repris le rôle de Himmler, en tant que clown de la compagnie, s'était écrié : « Que ceux qui veulent établir le contact avec les Japonais l'établissent. Quant à moi, si ça ne dérange personne, je n'irai pas plus loin qu'Alexandrie, et je me contenterai d'établir le contact avec une de ces paires de fesses italiennes qui courent les rues, là-bas, paraît-il. »

Christian ricana dans l'obscurité, en se souvenant des plaisanteries grossières de Knuhlen. Ils ne devaient pas plaisanter beaucoup, cette nuit, pensa-t-il, de l'autre côté du champ de mines.

Puis, il y eut un éclair, qui s'étendait sur une centaine de milles et, une seconde plus tard, un roulement de foudre. Christian se jeta à plat ventre, au moment même où les obus commençaient à exploser tout autour de lui.

Il ouvrit les yeux. Il faisait noir, mais il savait qu'il se déplaçait, et il savait qu'il n'était pas seul, à cause de l'odeur. L'odeur rappelait celle des pissotières parisiennes et des blessures infectées. Il se remémora le roulement des explosions, au-dessus de sa tête, et referma les yeux.

Il était dans un camion. Aucun doute là-dessus. Et la guerre n'était

pas finie, car il entendait toujours l'artillerie, pas très loin, quelque part. Et quelque chose de terrible était arrivé, car une voix sanglotait, dans l'obscurité, et disait, entre deux sanglots : « Je m'appelle Richard Knuhlen, je m'appelle Richard Knuhlen, je m'appelle... » comme si ce type essayait de se prouver à lui-même qu'il était un homme normal, sachant exactement qui il était et ce qu'il était en train de faire.

Dans l'obscurité opaque, Christian distingua la bâche du camion, qui oscillait et tressautait au-dessus de sa tête. Il avait l'impression d'avoir tous les membres brisés. Très calmement, il admit un instant qu'il était en train de mourir.

– Je m'appelle Richard Knuhlen, disait la voix, et j'habite au numéro 3, rue Carl-Ludwig. Je m'appelle Richard Knuhlen, et j'habite au numéro 3...

– Ta gueule ! dit Christian et, immédiatement, il se sentit mieux. Il tenta même de s'asseoir, mais n'y parvint pas et se laissa tomber en arrière, pour contempler tout à son aise les images lumineuses qui se succédaient sous ses paupières fermées.

Les sanglots s'arrêtèrent. Quelqu'un dit : « Je sais où nous allons établir le contact avec les Japonais ! » et éclata de rire et reprit : « À Rome ! » et éclata de rire encore et reprit : « Sur le balcon de Mussolini. Il faudra que je dise ça à l'expert. » Christian reconnut la voix de Himmler et se souvint d'une bonne partie de ce qui s'était passé au cours des dix derniers jours.

Le barrage d'artillerie avait été violent, la première nuit, mais tout le monde était bien enterré, et ils n'avaient eu que deux morts. Il y avait eu, ensuite, des fusées éclairantes et des projecteurs, et la lueur d'un tank incendié, derrière eux, et une ligne irrégulière de brûlots, devant eux, à l'endroit où les Britanniques tentaient de tracer un chenal à travers le champ de mines, pour leurs tanks et leur infanterie. Leur propre artillerie s'était mise à tirer, derrière eux. Un seul tank avait pu approcher. Tous les canons avaient ouvert le feu sur lui, sur une longueur d'un kilomètre. Un homme avait tenté d'en sortir. À leur grande surprise, ils avaient constaté que l'homme brûlait allègrement.

Toute l'attaque, dans leur secteur, après la fin du barrage d'artillerie, n'avait pas duré plus de deux heures, en trois vagues successives dont il ne restait, devant eux, que sept tanks calcinés, détruits, immobiles, et d'innombrables cadavres étendus sur le sol. Tout le monde était content. Ils n'avaient perdu que cinq hommes, et Hardenburg, radieux, était allé, dans la matinée, faire son rapport au quartier général du bataillon.

Mais, à midi, les canons avaient recommencé, et toute une compagnie de tanks était apparue à travers le champ de mines, et la

ligne avait été enfoncée. Ils avaient pu, cependant, stopper l'infanterie britannique avant qu'elle les atteigne, et ce qui restait des tanks avait reflué, se retournant de temps à autre pour les balayer, avant de se retirer hors de portée. Et, avant qu'ils aient eu le temps de reprendre leur souffle, l'artillerie britannique avait encore ouvert le feu, surprenant à découvert le corps médical occupé à soigner les blessés. Ils hurlaient tous et mouraient devant eux, et personne ne pouvait sortir de son trou pour aller les aider. C'était sans doute à ce moment-là que Knuhlen s'était mis à pleurer et Christian se rappelait avoir pensé, avec une stupéfaction incrédule : « Ils prennent tout ça vraiment au sérieux. »

Puis il s'était mis à trembler. Il avait essayé de se raidir, s'arc-boutant de toutes ses forces contre les côtés de son trou ! Quand il avait regardé par-dessus le bord du trou, il avait vu des milliers de Tommies courant vers lui et sautant sur les mines, et il avait eu envie de se lever et de leur dire : « Vous faites erreur. Je souffre de la malaria, et vous ne voudriez pas vous rendre coupable du meurtre d'un invalide, n'est-ce pas ? »

Pendant des jours et des nuits, il avait subi le mortel va-et-vient de la fièvre, il avait grelotté en plein désert, sous le soleil de midi, pensant parfois, avec hostilité : « Ils ne m'avaient pas dit que ça durerait si longtemps, ni que j'aurais la malaria lorsque ça arriverait. »

Puis, tout à coup, une accalmie s'était produite, et il avait pensé, vaguement : on n'a pas bougé, on est toujours au même point, tout cela est absolument ridicule. Il s'était endormi, à genoux, dans son trou. Une seconde plus tard, Hardenburg l'avait secoué par l'épaule, en hurlant : « Vous êtes vivant, oui ou non ? » Il avait essayé de répondre, mais ses dents claquaient et ses yeux refusaient de s'ouvrir. Il avait souri tendrement à Hardenburg, qui l'avait empoigné par le col de sa chemise et traîné dans le sable, comme un sac de pommes de terre, tandis qu'il saluait gravement les cadavres, de part et d'autre. Il avait été tout surpris de constater qu'il faisait nuit et qu'un camion l'attendait, un peu plus loin, moteur tournant au ralenti. « Pas tant de bruit, idiots », s'était-il écrié, et quelqu'un l'avait jeté sur le plancher, à l'intérieur du camion. L'homme qui était étendu près de lui sanglotait et disait : « Je m'appelle Richard Knuhlen, » et pendant des heures, dans le camion qui les secouait et les jetait les uns contre les autres, l'homme avait continué de répéter sans cesse : « Je m'appelle Richard Knuhlen, et j'habite au numéro 3, rue Carl-Ludwig. » Enfin, Christian s'éveilla pour de bon, et, lorsqu'il comprit qu'il ne mourrait peut-être pas encore cette fois-ci, et qu'ils étaient en pleine retraite et qu'il avait toujours la malaria, il se demanda, sans y attacher d'importance : « J'aimerais savoir si le général est toujours aussi

optimiste. »

Le camion s'arrêta, Hardenburg apparut et dit :

– Tout le monde dehors ! Tout le monde !

Lourdement, les hommes sautèrent du camion. Deux ou trois hommes manquèrent leur coup et restèrent immobiles, sur le sol, tandis que les autres sautaient et leur tombaient dessus. Christian fut le dernier à sauter du camion. « Je suis debout, pensa-t-il, triomphant, je suis debout. »

Hardenburg lui jeta un regard étrange. Le canon tonnait toujours, un peu partout, autour d'eux, mais la petite victoire d'avoir atterri correctement semblait être seule, pour l'instant, à avoir de l'importance.

Christian dévisagea les hommes qui se relevaient péniblement ou se tenaient alentour dans des attitudes de somnambules. Il n'en reconnaissait que quelques-uns, mais les visages des autres lui reviendraient peut-être, lorsqu'il ferait jour.

– Où est la compagnie ? demanda-t-il.

– Ici, dit Hardenburg.

Sa voix était méconnaissable. Christian le soupçonna soudain de n'être pas Hardenburg. Cet homme ressemblait au lieutenant, c'était incontestable, mais était-ce bien lui ? Christian résolut d'élucider ce problème aussitôt que possible et fit quelques pas en avant.

Hardenburg leva la main et repoussa brutalement le visage de Christian, d'une paume qui sentait la graisse et la sueur. Christian recula un peu, écarquillant les yeux.

– Ça va mieux ? dit Hardenburg.

– Oui, mon lieutenant, répondit Christian. Il tâcherait de savoir, par la suite, ce qu'était devenu le reste de la compagnie, mais pour l'instant, ça pouvait attendre.

Le camion s'ébranla doucement sur la piste, et commença à s'éloigner. Deux des hommes se lancèrent lourdement à sa suite.

– Restez où vous êtes ! hurla Hardenburg. Les deux hommes s'arrêtèrent et regardèrent le camion escalader lentement le versant d'une petite colline. Ils le virent dépasser la motocyclette de Hardenburg, hésiter un instant au sommet de la montée, et puis, d'un seul coup, disparaître.

– Nous allons creuser ici, dit Hardenburg, en désignant la pente désertée. Les hommes le regardèrent, stupidement, sans mot dire.

– Immédiatement, dit Hardenburg. Diestl, restez avec moi !

– Oui, mon lieutenant, répondit Christian.

Il n'avait pas épuisé la joie qu'il avait éprouvée lorsqu'il avait découvert qu'il était encore capable de marcher.

Hardenburg se mit à remonter la pente avec une rapidité qui tenait du prodige. « Fantastique, pensa Christian en suivant le lieutenant. Fantastique qu'un type maigre, après les dix derniers jours, puisse encore se mouvoir avec cette énergie. »

Les autres les suivirent plus lentement. Avec des gestes rapides, Hardenburg indiqua à chacun où il devrait creuser son trou. Ils étaient trente-sept, et Christian se souvint qu'il lui faudrait demander, un de ces jours, où était passé le reste de la compagnie. Hardenburg les déploya en travers du premier tiers de la montée, en une longue ligne irrégulière. Lorsqu'il eut terminé, lui et Christian se retournèrent, pour observer les trente-sept silhouettes inclinées sur leurs pelles. Christian comprit, soudain, que, s'ils étaient attaqués, il leur faudrait combattre sur place, car ils n'avaient aucune possibilité de retraite, le long du versant abrupt au pied duquel Hardenburg les avait disposés. Il comprit, soudain, ce qui était en train de se passer.

– Très bien, Diestl, dit Hardenburg. Venez avec moi.

Christian suivit le lieutenant jusqu'à la piste. Sans un mot, il aida le lieutenant à pousser la motocyclette jusqu'au sommet de la montée. Occasionnellement, un soldat s'arrêtait de creuser, pour regarder les deux hommes hisser la moto vers la crête de la colline, derrière eux. Christian haletait lorsqu'ils atteignirent le sommet. À nouveau, ils se retournèrent et regardèrent la mince ligne d'hommes en train de creuser. La scène était irréelle et paisible, avec l'éclat blême de la lune, et le désert alentour, et les gestes ridiculement lents des terrassiers, comme un rêve issu de la Bible.

– Ils ne pourront jamais battre en retraite, une fois qu'ils auront engagé le combat, dit Christian, presque inconsciemment.

– C'est exact, acquiesça Hardenburg.

Ils vont tous mourir ici, dit Christian.

C'est exact, répéta Hardenburg. Et Christian se souvint, subitement, de ce que Hardenburg lui avait dit, un jour, à El Agheila : « Dans une situation désespérée mais qui doit être maintenue aussi longtemps que possible, l'officier intelligent disposera ses hommes de manière à ne leur laisser aucune possibilité de retraite. S'ils sont placés de telle façon qu'ils doivent combattre ou mourir, l'officier a rempli sa mission. »

Hardenburg, cette nuit, avait parfaitement rempli la sienne.

– Qu'est-il arrivé ? demanda Christian.

Hardenburg haussa les épaules.

– Ils nous ont débordés, des deux côtés, dit-il.

– Où sont-ils, à présent ?

Hardenburg regarda alternativement vers le sud et vers le nord, où grondait toujours et se reflétait la canonnade.

– J'aimerais le savoir, dit-il.

Il se pencha vers la motocyclette, se redressa :

– Assez d'essence pour cent kilomètres, annonça-t-il. Êtes-vous assez solide pour tenir sur le siège arrière ?

Christina tenta de résoudre ce problème, le front ridé par l'effort, et parvint enfin à répondre :

– Oui, mon lieutenant.

Il se retourna une nouvelle fois vers les hommes qu'il allait laisser sur cette colline, voués à une mort certaine. Il ouvrit la bouche pour dire à Hardenburg :

« Non, mon lieutenant, je reste ici », et la referma sans parler. À quoi bon ? Son sacrifice ne changerait rien à rien.

La guerre renversait toutes les valeurs reconnues, et il savait que Hardenburg n'agissait pas ainsi simplement pour sauver sa peau. Ces hommes pourraient tout juste retarder une compagnie britannique pendant une heure, au grand maximum. Puis ils disparaîtraient. Ni Hardenburg ni Christian ne pourraient ajouter une seule minute à cette heure. Il n'y avait rien à faire contre ça. La prochaine fois, ce serait peut-être lui qui resterait sur une colline, sans espoir de retraite, tandis qu'un autre s'en irait sur la route, vers une problématique sécurité.

– Restez ici, dit Hardenburg. Asseyez-vous et reposez-vous un instant. Je vais leur dire que nous allons revenir avec un peloton de mortiers pour nous soutenir.

– Oui, mon lieutenant, dit Christian.

Il se laissa tomber sur le sol et regarda Hardenburg descendre rapidement vers l'endroit où Himmler creusait lentement son trou. Puis il s'effondra sur le côté et dormait avant que son épaule ait touché terre.

Hardenburg le secouait rudement. Il ouvrit les yeux et le regarda. Il savait qu'il lui serait impossible de s'asseoir, puis de se mettre debout, de marcher, de mettre un pied devant l'autre. Il voulait lui dire : « Laissez-moi », et se rendormir. Mais Hardenburg le saisit par le col de sa veste et tira de toutes ses forces. Sans avoir compris comment, Christian se retrouva sur ses pieds. Il marcha automatiquement, traînant les pieds avec un bruit semblable à celui que faisait le fer de sa mère lorsqu'elle repassait du linge empesé, et aida Hardenburg à

redresser la machine. Hardenburg enjamba la selle avec une agilité inconcevable, et se mit à appuyer sur la pédale du démarreur. La moto cracha, toussa, mais refusa de démarrer.

Christian regardait attentivement le lieutenant lutter avec la machine, sous la lumière évanescence de la lune, et ce ne fut que lorsque l'homme arriva tout près de lui qu'il s'aperçut que quelqu'un d'autre les observait. C'était Knuhlen, l'homme qui avait pleuré dans le camion. Il avait cessé de creuser et suivit le lieutenant jusqu'au sommet de la pente. Il ne disait rien. Il restait là, immobile, regardant Hardenburg tenter de faire démarrer la motocyclette.

Hardenburg le vit. Il respira profondément, réenjamba la moto et se tint debout près d'elle.

– Oui, mon lieutenant, dit Knuhlen.

Mais il ne broncha pas.

Hardenburg s'approcha de lui et le frappa, fort, du revers de la main. Knuhlen se mit à saigner du nez. Il renifla bruyamment, mais ne bougea pas. Ses mains pendaient le long de ses hanches, comme s'il avait oublié la façon de s'en servir. Il avait laissé son fusil et sa pelle près du trou qu'il était en train de creuser. Hardenburg recula d'un pas et regarda Knuhlen avec une curiosité exempte de malice, comme s'il ne représentait rien de plus qu'un menu problème technique dont la solution lui incombait. Puis le lieutenant frappa Knuhlen de nouveau, deux fois de suite, et très fort. Knuhlen tomba lentement sur les genoux. Il resta ainsi, immobile, les yeux levés vers Hardenburg.

– Relevez-vous ! ordonna Hardenburg.

Lentement, Knuhlen obéit. Il se taisait toujours, et ses mains pendaient toujours, inertes, à ses côtés.

Christian le regardait, vaguement. « Pourquoi te relèves-tu ? pensait-il. Pourquoi ne meurs-tu pas ? » Il haïssait ce soldat lourd et laid, debout, vivant reproche, au sommet de la colline.

– Rejoignez votre poste, maintenant, dit Hardenburg.

Mais Knuhlen ne bougeait pas, comme si les mots du lieutenant n'avaient plus le pouvoir de pénétrer jusqu'à son esprit. De temps à autre, il aspirait le sang qui coulait de ses narines. La scène ressemblait à une peinture moderne que Christian avait vue à Paris. Trois silhouettes hagardes et sombres, sur une colline vide, sous une lune mourante, sans qu'il fût possible de dire où commençait le ciel, où finissait la terre.

– Très bien, dit Hardenburg. Suivez-moi.

Il saisit les poignées du guidon de la motocyclette et la poussa dans la descente de l'autre côté de la colline. Une dernière fois, Christian

regarda les trente-six hommes abandonnés dans leurs trous, au cœur du désert. Puis il suivit Hardenburg et Knuhlen.

Knuhlen marchait comme un somnambule derrière la motocyclette. Ils parcoururent une cinquantaine de mètres, en silence. Puis, Hardenburg s'arrêta.

– Tenez-ça, dit-il à Christian.

Christian saisit le guidon de la machine et l'appuya contre ses jambes. Knuhlen s'était arrêté et regardait patiemment le lieutenant. Hardenburg se racla la gorge, comme s'il allait faire un discours et frappa Knuhlen, sauvagement, entre les deux yeux. Cette fois, Knuhlen s'assit par terre, sans un cri, fixant toujours sur le lieutenant son regard morne et tenace. Hardenburg l'observa pensivement une seconde, puis sortit son pistolet de son étui et l'arma. Knuhlen ne bougea pas. Son visage sanglant n'exprima aucune inquiétude.

Hardenburg tira. Une fois. Knuhlen tenta de se relever, en s'aidant de ses mains.

– Mon cher lieutenant, dit-il calmement, sur un ton de conversation. Puis il s'affaissa, la face contre terre.

Hardenburg rengaina son pistolet.

– En route, dit-il.

Il réenjamba la selle de la moto. Au premier essai, elle démarra.

– Montez, dit-il à Christian.

Laborieusement, Christian s'installa sur la selle arrière. La machine palpitait nerveusement sous lui.

– Cramponnez-vous, ordonna Hardenburg. Prenez moi par la taille.

Christian mit ses bras autour de Hardenburg. « Comme c'est drôle, pensait-il, de tenir un officier par la taille, dans des circonstances semblables, comme une jeune fille prise en croupe par un motocycliste. » Hardenburg sentait affreusement mauvais, et Christian avait peur de vomir.

Le lieutenant embraya. La machine gronda, pétarada, et Christian faillit crier : « Moins de bruit, ce n'est pas gentil pour ceux qui restent derrière. Ce n'est pas gentil, pensait-il, de rappeler à ces trente-sept hommes que d'autres hommes vivront encore, alors qu'eux-mêmes ne seront plus, déjà, que des squelettes blanchis dans leurs trous de protection, mués finalement en fosses mortuaires.

» Trente-six, rectifia machinalement Christian. Trente six soldats, en face des tanks et des véhicules blindés britanniques. Trois douzaines de soldats, pensa-t-il, en se cramponnant au lieutenant, trois douzaines de soldats à combien la douzaine ?... »



Hardenburg atteignit une surface plane et accéléra. Ils foncèrent dans la plaine vide, sous les ultimes rayons de la lune agonisante, cernés de tous côtés par la lueur lointaine des canons. Leur vitesse créait un vent furieux, et le calot de Christian s'envola, mais il s'en moquait parce que le vent lui permettait, aussi, de ne plus sentir l'odeur du lieutenant.

Ils roulèrent vers le nord-ouest, à vitesse constante, pendant près d'une demi-heure. De loin en loin, le long de la piste, ils rencontraient des tanks incendiés, et, çà et là, le squelette dépouillé de quelque camion militaire, avec la colonne de direction pointant vers le ciel comme un canon anti-aérien. Il y avait aussi de nombreuses tombes, hâtivement creusées, hâtivement refermées, avec un fusil à la baïonnette enfoncée dans le sol, et un casque accroché à la crosse. Il y avait les habituelles carcasses noircies des avions abattus, dont les hélices tordues et les ailes déchiquetées par le vent reflétaient vaguement les derniers rayons de lune. Mais ce fut seulement lorsqu'ils atteignirent une route qui se dirigeait droit vers l'ouest qu'ils rencontrèrent d'autres troupes en retraite. Alors, ils se trouvèrent soudain dans un long convoi de camions, de véhicules blindés, de voitures de reconnaissance et de motociclettes, qui avançaient lentement sur l'étroite piste, dans un nuage étouffant de poussière et de gaz d'échappement.

Hardenburg s'arrêta légèrement en dehors de la piste. Pas trop, parce qu'avec les combats qui s'étaient succédé dans cette région, il était difficile de dire où commençaient les champs de mines. Christian faillit choir de son siège. Hardenburg se retourna et le retint.

– Merci, dit poliment Christian.

Il tremblait de froid, et ses mâchoires étaient serrées comme un étai de part et d'autre de sa langue gonflée.

– Vous pouvez monter dans un de ces camions, cria Hardenburg, montrant, avec des gestes inutilement énergiques, la procession qui roulait lentement vers l'ouest. Mais ne je pense pas que ce soit votre intérêt.

– Vous avez certainement raison, mon lieutenant.

Christian sourit avec une amabilité figée, comme un ivrogne à une réception mondaine et plutôt ennuyeuse.

– J'ignore quels ordres ils ont reçus, reprit Hardenburg, mais ils peuvent être appelés d'un instant à l'autre à rebrousser chemin pour combattre...

– Évidemment, approuva Christian.

– Il vaut toujours mieux s'en tenir à ses propres moyens de transport, dit Hardenburg.

Christian était vaguement reconnaissant au lieutenant de tout lui expliquer ainsi.

– Oui, dit Christian, oui, mon lieutenant.

– Qu’avez-vous dit ? hurla Hardenburg au moment où un véhicule blindé parvenait à leur hauteur, dans un grand fracas de ferraille secouée.

– J’ai dit...

Christian hésita. Il ne se souvenait plus de ce qu’il avait dit.

– J’ai dit que j’étais d’accord... Absolument d’accord.

– Très bien, dit Hardenburg.

Il dénoua le mouchoir que Christian portait autour du cou.

– Vous feriez mieux de le mettre sur votre visage, pour la poussière.

Il essaya de le nouer derrière la tête de Christian.

Christian leva les mains, saisit le lieutenant aux poignets et les écarta lentement.

– Excusez-moi une minute, dit-il.

Puis il se pencha et vomit.

Les occupants des camions ne les regardaient pas. Ils regardaient droit devant eux, sans curiosité, sans but, sans espoir.

Christian se redressa. Il se sentait mieux, bien que le goût qui emplissait sa bouche fût encore plus désagréable qu’auparavant. Il noua le mouchoir en triangle, sur sa bouche et son nez. Il eut beaucoup de mal à faire le nœud, derrière sa tête, mais, finalement, il y parvint.

– Je suis prêt, annonça-t-il.

Hardenburg avait fini de nouer son propre mouchoir. Christian remit ses bras autour de la taille du lieutenant et la motocyclette repartit, à la suite d’une ambulance, de laquelle dépassaient trois paires de jambes.

Christian se sentait soudain une grande affection pour le lieutenant assis devant lui sur la motocyclette, avec son mouchoir sur la bouche, comme un bandit dans un film de cow-boys américains. « Comment lui prouver à quel point je l’apprécie », pensa Christian pendant cinq minutes, il se demanda comment il pourrait bien témoigner au lieutenant sa gratitude envers lui. Et lentement, l’inspiration lui vint. « Je vais tout lui dire, pensa Christian, au sujet de sa femme et de moi-même. C’est tout ce que j’ai à offrir. » Christian secoua la tête. « Ridicule, pensa-t-il, ridicule. » Mais il ne pouvait plus se débarrasser de cette idée. Il ferma les yeux, il essaya de penser aux trente-six hommes abandonnés dans le sud ; il essaya de penser à toute la bière

et à toute l'eau glacée qu'il avait bues depuis cinq ans, mais, à chaque instant, il se seul ait sur le point de crier au lieutenant, par-dessus la rumeur infernale du convoi : « Mon lieutenant, j'ai couché avec votre femme lorsque je suis allé en permission à Berlin. »

La procession s'arrêta, et Hardenburg, qui avait décidé de rester, par prudence, au milieu du convoi, freina et débraya. « C'est le moment, pensa follement Christian, c'est le moment de tout lui raconter. » Mais, au même instant, deux hommes sortirent de l'ambulance, devant eux, traînant par les pieds un cadavre qu'ils déposèrent sur le côté de la piste. Ils se mouvaient lourdement et avec une visible lassitude. Christian les regarda, par-dessus le bord de son mouchoir. Les deux hommes levèrent les yeux, avec des expressions coupables.

– Il est mort, dit l'un d'eux en s'approchant de Christian. À quoi bon continuer à le trimbaler, puisqu'il est mort ?

Puis le convoi redémarra, et l'ambulance passa en première. Les deux hommes la rejoignirent en courant, leurs bidons d'eau ballottant contre leurs hanches, et l'ambulance les traîna dans le sable, sur une certaine distance, avant qu'ils parviennent à remonter à l'intérieur, par-dessus les trois paires de jambes saillantes. Ensuite, le fracas du convoi empêcha de nouveau Christian de parler au lieutenant de sa femme.

Il était difficile de se rappeler à quel moment le feu avait commencé. Il y avait eu un crépitement irrégulier, vers la tête du convoi, et tous les véhicules s'étaient arrêtés. Christian s'aperçut soudain qu'il y avait déjà longtemps qu'il entendait ce crépitement, sans comprendre de quoi il s'agissait.

Un peu partout, des hommes sautaient lourdement des camions et s'éparpillaient dans le désert, de chaque côté de la route. Un blessé tomba de l'ambulance et se mit à ramper, traînant derrière lui une jambe inutilisable. Il s'arrêta à une dizaine de mètres de la route et commença fiévreusement à creuser un petit trou devant lui, avec ses mains. Des mitrailleuses ouvrirent le feu, tout autour d'eux. Les véhicules blindés pointèrent leurs canons dans toutes les directions et tirèrent, au petit bonheur, à cadence rapide.

Un petit homme chauve allait et venait, le long des camions désertés, hurlant :

– Répondez-leur, tas de salauds, répondez-leur donc !

Il avait perdu son casque et agitant furieusement une petite baguette de jonc. « Ce doit être au moins un colonel », pensa Christian.

Des obus de mortiers tombaient à soixante mètres de là. Un camion prit feu. Hardenburg rangea la moto contre l'ambulance et scruta le désert. Le triangle de son mouchoir fouettait son menton comme une

fausse barbe mal placée.

Les Britanniques se servaient maintenant de balles traçantes qui fonçaient vers le convoi en arabesques capricieuses et semblaient prendre de la vitesse à mesure qu'elles s'approchaient des véhicules immobiles. Christian ne parvenait pas à déterminer d'où partaient ces salves lumineuses. « Tout cela est si désordonné, pensa-t-il. Il est impossible de combattre dans de telles conditions. » Il se disposa à descendre de la moto. Il avait envie de marcher un peu, de se coucher dans un coin et d'attendre que n'importe quoi lui arrive.

– Restez en selle ! cria Hardenburg, comme s'ils avaient été dans la cavalerie.

« Le désordre, toujours le désordre, » pensa Christian en se rasseyant correctement sur le siège arrière de la motocyclette. Il chercha sa mitrailleuse, mais il ne se souvenait plus de ce qu'il en avait fait. Une odeur de cadavre et de désinfectant, émanait de l'ambulance. Christian se mit à tousser. Un obus siffla, éclata à proximité, et, machinalement, Christian s'aplatit contre le flanc métallique de l'ambulance. Quelque chose le frappa dans le dos. Il porta la main à son épaule et en lit tomber un fragment de shrapnel. Il découvrit, par la même occasion, qu'il portait toujours sa mitrailleuse en bandoulière. Et pourtant il était certain qu'elle n'était pas là tout à l'heure. Il essayait de s'en dépêtrer lorsque, brutalement, Hardenburg redémarra. Christian faillit tomber. Le canon de son arme le frappa sous le menton. Il se mordit la langue et sentit dans sa bouche le goût fade et désagréable de son propre sang. La motocyclette fonça en avant, parmi les silhouettes accroupies et les véhicules et les explosions. Une arabesque de balles traçantes s'incurva gracieusement dans leur direction. Hardenburg maintint le cap de sa machine, l'arabesque ondula au-dessus de leurs têtes, et ils sortirent bientôt de la lueur dansante des camions incendiés.

– Quel désordre ! murmura Christian.

Il en voulut soudain à Hardenburg. S'il avait l'intention de se jeter dans les bras de l'armée britannique, il était parfaitement libre de le faire. Mais il n'avait pas besoin d'emmener Christian avec lui. Christian décida de se laisser tomber de la moto. Il essaya de lever le genou, mais le bas de son pantalon devait être accroché après quelque chose, et il n'arrivait pas à dégager son pied. Devant eux, sur la droite, il distingua vaguement les silhouettes de plusieurs tanks. Leurs tourelles pivotaient. Puis la mitrailleuse de l'un d'eux se mit à tirer dans leur direction, et les balles sifflèrent derrière eux, à quelques mètres.

Christian se pencha en avant et pressa sa tête contre l'épaule du lieutenant. Le lieutenant portait un baudrier de cuir, dont les boucles

écorchaient la joue de Christian. Une nouvelle salve souleva, devant eux cette fois, des petits nuages de poussière. Christian se mit à pleurer et se cramponna au lieutenant de plus belle. Il savait qu'il avait peur et qu'il ne pouvait rien faire pour se sauver et qu'ils n'allaient pas tarder à être touchés, et qu'avant peu, lui, le lieutenant et la motocyclette ne formeraient plus qu'une seule masse de ferraille et de chair brûlées... Puis quelqu'un hurla quelque chose, en anglais. Hardenburg grogna, se coucha sur la moto ; bientôt les sifflements cessèrent, ils se retrouvèrent seuls, soudain, sur une portion de route déserte, et le bruit mourut, lentement, derrière eux...

Finalement, le lieutenant se redressa et Christian l'imita et parvint même à regarder, avec un certain intérêt, la route ouverte devant eux. Le goût qui emplissait sa bouche était de plus en plus bizarre : un mélange de sang et de bile et de vomissure. Le sable s'introduisait dans les coupures et les meurtrissures de son visage, produisant une impression de brûlure. Mais il respira profondément, et se sentit mieux. Il connut, même, un instant de bien-être insolite.

Derrière lui, la lueur et le grondement du combat s'estompèrent graduellement et s'évanouirent. Il semblait qu'ils eussent à présent le désert pour eux seuls, du Soudan à la Méditerranée, d'El-Alamein à Tripoli.

Christian se souvenait qu'il avait voulu dire quelque chose au lieutenant, avant que se déclenche tout ce remue-ménage, mais il avait oublié quoi. Il ôta le mouchoir de son visage, regarda autour de lui et sentit le vent emporter la salive qui coulait aux coins de sa bouche. Il était heureux, tout à coup, parfaitement d'accord avec lui-même et le reste du monde. Hardenburg était un homme étrange, mais Christian savait qu'il pouvait compter sur lui pour l'emmener à quelque endroit où ils seraient tous deux en sécurité. En quel temps ? En quel lieu ? Cela n'avait aucune importance. Il n'y avait aucune raison de s'inquiéter.

Quelle chance que le capitaine Mueller, qui possédait le commandement de toute leur compagnie, ait été tué plusieurs jours auparavant. S'il avait vécu au moment de la débandade, ce serait lui qui serait sur cette moto, actuellement, avec Hardenburg, et Christian serait resté sur la colline, avec les trois douzaines de soldats voués à la mort... Quelle chance que le capitaine Mueller, qui possédait le commandement de toute leur compagnie, ait été tué plusieurs jours auparavant. S'il avait vécu au moment de la débandade, ce serait lui qui serait sur cette moto, actuellement, avec Hardenburg, et Christian serait resté sur la colline, avec les trois douzaines de soldats voués à la mort...

Il aspira une longue bouffée d'air frais. Il était sûr, maintenant, de

vivre encore un certain temps, jusqu'à la fin de la guerre, peut-être.

Hardenburg conduisait la motocyclette avec brio, et ils couvrirent de nombreux kilomètres, vers l'ouest, dérapant, tressautant, rebondissant, mais roulant toujours, tandis que l'aube se précisait dans le ciel. En dehors des débris habituels, la route et le désert étaient vides. On tirait toujours, derrière eux, mais très loin, avec des intervalles de silence qui duraient parfois plusieurs minutes.

Le soleil se leva. À présent qu'il pouvait voir, Hardenburg augmenta encore la vitesse de la moto, et Christian dut se cramponner de toutes ses forces.

– Avez-vous sommeil ? cria Hardenburg, en se tournant à demi pour que Christian puisse l'entendre, malgré le vacarme du moteur.

– Un peu. Pas trop, admit Christian.

– Vous feriez mieux de me parler, dit Hardenburg. J'ai failli m'endormir il y a quelques minutes.

– Oui, mon lieutenant, dit Christian.

Il ouvrit la bouche pour parler, et ne trouva absolument rien à dire. Il essaya de préparer une conversation, dans sa tête, et s'aperçut qu'il ne le pouvait pas.

– Allons ! cria Hardenburg, irrité. Parlez !

– Oui, mon lieutenant, dit Christian.

Puis d'un ton désespéré :

– Mais de quoi ?

– De n'importe quoi. Du temps.

Christian examina le temps. C'était exactement le même que tous les jours depuis six mois.

– Il va faire très chaud aujourd'hui, annonça-t-il triomphalement.

– Plus fort, cria Hardenburg, sans se retourner. Je ne vous entends pas.

– J'ai dit qu'il allait faire très chaud aujourd'hui, hurla Christian dans l'oreille de Hardenburg.

– C'est mieux, approuva le lieutenant. Oui, il va faire chaud.

Christian chercha un autre sujet.

– Continuez, s'impatiente Hardenburg.

– De quoi aimeriez-vous parler ? demanda Christian.

Son esprit anesthésié était incapable d'un pareil effort intellectuel.

– Grand Dieu ! mais de n'importe quoi ! Êtes-vous allé à ce bordel grec qu'ils ont organisé à Cyrène ?

– Oui, mon lieutenant, dit Christian.

– Comment était-ce ?

– Je ne sais pas. Nous faisions la queue et ils ont fermé à trois hommes devant moi.

– Vous ne connaissez personne qui y soit allé ?

Christian réfléchit.

– Si, dit-il. Un caporal blessé à la tête.

– Qu'en a-t-il dit ?

Christian essaya de s'en souvenir.

– Il a dit je crois, que les Grecques ne valaient pas grand-chose et aussi – Christian se souvenait, à présent – que c'était beaucoup trop officiel. Il a eu du mal à y arriver dans le temps accordé. Et la fille n'a rien fait. Elle s'est contentée de le subir sans broncher. Il m'a dit que l'armée devrait lever des volontaires, au lieu de prendre n'importe qui.

– Votre camarade est un idiot, coupa Hardenburg.

– Oui, mon lieutenant, dit Christian.

Il se tut.

– Continuez.

Hardenburg secoua violemment la tête, comme pour s'éclaircir la vue.

– Continuez à parler. Qu'avez-vous fait à Berlin, pendant votre permission ?

– Je suis allé à l'Opéra, répondit vivement Christian, et aussi à quelques concerts.

– Vous êtes un idiot, vous aussi.

– Oui, mon lieutenant, dit Christian, en songeant : il commence à dérailler. »

– Pas de femmes ?

– Si, mon lieutenant.

Christian réfléchit soigneusement.

– J'ai fait la connaissance d'une jeune fille qui travaillait dans une usine d'aviation.

– Vous avez couché avec elle ?

– Oui.

– Comment était-ce ?

– Excellent, dit Christian, regardant anxieusement le désert, par-dessus la tête du lieutenant.

– Bravo ! dit Hardenburg. Comment s'appelait-elle ?

Christian hésita.

– Marguerite, dit-il.

– Était-elle mariée ?

– Je ne le pense pas. Elle ne me l'a pas dit.

– Toutes des putains, conclut Hardenburg, parlant des jeunes filles de Berlin. Vous n'êtes jamais allé à Alexandrie ?

– Non, mon lieutenant, dit Christian.

– Je me faisais une fête d'y aller, reconnut Hardenburg.

– Je ne pense pas que nous y allions jamais, à présent, dit Christian.

– Taisez-vous ! hurla Hardenburg.

La motocyclette décrivit une violente embardée avant qu'il reprenne le contrôle de sa direction.

– Nous irons ! Vous m'entendez ! Nous irons ! Et très bientôt ! Vous m'entendez !

– Oui, mon lieutenant, cria Christian.

Le lieutenant se tordit sur sa selle. Son visage était convulsé et ses yeux brillaient sous ses paupières lourdes de crasse. Sa bouche était ouverte et ses dents d'une blancheur étonnante, entre ses lèvres noires.

– Je vous ordonne de vous taire ! cria-t-il avec rage, comme s'il s'adressait à une escouade de « bleus » mal dégrossis. Fermez-la ou je...

Puis la roue avant dérapa, les poignées du guidon échappèrent au lieutenant. Christian se sentit tomber et se jeta sur Hardenburg pour le saisir. Le choc courba le lieutenant sur la roue avant, la machine quitta la piste, le moteur s'emballa. Soudain, la moto se coucha sur le côté et s'arrêta. Christian se sentit projeté dans les airs. Il savait qu'il criait, mais au fond de lui, une voix murmurait calmement : « Cette fois, c'en est trop, c'en est trop ! » Puis il entra en contact avec le sol. Une sorte de paralysie envahit son épaule, mais il parvint à se relever sur un genou.

Le lieutenant gisait sous la motocyclette, dont la roue avant tournait toujours dans le vide. La roue arrière n'était plus qu'un amas de ferraille tordue. Le lieutenant ne bougeait pas. Son front était ensanglanté, ses jambes bizarrement repliées sous la moto. Christian essaya de le tirer à lui et n'y parvint pas. Alors, péniblement, il releva la moto et la laissa retomber dans l'autre sens, à côté de Hardenburg. Puis il s'assit et se reposa. Au bout d'une minute ou deux, il sortit sa trousse de premier secours et ajusta maladroitement un bandage sur le front du lieutenant. Le pansement avait une allure professionnelle et



fort satisfaisante. Puis, le sang l'imprégna et le bandage ressembla à n'importe quel autre bandage.

Brusquement, le lieutenant s'assit. Il regarda la motocyclette, constata :

– Il ne nous reste plus qu'à marcher.

Mais, lorsqu'il tenta de se mettre debout, il n'y parvint pas.

– Ce n'est rien de sérieux, dit-il, comme pour s'en convaincre lui-même. Je vous assure que ce n'est rien de sérieux. Comment allez-vous ?

– Très bien, merci, répondit machinalement Christian.

– Je crois, dit le lieutenant, que je ferais mieux de me reposer dix minutes. Ensuite, nous verrons.

Il se renversa sur le dos, tenant à deux mains le bandage saturé de sang précairement assujetti autour de sa tête.

Christian s'assit à côté de lui. Il regarda la roue avant de la motocyclette s'arrêter enfin de tourner. Elle avait fait, jusqu'alors, un petit bruit insolite, décroissant. Lorsqu'elle s'arrêta, il n'y eut plus aucun bruit. La moto était silencieuse, le lieutenant était silencieux, le désert était silencieux, les armées éparses sur le continent africain étaient silencieuses. Le désert semblait frais sous le soleil du matin. Même les épaves des tanks et des camions paraissaient simples et inoffensives dans le jour nouveau. Christian déboucha lentement son bidon. Il but une gorgée d'eau, la roula sur la langue avant de l'avaler. Jamais il n'aurait cru qu'il soit possible de faire autant de bruit en avalant une simple gorgée d'eau. Hardenburg ouvrit un œil pour voir ce que faisait Christian.

– Économisez votre eau, dit-il automatiquement.

Oui, mon lieutenant, dit Christian, pensant avec admiration : « Cet homme donnera encore des ordres au démon qui le poussera dans la chaudière de l'enfer.

Hardenburg, pensa-t-il, quel triomphe de l'éducation militaire allemande ! Les ordres jaillissait de sa bouche comme le sang d'une artère. À son dernier soupir, il dictera encore le plan des trois prochaines opérations. »

Finalement Hardenburg soupira et se dressa sur son séant.

– C'est vous qui avez posé ce bandage ? demanda-t-il.

– Oui, mon lieutenant. « Qui d'autre ? » pensa Christian.

– Il tombera au premier mouvement que je ferai, dit froidement Hardenburg, sans colère, d'un ton objectivement critique. Où avez-vous appris à faire un pansement ?

– Je regrette, mon lieutenant, dit Christian. Je devais être moi-même quelque peu ébranlé.

– Je le suppose, dit Hardenburg. Quoi qu'il en soit, c'est toujours ennuyeux de gâcher un bandage.

Il ouvrit sa tunique, en sortit un étui de toile cirée, duquel il tira une carte d'état-major. Il déplia la carte, l'étaleta sur le sable.

– Voyons un peu où nous sommes, dit-il.

« Merveilleux, pensa Christian, toujours prêt à toutes éventualités. »

Hardenburg étudia la carte, en grimaçant de douleur et maintenant son pansement d'une main. Mais il calcula rapidement, replia la carte, la glissa dans son étui, et remit le tout dans sa tunique.

– Très bien, dit-il enfin. Cette piste en rejoint une autre, à huit kilomètres d'ici. Il faut que nous allions au moins jusque-là. Croyez-vous pouvoir y arriver ?

– Oui, mon lieutenant, dit Christian. Et vous ?

Hardenburg le regarda dédaigneusement.

– Ne vous inquiétez pas de moi. Debout ! ordonna-t-il à la compagnie fantôme à laquelle il s'adressait continuellement.

Christian se leva. Son bras et son épaule le faisaient souffrir, et il ne les remuait qu'avec difficulté, mais il se savait capable de parcourir une partie, sinon la totalité de ces huit kilomètres. Il regarda Hardenburg se relever avec un effort surhumain. La sueur jaillit sur son visage et le sang se remit à couler sur son front, à travers le bandage trempé. Mais, lorsque Christian se pencha vers lui pour l'aider, Hardenburg lui jeta un regard meurtrier et aboya :

– Arrière, sergent !

Christian recula. Hardenburg enfonça ses talons dans le sable, comme pour se préparer à recevoir dans le dos la charge impétueuse d'un géant.

Il se mit à pousser, féroce, avec une froide détermination, coudes rigides, visage baigné de sueur. Lentement, centimètre par centimètre, affreusement défiguré par la muette intensité de sa souffrance, il parvint à se redresser à demi. Puis, d'un seul coup, il se redressa complètement, chancelant, mais très droit, la physionomie couverte d'un mélange affreux de sang, de sueur et de crasse. Il pleurait, constata Christian, stupéfait, et les larmes traçaient des lignes parallèles dans l'enduit sans nom qui engluait son visage. Il respirait difficilement, en courts sanglots torturés, mais il serra les dents et, d'un mouvement gauche et grotesque, se tourna vers le nord.

– Très bien, dit-il. En avant.

Il précéda Christian sur le sable lourd de la piste. Il boitait, et sa tête retombait à chaque instant sur son épaule droite, mais il marchait régulièrement, sans jamais regarder en arrière.

Christian le suivait. Il avait la fièvre. Il avait soif. La mitraillette pendue dans son dos pesait un poids terrifiant, mais il était résolu à ne pas boire ni demander une pause avant que le lieutenant le fasse lui-même. Ils marchaient, traînant les pieds, vers cette piste située au nord où d'autres Allemands pouvaient être en train de battre en retraite, à moins que les Britanniques n'y fussent déjà parvenus.

Christian pensait calmement aux Britanniques. Ils ne paraissaient pas réels ni menaçants. Il n'y avait que deux ou trois choses réelles, pour l'instant ce goût de cuivre, dans sa gorge, la démarche d'animal blessé du lieutenant devant lui, le soleil qui montait peu à peu dans le ciel et les écrasait, peu à peu, sous sa chaleur croissante. Si les Britanniques les attendaient, là-bas, sur cette piste, il serait toujours temps d'aviser. À chaque minute suffisait sa peine.

Ils venaient de s'asseoir pour la seconde fois, assommés, lacérés par le soleil, les yeux mornes de fatigue et d'agonie, lorsqu'ils virent la silhouette d'une voiture se découper à l'horizon. Elle venait vers eux, très vite, dans un tourbillon de poussière. Bientôt, ils se rendirent compte qu'il s'agissait d'une belle auto d'état-major, et, un instant plus tard, s'aperçurent qu'elle était italienne.

Hardenburg se releva, avec un effort qui fit craquer tous ses os. Il boitilla pesamment jusqu'au centre de la piste et s'y tint immobile, pantelant, regardant calmement approcher le véhicule. Il avait l'air à la fois menaçant et saugrenu, avec son bandage sanglant en travers du front, et ses yeux rouges congestionnés, profondément enfoncés dans leurs orbites. Ses mains pendaient à ses côtés, non pas inertes, comme l'avaient été celles de Knuhlen, mais à demi fermées et prêtes à agir.

Christian se leva, mais ne rejoignit pas Hardenburg au centre de la piste.

La voiture fonça vers eux, réclamant le passage à grands coups de klaxon. Hardenburg ne broncha pas. Il y avait cinq hommes dans l'auto découverte. Immobile et froid, Hardenburg les regardait venir. Christian était sûr que le véhicule allait écraser le lieutenant et il ouvrait la bouche pour l'avertir lorsque, dans le grincement de ses freins hâtivement serrés, la longue voiture s'arrêta devant Hardenburg, à portée de la main du lieutenant.

Il y avait deux soldats italiens sur le siège de devant, l'un conduisait, l'autre était assis près de lui fusil au poing. À l'arrière, il y avait trois officiers ; dès que la voiture fut arrêtée, tous trois se levèrent et interpellèrent furieusement Hardenburg, en italien.

Hardenburg ne broncha pas.

– Je veux parler au plus haut officier du détachement, dit-il, dans sa propre langue.

Les trois officiers discutèrent, en italien. Finalement, un gros major aux cheveux noirs prit la parole, dans un mauvais allemand :

– C'est moi, dit-il. Si vous avez quelque chose à me dire, venez donc me le dire ici.

– Veuillez descendre, répliqua Hardenburg, absolument immobile devant le capot de la voiture.

De nouveau, les trois officiers se consultèrent. Puis le major ouvrit la portière et sauta, gras et fripé dans ce qui avait été autrefois un bel uniforme. Il s'avança vers Hardenburg, d'un air belliqueux. Hardenburg exécuta son célèbre salut. Le salut était impeccable et paraissait étrangement théâtral dans le vide immense du désert. Le major claqua des talons et retourna le salut.

– Nous sommes très pressés, lieutenant, dit nerveusement le major en regardant les galons de Hardenburg. Que désirez-vous ?

– J'ai l'ordre, répliqua froidement Hardenburg, de réquisitionner un moyen de transport pour le général Aigner.

Le major ouvrit la bouche et la referma tristement. Il jeta un coup d'œil autour de lui, comme s'il s'attendait à voir surgir le général Aigner en personne.

– C'est ridicule, dit-il enfin. Nous avons derrière nous une patrouille néo-zélandaise, et nous n'avons pas le temps de...

– Mes ordres sont formels, récita Hardenburg. Je n'ai pas entendu parler de cette patrouille néo-zélandaise.

– Où est le général Aigner ?

Le major jeta alentour un second regard plein d'inquiétude.

– À cinq kilomètres d'ici, dit Hardenburg. Sa voiture blindée est en panne et j'ai l'ordre de...

– Je vous ai entendu, cria le major, exaspéré. Je sais que vos ordres sont formels !

– Veuillez donner aux autres officiers l'ordre de descendre, continua Hardenburg. Le chauffeur peut rester.

– Dégagez le chemin, coupa le major. Je ne vous ai déjà que trop écouté.

Il tourna bride et se dirigea vers la voiture.

– Major ! dit doucement Hardenburg.

Le major s'arrêta, se retourna, lui fit face, ruisselant de sueur. Les

autres Italiens le regardaient anxieux, sans comprendre.

C'est absolument hors de question, lieutenant, dit le major d'une voix tremblante. Ce véhicule appartient à l'armée italienne et nous sommes chargés de...

– Je regrette, major, l'interrompit Hardenburg, mais le général Aigner a un grade plus élevé que le vôtre, et nous sommes ici sur le territoire de l'armée allemande. Veuillez donc me remettre votre automobile...

– Il n'en est pas question, dit le major d'une voix faible.

– De toute façon, expliqua Hardenburg, il y a un barrage un peu plus loin, et les hommes ont l'ordre de confisquer tous les transports italiens. Vous devrez expliquer ce que font trois officiers de votre rang, en un moment tel que celui-ci, loin de leur formation. Vous devrez également expliquer pourquoi vous avez jugé bon de ne pas tenir compte des ordres formels du général Aigner, qui commande toutes les troupes stationnées dans ce secteur.

Son regard froid ne quittait pas le major. Le major leva la main, en un geste sans signification. L'expression de Hardenburg n'avait pas varié d'une ligne. Elle était dédaigneuse et lasse et plutôt ennuyée. Il tourna le dos au major et s'approcha de la voiture. Par une sorte de miracle, il parvint même à faire ces cinq pas sans boiter.

– *Fuoril* dit-il en ouvrant la portière de devant. Sortez ! Le chauffeur peut rester, ajouta-t-il en italien.

Le soldat qui était assis auprès du conducteur se tourna vers les deux officiers installés sur le siège arrière. Mais ceux-ci évitèrent son regard et se tournèrent eux-mêmes vers le major, qui avait suivi Hardenburg.

Hardenburg frappa sur l'épaule du soldat.

– *Fuori !* répéta-t-il calmement.

Le soldat s'essuya le visage et obéit, les yeux fixés sur ses chaussures. Debout près du major, il lui ressemblait comme un frère : deux visages italiens, doux, bruns et inquiets, et aussi peu militaires que possible.

– Messieurs.

Il était impossible de se méprendre sur la signification du geste de Hardenburg à l'adresse des deux autres officiers.

Ceux-ci regardèrent le major, et l'un d'eux lui dit, en italien, quelques paroles rapides. Le major soupira, répondit en trois mots. Les deux officiers descendirent et rejoignirent le major.

– Sergent, cria Hardenburg sans regarder pardessus son épaule.

Christian s'approcha et se mit au garde-à-vous.

– Montez dans la voiture, sergent, ordonna Hardenburg, et donnez à ces gentlemen tout ce qui leur appartient en propre.

Méthodiquement, Christian plaça aux pieds du major deux boîtes de rations et trois bouteilles de chianti. Il y avait aussi des bidons d'eau, et Christian hésita. Les trois officiers le regardaient tristement décharger leurs biens sur le sable du désert.

– L'eau également, mon lieutenant ? demanda Christian.

– L'eau également, répondit Hardenburg, sans hésitation.

Christian déposa les bidons d'eau à côté des boîtes de rations.

Hardenburg contourna la voiture, derrière laquelle étaient amarrés, à l'aide de courroies de cuir, trois épais rouleaux de literie. Il sortit son couteau. En trois coups rapides, il sectionna les courroies. Les trois rouleaux tombèrent et s'ouvrirent sur le sol. L'un des officiers se répandit en imprécations, dans sa langue maternelle, mais le major lui intima l'ordre de se taire. Le major se dressa, très droit, devant Hardenburg.

– J'exige, dit-il en allemand, que vous me délivriez un reçu en échange du véhicule.

– Naturellement, dit gravement Hardenburg.

Il tira sa carte de son étui, en déchira un coin rectangulaire et écrivit lentement, au dos.

– Est-ce que cela ira ? demanda-t-il.

Puis il lut à haute voix, d'un ton calme et sans se hâter– Reçu du major Untel... – J'ai laissé un blanc, major, vous pourrez le remplir vous-même à loisir..., – une voiture d'état-major Fiat, réquisitionnée par ordre du général Aigner. Signé : lieutenant Siegfried Hardenburg.

Le major lui arracha le papier et le relut soigneusement. Puis il l'agita sous les yeux du lieutenant.

Je présenterai ce document à qui de droit, en temps utile, dit-il d'une voix forte.

– Bien entendu, acquiesça Hardenburg.

Il monta à l'arrière de la voiture.

– Sergent, dit-il en s'asseyant, venez vous asseoir à côté de moi.

Christian obéit. Le siège était recouvert de cuir fauve artistement cousu, et l'intérieur de la voiture sentait le vin et l'eau de toilette. Impassible, Christian contempla la nuque recuite du conducteur. Hardenburg se pencha devant Christian et claqua la portière.

– *Avanti*, dit-il paisiblement au chauffeur.

Les épaules du chauffeur s'équarrirent, et Christian vit rougir sa nuque. Puis, avec une délicatesse infinie, le conducteur embraya.

Hardenburg salua. Un par un, les trois officiers lui rendirent son salut. Le soldat qui avait occupé sa place voisine de celle du chauffeur paraissait trop assommé pour avoir la force de lever le bras.

La voiture s'éloigna lentement, vaporisant autour des quatre silhouettes figées un mince nuage de poussière. Involontairement, Christian ébaucha le geste de tourner la tête, mais la main de Hardenburg se referma brutalement sur son avant-bras.

– Ne regardez pas, ordonna-t-il.

Christian essaya de se détendre. Il attendait toujours le bruit d'une ou plusieurs détonations, mais elles ne venaient pas. Il regarda Hardenburg. Un petit sourire glacial errait sur les lèvres du lieutenant. « Il est heureux, constata Christian, surpris. Avec toutes ses blessures et sa compagnie anéantie et tout ce qui peut lui arriver encore, il jouit de ce moment ; il le savoure en gourmet. » Christian n'avait pas envie de sourire, mais il se renversa sur les coussins moelleux, sentant ses os disjointes se réassujettir dans sa chair en repos.

– Que serait-il arrivé, demanda-t-il au bout d'un moment, s'ils avaient décidé de conserver leur voiture ?

Une seconde, le visage de Hardenburg s'épanouit en un sourire de jouissance sensuelle.

– Ils m'auraient tué, dit-il. C'est tout.

Christian approuva gravement.

– Et l'eau, dit-il. Pourquoi leur avoir laissé l'eau ?

– Oh ! cela aurait été un peu trop demander, dit Hardenburg.

Il s'esclaffa et s'enfonça dans le cuir luxueux.

– Que va-t-il advenir d'eux ? demanda Christian.

Hardenburg haussa les épaules avec insouciance.

– Ils se rendront et iront dans une prison britannique. Les Italiens aiment aller en prison. Et maintenant, dit-il, taisez-vous. Je veux dormir.

Un instant plus tard, il dormait, le visage sanglant et sale, mais calme comme celui d'un enfant. Christian lutta contre le sommeil. Il fallait bien que quelqu'un restât éveillé, pour surveiller le désert et le chauffeur italien, qui conduisait à bonne allure, sur la route étroite tracée par les hommes au cœur du désert.

Marsa Matruh n'était plus qu'un amas chaotique de camions et d'hommes chancelants et de matériel démolé, parmi les ruines de la ville. Ils tentèrent d'y découvrir une autorité supérieure quelconque, mais n'y parvinrent pas. Pendant qu'ils s'y trouvaient, une escadrille d'avions saupoudra de bombes ce qui restait de la ville, bouleversant

les ruines et retournant un convoi sanitaire, avec les blessés qui hurlaient comme des bêtes dans les débris des véhicules. Tout le monde semblait pressé de continuer vers l'ouest. Hardenburg ordonna au conducteur de s'incorporer au long et lent flot de véhicules, et bientôt ils parvinrent à la limite de la ville. Il y avait là un poste de contrôle, représenté par un capitaine aux yeux creux qui relevait, sur une longue feuille de papier montée sur une planche carrée, les noms et les unités des hommes qui défilaient lentement devant lui. Il avait l'air d'un comptable fou tentant d'établir la balance des comptes, impossibles à reconstituer, d'une banque surprise par un tremblement de terre. Il ne savait pas où était le quartier général de leur division, ni même s'il existait encore, et répétait à chaque instant, d'une voix morte, à travers l'amas de crasse qui entourait sa bouche :

– Continuez. Continuez. C'est ridicule. Continuez. Lorsqu'il vit le chauffeur italien, il dit :

– Laissez-le ici avec moi. Nous l'utiliserons pour défendre la ville. Je vais vous donner un conducteur allemand.

Hardenburg parla doucement à l'Italien. L'Italien se mit à pleurer, mais il descendit de la voiture et se tint à côté du capitaine. Il avait pris son fusil avec lui, mais il le tenait tristement par le canon, laissant la crosse traîner dans la poussière et regardant désespérément les soldats trébuchants et les camions et les canons qui passaient devant lui. Il était visible que son fusil ne tuerait jamais personne.

– Nous ne tiendrons pas longtemps Marsa Matruh avec des troupes de ce genre, dit cruellement Hardenburg.

– Évidemment, répliqua le capitaine. Évidemment non. C'est ridicule.

Il scruta la poussière et marqua sur sa feuille de papier les numéros de deux canons antitanks et d'un véhicule blindé qui venaient de ralentir en passant devant lui.

Il leur donna un conducteur de tank qui avait perdu son tank, et un pilote de Messerschmitt qui avait été abattu au-dessus de la ville, et leur dit de rejoindre Sollum le plus tôt possible. Il avait quelques raisons de penser que les choses pouvaient y être mieux organisées.

Le conducteur de tank était un gros paysan blond, qui tenait solidement son volant. Il rappelait à Christian le caporal Kraus, tué sur la route de Paris, en 1940, avec du jus de cerise sur les lèvres. Le pilote était jeune, mais chauve, avec un visage gris, affaîssé, et un tic affreux qui, vingt fois par minute, faisait tressauter la commissure droite de ses lèvres.

– Je n'avais pas ça ce matin, répétait-il sans cesse. Je n'avais pas ça ce matin, et ça empire de seconde en seconde. Est-ce que c'est



vraiment très laid ?

– Non, dit Christian, on le remarque à peine.

– J'ai été abattu par un Américain, disait le pilote, perplexe. Vous vous rendez compte. Le premier Américain que j'ai jamais vu.

Il secoua la tête, comme si le fait d'avoir été abattu par un Américain constituait un exemple de trahison jamais égalée.

– Je ne savais même pas qu'ils étaient là. Vous vous rendez compte !

Le paysan blond était un excellent conducteur. Il se faufilait entre les autres véhicules, et roulait à vive allure, sur la route coupée d'innombrables trous de bombes, le long des eaux brillantes de la Méditerranée ; de la Méditerranée qui s'étendait, paisible et fraîche, jusqu'à la Grèce, jusqu'à l'Italie, jusqu'à l'Europe...

Cela arriva le lendemain.

Ils avaient toujours leur voiture. Ils avaient rempli leur réservoir en prélevant de l'essence, avec un siphon, dans le réservoir d'un camion détruit abandonné sur le bord de la route, et ils se trouvaient à présent dans une longue colonne qui progressait par bonds sur la route menant du petit village disparu de Sulfura à l'escarpement de la Cyrénaïque. En bas, les fragments de murs luisaient d'un éclat blanc, autour du port en forme de trou de serrure, où les eaux brillaient, vertes et bleues, au sein de la terre brûlée. Des épaves reposaient dans l'eau calme, oscillant doucement au gré des vaguelettes.

Le tic du pilote était de plus en plus prononcé, et il insistait pour se regarder à chaque instant dans le rétroviseur. Il n'était pas encore parvenu à se rendre maître de son tic, et, la nuit précédente, avait hurlé chaque fois qu'il commençait à s'endormir. Il commençait à énerver sérieusement Hardenburg.

Mais un semblant d'ordre régnait, déjà, dans le port la ville était hérissée de canons antiaériens, deux bataillons d'infanterie creusaient des tranchées, à l'est, et un général avait été vu dans le port, peu de temps auparavant, marchant de long en large, agitant les bras et distribuant des ordres à la ronde.

Certains éléments blindés avaient été prélevés sur la longue colonne qui s'étendait derrière eux à perte de vue. On était en train de les rassembler derrière l'infanterie et de les réapprovisionner en munitions et en carburant. La plupart étaient intacts et appuieraient efficacement la défense de la ville.

Debout à l'arrière de la voiture, Hardenburg contemplait ces préparatifs. Il était parvenu à se raser, le matin, malgré sa température élevée. Ses lèvres craquelées étaient couvertes de plaies et de croûtes, mais un bandage propre barrait son front, et il avait, de nouveau,

l'allure d'un soldat.

– Nous allons les arrêter ici, dit-il. Ils n'iront pas plus loin.

Puis les avions étaient arrivés en rase-mottes, de la mer, noyant dans le bruit de leurs moteurs le grondement constant de la colonne. Ils arrivaient en formations régulières, en longs V harmonieux, comme à un meeting d'aviation. Ils paraissaient proches et vulnérables. Mais, chose curieuse, personne ne tirait sur eux. Christian voyait les bombes se détacher et pouvait suivre leurs trajectoires. Puis, la montagne se mit à exploser. Un camion se retourna, au bord de la route, et alla s'écraser au fond d'un ravin, cent mètres plus bas. Une botte en jaillit au dernier moment, comme si elle avait été projetée hors du camion par un homme désireux de sauver la première chose qui lui était tombée sous la main.

Puis une bombe éclata, tout près d'eux. Christian se sentit soulevé dans les airs et pensa : « Ce n'est pas juste, après être venu si loin, et au prix de tant de souffrances, ce n'est pas équitable du tout ! » Il savait qu'il était blessé, bien qu'il ne ressentît aucune souffrance, et il savait qu'il allait perdre connaissance, mais c'était plutôt agréable de se laisser glisser dans ce néant tourbillonnant et indolore. Puis il s'évanouit.

Plus tard, il rouvrit les yeux. Quelque chose l'écrasait et il essaya de se dégager, mais n'y parvint pas. L'air sentait la cordite et le roc pulvérisé et la vieille odeur de cuir et de caoutchouc et de peinture brûlée des camions mourants. Puis il vit un uniforme et un bandage et comprit qu'il s'agissait du lieutenant Hardenburg, car la voix du lieutenant Hardenburg disait calmement : « Conduisez-moi à un médecin. » La voix et les galons et le bandage étaient bien ceux du lieutenant Hardenburg, mais, à la place de son visage, il ne restait plus qu'une pulpe rouge et blanche, de laquelle émergeait la voix calme, à travers les bulles de ce qui avait été autrefois le visage du lieutenant Hardenburg, Christian était sûr d'avoir vu, autrefois, quelque chose d'analogue. Il lui était difficile de se le rappeler, parce qu'il avait tendance à s'évanouir une seconde fois, mais il finit tout de même par retrouver dans sa mémoire de quoi il s'agissait. C'était comme une grenade maladroitement ouverte, rouge et veinée de blanc, avec le jus coulant sur la lame du couteau et jusque sur l'assiette luisante. Puis il se mit à souffrir et, pendant longtemps, ne pensa plus à rien d'autre qu'à ses propres souffrances.

ILS m'ont affirmé, disait la voix derrière les bandages que, dans deux ans d'ici, ils pourraient me refaire un visage. Je n'ai aucune illusion. Ce ne sera pas un visage d'acteur de cinéma, ce ne sera jamais qu'un visage utilitaire, mais je suis convaincu qu'il remplira parfaitement toutes les fonctions qu'on est en droit d'attendre d'un visage.

Christian avait déjà vu quelques-uns de ces visages utilitaires greffés par les chirurgiens sur les crânes ravagés qui échouaient sur leurs tables d'opération, et il ne partageait pas l'optimisme de Hardenburg, mais il répondit :

– J'en suis persuadé, mon lieutenant.

– Il est presque sûr, reprit la voix, que je pourrai, d'ici un mois, me resservir de mon œil droit, et c'est déjà une victoire énorme, même si la science est impuissante à en faire davantage.

– Certainement, mon lieutenant, dit Christian, dans l'obscurité de la chambre, au rez-de-chaussée d'une villa sise dans la belle île de Capri, sous le soleil hivernal de la baie de Naples.

Il était assis entre les lits, la jambe droite bandée et raide devant lui, touchant à peine le sol de marbre, et ses deux béquilles posées contre le mur.

L'homme couché dans le lit voisin était un cas de brûlure, très grave, rescapé d'un tank incendié, et le brûlé gisait immobile, sous ses dix mètres de bandages, emplissant la pièce de son odeur habituelle, qui était pire que l'odeur d'un mort, mais que Hardenburg ne pouvait sentir, pour la bonne raison qu'il ne lui restait rien pour sentir. Une infirmière à l'esprit pratique avait réalisé ce fait et les avait placés côte à côte, dans la même chambre. Autrefois résidence d'été d'un riche fabricant de soie de Lyon, l'hôpital recevait chaque jour de nouveaux arrivages des résultats – chirurgicalement intéressants – de la campagne d'Afrique.

Christian était lui-même dans un hôpital plus grand, non loin de là, consacré aux simples soldats, mais il y avait une semaine qu'il pouvait marcher avec des béquilles, et il se sentait, de nouveau, un homme libre.

– C'est très gentil à vous, Diestl, disait Hardenburg, de venir me rendre visite. Dès que vous êtes blessé, les gens ont tendance à vous traiter comme si vous aviez huit ans, et l'esprit finit par en subir les conséquences.

– J'avais hâte de vous revoir, dit Christian, pour vous dire combien je vous suis reconnaissant de ce que vous avez fait pour moi. Lorsque j'ai su que vous étiez également dans l'île...

– Ridicule !

Curieux à quel point la voix cassante, sarcastique et brève de Hardenburg était demeurée la même, malgré la disparition de tout ce qui, autrement, l'avait abritée.

– Il n'est pas question de reconnaissance. Je ne vous ai pas sauvé par affection, je vous le jure !

– Oui, mon lieutenant, dit Christian.

– Il y avait deux places sur la motocyclette. Deux vies pouvaient être sauvées, qui, dans l'avenir, pouvaient être utiles. S'il y avait eu là quelqu'un d'autre que j'aurais jugé plus précieux que vous-même, je vous garantis que je vous aurais laissé.

– Oui, mon lieutenant, dit Christian, sans quitter des yeux la surface blanche et lisse des bandages habilement enroulés autour d'une tête qu'il avait vue, pour la dernière fois, rouge et dégoutante de sang, sur la colline au-dessus de Sollum, tandis que le bourdonnement des avions britanniques s'estompait graduellement dans le lointain.

L'infirmière entra. C'était une femme au visage maternel et gras, qui devait avoir environ quarante ans.

– Assez, dit-elle. – Et sa voix n'était pas maternelle, mais professionnelle, et plutôt ennuyée. – La visite est terminée pour aujourd'hui.

Elle attendit sur le seuil de la porte, pour être sûre du départ de Christian. Christian se leva, lentement, en s'aidant de ses béquilles. Elles faisaient un bruit mou, étouffé, sur les dalles de marbre.

– En tout cas, dit Hardenburg, je marcherai encore avec mes deux pieds.

– Oui, mon lieutenant, dit Christian. Je reviendrai vous voir, si cela vous est agréable.

– Si vous voulez, dit la voix, derrière les bandages.

– Par ici, sergent, coupa l'infirmière.

Christian sortit, maladroitement, car il ne savait pas encore très bien se servir de ses béquilles. Il était heureux de se retrouver dans le corridor, où l'on ne sentait plus l'odeur affreuse du brûlé.

– Elle ne sera pas trop bouleversée par le changement de mon apparence, disait Hardenburg d'une voix étouffée par l'épaisseur des bandages. Je lui ai écrit que j'avais été atteint à la face, et elle m'a répondu qu'elle était fière de moi et que, pour elle, cela ne changerait

absolument rien.

« Pas de visage du tout, pensa Christian, quel changement, en effet ! » Mais il ne dit rien. Il était assis entre les deux lits, la jambe allongée, et ses béquilles à leur place habituelle, contre le mur.

Il rendait visite au lieutenant presque tous les jours. Le lieutenant parlait, des heures entières, et Christian répondait : « Oui, mon lieutenant » et « Non, mon lieutenant », et l'écoutait sans se lasser. L'odeur du brûlé était toujours aussi horrible, mais, le premier choc passé, à chaque visite, Christian parvenait à la supporter sans trop de peine et même, parfois à l'oublier. Enfermé dans sa cécité, Hardenburg parlait calmement, déroulant lentement, moins pour Christian que pour lui-même, le fil interrompu de son existence, comme s'il profitait de ces vacances brutalement imposées pour faire l'inventaire de ses succès et de ses erreurs, et jauger les possibilités de son avenir. Ces conversations fascinaient Christian, et il se surprit à passer des demi-journées dans la chambre empuantie, suivant le cours oblique d'une vie, qui, malgré certaines différences primordiales, ressemblait beaucoup à la sienne. La chambre d'hôpital devenait peu à peu une sorte d'étrange compromis entre un confessionnal et une salle de conférences, un lieu où Christian trouvait ses propres erreurs clarifiées, ses propres espoirs, ses propres désirs étiquetés, cristallisés, éclaircis. La guerre était un drame en train de se jouer sur d'autres continents, un combat irréel d'ombres antagonistes, un son de trompettes assourdies. Seule, existait réellement la petite pièce donnant sur le port ensoleillé, avec les deux silhouettes pitoyables allongées sur deux lits parallèles.

– Gretchen me sera très utile après la guerre, disait Hardenburg. Gretchen est le nom de ma femme.

– Je sais, mon lieutenant, disait Christian.

– Comment le savez-vous ? Ah ! oui ! je vous avais demandé de lui remettre un paquet.

– Oui, mon lieutenant, dit Christian.

– Elle est très belle, Gretchen, n'est-ce pas ?

– Oui, mon lieutenant. Très belle.

– C'est très important, dit Hardenburg. Vous seriez stupéfait si vous saviez combien de carrières militaires ont été réduites à néant par des épouses laides et maladroites. Elle est également très intelligente. Elle sait manier les gens...

– Oui, mon lieutenant, dit Christian.

– Avez-vous eu l'occasion de lui parler ?

– Pendant une dizaine de minutes. Elle m'a demandé de vos

nouvelles.

– Elle m’aime beaucoup, dit Hardenburg.

– Oui, mon lieutenant.

– J’espère la revoir dans dix-huit mois. Mon visage sera cicatrisé d’ici là. Je ne veux pas la bouleverser inutilement. Elle me sera très précieuse. Elle sait être chez elle partout où elle se trouve. Elle est toujours à son aise. Elle trouve toujours la parole qu’il faut...

– Oui, mon lieutenant.

– À vrai dire, je ne l’aimais pas lorsque je l’ai épousée. J’étais très attaché à une femme plus âgée. Une divorcée, avec deux enfants. Très attaché. Je l’ai presque épousée. Cela aurait été ma ruine. Son père était ouvrier dans une usine métallurgique et elle avait elle-même tendance à grossir. Dans dix ans, elle sera énorme. J’ai dû me rappeler sans cesse que, dans dix ans, j’aurais des ministres et des généraux à ma table, et que ma femme devrait être une parfaite hôtesse. Elle était vulgaire, d’ailleurs, et les enfants étaient impossibles. Et pourtant, même maintenant, quand je pense à elle, j’éprouve une curieuse sensation de perte irréparable. Une femme vous a-t-elle jamais produit cet effet, sergent ?

– Oui, mon lieutenant, murmura Christian.

– Cela aurait été ma ruine, dit la voix derrière les bandages. La femme est le piège le plus perfide de l’univers. Un homme doit toujours se conduire avec intelligence, même sur ce terrain. Je méprise l’homme qui se sacrifie pour une femme. C’est la forme la plus écœurante de la faillite, de la résignation à la fatalité. Si cela ne dépendait que de moi, je ferais brûler tous les romans d’amour, en même temps que *Das Kapital* et les poèmes de Heine.

Et une autre fois, tandis qu’un rideau de pluie voilait à l’extérieur le petit port et la jolie baie : « ... Lorsque cette guerre sera terminée, il nous faudra en faire une autre. Contre les Japonais. Il est toujours nécessaire de dominer ses alliés. C’est une chose qui n’est pas mentionnée dans *Mein Kampf*, peut-être à dessein ? Et ensuite, il nous faudra permettre à une autre nation de se relever et de redevenir forte, de manière à toujours avoir, quelque part, un ennemi difficile à battre. Pour être grande, une nation doit toujours tendre ses forces jusqu’à la limite de son endurance. Une grande nation est toujours à la veille de l’effondrement et toujours prompte à attaquer. Lorsque disparaît cette promptitude, l’Histoire commence à ciseler son nom sur une pierre tombale. La chute de l’Empire Romain est un exemple éternel pour les peuples intelligents. Dès qu’un peuple ne pense plus : « Qui vais-je attaquer ensuite ? » mais « Qui va m’attaquer ensuite ? » il est en route vers l’anéantissement. Défense n’est, dans la bouche des

poltrons, qu'un anagramme de défaite. Il n'y a pas de triomphe dans la défense. Notre prétendue civilisation, qui n'est en réalité qu'un mélange de paresse et de crainte de la mort, est un mal sans remède. L'Angleterre est le dessert du dîner romain. Il est impossible de jouir en paix des fruits de la guerre. Ou ne peut jouir des fruits de la guerre que dans la guerre, sous peine de tout perdre. Quand les Britanniques ont regardé autour d'eux en s'écriant : « Regardez ce que nous avons conquis. Maintenant, nous allons nous y cramponner ! » tout un empire leur a filé entre les doigts. Il est toujours nécessaire de demeurer des barbares, parce que ce sont toujours les barbares qui gagnent en fin de compte.

» Nous autres Allemands, avons la meilleure chance de toutes. Nous possédons une élite de gens audacieux et intelligents et une population énergique et nombreuse. D'autres nations, bien sûr – les Américains, par exemple, – possèdent autant d'hommes audacieux et intelligents et une population au moins aussi énergique. Mais nous possédons quelque chose de plus, et c'est pourquoi nous triompherons. Nous sommes dociles, et ils ne le sont pas et ne le seront probablement jamais. Nous faisons ce qu'on nous dit de faire et nous devenons, dans la main de nos chefs, des instruments qui peuvent être utilisés pour des actes décisifs. Les Américains pourront devenir de tels instruments pendant un an, deux ans, cinq ans peut-être, mais ensuite, ils se révolteront. Les Russes sont dangereux, à cause de leur nombre. Leurs chefs sont stupides, comme ils l'ont toujours été, et l'énergie de leur peuple est annihilée de par son ignorance. Leur nombre seul est dangereux, et je ne crois pas que ce soit là un facteur primordial. »

La voix continuait, comme celle d'un étudiant rêvant dans la bibliothèque de l'Université, lisant un livre tant aimé qu'il le connaît presque par cœur, la pluie traçait sur les vitres de minces traits obliques. Le brûlé gisait immobile, perdu dans son odeur affreuse, n'entendant rien, ne se souciant de rien, ayant tout oublié, hormis le pouvoir de souffrir.

Le docteur avait les cheveux gris. Il paraissait avoir soixante-dix ans. Il avait sous les yeux des poches de peau pourpre et plissée, et sa main tremblait en frappant le genou de Christian. Il était colonel et avait l'air trop vieux, même pour un colonel. Son haleine sentait le cognac, et ses petits yeux liquides cherchaient avidement sur la jambe couverte de cicatrices de Christian la trace des truquages qu'il avait si souvent rencontrés, depuis trente années qu'il examinait les soldats de l'armée du Kaiser, de l'armée des sociaux-démocrates et de l'armée du troisième Reich. « Seule, pensa Christian, l'haleine du docteur est demeurée la même au cours de ces trente ans. Les généraux ont changé, les sergents sont morts et les philosophes ont viré du Nord au

Sud, mais l'haleine du docteur se parfume à la même bouteille venue de Bordeaux que le jour où l'empereur François-Joseph se tenait à Vienne auprès du monarque son frère pour passer en revue les premiers gardes saxons en route vers la Serbie. »

– Ça ira, dit le colonel, et l'infirmier militaire se hâta d'inscrire deux chiffres sur la carte de Christian.

– Excellent. Ce n'est pas très joli à voir, mais ça fera tout de même ses cinquante kilomètres par jour sans s'en apercevoir. Hein ?

– Je n'ai rien dit, mon colonel, répondit Christian.

– Service actif... Aucune raison de vous verser dans le service auxiliaire. Hein ?

Il regarda Christian méchamment, comme si celui-ci l'avait contredit.

– Oui, mon colonel, dit Christian.

Le colonel lui tapota le mollet avec impatience.

– Baissez la jambe de votre pantalon, sergent, dit-il.

Il regarda Christian se relever et obéir.

– Quelle était votre profession, sergent, avant la guerre.

– Professeur de ski, mon colonel.

– Hein ? Le colonel regarda Christian comme s'il venait de l'injurier. Répétez !

– Professeur de ski, mon colonel.

– Eh bien, vous ne ferez plus de ski avec ce genou-là ! C'est bon pour les enfants, de toute manière.

Il se détourna et se lava méticuleusement les mains, comme si la chair de Christian avait été d'une saleté repoussante.

– Et de temps en temps, il vous arrivera de boiter. Hein ? Pourquoi pas ? Pourquoi un homme ne boiterait-il pas, après tout ?

Il rit, exhibant, une double rangée de fausses dents jaunes.

– Comment les gens sauraient-ils que vous êtes allé à la guerre ? conclut-il en s'inondant les mains d'un liquide antiseptique, tandis que Christian sortit lentement de la pièce.

– Je vous serais reconnaissant de me procurer une baïonnette, dit Hardenburg.

Christian était assis à son chevet, regardant sa jambe étendue, toujours raide et d'une solidité douteuse. Le brûlé gisait dans le lit voisin, perdu comme toujours dans le silence antarctique de ses bandages et dans son horrible odeur. Christian venait de dire à Hardenburg qu'il repartait le lendemain pour le front. Hardenburg



n'avait pas répondu, mais était demeuré immobile et rigide, sa tête bandée reposant sur son oreiller, comme un effrayant œuf d'autruche. Christian attendit un instant et conclut que le lieutenant ne l'avait pas entendu.

– Je vous ai dit que je partais demain, mon lieutenant, répéta-t-il.

– Je vous ai entendu, dit Hardenburg. Et je vous serais reconnaissant, de me procurer une baïonnette.

– Pardon, mon lieutenant ? demanda Christian. « Il ne veut pas dire : baïonnette, pensa-t-il. Ce sont les bandages qui déforment ses mots. »

– J'ai dit que je voulais une baïonnette. Apportez-la-moi demain.

– Je pars à deux heures de l'après-midi, précisa Christian.

– Apportez-la moi le matin.

Christian regarda les minces lignes évidemment inexpressives des bandages. Il n'y avait rien là qui puisse le renseigner sur ce que pensait Hardenburg et rien non plus dans le ton éternellement monocorde de sa voix.

– Je n'ai pas de baïonnette, mon lieutenant, objecta-t-il.

– Volez-en une ce soir. Vous y parviendrez aisément. N'est-ce pas ?

– Oui, mon lieutenant.

– Je ne veux pas le fourreau. Je ne veux que la baïonnette.

– Mon lieutenant, dit Christian, je vous suis très reconnaissant, et j'aimerais vous rendre n'importe quel service, mais... Il hésita. Mais si vous avez l'intention de vous tuer, je ne veux p...

– Je n'ai pas l'intention de me tuer, coupa la voix étouffée, monocorde. Quel imbécile vous êtes ! Il y a deux mois que vous m'écoutez parler. Vous ai-je jamais donné l'impression d'un homme qui avait l'intention de se tuer ?

– Non, mon lieutenant, mais...

– C'est pour lui, dit Hardenburg.

Christian se redressa, dans le petit fauteuil de bois.

– Vous dites, mon lieutenant ?

– Pour lui, pour lui ! s'impatienta Hardenburg. L'homme qui occupe le lit voisin.

Christian se tourna lentement et regarda le brûlé. Le brûlé gisait immobile, indéchiffrable, comme toujours depuis deux mois. Christian se retourna vers l'autre amas de bandages derrière lequel gisait le lieutenant.

– Je ne comprends pas, mon lieutenant, dit-il.

– Il m’a demandé de le tuer, dit Hardenburg.

C’est très simple. Il n’a plus de mains. Il n’a plus rien. Et il veut mourir. Il a demandé au docteur de le tuer, il y a trois semaines, et l’imbécile lui a répondu de cesser de parler ainsi !

– Je ne savais pas qu’il pouvait parler, murmura Christian.

Il regarda le brûlé, une seconde fois, comme si cette nouvelle découverte dût être apparente, à travers les affreux bandages.

– Il peut parler, dit Hardenburg. Nous tenons de longues conversations, la nuit. Il parle la nuit.

« De longues conversations, pensa Christian, entre un homme qui n’avait plus rien, et un homme qui n’avait plus de visage. De longues discussions dont l’horreur devait glacer l’air italien de cette chambre d’hôpital. » Il frissonna. Le brûlé gisait immobile, sous ses couvertures. « Il nous entend, pensa Christian, il comprend tout ce que nous disons. »

– Il était horloger, à Nuremberg, dit Hardenburg Spécialiste des chronomètres de sport. Il a trois enfants et il a décidé de mourir. M’apporterez-vous cette baïonnette ?

– Même si je l’apporte, dit Christian, tentant de lutter encore contre toute participation à ce suicide sans mains, sans yeux, sans voix et sans visage, même si je l’apporte, qu’en fera-t-il ? Il ne pourra pas s’en servir.

– Je m’en servirai, dit Hardenburg. Est-ce suffisamment clair ?

– Comment vous en servirez-vous ?

– Je sortirai de mon lit. J’irai jusqu’à lui et je m’en servirai. L’apporterez-vous, maintenant ?

– Je ne savais pas que vous pouviez marcher... bégaya Christian.

L’infirmière lui avait dit que Hardenburg ne pouvait espérer faire ses premiers pas avant trois mois au moins.

Lentement, délibérément, Hardenburg rejeta ses couvertures. Sous les yeux de Christian, qui le regardait comme il eût regardé un cadavre sortir de sa tombe, Hardenburg s’assit, d’un geste mécanique, sur le bord de son lit. Puis il se mit debout. Il était vêtu d’un pyjama rapiécé et taché. Ses pieds nus étaient pâles et marbrés, sur le plancher de la villa.

– Où est l’autre lit ? demanda Hardenburg. Montrez-moi l’autre lit.

Christian le prit délicatement par le bras et le guida jusqu’à ce que ses genoux touchent le bord de l’autre matelas.

– Là, dit Hardenburg.

– Pourquoi n’avez-vous dit à personne que vous pouviez marcher ?

Christian avait l'impression de poser des questions à quelque fantôme évanescent, fuyant dans un cauchemar par une fenêtre ouverte.

Vacillant un peu, Hardenburg ricana sous son masque de bandages.

– Il est toujours nécessaire, énonça-t-il, de ne pas tout dire aux autorités qui vous contrôlent.

Il se pencha, et sa main erra sur la poitrine du brûlé.

– Là, dit une voix.

La voix était rauque, et n'avait plus rien d'humain.

– Là.

La main de Hardenburg s'immobilisa, maigre et desséchée, sur la couverture blanche, comme la vieille radiographie, terne et jaunie, d'une ossature.

– Où est-elle ? demanda Hardenburg d'une voix rauque. Où est ma main ?

– Sur sa poitrine, mon lieutenant, dit Christian, sans quitter des yeux la main étendue.

– Sur son cœur, précisa Hardenburg. Juste au-dessus de son cœur. Il y a deux semaines que nous répétons ce geste, toutes les nuits.

Il se retourna, avec une certitude aveugle, regagna son lit et s'y allongea. Puis il tira les couvertures jusqu'à ses épaules, au-dessus desquelles, telle une armure archaïque, s'élevait le casque de bandages.

– Maintenant, apportez-moi la baïonnette. Ne craignez rien pour vous-même. J'attendrai deux jours après votre départ, afin que personne ne puisse vous accuser. Je le ferai la nuit, alors que personne ne vient pendant plus de huit heures. Et il ne bougera pas.

Hardenburg s'esclaffa.

– Les horloges ont l'habitude de ne pas bouger, conclut-il.

– Oui, mon lieutenant, dit Christian en se levant pour partir. Je vais vous apporter la baïonnette.

Il l'apporta, le lendemain matin. Il l'avait volée, la veille, dans une cantine, pendant que son propriétaire, à moitié ivre, chantait *Lili Marlène* avec deux autres soldats. Il l'apporta, cachée sous sa tunique, à la villa du fabricant de soie, et, selon les indications de Hardenburg, la glissa sous le matelas. Il ne se retourna qu'une fois, après avoir dit au revoir au lieutenant, pour regarder, du seuil de la porte, les deux silhouettes aveugles allongées sur les lits parallèles, dans la pièce gaie, avec le soleil et la baie brillant à l'extérieur, derrière les hautes fenêtres élégantes.

Il s'éloigna en boitant. Ses souliers éveillaient des échos plébéiens dans le couloir de marbre. Il se sentait l'âme d'un étudiant quittant avec tous ses diplômes une université dont il a appris par cœur et vidé de toute leur substance les ouvrages alignés sur les rayons de la bibliothèque.

GAAAAARDE à vous ! cria une voix, et Noah se raidit au pied de sa couchette.

Le capitaine Colclough entra, suivi du sergent-chef et du sergent Rickett et commença son inspection du samedi. Il s'avança lentement au milieu de la chambrée, entre les deux rangées de soldats impeccables et rasés de frais. Il regardait en passant leurs coupes de cheveux et l'éclat de leurs chaussures, avec une expression d'hostilité impersonnelle, comme s'il n'inspectait pas des hommes, mais des positions ennemies.

Le capitaine s'arrêta devant Whitacre, le nouveau.

– Ordre général numéro huit, dit Colclough en regardant froidement la cravate de Whitacre.

– Donner l'alarme, en cas de désordre ou d'incendie, répondit Whitacre.

– Retournez le lit de ce soldat, dit Colclough.

Le sergent Rickett s'engagea entre les lits, saisit le bord de la couverture et tira violemment. Eues draps émirent un bruit sec, bizarrement sonore, dans la chambrée silencieuse.

– Vous n'êtes pas à Broadway, ici, Whitacre, dit Colclough. Vous n'êtes pas à l'hôtel Astor. La bonne ne vient pas faire le ménage tous les matins. Il va falloir que vous appreniez à faire un lit correctement, ici.

– Oui, mon capitaine, dit Whitacre.

– Fermez là ! dit Colclough. Quand je voudrai vous entendre parler, je poserai une question directe, et vous me répondrez : « Oui, mon capitaine, ou non, mon capitaine ».

Colclough s'éloigna lentement. Ses talons grinçaient sur le plancher nu. Les sergents marchaient doucement, derrière lui, comme si le bruit, lui aussi, avait été un privilège de la supériorité hiérarchique.

Colclough s'arrêta devant Noah, fixa sur lui un regard morne. Colclough avait une haleine épouvantable. On eût dit que quelque chose était en train de pourrir lentement et continuellement dans son estomac. Colclough était un officier de la Garde Nationale, originaire du Missouri, qui, avant la guerre, avait travaillé à Joplin, chez un entrepreneur de pompes funèbres. « Son haleine ne dérangeait probablement pas ses clients, en ce temps-là », pensa follement Noah. Il avala sa salive, espérant étouffer le rire démentiel qui montait à sa

gorge, tandis que le capitaine louchait vers son menton, en quête de quelque poil oublié.

Colclough regarda la boîte à paquetage de Noah, au pied de son lit, examinant attentivement les chaussettes roulées, l'arrangement géométrique des objets de toilette.

– Ôtez le plateau, sergent, dit-il.

Rickett se pencha, ôta le plateau, découvrant les serviettes aux plis rigides, les chemises raides, les sous vêtements de laine, et, tout à fait au fond, les livres.

Combien de livres avez-vous ici, soldat ? demanda Colclough.

– Trois.

– Trois, qui ?

– Trois, mon capitaine.

– Édités par le gouvernement ?

Sous les vêtements de laine, il y avait *Ulysse*, les *Poèmes* de T. -S. Eliot, et les *Opinions sur le Drame*, de George-Bernard Shaw.

– Non, mon capitaine, dit Noah.

Colclough se pencha à son tour, repoussa brutalement le linge de corps et s'empara du vieil exemplaire gris d'*Ulysse*. Involontairement, Noah baissa la tête pour regarder le capitaine.

– Tête droite ? hurla le capitaine.

Noah regarda un nœud, dans une planche, de l'autre côté du baraquement.

Colclough ouvrit le volume et le feuilleta rapidement.

– Je connais ce sale bouquin, dit-il. Il est dégoûtant !

Violemment, il le jeta sur le sol.

– Débarrassez-vous-en, soldat ! Vous n'êtes pas ici dans une bibliothèque.

Le livre gisait ouvert sur le plancher, pages chiffonnées, au milieu de la baraque. Colclough s'engagea entre les couchettes, près de Noah, et s'approcha de la fenêtre. Noah l'entendait se déplacer lourdement, derrière son dos. Il éprouvait de curieux picotements, à la base de la nuque.

– Cette fenêtre n'a pas été lavée, glapit soudain Colclough. Cette saleté de chambrée est une vraie porcherie !

Il sortit d'entre les couchettes et se dirigea à grands pas vers la porte, toujours suivi des deux sergents sans s'arrêter pour inspecter aucun des autres hommes. Au moment de quitter le baraquement, il se retourna.

– Je vais vous apprendre à tenir votre chambrée propre, dit-il. S'il y a un soldat sale parmi vous, c'est à vous de lui apprendre à être propre. Cette baraque est consignée jusqu'à demain matin, au réveil. Il n'y aura aucune permission d'accordée pour le week-end, et il y aura une autre inspection demain matin à neuf heures. Je vous conseille de veiller à ce que votre chambrée soit propre d'ici demain.

Il pivota et sortit.

– Repos ! cria le sergent Rickett.

Puis il suivit le sergent-chef et le capitaine Colclough.

Lentement, conscient des cinquante paires d'yeux frustrés et accusateurs qui pesaient sur lui, Noah alla ramasser son livre au milieu de la baraque. Distraitement, il en défroissa les pages. Puis il s'approcha de la fenêtre qui avait été la cause directe de la catastrophe.

– Samedi soir, entendit-il une voix protester amèrement, de l'autre côté de la chambrée. Consigné le samedi soir ! T'ai rendez-vous avec une fille de salle, à deux pas d'ici, et son mari rentre demain matin ! Y me semble que je tuerais quelqu'un !

Noah regarda la fenêtre. Les vitres scintillaient, incolores, contre le paysage monotone et ensoleillé. Dans le coin de la vitre du bas, une mite s'était écrasée contre le verre, en un petit tas jaune et fragile. Songeur, Noah cueillit délicatement la mite.

Il entendit des pas derrière lui, par-dessus le murmure croissant des voix, mais il demeura immobile, sentant contre ses doigts la texture poussiéreuse, désagréable, de la mite imbécile qui avait jugé bon de choisir, pour se suicider, la vitre de la fenêtre, dont le nettoyage incombait à Noah.

– Alors, Youpin ?...

C'était la voix de Rickett.

– T'es content ? T'as réussi ?

Noah ne se retourna pas encore. Dehors, il voyait un groupe de trois soldats courir comme des fous vers la sortie du camp, armés de leurs précieuses permissions de vingt-quatre heures, courant vers les autobus en attente, vers les bars de la ville, vers les filles faciles et la liberté que, jusqu'au lundi matin, leur rendait l'armée.

Le silence pesa sur la chambrée, et Noah comprit que tout le monde le regardait. Lentement, Noah pivota et lit face au sergent. Rickett était un grand type solide lent bâti avec des yeux vert clair et une bouche étroite, incolore. L'absence de ses incisives supérieures, qu'il avait dû perdre autrefois, au cours de quelque bagarre oubliée, tordait curieusement ses lèvres et donnait au sergent lui-même un accent

bizarre, intermittent.

– À partir de maintenant, soldat, zézaya-t-il, sz'est mol qui vous prend szous mon aile, Eh, les gars...

Il leva la voix, à l'intention du reste de la chambrée, sans cesse de fixer sur Noah un regard malveillant.

– Les gars, je vous promets qu'sz'est la dernière fois qu'le p'tit Youpin fait conszigner sza chambrée le szamedi szoir. Sz'est une promessze szolennelle. Iszi Youpin, vous êtes pas dans une szale szynagogue de la Rive Gauche. Iszi, Youpin, vous êtes dans un bâtiment de l'armée américaine, et sza doit êt'prope, et pas une propreté de Youpin, hein ! Une vraie propreté de Chrétien. Vous avez compris, Youpin ?

Noah regardait, incrédule, le grand sergent aux lèvres presque inexistantes, debout devant lui, bras étendus d'une couchette à l'autre. Il y avait une semaine que Rickett avait été affecté à leur compagnie, et, jusqu'alors, il n'avait pas paru prêter attention à Noah. Et jamais, au cours des mois déjà passés par Noah aux armées, personne n'avait fait allusion à sa qualité de Juif. Le regard de Noah fit le tour de la chambrée, mais ne rencontra, autour de lui, que des yeux hostiles et accusateurs.

– Première leçzon, dit Rickett, avec ce zézaïement dont, en d'autres circonstance, il était possible de rire. Enfilez vos treillis, Youpin, tout de suite, et trouvez-vous un szeau. Vous allez lavez toutes les f'nêt's de cette szaleté de baraque, et vous allez les laver comme un Chrétien, à ma szatiszfacszion. Enfilez vos treillis tout de suite et immédiatement, Youpin, et au boulot. Et si szes fenêt's szont pas ausszi brillantes que l'vent d'une putain la veille de Noël quand j'viendrai pour les inspecter. Bon Dieu, j'vous garantis qu'vous l'regretterez.

Rickett pivota languissamment et sortit de la baraque sans se hâter. Noah s'assit sur le bord de sa couchette et commença à dénouer sa cravate. Et, tandis qu'il enfilait ses treillis, il sentait sur lui les regards durs, impitoyables, de tous les autres.

Seul, Whitacre, le nouveau, ne le regardait pas ; il refaisait laborieusement son lit, que Rickett avait retourné, sur l'ordre du capitaine.

Juste avant la tombée de la nuit, Rickett revint inspecter les fenêtres.

– O. K., Youpin, dit-il. Je vais m'montrer gentil avec vous, sz'coup-szi. J'acscepte les f'nêt's. Mais souvenez-vous que j'vous ai à l'œil. Et j'aime mieux vous le dire tout de suite : j'ai pas plus besoin de Juifs que de Nèg's, de Mexicains ou de Chinois, et, à partir de maintenant, j'aime mieux vous dire que vous allez en baver dans cette compagnie.



Et pendant que vous y êtes, brûlez auszi szes bouquins. Le capitaine vous aime pas particulièrement, non plus, et szi y revois szes bouquins, je réponds plus d'vot'vie. Rompez Youpin, j'en ai marre de voir vot'szale gueule...

Tournant le dos au crépuscule Noah entra lentement dans la baraque. À l'intérieur, plusieurs hommes dormaient. D'autres jouaient au poker, au centre de la pièce, sur deux boîtes à paquetage rapprochées. Près de la porte flottait une légère odeur d'alcool, et Riker, l'homme qui dormait le plus près de la porte, était vautre sur sa couchette avec un sourire béat de pochard satisfait.

Donnelly était allongé sur sa couchette, en caleçon et tricot de corps. Il ouvrit un œil au passage de Noah.

– Ackermann, dit-il d'une voix forte, je me fous que tu aies crucifié le Christ, mais je ne te pardonnerai jamais de n'avoir pas lavé cette saloperie de fenêtre.

Puis il referma l'œil.

Noah sourit. « C'est une plaisanterie, pensa-t-il, une plaisanterie de mauvais goût, mais tout de même une plaisanterie. Et, s'ils la trouvent drôle, cela n'a aucune importance. » Mais le voisin de Donnelly, un grand fermier osseux de la Caroline du Sud, qui était assis, la tête dans ses mains, sur le bord de sa couchette, enchaîna calmement, avec une expression boudeuse et raisonnable.

– C'est vous autres qui nous avez fourrés dans cette guerre. Vous pourriez au moins essayer de vous conduire comme des êtres humains.

Et Noah comprit que ce n'était pas une plaisanterie.

Il gagna son lit, baissant les yeux pour éviter de regarder les autres, mais il savait que les autres le regardaient. Même les joueurs de poker avaient interrompu leur partie pour le regarder s'asseoir sur sa couchette. Même Whitacre, le nouveau, qui avait l'air d'un type très bien, et sur lequel, après tout, s'était également abattue la main de l'Autorité, était assis au bord de son lit reconstitué et le regardait avec un soupçon de colère.

« Fantastique, pensa Noah. Mais ça passera, il faudra bien que ça passe... »

Il sortit son papier à lettres et se mit à écrire à Hope.

« Mon amour, écrivit-il, je viens juste de terminer mon ménage. J'ai lavé neuf cent soixante fenêtres avec autant de soin qu'un bijoutier faisant briller un diamant de cinquante carats pour la maîtresse d'un roi du marché noir. Je ne sais comment je me comporterai devant un fantassin allemand ou un fusilier-marin japonais, mais, pour ce qui est lavage de fenêtre, je ne crains plus personne... »

– C'est pas la faute des Juifs, disait un des joueurs de poker, y sont tellement plus rusés que les autres. C'est pourquoi y en a si peu dans l'Armée. Et c'est pourquoi y gagnent tout le pognon. Je les en blâme pas ! Si j'étais aussi malin qu'eux, je serais pas là non plus aujourd'hui. Je serais en train de faire fortune, dans un hôtel de Washington.

Il y eut un silence, et Noah savait que tous les joueurs venaient de se tourner vers lui, mais il ne leva pas la tête.

« Nous marchons aussi, écrivit-il lentement. Nous montons les collines. Ensuite, nous les redescendons. Nous marchons le jour. Nous marchons la nuit. Je crois que l'armée doit être divisée en deux catégories. L'armée qui combat. Et l'armée qui marche et lave des fenêtres, et je suis indubitablement tombé dans la seconde catégorie. »

– Les Juifs ont d'énormes capitaux en France et en Allemagne, dit une autre voix. Ils sont à la tête de toutes les banques et de tous les bordels de Berlin et de Paris, et Roosevelt a décidé qu'il fallait qu'on aille protéger leur pognon. Alors on a déclaré la guerre.

La voix était forte et artificielle, les paroles, décochées comme des projectiles à la tête de Noah. Mais Noah ne leva pas la tête.

« J'ai lu dans les journaux, écrivait-il, que cette guerre est une guerre de matériel, mais mon seul matériel actif n'a été, jusqu'alors, qu'un seau et une grosse éponge... »

– Ils ont un Comité international, continua la voix, qui se réunit périodiquement en Pologne, dans une ville appelée Varsovie, et d'où ils envoient des ordres dans le monde entier : achetez ceci, vendez cela, combattez ce pays-ci, combattez ce pays-là... Une vingtaine de vieux rabbins barbus...

– T'as entendu, Ackermann ? dit une autre voix.

Noah regarda les joueurs de poker. Tous étaient tournés vers lui. Tous ricanaient, les yeux brillants de haine et de jubilation.

– Non, dit Noah, je n'ai rien entendu.

– Pourquoi ne viens-tu pas t'asseoir avec nous, dit Silichner avec une politesse outrée. Nous sommes en train de discuter entre amis.

– Non, merci, dit Noah, je suis occupé.

– On aimerait savoir, continua Silichner – il était du Milwaukee et avait un léger accent allemand, comme s'il l'avait parlé étant petit, et n'avait jamais pu s'en débarrasser complètement, – on aimerait savoir comment tu t'es débrouillé pour te laisser coincer. Qu'est-ce qui s'est passé ? Y avait pas de Juifs dans la commission ?

Noah baissa les yeux vers sa main, et la feuille de papier qu'elle tenait. « Elle ne tremble pas, constata-t-il, stupéfait, elle est ferme comme un roc. »

– J’ai entendu parler, dit une autre voix, d’un Juif qui s’était engagé.

– Non ! dit Silichner, émerveillé.

– Parole d’homme. Ils l’ont empaillé et mis au Musée.

Tous les autres éclatèrent de rire. Un rire qui sonnait horriblement faux.

– Je suis vraiment navré pour Ackermann, reprit Silichner. Rendez-vous compte de tout l’argent qu’il pourrait gagner en vendant des pneus et de l’essence au marché noir, s’il n’était pas dans l’infanterie.

« Est-ce que je t’ai parlé, écrivait Noah d’une main ferme, de ce nouveau sergent que nous avons « touché la semaine dernière ? Il n’a plus de dents sur le devant et il zézaie comme une jeune fille timide le soir de son premier bal... »

– Ackermann !

Noah leva les yeux. Un caporal d’une autre chambrée se tenait au pied de sa couchette.

– On vous demande immédiatement dans la salle du rapport.

Sans se hâter, Noah glissa la lettre commencée dans son bloc de papier à lettres et rangea le tout soigneusement dans sa boîte à paquetage. Il sentait toujours sur lui les regards des autres, qui l’observaient, mesuraient ses moindres gestes. Lorsqu’il contourna les joueurs de poker, en se gardant bien de presser le pas, Silichner s’écria :

– Je parie qu’ils vont le décorer. Pour leur avoir économisé toutes ces permissions de vingt-quatre heures. Le papier est si rare, de nos jours.

Nouvel éclat de rire général, aussi artificiel, aussi prémédité que le précédent.

« Il faudra que je trouve un moyen de les faire taire, pensa Noah en sortant dans l’obscurité bleue qui recouvrait le camp. D’une façon ou d’une autre, il faudra que... »

L’air était doux à respirer, après l’atmosphère lourde de la baraque, et le silence des routes désertes, entre les longs bâtiments sans étages, était doux à l’oreille, après les voix rauques et les rires des joueurs de poker. « Ils m’ont sans doute trouvé une nouvelle corvée », pensa Noah en marchant lentement le long des baraques. Il était heureux, néanmoins, de cette paix momentanée, de cette trêve momentanée avec l’armée et le monde absurde qui l’entourait.

Puis il entendit, derrière lui, un bruit de pas précipités et, avant qu’il ait eu le temps de se retourner, deux bras puissants l’avaient immobilisé, par-derrière.

– Voilà Youpin, chuchota une voix qu'il eut l'impression de connaître. C'est la dose numéro un.

Noah jeta sa tête de côté, et le coup s'abattit sur son oreille. « Ils se servent d'un gourdin, songea-t-il en tentant vainement de se dégager. Pourquoi faut-il qu'ils se servent d'un gourdin ? » Puis un second coup s'abattit, et il commença à perdre connaissance.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, la nuit était noire. Il gisait entre deux baraques, sur l'herbe sablonneuse. Son visage était douloureux et humide. Il lui fallut cinq minutes pour se traîner jusqu'au mur et pour parvenir, en s'y adossant, à occuper une position assise.

Michael pensait à de la bière. Il marchait derrière Ackermann, dans la chaleur poussiéreuse, en pensant à de la bière, à de la bière en verres, à de la bière en chopes, à de la bière en canettes, en bouteilles, en tonneaux, en gobelets d'étain, en boîtes de conserve. Il pensait à de la bière blonde, à de la bière brune, à toutes les variétés de bière – aie, stout ou porter, – à la bière tout court, à la simple bière. Au bar de la Sixième Avenue, où s'arrêtaient toujours les colonels de carrière, en revenant de l'île du Gouverneur, et où ils servaient la bière dans de longues flûtes que le barman réfrigérait avant de les emplir. Au restaurant chic de Hollywood, avec des reproductions des Impressionnistes français au-dessus du bar, où ils la servaient dans des chopes glacées, à soixante-quinze cents la bouteille. À son propre salon, le soir, où il buvait de la bière, en pantoufles, dans son fauteuil tapissé de velours à côtes, en parcourant les journaux du lendemain matin. Aux matches de base-ball, où ils servaient la bière dans des récipients de carton, pour que les spectateurs ne jettent pas les bouteilles à la tête de l'arbitre.

Michael marchait d'un pas ferme, malgré sa fatigue, et sa soif torturante. Ses mains étaient inertes et enflées, comme toujours après le cinquième mille, mais il avait cessé de souffrir de ces marches interminables. Ackermann haletait devant lui, peinait pour escalader la pente, pendant presque insensible, de la route.

Michael avait pitié d'Ackermann. Ackermann n'avait manifestement jamais été robuste, et les marches et les corvées incessantes ne lui avaient laissé que la peau sur les os. Illogiquement, Michael se sentait coupable lorsqu'il regardait osciller devant lui le dos maigre et péniblement voûté de Noah. Les longs mois d'entraînement avaient également aminci Michael, mais sa sveltesse actuelle était celle d'un athlète ; ses jambes étaient dures et puissantes comme des tiges d'acier, son corps, solide et résistant. Il était injuste que dans la même colonne, juste devant lui, puisse se trouver un homme dont chaque pas était une souffrance, alors que lui-même se sentait comparativement en forme. Et il y avait, en plus, toutes les avanies subies par

Ackermann au cours des deux dernières semaines. Les plaisanteries méchantes et continuelles, les fausses discussions politiques entamées dans le voisinage d'Ackermann, pour le plaisir de lui faire entendre une fois de plus : « Hitler n'a jamais fait grand-chose de propre, mais faut dire ce qui est : il sait ce qu'y faut faire au sujet des Juifs... ».

Michael avait essayé d'intervenir une ou deux fois en sa faveur, mais, parce qu'il était nouveau dans la compagnie, parce qu'il venait de New York et que la plupart des hommes étaient originaires du Sud, personne n'avait prêté attention à ce qu'il disait, et tous avaient continué à participer au jeu cruel.

Il y avait un autre Juif dans la compagnie, un type énorme du nom de Fein, auquel personne ne cherchait jamais d'histoire. Personne ne l'aimait particulièrement, mais personne ne l'ennuyait. Peut-être en raison de sa taille. Il avait bon caractère et une allure peu rassurante. Il avait de grosses mains noueuses et prenait tout par le bon bout, sans penser à rien. Il serait difficile de le vexer, car les mots couverts et les allusions détournées paraissaient glisser sur lui sans parvenir jusqu'à son cerveau, et quel plaisir y aurait-il à asticoter un être aussi obtus ? En outre, s'il se vexait un jour, il ferait sans doute pas mal de dégâts à la ronde, et les hommes qui persécutaient Ackermann se tenaient coi en présence de Fein. « Ah ! l'armée », songea Michael.

Devant Michael, Ackermann trébucha. Michael hâta le pas et le retint par le bras. Ackermann le regarda froidement.

– Lâche-moi, dit-il, je n'ai besoin de l'aide de personne.

Michael laissa retomber sa main. « Un de ces Juifs orgueilleux », pensa-t-il, le regardant chanceler et buter à chaque instant sur les pierres du chemin, tandis que la colonne franchissait la crête de la colline. Il n'éprouvait plus aucune sympathie à son égard.

– Sergent, dit Noah, debout, dans la salle du rapport, devant le bureau derrière lequel le sergent-chef lisait les aventures de Tarzan. Je voudrais avoir la permission de parler au capitaine.

Le sergent-chef ne leva pas les yeux. Noah se tenait au garde-à-vous, dans ses treillis, épuisé et trempé de sueur par les marches de la journée. Il regarda le capitaine, assis deux mètres plus loin, derrière son propre bureau, lisant attentivement la page sportive d'un journal de Jacksonville. Le capitaine ne leva pas la tête.

Finalement, le sergent-chef regarda Noah.

– Que désirez-vous, soldat ? demanda-t-il.

– Je voudrais, dit Noah, s'efforçant d'articuler ses paroles, malgré la fatigue de la journée qui menaçait de troubler la clarté de sa diction, avoir la permission de parler au capitaine.

Le sergent-chef fixa sur lui un regard morne.

– Sortez d’ici ! ordonna-t-il.

Noah avala sa salive.

– Je voudrais avoir la permission..., recommença-t-il avec entêtement, de parler au...

– Sortez d’ici, coupa le sergent, et revenez avec votre tenue A. Maintenant, sortez d’ici.

– Oui, sergent, dit Noah.

Le capitaine n’avait pas levé les yeux. Noah quitta la petite pièce et sortit dans la nuit tombante. Il était difficile de savoir à quoi s’en tenir, au sujet des uniformes. Parfois, le capitaine voulait voir les hommes eu treillis, et parfois en tenue de ville. Le règlement changeait toutes les demi-heures. Il regagna lentement sa chambrée, parmi les flâneurs et le son nasillard des petits postes de radio à pile diffusant pêle-mêle de la musique de jazz ou le vingt-septième épisode de quelque feuilleton radiophonique.

Lorsqu’il revint dans sa tenue A, le capitaine n’était plus là. Noah s’assit dans l’herbe, devant l’entrée de la salle du rapport, et attendit. Derrière lui, à l’intérieur d’un baraquement, un homme chantait ; « Je n’ai pas élevé mon fils pour en faire un soldat, disait toujours la pauvre mère-re... » Deux autres se disputaient au sujet de la date probable de la fin des hostilités.

– En 1950, disait l’un. À la fin de l’automne. Les guerres finissent toujours à la fin d’un automne.

– La guerre avec les Allemands, peut-être, disait l’autre. Mais, après ça, y aura encore les Japs.

– Moi, je signerais un armistice avec n’importe qui, intervint une troisième voix. Avec les Bulgares ou les Mexicains ou les Égyptiens. N’importe qui.

– En 1950, répéta la première voix. Rappelez-vous ce que je vous dis. Et on prendra tous une balle dans le cul d’ici là.

Noah cessa de les écouter. Il s’adossa aux marches de bois, à moitié endormi, et attendit le capitaine en pensant à Hope, son épouse lointaine. Son anniversaire tombait la semaine prochaine, le mardi, et il avait économisé dix dollars, qu’il conservait précieusement dans le fond de son sac, pour lui acheter un cadeau. Qu’est-ce qu’on pouvait acheter en ville, pour dix dollars ? Une écharpe, un chemisier... Il se l’imagina avec une écharpe. Puis il se l’imagina avec un chemisier, blanc de préférence, avec sa gorge frêle émergeant de l’étoffe blanche, et le casque noir de ses longs cheveux. Un chemisier, oui. On pouvait certainement trouver quelque chose de bien, même en Floride, pour

une dizaine de dollars.

Colclough revint. Il monta lourdement les marches de la salle du rapport. À cinquante mètres, on l'aurait reconnu pour un officier, rien qu'à sa façon de remuer son derrière.

Noah se leva et suivit Colclough dans la salle du rapport. Le capitaine était assis à son bureau et fronçait les sourcils, d'un air important, en regardant quelques feuilles de papier étalées devant lui.

– Sergent, dit calmement Noah. Je voudrais avoir la permission de parler au capitaine.

Le sergent le regarda, se leva et fit les trois ou quatre pas qui séparaient son bureau de celui du capitaine.

– Mon capitaine, dit-il, le soldat Ackermann désire vous parler.

Colclough ne broncha pas.

– Dites-lui d'attendre, répliqua-t-il.

Le sergent se tourna vers Noah.

– Le capitaine vous fait dire d'attendre, répéta-t-il.

Noah s'assit et observa le capitaine. Au bout d'une demi-heure, le capitaine fit signe au sergent.

– Allez-y, dit le sergent. Et soyez bref.

Noah se leva, salua le capitaine.

– Le soldat Ackermann, dit-il, a la permission du sergent-chef de parler au capitaine.

– Oui ?

Colclough ne leva pas les yeux.

– Mon capitaine, dit nerveusement Noah, ma femme arrivera en ville vendredi soir, et elle m'a demandé de la rejoindre dans le hall de l'hôtel, et je voudrais avoir la permission de quitter le camp vendredi soir.

Pendant plusieurs minutes, Colclough ne répondit pas.

– Soldat Ackermann, dit-il enfin, vous connaissez le règlement de la compagnie ? La compagnie est toujours consignée le vendredi soir pour se préparer à l'inspection...

– Oui, mon capitaine, dit Noah. Mais c'est le seul train dans lequel elle ait pu avoir des places, et elle m'attendra, et j'avais pensé que, juste pour cette fois...

– Ackermann – Colclough, enfin leva les yeux, – sachez que, dans l'armée, le devoir passe avant tout. Je ne sais pas si j'arriverai jamais à le faire comprendre à un seul d'entre vous, mais nom de D..., j'ai bien l'intention d'essayer. L'Armée se fout que vous voyiez votre femme ou

non. Quand vous n'êtes pas de service vous pouvez faire ce que vous voulez. Quand vous êtes de service, vous êtes de service. Un point c'est tout. Maintenant, sortez.

– Oui, mon capitaine, dit Noah.

– Oui, mon capitaine, quoi ? aboya Colclough.

– Oui, mon capitaine. Merci, mon capitaine, dit Noah, se souvenant *in extremis* des conférences sur la politesse militaire.

Il salua et se retira.

Bien que celui-ci lui coûtât quatre-vingt-cinq cents, il envoya un télégramme. Mais il n'eut aucune réponse, au cours des deux jours suivants, et il n'avait aucun moyen de savoir si elle l'avait reçu ou non. Il ne dormit pas de la nuit, du vendredi au samedi, sachant que Hope était près de lui, après tout ces mois, à une quinzaine de kilomètres, l'attendant à l'hôtel, ne sachant même pas, peut-être, ce qui lui était arrivé, ignorant tout des gens tels que Colclough et de l'indifférence aveugle des autorités militaires, sur lesquelles l'amour n'avait aucune prise, la tendresse ne faisait aucune impression. « Enfin, songea-t-il rêveusement, lorsqu'il s'endormit, peu de temps avant le réveil, je la verrai cet après-midi. Peut-être cela vaut-il mieux. Les dernières traces de mon œil au beurre noir auront peut-être complètement disparu, et je n'aurai pas besoin de lui expliquer comment cela m'est arrivé... »

Le capitaine arriverait dans cinq minutes. Nerveusement Noah vérifia les coins de sa couchette, la symétrie des serviettes dans sa boîte à paquetage, l'impeccable transparence des fenêtres, à gauche et à droite de son lit. Il vit son voisin, Silichner, boutonner l'imperméable qui pendait parmi ses vêtements, à la place prescrite. Noah s'était assuré, avant de déjeuner, que tous ses vêtements étaient correctement boutonnés en vue de l'inspection, mais il y jeta un ultime coup d'œil et recula, horrifié. Sa veste, qu'il avait vérifiée moins d'une heure auparavant, était déboutonnée du haut en bas. Frénétiquement, il se mit à la reboutonner. Si Colclough avait trouvé sa veste ouverte, il aurait consigné Noah pour le week-end. Il avait fait pis à d'autres pour moins que cela, et tout le monde savait qu'il détestait Noah. Deux boutons de l'imperméable étaient également déboutonnés. « Oh, mon Dieu ! pensa Noah faites qu'il n'arrive pas encore, faites qu'il n'arrive pas avant que j'aie fini. »

Brusquement, Noah se retourna. Riker et Donnelly l'observaient, de leur couchette, en ricanant un peu. Instantanément, ils baissèrent la tête et chassèrent de leurs souliers des grains de poussière imaginaires. « C'est ça, pensa amèrement Noah, ce sont eux qui me l'ont fait, sans doute en accord avec toute la chambrée. Sachant ce que Colclough me



ferait s'il trouvait mes vêtements dans cet état... Ils se sont sans doute glissés ici après le petit déjeuner, pour sortir tous les boutons des boutonnieres...

Il vérifia soigneusement chaque pièce de son habillement et bondit au pied de sa couchette au moment exact où, du seuil de la baraque, le sergent hurlait : – Garde à vous !

Colclough l'examina longuement, froidement, et regarda sous tous les angles possibles la rigide perfection de sa boîte à paquetage. Puis il se glissa derrière Noah et tira à lui, l'un après l'autre, tous les vêtements pendus à la tête de sa couchette. Noah entendait le glissement sifflant du drap contre le drap, tandis que Colclough laissait les vêtements retomber à leurs places respectives. Enfin, le capitaine ressortit d'entre les couchettes, et Noah comprit que tout se passerait bien.

Cinq minutes plus tard, l'inspection était terminée, et les hommes commençaient à se déverser des baraquements, dans la direction des autobus. Noah descendit son sac de l'étagère et y prit, au fond, la petite pochette de toile cirée dans laquelle il rangeait son argent. Il l'ouvrit, et écarquilla les yeux. Le petit sac était vide. À la place du billet de dix dollars, il n'y avait qu'un morceau de papier portant, en son milieu, ce simple mot : « Alors ? »

Noah fourra le papier dans sa poche et, posément, remit son sac à sa place habituelle. « Je le tuerai, pensait-il. Je tuerai celui qui a fait ça, Pas d'écharpe, pas de chemisier, rien ! Je le tuerai. »

Lentement, il marcha vers la station de l'autobus. Tout tournait autour de lui. Il voulait laisser les hommes de sa chambrée prendre un ou deux autobus d'avance. Il ne voulait pas les voir, ce matin. Il savait que les choses se gâteraient, s'il montait dans le même autobus que Donnelly, Silichner, Rickett ou l'un des autres, et cette matinée n'était pas propice aux règlements de comptes.

Il attendit une vingtaine de minutes, parmi la longue queue de soldats impatients et monta enfin dans l'un des autobus. Il n'y avait personne de sa compagnie et, soudain, les visages lavés, rasés et détendus lui parurent francs et amicaux. L'homme debout près de lui, un immense soldat à la large physionomie avenante, lui offrit même une gorgée du whisky qu'il venait de tirer de sa poche.

– Non, merci, dit Noah en souriant. Ma femme vient d'arriver en ville et je ne l'ai pas encore vue. Je ne veux pas la retrouver avec une haleine parfumée à l'alcool.

L'autre sourit de toutes ses dents, comme si Noah venait de lui communiquer une nouvelle extrêmement agréable.

– Ta femme ? dit-il. Sans blague ! Y a combien de temps que tu l'as

pas vue ?

– Sept mois, répondit Noah.

– Sept mois !

L'autre perdit son sourire. Il était très jeune, sa peau était claire et lisse comme celle d'une jeune fille, son visage à la fois mâle et doux.

– Sept mois, et c'est la première fois !

Il frappa sur l'épaule de l'homme qui était assis sur le siège contre lequel ils étaient appuyés.

– Soldat, dit-il, lève-toi et cède ta place à cet homme marié. Il n'a pas vu sa femme depuis sept mois, elle l'attend, et il a besoin de toutes ses forces.

Le soldat sourit, se leva.

– Fallait le dire plus tôt ! s'exclama-t-il.

– Non, protesta Noah, embarrassé, mais riant malgré lui. Ça ira comme ça. Je n'ai pas besoin de m'asseoir.

L'homme à la bouteille de whisky le poussa impérieusement vers le siège.

– C'est un ordre, dit-il solennellement. Assieds-toi, soldat, et économise tes forces.

Noah s'assit, au milieu d'un groupe de visages souriants.

– Tu n'as pas une photo de la dame en question, par hasard ? dit le grand soldat.

– Eh bien ! mais... Oui, dit Noah.

Il la sortit de son portefeuille et la montra au soldat, qui la regarda sérieusement.

– Un jardin par une belle matinée de printemps énonça-t-il. Bon Dieu ! je vais tâcher de me marier avant de les laisser me trouer la peau.

Noah rangea son portefeuille, sourit au soldat. Cet incident lui paraissait d'excellent augure, il avait atteint le point le plus bas de sa route et commencerait, désormais, à remonter de l'autre côté, vers le soleil.

Lorsque l'autobus s'arrêta en ville, devant le bureau de poste, le grand soldat l'aida à descendre du véhicule, avec des précautions exagérées, et lui frappa amicalement sur l'épaule.

– En avant, fiston, dit-il. Bon week-end. Et fais-moi le plaisir d'oublier jusqu'à lundi, au réveil, qu'il existe une chose aussi ridicule que l'armée des États-Unis.

En souriant, Noah lui adressa un signe d'adieu et courut vers l'hôtel

où Hope devait l'attendre.

Elle était dans le hall, ballottée par le flot kaki, à l'écart d'un groupe d'autres épouses.

Noah la découvrit avant qu'elle-même l'ait aperçu. Elle scrutait anxieusement l'amas confus de soldats, et de femmes, et de palmiers poussiéreux. Elle semblait lasse et un peu pâle. Le sourire qui éclaira son visage lorsqu'il surgit derrière elle et toucha légèrement son coude en disant : « Madame Ackermann, je crois ? » était très proche des larmes.

Ils s'embrassèrent comme s'ils avaient été seuls.

– Allons, dit doucement Noah, allons, allons...

– N'aie pas peur, dit-elle. Je ne vais pas pleurer.

Elle recula d'un pas, pour mieux le regarder.

– C'est la première fois que je te vois en uniforme, dit-elle.

– Comment me trouves-tu ?

La bouche de la jeune femme trembla.

– Affreux, dit-elle.

Puis ils éclatèrent de rire.

– Montons, dit-il.

– Impossible.

– Pourquoi ? demanda Noah, consterné, appréhendant quelque imprévisible désastre.

– Je n'ai pu avoir une chambre ici, c'est bondé. Mais ce n'est rien.

Elle leva les deux mains vers le visage de Noah et s'esclaffa en y lisant l'étendue de son désespoir.

– Nous avons tout de même quelque chose dans un « garni », un peu plus loin. Ne fais pas cette tête-là.

Elle le prit par la main et ils quittèrent l'hôtel. Ils descendirent la rue, silencieusement, en se regardant à la dérobée. Noah avait conscience des regards poliment approbateurs que leur jetaient les soldats qu'ils croisaient, les soldats solitaires qui n'avaient pas de femme, pas de maîtresse en ville, et devraient se contenter de se saouler, ce soir.

La façade du « garni » avait besoin d'être repeinte. Le porche était envahi par la vigne vierge, et la première marche du perron chancelait.

– Attention ! dit Hope. Ne passe pas au travers. Ce serait un drôle de moment pour te casser une jambe.

La propriétaire leur ouvrit la porte. C'était une vieille femme

osseuse, en tablier sale. Elle regarda froidement Noah. Elle sentait la vieillesse, la sueur et l'eau de vaisselle.

– C'est votre mari ? demanda-t-elle, la main encore sur la clenche.

– Oui, dit Hope.

– Hum, grogna la vieille, sans répondre au sourire courtois que lui adressait Noah.

Enfin, elle consentit à les laisser passer et les regarda monter l'escalier.

– C'est pire que l'inspection, chuchota Noah en suivant Hope vers leur chambre.

– Qu'est-ce que c'est que l'inspection ? demanda Hope.

– Je te le dirai une autre fois, répliqua Noah.

La porte se referma derrière eux. La chambre était petite. L'une des vitres de l'unique fenêtre était fêlée en forme d'étoile. Le papier de tenture était si vieux que le motif ressemblait à de la moisissure. L'émail du lit tombait par plaques, mais Hope avait mis des jonquilles sur la table de nuit, et sa brosse à cheveux reposait, signe de mariage et de civilisation, au pied du vase rempli d'eau, près d'une petite photo de Noah en sweater, prise au cours de leurs dernières vacances.

Ils évitaient de se regarder, légèrement embarrassés.

– Il a fallu que je lui montre notre licence de mariage, dit Hope. Je veux dire : à la propriétaire.

– Quoi ? dit Noah.

– Notre licence de mariage. Elle a dit qu'elle avait un mal de chien à maintenir la respectabilité de son établissement, avec cent mille soldats ivres lâchés en liberté chaque semaine dans la ville.

Noah sourit et secoua la tête.

– Qui t'avait dit d'emporter notre licence de mariage ?

Hope toucha les fleurs.

– Je l'ai toujours avec moi, dans mon sac, dit-elle. Pour me souvenir...

Noah s'approcha lentement de la porte. Il y avait une clef dans la serrure. Il la tourna. La serrure grinça lugubrement, dans le silence de la petite pièce.

– Là, dit-il. Il y a sept mois que j'y pense. Juste à tourner une clef dans une serrure.

Brusquement, Hope disparut derrière le lit. Elle réapparut aussitôt, et Noah vit qu'elle tenait une petite boîte.

– Je t'ai apporté ça, dit-elle.

Noah s'empara de la boîte. Il pensait aux dix dollars, aux cadeaux enfuis, au morceau de papier, au commentaire sardonique : « Alors ? » Il ouvrit la boîte, s'obligeant à ne plus penser aux dix dollars. Cela pourrait attendre, cela devrait attendre jusqu'à lundi.

La boîte contenait des macarons au chocolat.

– Goûte-les, dit Hope. Je suis heureuse de t'annoncer que je ne les ai pas faits moi-même. J'ai écrit à ma mère de les faire et de me les envoyer.

Noah entama un macaron. Ils avaient un goût de bonheur et de foyer. Il en mangea un second.

– C'était une idée épataante, dit-il.

– Déshabille-toi, commanda sauvagement Hope. Enlève tous ces sales vêtements !

Le lendemain matin, ils descendirent très tard pour prendre leur petit déjeuner. Ensuite ils se promenèrent dans les rues de la petite ville. Les gens revenaient de l'église, et les enfants endimanchés marchaient avec une dignité ennuyée dans le sillage de leurs parents, le long des pelouses fanées. On ne voyait jamais d'enfants, au camp, et leur présence donnait au matin un air accueillant et familial.

Un soldat ivre marchait en surveillant étroitement ses pieds, sur le bord du trottoir. De temps à autre, il levait les yeux vers les « pratiquants », comme pour les mettre au défi de critiquer sa piété ou son droit d'être ivre un dimanche matin. Lorsqu'il croisa Noah et Hope, il leur adressa un salut grandiose, murmura : « Chut. Pas un mot aux M. P. » et continua fièrement sa route.

– Un type que j'ai vu hier dans l'autobus, dit Noah. Je lui ai montré ta photo.

– Jugement ? s'informa Hope en le pinçant du bout des doigts. Négatif ou positif ?

– Un jardin, dit Noah. Un jardin par un beau jour de printemps.

Hope s'esclaffa.

– Si cette armée espère gagner la guerre avec des poètes... commença-t-elle.

– Il a dit aussi : « Bon Dieu, je vais tâcher de me » marier moi-même avant de les laisser me trouver la » peau ! »

Hope s'esclaffa, une seconde fois, puis elle réalisa la signification des derniers mots, et son sourire disparut. Elle ne dit rien, cependant. Elle ne pouvait rester qu'une semaine, et ils n'avaient pas de temps à perdre en discussions de ce genre.

– Tu crois que tu pourras venir tous les soirs ? demanda-t-elle.

Noah acquiesça.

– Même si je dois corrompre tous les M. P. de la région, dit-il. Vendredi soir, peut-être pas, mais tous les autres soirs...

Il regarda, autour de lui, la petite ville triste et poussiéreuse, avec ses dix bistrots coiffés d'enseignes au néon.

– Quel dommage que tu doives passer la semaine dans ce trou.

– Un trou ! s'exclama-t-elle. J'adore cette ville. Elle me rappelle la Riviera.

– Tu as été sur la Riviera ?

– Jamais.

Noah regarda les rails du chemin de fer, le quartier nègre, les cabanes misérables, de part et d'autre, en bordure du chemin creusé d'ornières.

– Tu as raison, dit-il. Ça rappelle tout à fait la Riviera.

– Tu as été à la Riviera ?

– Jamais.

Ils se sourirent et marchèrent un instant en silence. Hope posa sa tête sur l'épaule de Noah.

– Combien de temps ? dit-elle. Combien de temps encore ?

Il savait de quoi elle parlait, mais il dit :

– Quoi ?

– Combien de temps durera-t-elle ? La guerre...

Assis dans la poussière, un petit Nègre caressait gravement la tête d'un coq. Noah loucha dans le soleil, pour mieux le regarder. Le coq semblait dormir, hypnotisé par le mouvement régulier des petites mains noires.

– Pas longtemps, dit Noah. Pas longtemps du tout. Tout le monde le dit.

– Tu ne mentirais pas à ta femme, n'est-ce pas ?

– Pas de danger, dit Noah. Je connais un sergent, au Q. G. du régiment, et il dit que tout le monde pense que notre division n'aura même pas l'occasion de combattre. Il dit que le colonel était fou furieux, parce qu'il voyait s'enfuir ses dernières chances de devenir B. G.

– B. G. ?

– Brigadier général.

– Suis-je stupide de l'ignorer ?

– Oui, dit Noah. J'adore les femmes stupides.

– Très flattée, gronda Hope.

Ils pivotèrent simultanément sans se consulter, comme si leurs deux cerveaux se fussent alimentés au même réservoir d'impulsions, et reprirent le chemin du « garni ».

– J'espère que le salaud ne le deviendra jamais, dit soudain Hope d'une voix suave.

Noah sursauta.

– Ne deviendra jamais quoi ? s'informa-t-il, stupéfait.

– B. G.

Un silence, puis :

– J'ai une idée sensationnelle, dit Hope.

– Laquelle ?

– Retournons dans notre chambre et fermons la porte à double tour.

Elle lui sourit, et tous deux hâtèrent le pas, en direction de leur « garni ».

Quelqu'un frappa, et la voix de la propriétaire retentit à travers le battant.

– Madame Ackermann. Madame Ackermann. Je voudrais vous voir une minute, s'il vous plaît.

Hope fronça les sourcils, puis haussa philosophiquement les épaules.

– Je descends, cria-t-elle.

Elle se tourna vers Noah.

– Reste où tu es, dit-elle. Je reviens dans une minute.

Elle l'embrassa sur l'oreille, ouvrit la porte et sortit. Noah se renversa sur le lit, contemplant le plafond entre ses paupières mi-closes, il somnola, dans cette fin radieuse d'un après-midi dominical une locomotive sifflait quelque part, et des voix de soldats esseulés chantaient en bas, sous la fenêtre *Tu rends le temps et l'amour agréables, Tu prépares des mets délectables, Mais as-tu du pognon, chérie ? Le pognon, y a qu'ça dans la vie.* Noah savait qu'il connaissait cette chanson. Puis il se souvint de Roger et que Roger était mort. Mais, avant qu'il ait eu le temps d'approfondir ce problème, il s'endormit.

Le bruit de la porte se refermant doucement le tira de son sommeil. Il ouvrit les yeux et sourit à Hope qui se penchait au-dessus de lui.

– Noah, dit-elle. Il faut que tu te lèves.

– Plus tard, dit-il. Beaucoup plus tard. Viens avec moi.

– Non, dit-elle d'une voix blanche. Il faut que tu te lèves maintenant.

Il s'assit sur le lit.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– C'est la propriétaire, dit Hope. Elle dit qu'il faut que nous partions immédiatement.

Noah secoua la tête, pour tenter d'éclaircir ses idées.

– Répète un peu, dit-il.

– La propriétaire dit qu'il faut que nous partions...

– Chérie, grogna gentiment Noah. Tu as certainement compris de travers.

– J'ai très bien compris, dit Hope.

Sa physionomie était pâle et tendue.

– J'ai parfaitement compris qu'il fallait que nous partions.

– Pourquoi ? Tu n'as pas loué cette chambre pour une semaine ?

– Si, dit Hope. Je l'ai louée pour une semaine. Mais la propriétaire ait que je n'ai pas agi loyalement avec elle. Elle ne savait pas que nous étions Juifs.

Noah se leva et baissa les yeux vers la table de nuit. Sa photo souriait toujours, près des jonquilles, mais les jonquilles commençaient à se faner.

– Elle a dit qu'elle s'en doutait, d'après le nom, continua Hope, mais je n'avais pas l'air d'une Juive. Lorsqu'elle t'a vu, elle a recommencé à se le demander. Puis elle me l'a demandé, et je lui ai répondu que nous étions Juifs.

– Pauvre Hope, dit doucement Noah. Je te demande pardon.

– Pas de ça, coupa Hope. Ne me redis jamais quelque chose comme ça. Je ne veux pas que tu me demandes jamais pardon de quoi que ce soit.

– O. K, dit Noah.

Ses doigts effleurèrent les jonquilles. Les pétales étaient morts et tendres.

– Je suppose qu'il ne nous reste plus qu'à faire nos bagages.

– Oui, dit Hope.

Elle posa sa valise sur le lit, et l'ouvrit.

– Cela n'a rien de personnel, ajouta-t-elle. C'est simplement un principe de la maison.

– Heureux de savoir que ça n'a rien de personnel, dit Noah.

– Ce n'est pas tellement grave.

Hope commença à ranger ses vêtements dans sa valise, avec le soin



méticuleux qui lui était propre.

– Nous n’aurons pas de mal à trouver autre chose.

Noah prit la brosse à cheveux, sur la table de nuit.

Elle avait une monture d’argent, polie par l’usage, et ornée d’un vieux motif de feuilles victoriennes. Elle brillait faiblement, sous le jour tamisé de la petite chambre.

– Non, dit-il, nous ne trouverons pas autre chose.

– Mais nous ne pouvons pas rester ici...

– Nous ne resterons pas ici et nous ne trouverons pas autre chose, dit Noah d’une voix monocorde.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

Inquiète, Hope cessa de refaire sa valise et le regarda.

– Je veux dire que nous allons voir quand part le premier autocar pour New York et que tu vas le prendre.

Le silence pesa sur la petite pièce. Immobile, Hope contemplait sans les voir les sous-vêtements roses qu’elle venait de remettre dans sa valise.

– Je ne pourrai pas avoir d’autre semaine avant Dieu sait combien de temps, murmura-t-elle. Et nous ne savons pas ce qui t’arrivera. Tu peux être envoyé en Afrique, à Guadalcanal, n’importe où.

– Je crois qu’il y a un car vers cinq heures, dit Noah.

– Chéri...

Hope refusait toujours de bouger, pensive et belle, de l’autre côté du lit.

– Je suis sûre que nous pourrions trouver autre chose dans cette ville...

– J’en suis sûr également, approuva Noah. Mais nous ne chercherons même pas. Je veux rester seul ici, c’est tout. Je ne peux pas t’aimer dans cette ville. Je veux que tu la quittes et que tu n’y reviennes jamais. Le plus tôt sera le mieux. Je pourrais incendier ou bombarder cette ville, mais je refuse de t’y aimer.

Hope contourna le lit et prit Noah par les épaules.

– Mon amour, dit-elle en le secouant de toutes ses forces. Qu’est-ce qui t’est arrivé ? Qu’est-ce qu’ils t’ont fait ?

– Rien, cria Noah. Rien ! Je te raconterai ça après la guerre ! Maintenant, finis ta valise et fichons le camp d’ici !

Hope le lâcha, découragée.

– Bien sûr, dit-elle à voix basse.

Elle alla terminer sa valise.

Dix minutes plus tard, ils étaient prêts. Noah sortit, portant la valise de sa femme et le petit sac de toile dans lequel il avait mis sa chemise de rechange et son nécessaire à raser. Il ne regarda pas en arrière lorsqu'il fut sur le palier, mais Hope se retourna, avant de refermer la porte. Le soleil se glissait à travers les fentes des volets disloqués, saupoudrant la pièce d'une poussière d'or. Les jonquilles se courbaient, à présent, par-dessus le rebord du vase, comme si l'approche de la mort avait rendu leurs fleurs plus lourdes. Mais la chambre était semblable à ce qu'elle avait été lorsqu'elle y était entrée pour la première fois. Doucement, elle referma la porte et suivit Noah dans l'escalier.

La propriétaire ne dit pas un mot lorsque Noah lui régla le prix de la chambre. Elle resta immobile et muette, dans sa sueur, sa vieillesse et son eau de vaisselle, et, du perron, suivit des yeux le Soldat et la jeune femme qui remontaient lentement la rue, vers la station des autocars.

Quelques hommes dormaient déjà dans la chambrée lorsque Noah y entra à son tour. Manifestement ivre, Donnelly ronflait près de la porte, mais personne ne faisait attention à lui. Noah posa son sac sur sa couchette et, avec un soin méticuleux, en fouilla longuement le contenu, les souliers de rechange, les treillis propres, les gants de laine verte, la boîte d'articles d'entretien pour les chaussures. Mais l'argent ne s'y trouvait pas. Noah s'empara de son autre sac, le posa près du premier, et le fouilla avec la même méthode. L'argent n'y était pas non plus. De temps à autre, il relevait brusquement la tête, pour voir si personne ne l'observait. Mais ils dormaient tous, nullement incommodés par le chœur hideux, haïssable, éternel, de leurs propres ronflements. « Bien, pensa-t-il, si jamais j'en surprends un à me regarder, je le descends. »

Il remit dans les sacs ses effets éparpillés, puis sortit son papier à lettres et rédigea une courte note. Ensuite, il quitta la baraque et se dirigea vers la salle du rapport. Sur le tableau d'affichage, devant la salle du rapport, parmi les avis sardoniques au sujet des bordels de la ville et les règlements et la liste des dernières promotions, il y avait un espace réservé aux « objets perdus et trouvés ». Noah fixa sa feuille de papier, à l'aide d'une punaise, au-dessus d'une note du soldat de première classe O'Reilly exigeant la restitution d'un couteau à six pièces volé la veille dans sa boîte à paquetage. Une lampe pendait à l'extérieur de la salle du rapport, et, à sa faible lueur, Noah relut ce qu'il avait écrit.

« Aux hommes de la compagnie C. Dix dollars ont été volés dans le sac du soldat Noah Ackermann, 2<sup>e</sup> peloton. La restitution de l'argent ne m'intéresse pas et je ne porterai aucune plainte. Je ne veux que me

payer sur la bête, avec mes propres mains. Prière à celui ou à ceux que cela concerne de se mettre immédiatement en rapport avec moi  
« Signé : soldat Noah Ackermann. »

Noah sentit, en s'éloignant du tableau d'affichage, qu'il avait fait la seule chose qui pouvait encore l'empêcher de devenir fou.

Le lendemain soir, en se dirigeant vers le mess, à l'heure du souper, Noah s'arrêta au tableau d'affichage. Sa note était toujours là. Une autre la soulignait, sur laquelle il n'y avait que deux courtes phrases :

« C'est nous qui l'avons pris, Youpin. Nous t'attendons. »

P. Donnelly J. Wright E Jackson M. Silichner P. Sanders

Signé :

B Cowley W Demutb E. Ricker R. Hendel

R. Brailsford

Michael était en train de nettoyer son fusil lorsque Noah vint le trouver.

– Je peux te parler un instant ? dit Noah.

Michael leva les yeux, profondément ennuyé. Il était fatigué, et, comme d'habitude, plutôt embarrassé par le mécanisme inextricable du vieux Springfield.

– Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il.

Ackermann ne lui avait pas dit un mot, depuis le jour où Michael avait essayé de le soutenir sur la colline.

– Je ne peux pas te le dire ici, objecta Noah en regardant autour de lui.

C'était après le souper, et il y avait trente ou quarante hommes dans la baraque, trente ou quarante hommes qui lisaient, écrivaient des lettres, bricolaient avec leur équipement, écoutaient la radio.

– Ça ne peut pas attendre ? demanda froidement Michael. Tu vois bien que je suis occupé...

– Il faut que je te parle tout de suite, dit Noah.

Michael le regarda plus attentivement. Le visage d'Ackermann était sillonné de lignes profondes, incertaines ; ses yeux paraissaient plus noirs et plus grands que d'habitude.

– Tout de suite, répéta-t-il. Je vais t'attendre dehors.

– O. K., soupira Michael. Il réassembla son fusil, honteux, comme toujours, des difficultés qu'il éprouvait. « Seigneur, pensait-il, en sentant ses mains grasses glisser sur les surfaces lisses et entêtées, je peux monter une pièce, discuter la signification de Thomas Mann, mais n'importe quel paysan fait ça mieux que moi, les yeux fermés... »

Il pendit son fusil et sortit en s'essuyant les mains. Ackermann l'attendait non loin de là, dans l'obscurité, Michael distinguait sa mince silhouette, à la lueur d'une lampe lointaine. Ackermann lui fit signe d'approcher, d'un geste de conspirateur, et Michael se dirigea vers lui, songeant : « C'est sur moi que tombent tous les cinglés... »

– Lis ça, dit Noah.

Il mit deux petites feuilles de papier dans la main droite de Michael.

Michael s'orienta de manière à pouvoir lire les deux notes. La première était celle que Noah avait épinglée au tableau d'affichage et que Michael n'avait pas encore lue ; la seconde était la réponse, signée des dix noms. Michael secoua la tête, ahuri, et relut soigneusement les deux notes.

– Et que veux-tu que j'y tasse ? demanda-t-il, exaspéré.

– J'aimerais que tu me serves de second, dit Noah.

Sa voix était morne et sans timbre, mais ses mots étaient si mélodramatiques que Michael dut se tenir à quatre pour ne pas lui éclater de rire au nez.

– Second, répéta-t-il, incrédule.

– Oui, dit Noah. Je veux me battre avec eux. Et je ne veux pas arranger moi-même les combats. Je vais perdre mon sang-froid et me créer des ennuis. Et je veux que ce soit absolument correct.

Michael écarquilla les yeux. De toutes les choses qu'il avait imaginées avant d'entrer dans l'armée, celle-ci était bien la dernière qui lui serait venue à l'esprit.

– Tu es fou, dit-il. C'est une plaisanterie !

– Je commence à être fatigué des plaisanteries, dit Noah.

– Qu'est-ce qui t'a fait penser à moi ? s'informa Michael.

Noah respira profondément, et Michael entendit l'air pénétrer en sifflant dans les narines du jeune homme. Il paraissait tendu et décidé, et, dans la chiche lumière, son visage possédait une sorte de beauté poignante, archaïque et tragique.

– Tu es le seul en qui j'aie confiance dans toute la compagnie, dit Noah.

D'un geste brusque, il s'empara des deux feuilles de papier.

– O. K., dit-il, si tu ne veux pas m'aider, va te...

– Attends une minute, dit Michael.

Il sentait vaguement qu'il lui fallait empêcher cette ridicule et sauvage plaisanterie d'aller jusqu'au bout.

– Je n'ai pas dit que je ne voulais pas t'aider.

– O. K., dit Noah d’une voix rauque. Alors, rentre tout de suite et arrange-toi avec eux.

– Comment cela ?

– Ils sont dix. Qu’est-ce que tu veux que je fasse ? Que je les rencontre tous la même nuit ? Il faut espacer les combats. Trouve lequel veut se battre le premier, le second, etc. Je m’en moque.

Michael reprit les deux feuilles de papier et étudia les deux colonnes de cinq noms. Lentement, il identifia les dix soldats auxquels ils appartenaient.

– Tu sais, dit-il, que ce sont les dix hommes les plus forts de la compagnie.

– Je sais.

– Pas un seul d’entre eux ne pèse moins de quatre-vingts ou quatre-vingt-cinq kilos.

– Je sais.

– Combien pèses-tu ?

– Soixante-deux kilos.

– Tu vas te faire tuer.

– Je ne te demande pas ton avis, dit sèchement Noah. Je te demande d’arranger les combats. C’est tout. Le reste me regarde.

– Je ne pense pas que le capitaine le permette, objecta Michael.

– Il le permettra, dit Noah. Ce salaud-là ne ratera pas une aussi belle occasion, sois tranquille.

Michael haussa les épaules.

– Comment veux-tu que j’arrange ça, demanda-t-il. Je peux me procurer des gants et convenir de rounds de deux minutes, et trouver un arbitre...

Je ne veux pas de rounds ni d’arbitre, coupa Noah. Quand l’un des deux ne se relèvera plus, le combat sera fini, c’est tout.

Michael haussa les épaules, une seconde fois.

– Et les gants ?

– Pas de gants. Les poings nus. Rien d’autre ?

– Non, dit Michael.

– Merci. Donne-moi leurs réponses le plus tôt possible.

Il s’éloigna sans dire au revoir, et Michael le regarda disparaître, droit et raide, dans l’obscurité. Puis il secoua la tête et retourna à la chambrée, en quête du premier homme, Peter Donnelly, un mètre quatre-vingt-trois, quatre-vingt-dix kilos, qui avait participé, en 1941,

aux rencontres poids lourds des « Gants d'Or » et n'avait été envoyé au tapis qu'à l'avant-dernière reprise.

Un direct de Donnelly envoya Noah rouler à terre. Noah bondit sur ses pieds, et sauta pour atteindre le visage de Donnelly. Donnelly se mit à saigner du nez, le sang lui coula jusque dans la bouche et une expression de colère incrédule remplaça le masque professionnel qu'il avait arboré jusqu'alors. Il plaça sa main gauche sur les reins de Noah, et, sans s'occuper des poings rageurs qui lui martelaient le visage, pesamment, l'attira à lui. Puis, sa droite se détendit, et les spectateurs firent : « Ah ! » Donnelly frappa Noah une seconde fois, au cours de sa chute, et Noah s'écroula, dans l'herbe, aux pieds de Donnelly.

– Ça suffit comme ça, dit Michael en se plaçant entre les deux hommes.

– Toi, fous-moi le camp, d'ici dit Noah.

Il poussa le sol de ses deux mains, parvint enfin à se relever.

Il avança vers Donnelly, chancelant, l'œil droit plein du sang qui dégoulinait de son arcade sourcilière. Donnelly le frappa de nouveau, une seule fois, et, de nouveau, les spectateurs firent : « Ah », lorsque le poing de Donnelly toucha la mâchoire de Noah. Noah tomba à la renverse, contre les hommes qui assistaient au combat. Puis il glissa à terre et resta immobile. Michael s'agenouilla près de lui. Les yeux de Noah étaient fermés, et il respirait régulièrement.

– O. K.

Michael leva les yeux vers Donnelly.

– Félicitations. Tu as gagné.

Il retourna Noah sur le dos, et Noah ouvrit les yeux, mais c'étaient des yeux sans regard, qui ne voyaient pas les étoiles dans le ciel assombri.

Tranquillement, les spectateurs se dispersèrent.

– Tu te rends compte, entendit Michael, tandis qu'il prenait Noah sous les aisselles pour l'aider à se relever. Tu te rends compte que ce petit salaud a réussi à me faire saigner du nez !

Michael fumait une cigarette, dans les latrines, en regardant Noah baigner d'eau glacée son visage et son torse nu. Un peu partout, sur ses flancs et sa poitrine, il y avait d'énormes marques rouges. Noah leva la tête. Son œil droit était complètement fermé, et sa bouche saignait toujours. Il cracha dans la cuvette, et deux dents jaillirent, dans un caillot de sang.

Noah ne parut pas s'en apercevoir. Il se sécha, lentement, tachant sa serviette d'épaisses taches rouges.

– Alors, dit Michael, je crois que ça suffit, hein ? Tu vas annuler le

reste...

– Quel est le suivant, sur la liste ?

– Écoute-moi, dit Michael. Tu vas te faire complètement démolir...

– Le suivant, c'est Wright, annonça Noah. Dis-lui que je serai prêt à le rencontrer, dans trois soirs.

Il jeta sa serviette sur ses épaules nues et sortit des latrines sans attendre la réponse de Michael.

Michael le regarda sortir, haussa les épaules, tira une dernière bouffée de sa cigarette, la jeta, et sortit à son tour, dans la douceur du soir. Il ne rentra pas directement à la baraque, parce qu'il ne voulut pas revoir Ackermann ce soir-là.

Wright était l'homme le plus lourd de la compagnie. Noah n'essaya pas de l'éviter. Il l'attendit, garde haute passa entre les lentes trajectoires des lourdes mains meurtrières, fendit la lèvre de Wright et plaça un excellent direct à l'estomac. Wright grogna de douleur et plia légèrement.

« Stupéfiant, pensa Michael, en observant Noah avec une admiration réticente, il sait réellement boxer. Où a-t-il bien pu apprendre ? »

– Cogne au ventre, abruti ! vociféra Rickett, de la place qu'il occupait dans le cercle des spectateurs.

Un instant plus tard, tout était fini. Wright avait frappé en cercle, un coup énorme, avec tout son poids derrière. Le marteau noueux de son poing s'écrasa contre le flanc de Noah. Noah tomba à quatre pattes, dans l'espace découvert, suffoquant et cherchant vainement à aspirer un air introuvable.

Alentour, tout se monde se taisait.

– Alors, dit Wright d'un air belliqueux.

– Va te coucher, dit Michael. Tu as été merveilleux.

Noah commençait à reprendre haleine. L'air sifflait dans sa gorge, en longs gémissements d'agonie. Wright le poussa dédaigneusement du bout de son soulier et se détourna en disant :

– Qui est-ce qui me paie un coup, là-dedans ?

Le docteur étudia la radiographie, et déclara que Noah avait deux côtes fracturées. Il entoura la poitrine de Noah de bandages et de rubans adhésifs, et l'obligea à se tenir tranquille, dans le lit, de l'infirmerie.

– Tu vas arrêter, après ça ? dit Michael.

– Le toubib a dit que j'en avais pour trois semaines, dit péniblement Noah. Préviens le suivant pour cette date-là.

– Tu es cinglé, dit Michael. Je m'en garderai bien.

– Va-t'en prêcher ailleurs, chuchota Noah. Si tu ne veux pas le faire, fiche le camp. Je le ferai moi-même.

– Qu'est-ce que tu crois que tu es en train de faire ? s'emporta Michael. Et qu'est-ce que tu crois que ça prouve ?

Noah ne répondit pas. Son œil morne et hagard était rivé, en face de lui, sur le visage du type qui s'était cassé une jambe, deux jours avant, en tombant d'un camion.

– Qu'est-ce que ça prouve ? cria Michael.

– Rien, dit Noah. Je fais ça pour mon plaisir. C'est tout ?

– Oui, dit Michael. C'est tout. Il sortit.

– C'est au sujet du soldat Ackermann, mon capitaine, dit Michael.

Colclough était assis très droit, derrière son bureau ; le bourrelet de graisse qui soulignait son menton débordait largement, par-dessus son col étroit, et lui donnait l'allure d'un homme soumis à une lente strangulation.

– Oui ? dit-il. Qu'avez-vous à dire au sujet du soldat Ackermann ?

– Peut-être avez-vous entendu parler, mon capitaine, de la... discussion qui... oppose le soldat Ackermann à dix autres hommes de la compagnie ?

Un sourire vaguement amusé détendit le visage de Colclough.

– J'en ai entendu parler, admit-il.

– Je crois que le soldat Ackermann n'est plus responsable de ses actes, dit Michael. Il va probablement se faire estropier pour le reste de ses jours. Et je crois qu'il serait préférable, si vous étiez de cet avis, de l'empêcher de se battre encore...

Colclough enfonça son index dans sa narine gauche, rencontra un obstacle, retira son doigt, examina pensivement le trésor qu'il venait de capturer.

– Dans toute armée, Whitacre, dit-il, en adoptant ce ton égal et sobre qu'avait dû lui enseigner, à Joplin, l'audition des prêtres officiant lors d'enterrements innombrables, il est impossible d'éviter certaines frictions entre les hommes. Je crois que le moyen le plus sain de faire disparaître ces frictions est de les laisser régler leurs différends au moyen de leurs poings. Ce ne seront pas à des coups de poings, Whitacre, que ces hommes seront exposés plus tard, mais à des balles et à des obus... À des balles et à des obus, Whitacre, répéta-t-il pour sa satisfaction personnelle. Et il serait contraire à la raison de les empêcher de se rencontrer maintenant, en combats loyaux, sous les yeux de leurs camarades. Aussi ma police est-elle, Whitacre, de laisser



les hommes de ma compagnie régler en toute liberté leurs affaires privées, et il ne saurait être question, pour moi, d'intervenir.

– Bien, mon capitaine. Merci, mon capitaine, dit Michael.

Il salua et sortit.

En marchant lentement dans la direction de sa baraque, Michael prit une brusque décision. IL lui était impossible de continuer ainsi. Il allait faire une demande pour entrer à l'École des élèves officiers. Lorsqu'il s'était engagé, il avait décidé de demeurer simple soldat. Il avait craint, en premier lieu, d'être un peu trop vieux pour lutter avec les athlètes de vingt ans qui composaient la masse des écoles d'élèves officiers. Et son esprit était trop buté dans ses façons de penser et de vivre pour accepter de bonne grâce de nouveaux enseignements. Il avait reculé, enfin, devant la possibilité d'être appelé un jour à occuper une position où les vies d'autres hommes, de tant d'autres hommes, pourraient dépendre de son jugement. Il ne s'était jamais senti aucun talent pour le métier militaire. La guerre, avec tous ses détails infimes et mortels, restait pour lui, même après tous ces mois d'entraînement, un puzzle impossible à résoudre. Travailler au puzzle en tant qu'individu isolé et obscur, sous le commandement de quelqu'un d'autre, c'était très bien. Mais s'y attaquer de sa propre initiative... y envoyer quarante hommes, alors que la moindre erreur pouvait se transformer en quarante tombes...

Mais, à présent, il ne lui restait rien d'autre à faire. Si l'armée estimait pouvoir confier deux cent cinquante vies à un homme tel que Colclough, personne n'avait le droit, dans ce cas, de se laisser arrêter par sa sentimentalité, sa modestie ou sa crainte des responsabilités. « Demain, pensa Michael, demain, je remplirai le questionnaire et le ferai transmettre. Et dans ma compagnie, pensa-t-il cyniquement, il n'y aura jamais d'Ackermann envoyé à l'infirmerie avec des côtes fracturées...

Cinq semaines plus tard, Noah retournait à l'infirmerie. Il lui manquait deux dents de plus, et son nez avait été écrasé. Le dentiste était en train de lui faire un bridge, pour lui permettre de manger, et le chirurgien ôtait à chaque visite des esquilles d'os de son nez.

C'était à peine si Michael osait encore lui parler. Il venait le voir à l'infirmerie et s'asseyait au pied de son ht. Ils évitaient de se regarder et étaient heureux et soulagés quand l'infirmier traversait la salle en brillant : « Tout le monde dehors. »

Noah en était à son cinquième combat. Son visage était meurtri et méconnaissable, l'une de ses oreilles définitivement en « chou-fleur ». Une cicatrice blanche barrait en diagonale son arcade sourcilière droite, donnant à sa physionomie une expression asymétrique et

bizarrement interrogative. L'effet général, avec ses grands yeux noirs fanatiques brillant intensément dans son pauvre visage martelé, était infiniment pénible.

Après le huitième combat, Noah, pour la troisième fois, dut être transporté à l'infirmerie. IL avait été frappé à la gorge. Les muscles avaient subi une paralysie temporaire et le coup avait affecté son larynx. Pendant deux jours, le médecin douta qu'il retrouvât jamais l'usage de la parole.

– Soldat, déclara-t-il le troisième jour, en penchant vers Noah son visage perplexe de collégien, je ne sais pas à quoi vous voulez en venir, mais je ne pense pas que ça en vaille la peine. Vous n'arriverez pas à battre à vous tout seul toute l'armée des États-Unis, et...

Il s'arrêta, fixa sur Noah un regard troublé :

– Vous voulez dire quelque chose ?

Pendant un long moment, la bouche de Noah remua sans émettre un seul son. Puis un petit bruit grinçant sortit enfin de ses lèvres enflées. Le docteur se pencha encore davantage.

– Vous avez parlé ? demanda-t-il.

–... cupez-vous... vos pilules, doc..., dit Noah. Et fich... moi la paix.

Le docteur rougit. C'était un excellent garçon, mais on ne lui parlait plus ainsi, depuis qu'il avait le grade de capitaine. Il se redressa.

– Je suis heureux de constater, dit-il sèchement, que vous avez retrouvé l'usage de la parole.

Il pivota sur place et se retira.

Fein, l'autre Juif de la compagnie, rendit également visite à Noah. Il resta debout près du lit de Noah, pétrissant son calot dans ses énormes pattes.

– Écoute, mon pote, dit-il, je sais que c'est pas mes affaires, mais faut pas exagérer. Si t'as l'intention de te battre chaque fois que t'entendras traiter les Juifs de salauds...

– Pourquoi pas ? grinça Noah.

– Parce que faut toujours rester pratique, dans la vie, dit Fein. D'abord, t'es pas assez costaud. Et, deuxièmement, même si t'étais fort comme un bœuf et que t'aies la droite de Joe Louis, ce serait pas mieux. Y a des tas de gens qui traitent automatiquement les Juifs de salauds, et rien de ce que toi ou n'importe quel autre Juif pourront faire y changera absolument rien. Et tu vas faire croire à tous les autres que tous les Juifs sont cinglés. Écoute, y sont pas si mauvais que ça, la plupart. Y se font pire qu'y sont, parce qu'y savent pas se faire comprendre. Y-z-ont été navrés pour toi, au début, tu peux en être sûr, mais, après toutes ces bagarres, y commencent à considérer

les Juifs comme des sortes d'animaux sauvages. Y commencent même à me regarder d'un drôle d'air...

– Enchanté, grinça Noah.

– Écoute, dit Fein patiemment. Je suis plus vieux que toi et je suis paisible de nature. Je tuerai des Allemands si y me demandent d'en tuer, mais je veux vivre en paix avec les autres, dans l'armée. Tout ce qui faut à un Juif, c'est d'être sourd d'une oreille. Dès que quelques-uns de ces salauds se mettent à en casser sur le dos des Juifs, y tourne cette oreille-là de leur côté, et le tour est joué... Tu les laisses faire et y finissent par plus s'occuper de toi. La guerre durera pas toujours, et, ensuite, tu pourras vivre avec qui tu voudras. Mais, pour l'instant, le gouvernement a décidé qu'y fallait que tu vives avec une bande de salauds, et t'y peux absolument rien. Si tous les Juifs avaient été comme toi, fiston, on serait disparu depuis deux mille ans de la surface de la terre...

– Dommage, dit Noah.

– Aaah, grogna Fein, dégoûté, je vais finir par croire qu'y-z-ont raison, t'es cinglé. Écoute, je pèse mes cent kilos, et c'est pas de la graisse. Je pourrais battre n'importe qui dans cette compagnie avec une main attachée derrière le dos. Ben, tu m'as jamais vu me bagarrer, pas vrai ? Je me suis pas bagarré une seule fois depuis que je suis sous l'uniforme. Je suis un homme pratique, moi.

Noah soupira :

– Patient fatigué, Fein, dit-il. Pas en état d'écouter les conseils d'un homme pratique.

Fein lui jeta un regard bovin, tendant vainement de résoudre cette énigme.

– Ce que je me demande, dit-il enfin, c'est ce que tu veux, où que tu veux en venir ?

Noah sourit, et ce sourire lui arracha un grognement de douleur.

– Que tous les Juifs, haleta-t-il péniblement, soient traités comme s'ils pesaient tous cent kilos.

– C'est pas une idée pratique, dit Fein. Oh ! et puis merde, si tu veux te battre encore, vas-y, fais-toi démolir. Mais je comprenais encore mieux ces types de Géorgie qui savaient pas quoi faire de leurs souliers jusqu'à ce que le sergent de l'habillement les leur mette aux pieds, que toi, un Juif.

Posément, il remit son calot.

– Les petits bougres comme ça forment une race à part, soupira-t-il. J'arriverai jamais à rien y comprendre.

Il sortit, et chacune des lignes de ses énormes épaules et de son cou

de taureau et de tête rasée exprimait sa complète désapprobation à l'égard du garçon abîmé, étendu dans ce lit, et qui, par quelque caprice incompréhensible du destin, avait avec lui une sorte d'indissoluble parenté.

C'était le dernier combat et il lui suffisait de rester à terre pour que tout soit fini. À travers un nuage sanglant, il leva les yeux vers Brailsford, qui, debout près de lui, en pantalon et tricot de corps, le dominait de toute sa hauteur. Le visage de Brailsford oscillait bizarrement, contre le cercle blanc des autres visages et contre la lessive lointaine du ciel effiloché. C'était la deuxième fois que Brailsford l'envoyait à terre. Mais il avait poché l'œil de Brailsford, et Brailsford avait crié de douleur lorsque le poing de Noah l'avait touché à l'estomac. Si Noah restait à terre, s'il se contentait de rester où il était, sur un genou, cinq petites secondes de plus, c'en serait fini des dix combats, des os fracturés, des longs jours passés à l'infirmierie, des vomissements nerveux, les jours où il y avait un combat de prévu, de l'horrible rugissement du sang dans ses oreilles, quand il se relevait une fois encore, pour faire face aux visages haineux et confiants, aux énormes poings assommeurs.

Cinq secondes de plus et la preuve serait faite. Ce qu'il avait voulu démontrer – il ne s'en souvenait plus très bien, actuellement – ce qu'il avait voulu démontrer serait simplement démontré. Ils réaliseraient, tôt ou tard, que ce n'était pas parmi eux qu'avait été le vrai vainqueur. Neuf défaites réelles et une défaite par défaut n'eussent pas suffi à les convaincre. L'esprit ne triomphe de la matière que lorsqu'il fait le tour complet des sacrifices et des souffrances. Même ces hommes ignorants et brutaux comprendraient, lorsqu'il marcherait avec eux sur les routes de Floride, et plus tard sur les routes étrangères balayées par le feu de l'ennemi, qu'il leur avait donné un exemple de volonté et de courage dont le meilleur d'entre eux n'eût sans doute pas été capable...

Tout ce qu'il avait à faire était de rester sur un genou.

Il se releva.

Il leva les mains et attendit l'attaque de Brailsford. Étrangement vague, le visage de Brailsford flotta devant ses yeux. Il était blanc et maculé de rouge, et grimaçait nerveusement. Noah frappa le visage fantôme, de toutes ses forces, et Brailsford s'écroula. Noah contempla, d'un œil morne, la silhouette étendue à ses pieds. Brailsford haletait, et ses mains repoussaient la terre.

– Debout, dégonfleur ! cria une voix.

Noah écarquilla les yeux. C'était la première fois qu'un autre que lui-même se faisait injurier en ces lieux.

Brailsford se releva. Il était gras et hors de forme, parce qu'il tenait les écritures de la compagnie et qu'il trouvait toujours de bonnes excuses pour couper aux gros travaux. Sa respiration sanglotait dans sa gorge. Son expression était celle d'un animal acculé. Ses mains remuaient vaguement, en face de lui.

– Non... dit-il à mi-voix.

Noah s'arrêta, le regarda. Il secoua la tête et frappa. Des deux hommes frappèrent en même temps, et Noah tomba pour la troisième fois. Brailsford était lourd et le coup avait atteint Noah à la tempe. Méthodiquement, Noah ramena ses jambes sous lui, en respirant profondément. Puis il leva les yeux vers Brailsford.

L'imposante silhouette du caporal était inclinée vers lui, mains pendantes. Il respirait difficilement et chuchotait : « Voyons... Voyons... » Assis sur l'herbe foulée, la tête douloureuse, Noah sourit, parce qu'il savait ce que Brailsford voulut dire. Brailsford suppliait Noah de ne pas se relever.

– Espèce de salaud, dit clairement Noah. Je vais te casser la gueule.

Il se leva et ricana en voyant l'éclair de terreur qui traversa le regard de Brailsford lorsqu'il leva le poing pour le frapper.

Brailsford s'accrocha à lui et se mit à « travailler au corps » avec une bonne volonté presque touchante. Mais ses coups étaient mous et imprécis et Noah ne les sentait plus. Luttant pour se dégager de l'étreinte du gros homme, dans l'odeur de leurs deux transpirations, Noah savait qu'il avait battu Brailsford simplement en se relevant. Ce n'était plus, ensuite, qu'une question de temps. Brailsford était complètement « dégonflé ».

Noah esquiva un coup qui l'eût probablement envoyé à terre pour la quatrième fois, et son poing s'enfonça dans le ventre mal musclé de Brailsford.

Les mains de Brailsford tombèrent le long de ses hanches, et il resta là, vacillant un peu, regardant Noah d'un œil suppliant. Noah s'esclaffa. « Voilà, caporal », dit-il. Et, de nouveau, son poing s'abattit sur le visage sanguinolent. Brailsford ne bougeait plus. Il ne tombait pas encore, mais il ne se défendait plus ; et les crochets au visage de Noah se succédaient sans relâche. « Et, disait Noah, frappant de toutes ses forces, de tout son poids qui, à ce stade du combat, avait cessé d'être négligeable. Ea ! Ea ! » Chaque coup augmentait sa puissance. La vie descendait, électrique, de ses épaules jusqu'à ses poings. Tous ses ennemis étaient devant lui, tous les hommes qui lui avaient volé son argent, qui l'avaient insulté, sur les routes, qui avaient chassé sa femme et meurtri son visage ; ils étaient tous là, devant lui, vidés, meurtris à leur tour. Le sang jaillissait de ses phalanges, chaque fois

que ses poings touchaient la face agonisante de Brailsford.

– Ne tombe pas, caporal, disait Noah, haletant. Ne tombe pas encore, caporal, ne tombe pas, je t'en prie.

Et ses poings frappaient, de plus en plus fort, de plus en plus vite. Et, lorsqu'il vit Brailsford s'écrouler, il tenta de le retenir d'une main pour le frapper encore, une fois, deux fois, mille fois, et il sanglota, fou de rage impuissante, lorsque Brailsford glissa sur le sol.

Lentement, il se tourna vers le cercle des spectateurs. Ses mains pendaient, ballantes, à ses côtés. Personne n'osa soutenir son regard.

– O. K., dit-il. Ça fait dix.

Mais personne ne répondit. Avec un ensemble insolite, tous tournèrent bride et s'éloignèrent. Noah les regarda disparaître, dans le crépuscule, entre les murs des baraquements. Brailsford était toujours à terre. Personne n'était resté pour l'aider à se relever.

Michael toucha le bras de Noah.

– Allons, dit-il, c'est fini. Il n'y a plus qu'à attendre l'armée allemande.

Noah repoussa cette main amicale.

– Ils sont tous partis, dit-il. Les salauds, ils sont tous partis.

Il regarda Brailsford. Le caporal était revenu à lui, mais gisait toujours face contre terre. Il pleurait. Vaguement, il leva la main vers ses yeux. Noah le rejoignit, en quelques pas rapides, et s'agenouilla près de lui.

– Ne touche pas à ton œil, ordonna-t-il. Tu vas y fourrer de la saleté.

Il entreprit de remettre Brailsford sur ses pieds et Michael l'aida. Ils durent le soutenir jusqu'à la baraque et lui laver le visage et nettoyer ses coupures, parce que Brailsford restait immobile, devant son miroir et pleurait sans qu'il soit possible de comprendre exactement pourquoi.

Le lendemain, Noah déserta.

Michael fut immédiatement convoqué, à la salle du rapport.

– Où est-il ? hurla Colclough.

– Qui cela, mon capitaine ? demanda Michael, au garde-à-vous.

– Vous savez parfaitement de qui je veux parler, dit Colclough. Votre ami. Où est-il ?

– Je l'ignore, mon capitaine, dit Michael.

– Pas d'histoires ! rugit Colclough. Tous les sergents étaient dans la salle, derrière Michael, et regardaient gravement leur capitaine. C'était votre ami, oui ou non ?

Michael hésita. Il était difficile de qualifier d'amitié les relations qu'il avait entretenues avec Noah.

C'était votre ami ?

– Je veux que vous répondiez oui ou non, Whitacre, et rien de plus. C'était votre ami, oui ou non ?

– Oui, mon capitaine.

– Où est-il allé ?

– Je l'ignore, mon capitaine.

– Vous mentez.

Le visage de Colclough était devenu très pâle, et son nez tressaillait à chaque instant.

– Vous l'avez aidé à sortir du camp. Laissez-moi vous rappeler quelque chose, Whitacre, au cas où vous auriez oublié vos articles de guerre. La peine encourue pour avoir facilité ou avoir négligé de signaler une désertion est la même que pour la désertion proprement dite. Et vous savez quelle est cette peine, en temps de guerre ?

– Oui, mon capitaine.

– Et quelle est-elle ?

D'un seul coup, la voix de Colclough s'adoucit. Il se renversa dans sa chaise et regarda Michael avec une soudaine bienveillance.

– Elle peut aller jusqu'à la peine de mort, mon capitaine.

– La peine de mort, dit doucement Colclough. La peine de mort. Écoutez, Whitacre, votre ami est, pour ainsi dire, déjà pris. Quand nous le tiendrons, nous lui demanderons si vous l'avez aidé à désertier. Ou même s'il vous avait confié son intention de désertier. Il ne nous en faut pas davantage. S'il vous l'a dit et que vous ne nous l'ayez pas rapporté, ce sera exactement comme si vous l'aviez aidé à s'enfuir. Vous savez cela, Whitacre ?

– Oui, mon capitaine, dit Michael, en pensant : « Ce n'est pas vrai, c'est impossible, ce n'est pas à moi que ça arrive, ce n'est rien de plus qu'une anecdote amusante racontée à une cocktail party au sujet d'un de ces individus impossibles qui peuplent l'armée des États-Unis. »

– Je ne pense pas, dit Colclough d'un ton raisonnable, qu'aucun conseil de guerre vous condamne à mort pour avoir négligé de signaler une désertion. Mais ils vous condamneront à vingt ans de prison, trente ans, peut-être, voire à perpétuité. Et la prison fédérale, Whitacre, n'a rien de commun avec Hollywood. Ce n'est pas Broadway. Vous n'aurez pas souvent votre nom dans le journal, à Leavenworth. Si votre ami laisse échapper, par hasard, qu'il vous a dit, par hasard, qu'il avait l'intention de désertier, nous ne pourrons plus

rien faire pour vous. Et il aura de nombreuses occasions de le laisser échapper, Whitacre, c'est moi qui vous le dis... Voyons, Whitacre...

Colclough étala raisonnablement ses mains sur son bureau.

– Je ne veux pas en faire une montagne. Je suis ici pour préparer une compagnie au combat et je ne veux pas compromettre mes efforts avec des histoires de ce genre. Dites-moi simplement où est Ackermann, et nous n'en reparlerons plus jamais. C'est tout. Dites-moi simplement où il se peut qu'il soit... Ce n'est pas trop demander, n'est-ce pas ?

– Non, mon capitaine, dit Michael.

– Parbleu ! dit Colclough. Alors, où est-il ?

– Je l'ignore, mon capitaine.

Le nez de Colclough recommença à s'agiter. Il bâilla nerveusement.

– Écoutez, Whitacre, dit-il. Ne vous croyez pas obligé d'agir loyalement envers un type tel qu'Acker-man. C'était un de ces soldats dont nous n'avons pas besoin dans la compagnie. En tant que soldat, il était inutile, personne n'avait confiance en lui et, du commencement à la fin, il n'a jamais été qu'une source d'ennuis. Il faudrait que vous soyez fou pour risquer de passer votre vie en prison afin de protéger un tel individu. Vous êtes intelligent, Whitacre, vous aviez eu une belle réussite, dans la vie civile, et vous avez également l'étoffe d'un bon soldat. C'est pourquoi je veux vous aider, Whitacre... Alors... Il sourit avec bonhomie. Où est le soldat Ackermann ?

– Je regrette, mon capitaine, dit Michael. Je l'ignore.

Colclough se leva.

– Très bien, dit-il calmement. Sortez d'ici, ami-des-Juifs.

– Oui, mon capitaine, dit Michael. Merci, mon capitaine. Il salua et sortit.

Brailsford attendait Michael à la sortie du mess. Appuyé contre le baraquement, il se curait les dents et crachait par terre. Il avait encore engraisé, mais, depuis le jour où Noah l'avait battu, ses traits exprimaient en permanence un vague ressentiment ; sa voix était devenue plus faible et plus plaintive. Michael tenta de l'éviter, mais Brailsford courut derrière lui, en criant :

– Whitacre, attends une minute.

Michael se retourna et regarda approcher Brailsford.

– Hello ! Whitacre, dit Brailsford. Je te cherchais.

– Pourquoi ? demanda Michael.

Brailsford regarda nerveusement autour de lui. D'autres hommes sortaient lentement du mess, alourdis par le porc, et les pommes de



terre, et les spaghetti, et les pêches de conserve du déjeuner.

– Il vaut mieux que nous ne parlions pas ici, dit-il. Marchons un peu.

– J'ai deux ou trois choses à faire avant le rassemblement, objecta Michael.

– J'en ai pour une minute, affirma Brailsford. Je crois que ça t'intéressera...

Michael haussa les épaules.

– O. K., dit-il.

Côte à côte, les deux hommes se dirigèrent vers le terrain de parade.

– J'en ai marre de cette compagnie, dit Brailsford. Je suis en train d'essayer de me faire transférer. Il y a un sergent qui va être démobilisé pour arthrite, au quartier général régimentaire, et j'ai bavardé avec deux ou trois types, là-bas... Cette compagnie me fout le cafard...

Michael soupira. Il avait eu l'intention de s'allonger sur sa couchette, pendant les vingt précieuses minutes de liberté qui suivaient le déjeuner.

– Qu'est-ce que tu as en tête ? dit-il à Brailsford.

– Depuis ce combat, dit amèrement Brailsford, tous ces salauds-là me pissent dessus. Je ne voulais pas signer leur papier, mais ils m'ont dit que c'était une plaisanterie, parce que je faisais partie des dix hommes les plus gros et les plus forts de la compagnie. J'avais rien contre le Juif, mais ils m'ont dit qu'il se battrait jamais. Moi, je voulais pas me battre. Je ne suis pas un bagarreur. Quand j'étais gosse, j'avais toujours le dessous, malgré ma taille. C'est pas un crime de pas être un pugiliste, pas vrai ?

– Non, dit Michael.

– J'ai pas d'endurance, dit Brailsford. J'ai fait une pneumonie à quatorze ans. Et je suis même dispensé des marches par le toubib. Mais Va-t'en raconter ça à ce salaud de Rickett... ou à n'importe lequel des autres. Depuis qu'Ackermann m'a battu, ils me traitent comme si j'avais vendu des secrets militaires à l'armée allemande. J'ai fait ce que j'ai pu et j'ai tenu autant que j'ai pu. J'ai encaissé pendant un bon moment avant de tomber, pas vrai ?

– Oui, dit Michael.

– Cet Ackermann est féroce, dit Brailsford. Il est petit, mais c'est un sauvage. J'aime pas avoir à faire à des gens comme ça. Après tout, il a fait saigner du nez Donnelly, et Donnelly a été dans les Gants d'Or. Alors, qu'est-ce qu'ils voulaient que je fasse de plus ?

– O. K., dit Michael. Je suis au courant de tout ça. Mais où veux-tu en venir ?

– Y a pas d'avenir pour moi dans cette compagnie, gémit Brailsford.

Il jeta son cure-dent et regarda tristement le terrain de parade.

– Et pour toi non plus, c'est ça que je voulais te dire...

Michael s'arrêta.

– Qu'est-ce que tu nous chantes ? coupa-t-il.

– Toi et le Juif, dit Brailsford, vous êtes les seuls qui m'ayez traité comme un être humain, ce soir-là, et je veux t'aider. J'aimerais l'aider, lui aussi, je te le jure, mais...

– Tu sais quelque chose ? questionna Michael.

– Oui, dit Brailsford. Ils l'ont emmené à l'île du Gouverneur, la nuit dernière. Mais ne le répète pas, hein ? Personne n'est censé le savoir. C'est seulement parce que je suis presque toujours dans la salle du rapport...

– Je ne le répéterai pas, dit Michael.

Il se représentait Noah aux mains de la Police militaire, revêtu des treillis bleus marqués dans le dos d'un P gigantesque, et les gardes marchant derrière lui.

– Il va bien ?

– Je ne sais pas. Ils ne l'ont pas dit. Colclough nous a offert à tous un verre de Trois Étoiles, pour arroser ça. C'est tout ce que je sais. Mais c'était pas de ça que je voulais te parler. C'est de quelque chose qui te concerne...

Brailsford s'arrêta une seconde, ménageant visiblement son effet.

– Ta demande d'entrée à l'École des élèves officiers, dit-il, celle que tu as remplie il y a un bon bout de temps...

– Oui ? dit Michael.

– Elle est revenue, dit Brailsford. Refusée.

– Refusée, dit stupidement Michael. Mais je suis passé devant la Commission, et...

– Elle est revenue de Washington, refusée. Les deux autres types de la compagnie ont été acceptés, mais la tienne a été refusée. Par la Commission d'Enquêtes fédérales.

– La Commission d'Enquêtes ?

Michael regarda Brailsford ; il le soupçonnait à demi, tout à coup, de se livrer à ses dépens à quelque farce compliquée.

– Qu'est-ce que la Commission d'Enquêtes fédérales a à voir là-dedans ?

– Ils mènent sur tous les candidats une enquête approfondie. Et ils ont dit que tu n'étais pas digne de confiance.

– Non, c'est une blague ? dit Michael.

– Et pourquoi diable que je te raconterais des blagues ? s'exclama Brailsford, offensé. J'ai perdu le goût des plaisanteries, moi, je te le dis. Ils ont dit que tu n'étais pas digne de confiance, et c'est tout.

– Pas digne de confiance ! Michael secoua la tête, stupéfait. Qu'est-ce que je leur ai donc fait ?

– Tu es Rouge, dit Brailsford. Ils en ont la preuve dans ton dossier. On ne peut pas te confier des renseignements qui pourraient servir à l'ennemi.

Machinalement, Michael parcourut des yeux le champ de tir. Des hommes étaient étendus en plein air, sur l'herbe poussiéreuse. Deux soldats se renvoyaient languissamment une balle de base-ball. Au centre de la pelouse morte, tout en haut de son poteau, le drapeau américain claquait légèrement, au gré de la brise capricieuse. Quelque part, à Washington, en ce moment même, il y avait un homme, assis derrière son bureau, qui regardait peut-être ce même drapeau étendu contre le mur de son cabinet de travail. Et cet homme, calmement et sans remords avait écrit en travers de son dossier : « Indigne de confiance. Affiliations communistes. Pas recommandé ».

– Ça a quelque chose à voir avec l'Espagne, dit Brailsford. Je me suis débrouillé pour jeter un coup d'œil au rapport. L'Espagne est-elle communiste ?

– Pas exactement, dit Michael.

– Tu es allé en Espagne ?

– Non. J'ai contribué à organiser un comité qui envoyait là-bas des fioles de sang et des ambulances.

– Ils t'auront, dit Brailsford. Ils ne diront rien, bien sûr ; ils te répondront seulement que t'as pas les qualités ni l'autorité requises, mais, moi, je te préviens...

– Merci, dit Michael. Merci beaucoup.

– Que diable, lui rappela Brailsford, toi et le Juif, vous m'avez traité comme un être humain. Les autres ils m'ont tous laissé choir. Mais fais ce que je te dis. Profite du tuyau et tâche de te faire transférer. J'ai pas d'avenir dans cette compagnie, mais t'en as encore moins que moi. Colclough peut pas voir les Rouges en peinture et il va se déchaîner contre toi ; c'est du tout cuit. Tu seras toujours bouclé, il t'infligera toutes les corvées et, quand l'unité combattrà, tu seras toujours envoyé devant les autres, en reconnaissance, et je donnerais pas un demi-dollar de ta peau.

– Merci, Brailsford, dit Michael. Je crois que je vais suivre ton conseil.

– Sûr, dit Brailsford. Si on pense pas à protéger son cul, dans cette armée, c'est pas l'armée qui y pense pour toi.

Il sortit un autre cure-dent de sa poche, cracha, et dit :

– Rappelle-toi que tu n'en sais rien, hein ?

Michael acquiesça, regarda Brailsford s'éloigner le long du terrain de parade, et le vit monter pesamment les marches de cette salle du rapport dans laquelle il n'avait aucun avenir.

Très loin, frêle et métallique, à l'autre extrémité des milliers de kilomètres de fils murmurants, Michael entendit la voix de Cahoon déclarer :

– Oui, ici Thomas Cahoon, j'accepte une communication à mon compte du soldat Whitacre...

Michael ferma la porte de la cabine téléphonique du *Rawlings Hôtel*. Au camp, les murs avaient des oreilles, et il avait préféré venir téléphoner en ville.

– Ne parlez pas plus de cinq minutes, je vous prie, dit la standardiste. Il y a du monde qui attend...

– Hello, Tom, dit Michael. Je ne suis pas dans la mouise. C'est simplement parce que je n'avais pas la monnaie nécessaire.

– Hello, Michael, répondit Cahoon, enchanté. Ne vous en faites pas. Je déduirai ça de mes impôts sur le revenu.

– Tom, dit Michael, écoutez-moi attentivement. Connaissez-vous quelqu'un dans les Services spéciaux, division de New York, vous savez, ceux qui montent les spectacles pour les camps et organisent le théâtre aux armées...

– Oui, dit Cahoon. Je connais des tas de gens dans le Service spécial. Je travaille constamment en liaison avec eux.

– Je suis fatigué de l'infanterie, dit Michael. Voulez-vous essayer de m'y faire transférer. Je veux sortir de ce pays. Il y a des unités du Service spécial qui partent chaque jour pour l'étranger. Pourriez-vous me faire transférer dans l'une d'elles ?

Il y eut une pause imperceptible, à l'autre bout du fil.

– Oh, dit Cahoon, et il y avait, dans sa voix, un soupçon de déception et de reproche. Naturellement.

Si vous le désirez.

– Je vous enverrai ce soir une lettre exprès, avec numéro matricule, grade, unité, et tout le tralala. Vous en aurez besoin.

– Oui, dit Cahoon. Je vais m'en occuper immédiatement. Et toujours

cette légère froideur, dans sa voix.

– Je suis désolé, Tom, dit Michael. Je ne peux pas tout vous expliquer par téléphone. Il faudra que j'attende de vous voir.

– Vous n'avez pas besoin de m'expliquer quoi que ce soit, dit Cahoon. Je suis sûr que vous avez vos raisons.

– Oui, dit Michael. J'ai mes raisons. Merci encore.

Je vous quitte. Il y a là un sergent sur le point d'être père qui veut appeler la maternité de Dallas City.

– Bonne chance, Michael, dit Cahoon, mais sa cordialité était un peu forcée et pas tout à fait convaincante.

– Au revoir. J'espère que nous nous reverrons bientôt.

– Évidemment, dit Cahoon. Nous nous reverrons très bientôt.

Michael raccrocha et ouvrit la porte de la cabine. Un grand sergent au visage anxieux, à la main pleine de « quarters », envahit la cabine et se jeta sur la minuscule banquette, sous l'appareil téléphonique.

Michael sortit dans la rue, et, le long du trottoir bordé de bistrots, se dirigea vers le Club local de la Croix-Rouge. Il s'assit devant l'une des tables maculées, parmi les soldats vautrés dans les larges fauteuils de bois, parmi ceux, qui, comme lui, écrivaient à de lointains destinataires.

« Voilà, pensa Michael en tirant à lui une feuille de papier, m'y voilà, au pied du mur, prêt à faire ce que j'avais dit que je ne ferais jamais, ce qu'aucun de ces garçons innocents et las ne pourrait jamais faire. J'utilise mes amis, et leur influence, et mes privilèges civils. Cahoon a peut-être raison d'être désappointé. » Il était facile d'imaginer ce que devait penser Cahoon, en ce moment, assis chez lui, près de l'appareil téléphonique. « Ces intellectuels, pensait probablement Cahoon, quoi qu'ils puissent dire, ils sont tous les mêmes. Quand le bruit des canons se rapproche un peu trop, ils découvrent tout à coup qu'ils ont mieux à faire ailleurs... »

Il faudrait qu'il parle à Cahoon du capitaine Colclough, d'un type de la Commission d'Enquêtes fédérales, qui avait voté son destin à la pointe de son stylo, et dont les décisions étaient irrémédiables et sans appel. Il faudrait qu'il lui parle d'Ackermann et des dix combats sanglants, sous les yeux impitoyables de la compagnie. Il faudrait qu'il lui fasse comprendre ce que c'était qu'être commandé par un homme qui désirait vous voir mourir. Les civils ne pouvaient pas comprendre ces choses-là, mais il essaierait de les lui expliquer. Telle était la différence primordiale entre la vie civile et la vie dans une organisation militaire. Le civil américain avait toujours la possibilité de soumettre son cas à l'arbitrage impartial d'autorités compétentes,

chargées de rendre la justice. Le soldat, lui... À l'instant même où l'on enfile sa première paire de brodequins militaires, on perd sa dernière chance de faire appel à qui que ce soit.

Il essaierait d'expliquer tout cela à Cahoon, et il savait que Cahoon essaierait de le comprendre. Mais il savait également qu'en fin de compte la petite note de désappointement ne quitterait jamais la voix de Thomas Cahoon. Et, pour être franc avec lui-même, Michael savait qu'il ne l'en blâmerait pas, car cette petite note de désappointement ne quitterait jamais, non plus, le fond de sa propre conscience.

Il commença la lettre destinée à Cahoon, imprimant d'abord avec soin son numéro matricule et le numéro de son unité ; il avait, en écrivant cet assemblage de chiffres si familier – mais qui semblerait, à Cahoon, si baroque et hétéroclite, – l'impression d'écrire à un étranger.

- 
- 1 Là-haut sur la montagne, là-haut souffle le vent
  - 2 Là-haut Marie berce son enfant
  - 3 Approvisionneur de navires